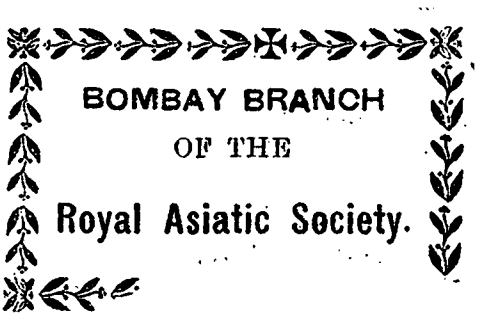
00100837



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

		Pages.
XXII.	Une légende zélandaise.	1
XXIII.	Taraboulo.	13
XXIV.	L'anthropophagie	30
XXV.	La mode.	67
XXVI.	Une baleine par surprise.	81
XXVII.	La pêche par association	91
XXVIII.	Le grand baleinier de Sag-Harbour	108
XXIX.	La carabine baleinière et les baleines mères .	145
XXX.	Le tabou.	173
XXXI.	Le lac du Jade vert.	195
XXXII.	Treize à table.	240
XXXIII.	Commis voyageur en canards et dentiste. . .	254
XXXIV.	La dernière baleine	287

FIN DE LA TABLE DU DERNIER VOLUME.

POISSY. — IMPRIMERIE ARCIEU.

LES

BALEINIERS

VOYAGE AUX TERRES ANTIPODIQUES

JOURNAL DU DOCTEUR MAYNARD

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

100837

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

00100837

LES BALEINIERS

I

LA TERRE DE VAN-DIÉMEN

Nous avions pêché des baleines pendant un long semestre sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et nous étions depuis un mois en relâche à Hobart-Town, principal port de la Tasmanie, lorsque le capitaine nous prévint que le départ était fixé au 4-5 mars, c'est-à-dire dans trois jours.

C'était juste le temps de m'acquitter d'une promesse que j'avais faite.

On sait que la terre de Van-Diémen, découverte par Abel-Jansen Tasman (d'où lui vient le nom de

Tasmanie que lui donnent les Anglais), découverte, disons-nous, par Abel-Jansen Tasman, le 24 novembre 1642, est maintenant une colonie pénitentiaire. Elle se divise en deux grands comtés : celui de Buckingham et celui de Cornouailles. La mère patrie, qui est bien quelquefois une marâtre, y déporte ses criminels; mais, comme le sol y est d'une grande fertilité, la plupart des convicts (on appelle ainsi les déportés), les Irlandais surtout, au lieu de retourner mourir de faim dans leur pays, préfèrent, quand la liberté leur est rendue, s'établir dans la colonie, sur les terres que le gouvernement leur concède. Ces Irlandais, captifs ou libres, riches ou pauvres, ont une grande affection pour nous autres Français. Ils s'enorgueillissent de toucher la main d'un Français, et le plus effronté de nos mousses, le plus infime de nos matelots est pour ces braves gens un être supérieur, non-seulement parce qu'il est Français, mais surtout parce qu'il est *catholique*.

Un colon irlandais établi dans une crique de *Double-*

Bay venait chaque semaine vendre ses légumes, ses fruits et ses fourrages à Hobart-Town, et prenait ses repas à *Victoria-Tavern*, restaurant que les officiers des navires en relâche fréquentent habituellement. Quand il nous rencontrait, c'étaient mille démonstrations d'amitié, et il nous engageait à venir le voir, et à chasser aux environs de sa ferme en nous promettant bonne réception sous son toit. Nous résolûmes de mettre à l'épreuve l'hospitalité du brave O'Neid, — c'était le nom de notre Irlandais, — et, le 2 mars au matin, le bateau à vapeur qui fait en une demi-heure le trajet d'Hobart-Town à Kanguroo-Pointe, nous emporta, mon ami Merveilleux et moi, vers le but de notre excursion.

Quatre ans auparavant, nous nous étions rencontrés au sud de Sainte-Hélène, moi montant *la Pallas*, Merveilleux montant *le Cachalot*. Les navires s'accostèrent; il y eut *game*, comme disent les Anglais, c'est-à-dire réunion des capitaines et visites mutuelles. Merveilleux vint me voir en sa qualité de confrère, ayant appris que j'étais un peu souffrant;

de-là notre connaissance, notre amitié. Ce jour-là, nous échangeâmes des livres. C'est un bonne habitude : on renouvelle ainsi sa bibliothèque en pleine mer. Il me donna un Montaigne en quatre volumes, ırmante édition de Crapelet; moi, je lui donnai ɜ douzaine de volumes des *Mémoires secrets sur uis XV* et les *Mémoires de Dangeau*, puis nous ıs séparâmes.

Nous ne nous étions pas revus depuis lors, quand us nous retrouvâmes à Sullivan-Cove, dans la ri- vière d'Hobart-Town, où nous montions, lui *la Salamandre* et moi *l'Asia*.

Là, je lui remis trois de ses volumes, le quatrième était perdu; lui, il ne savait pas même ce qu'il avait fait des miens. C'était donc avec ce vieux compagnon que nous allions mettre à exécution nos projets de chasse chez O'Neid.

A Kanguroo-Pointe s'élève un joli village bâti avec une pierre superbe qui ressemble à notre pierre de liais, et de la brique rouge, ce qui donne à ce village tout neuf un certain air de fraternité avec les

maisons du temps de Henri IV. Cette ville future commande la tête de la grande route conduisant aux défrichements de la côte est. Nous quittâmes bientôt cette grande route, et, nous dirigeant sur les indications que l'on nous avait données et sur le soleil, nous tirâmes à vol d'oiseau vers la ferme de O'Neid, distante de six kilomètres à peu près, disait-on. A cinq cents pas de la route, nous nous trouvions déjà perdus au milieu des forêts que la hache et le feu commençaient à peine d'éclaircir. Leur aspect est indescriptible ; le crayon serait impuissant et le pinceau n'en donnerait qu'une faible idée. Comment rendre les effets d'ombre et de lumière, de verdure et de terre retournée? Comment faire comprendre le pittoresque de ces troncs d'arbres fraîchement déchirés, de ces souches noircies par le feu, de ces mousses couleur d'émeraude, de ces broussailles fantastiques et de ces fougères colossales ? Ce n'est plus ni l'aspect des bois d'Europe, ni celui des forêts vierges de l'Amérique; — d'espace en espace, la main de l'homme a respecté quelques fourrés impénétrables, spécimens

de ce qu'étaient ces solitudes il y a cinquante années. Notre grand naturaliste Péron, qui les a visitées, alors que les indigènes les habitaient encore, n'a pu, malgré toute la poésie de ses descriptions, qu'en donner une esquisse au-dessous de la vérité. Je renverrai à lui, n'espérant pas mieux faire que lui.

J'aurais bien voulu rencontrer quelques membres de ces noires tribus que les Anglais ont expulsées de l'île et déportées sur les îlots du détroit de Bass, où l'on cherche à leur inoculer par la force les bienfaits de la civilisation. Cette variété de nègres océaniens disparaît de jour en jour. Un faible bras de mer sépare la Tasmanie de la nouvelle-Hollande, et cependant, si l'on en croit M. Lesson, les deux peuples, si voisins l'un de l'autre, ont une origine différente. Sous les mêmes latitudes, à quatre ou cinq cents lieues vers l'est, les peuplades de la Nouvelle-Zélande sont pour ainsi dire blanches. Plus au nord, on retrouve l'espèce nègre, rouge, cuivrée et malaise ; ce cinquième monde, composé peut-être des fragments d'un immense continent broyé par quelque grande

révolution géologique, offre dans ses enfants tous les types humains des quatre mondes anciens.

N'ayant pas rencontré de Tasmaniens, je n'ai pu vérifier ce qu'en a dit Péron. « Les femmes, raconte-t-il, ont le crâne si dur, que, quand elles veulent allumer le feu, elles cassent les branches d'arbre sur leur tête, au lieu de les casser sur le genou, comme font nos ménagères. »

Les aborigènes de la Tasmanie disparaissent de jour en jour, non pas comme les Indiens de l'Amérique du Nord, par la maladie et les luttes entre leur race et la nôtre, mais d'après un système arrêté par le gouvernement anglais. On leur fait une chasse continuelle, on les traque comme des bêtes fauves, et, une fois capturés, on les déporte individuellement ou par bandes sur les îles du détroit de Bass. Là, on les habille, on les nourrit, on leur fait cultiver la terre et on leur apprend des métiers. Malgré tous ces bienfaits, dès qu'ils peuvent se sauver, jeter bas leurs habits et revenir tout nus dans leurs forêts natives, ils disent adieu à ce petit bourg forcé et demandent un

asile à leurs grands bois, où on les traque de nouveau pour les ramener de nouveau dans ce paradis qu'ils ont le mauvais goût de ne pas apprécier à sa juste valeur.

Les Anglais y ont mis un tel entêtement, qu'il ne restait plus guère, de notre temps, qu'une tribu de ces malheureux dans un canton boisé de la pointe du nord-ouest, et qu'aujourd'hui les survivants de cette tribu sont allés, selon toute probabilité, rejoindre leurs compagnons à l'école mutuelle des îlots du détroit.

Je reviens à notre chasse. Le gibier était rare : pas de kanguroo, pas d'opposum, pas de dasyures *(thylacinus cynocephalus)*, pas de phascolones, ni d'échidnés, ni de phalangers, ni d'écureuils, ni de wombat, ni de *dewils-natives*, espèces de loup-hyène autochthone de Van-Diémen, et qu'on ne retrouve plus de l'autre côté du détroit de Bass, de même qu'on ne retrouve pas sur la terre de Van-Diémen l'oiseau-lyre (*menura superba*), autochthone de l'Australie.

D'ailleurs, il eût été difficile que notre chasse fût

meilleure, chassant sans chiens, dans un pays inconnu, où, à chaque pas, les fleurs, les herbes et les arbres s'offraient à nos yeux sous d'étranges aspects et provoquaient notre étonnement et nos investigations. En France, la fougère dépasse à peine notre ceinture; en Tasmanie, sous le nom d'*alsophilla dieksonnia*, elle grandit de près de cent pieds. La hache a jonché le sol d'*eucalyptus globosus* et d'*eucalyptus résinifère*, magnifiques bois de construction; les *lepto spermon* ne sont plus des espèces de genêts, mais des arbres gigantesques, et nous nous arrêtions sans cesse devant des massifs d'arbustes pour cueillir la *glycida*, les *limodorum*, la *richea glauca* et des espèces incroyables de sensitives, plus sensitives encore que celles d'Europe, puisqu'elles se referment non-seulement au toucher, mais au seul bruit de l'insecte qui passe ou du papillon qui vole.

Les premiers voyageurs qui ont visité cette terre n'ont pu pénétrer dans ces forêts, où, grâce à la cognée, nous chassons maintenant. « Elles étaient alors si épaisses, dit Péron, que leur ombre était mor-

telle, et qu'en certains endroits jamais les rayons du soleil n'avaient pénétré jusqu'au sol. »

Je tire de temps en temps un coup de fusil inutile sur quelques-unes de ces jolies perruches *cateitas* qu'on vend aujourd'hui cent francs pièce à Paris, et qui, du temps du navigateur Flinder, traversaient Stormbay par bandes si longues et si épaisses, qu'un jour, assure-t-il, elles l'empêchèrent de prendre la hauteur du soleil à midi. Il y avait bien un peu de ma faute ; j'étais, ce jour-là, d'une maladresse remarquable. Enfin, je parvins à me glisser à la portée d'un de ces charmants animaux qui becquetait les sporules d'une diksonnia. Je fis feu, et elle tomba à mes pieds couchée sur le dos, brillante, coquette et gracieuse encore, repliant dans son agonie ses pattes et son col bleu de ciel sur son plastron de carmin.

J'allongeais la main pour la ramasser, lorsque je vis s'agiter la mousse qui couvrait le sol, et sortir de dessous ce tapis vert la tête hideuse d'un serpent noir.

Faire un bond en arrière et frapper cette tête de la crosse de mon fusil, fut l'affaire d'un instant; le corps du reptile se contracta et se tordit : je lui avais cassé les vertèbres cervicales sans endommager la tête, et prudemment je le maintins pressé contre le sol pendant cinq minutes au moins. Mort, je l'examinai : c'était bien le terrible *black-snake*, le serpent noir, dont la morsure passe pour être toujours mortelle. Il n'avait que trois pieds de longueur et, dans sa partie la plus grosse, un pouce de diamètre. Je ne sais à quelle famille d'ophydiens il appartient; j'ai seulement remarqué qu'il portait au-dessous de chaque œil une glande remplie d'une humeur visqueuse, et que deux crochets mobiles et percés d'un canal communiquant avec cette glande sont implantés dans sa mâchoire supérieure.

Cette organisation est semblable à celle de la vipère, quoique ce reptile ne soit pas une vipère.

Je l'enveloppai dans mon mouchoir et le mis dans mon carnier, près de la perruche.

La perruche dort aujourd'hui, imprégnée de su-

blimé corrosif et roulée dans une feuille de vélin, et elle dormira ainsi jusqu'à ce que, les ailes étendues, la tête haute, les paupières illuminées par deux perles et les pattes crochetées sur un montoir d'ébène, elle se réveille en France.

Quant au black-snake, il est non moins précieusement conservé; plongé dans son bocal plein d'alcool, il fait partie des principaux ornements de ma cabine, et, de temps en temps, il me donne le frisson, quand inopinément mon regard tombe sur lui; je me souviens alors que sa tête et ma main se sont trouvées à deux ou trois pouces de distance l'une de l'autre.

II

MERVEILLEUX

Ces deux exploits m'avaient retenu en arrière, tandis que mon compagnon continuait d'aller en avant; de sorte que, lorsque j'eus fini d'empaqueter soigneusement la perruche et prudemment le black-snake, j'eus beau regarder autour de moi, je ne vis plus Merveilleux.

Quoique bien meilleur tireur que moi, il avait manqué deux ou trois coups à belle portée. J'avouerai que je ne lui avais pas ménagé les plaisanteries que l'on se fait entre chasseurs. Mais elles devaient d'autant moins le blesser que, sous le rapport de l'adresse, j'étais resté son cadet.

Et cependant j'avais cru m'apercevoir que mes railleries l'avaient blessé.

Je ne doutai pas qu'il ne se fût éloigné à dessein.

Cela me contrariait doublement : d'abord, parce que cela prouvait qu'il prenait au sérieux une plaisanterie de chasseur; ensuite, parce que, ne sachant notre chemin ni l'un ni l'autre, nous pouvions nous perdre, et faire, séparés, un long voyage qu'au bout du compte il était plus agréable de faire ensemble.

J'appelai de toutes mes forces; il ne répondit pas.

Cela ne m'inquiéta pas trop; il pouvait bien m'avoir entendu et ne pas vouloir me répondre.

Mais, d'un moment à l'autre, il trouverait occasion de tirer, et il tirerait.

C'est ce qui arriva.

Un coup de feu retentit à cinq cents pas de moi; je courus dans la direction du bruit.

Comme j'arrivais, Merveilleux venait de recharger et de tirer de nouveau, et, de nouveau, il avait manqué; mais, en m'apercevant, il voulut avoir l'air d'avoir au moins touché une perruche qui s'envo-

lait à tire d'ailes, et il se mit, en conséquence, à courir après elle; mais, en courant, il rencontra une racine d'arbre, tomba et déchira son pantalon.

Ce dernier accident l'exaspéra, et, comme j'avais l'indiscrétion d'en rire, enchanté de trouver un gaillard aussi maladroit que moi, ce que je croyais chose impossible, il se retourna de mon côté, pâle de colère, et, dans un accès de folie, il me mit en joue...

Je crus qu'il voulait rire, et je le mis en joue moi-même.

Il fit trois ou quatre pas vers moi.

Je fis trois ou quatre pas vers lui.

Tout à coup, il jeta loin de lui son fusil comme pour ne pas céder à une tentation maudite, vint à moi et me serra convulsivement la main.

Il était livide et tremblant.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

— Rien, dit-il; seulement, je crois que, dans un moment de colère, j'ai failli vous tuer. Pardonnez-moi.

Il n'avait point voulu plaisanter; c'était facile à

voir à la pâleur de son visage, à la contraction de ses muscles, à ses paroles brèves et serrées.

Ceux dont les belles années de la jeunesse se sont écoulées entre le ciel et l'eau, ceux dont le caractère s'est aigri sous l'influence d'un long et monotone séjour à la mer, ceux dont le sang s'est brûlé à manger de la viande salée et du biscuit de mer, ceux-là seuls comprendront comment, à quatre mille cinq cents lieues du pays natal, dans une forêt de la Tasmanie, pareille chose peut arriver, non-seulement entre deux compatriotes, mais encore entre deux amis.

Trois ans après cet événement, j'étais de retour à Paris, et m'étais *refait* étudiant. En ma qualité d'étudiant, je prenais mon café et fumais mon cigare, un soir, au café de la Rotonde, rue de l'École-de-Médecine, et je racontais à deux ou trois amis cet épisode de mon existence.

Tout en racontant, je laissai éteindre mon cigare.

— Oh! la bonne histoire! cria l'un des auditeurs tandis que je me levais et que, dans la demi-obscu-

rité, je me dirigeais vers la lampe qui brûle sur l'autel de Vesta des fumeurs.

— L'imprimerez-vous? me dit un autre.

— Pourquoi pas, répondis-je, puisqu'elle est vraie?

— Allons donc! dit un troisième, tu vas me faire accroire qu'il y a un homme qui en puisse tuer un autre parce qu'il a manqué une perruche et déchiré son pantalon!

— Que voulez-vous! c'est comme cela.

En ce moment, un inconnu, qui, au reste, comme on va le voir, ne devait pas rester longtemps inconnu pour moi, se leva, et, pour m'épargner la peine d'aller jusqu'à la lampe, fit ce que l'on fait souvent entre fumeurs, me présenta son cigare tout allumé. Nous approchâmes nos deux têtes, nous aspirâmes en même temps nos deux cigares, nos deux cigares jetèrent une lueur sur nos deux visages, et je poussai une exclamation d'étonnement.

— Eh! Merveilleux! m'écriai-je.

— Eh! mon Dieu, oui, Merveilleux, en personne!

Présente-moi à ces messieurs, mon cher, que je puisse leur affirmer que ce que tu leur as dit était l'exacte vérité, et que jamais, dans ta vie aventureuse, tu n'as été si près de la mort que pendant cette seconde où je t'ai tenu au bout de mon fusil.

C'était, en effet, mon ami Merveilleux, qui répéta mot pour mot à mes amis le récit que je venais de leur faire.

Revenons au fait et sautons de trois années en arrière, de France en Tasmanie, du café de la Rotonde à cette forêt de la terre de Van-Diémen. Nous y verrons Merveilleux qui ramasse, tout honteux, son fusil, et qui, sans savoir où il est, s'oriente tant bien que mal pour arriver à la ferme de notre ami O'Neid.

Nous marchâmes longtemps sans échanger une seule parole, faisant de la botanique par contenance. Nous sentions l'un et l'autre le besoin qu'un tiers intervînt pour briser la glace entre nous, et nous remettre un peu en joie. Mais qui diable rencontrer hors de la grande route que nous avions eu l'impru-

dence de quitter pour faire une chasse maussade? qui donc, si ce n'est quelque groupe de forçats travaillant sous le fouet des argousins? Nous n'eûmes pas même cette distraction.

Mais nous en eûmes une autre, comme on va voir.

Tout en continuant notre route à travers la forêt, je trouvai un petit sentier frayé, indiquant trace de civilisation. Merveilleux me suivit. Le sentier faisait un coude. Je courus à ce coude, et, à trois cents pas devant moi, j'aperçus un gentleman en habit bleu qui marchait devant nous. Il entendit le bruit de nos pas, se retourna, nous vit, comprit que c'était à lui que nous en voulions, et s'arrêta pour nous attendre.

Puis, quand nous fûmes à dix pas, nous reconnaissant pour Français :

— Bonjour, messieurs, dit-il en estropiant notre langue avec une confiance qui prouvait son désir de nous être utile; la chasse est-elle bonne?

Merveilleux, encore honteux de ce qui venait de se passer entre nous, garda le silence.

Ce fut donc moi qui fis les frais de la conversation tout en suivant le sentier.

Je lui répondis que la chasse était exécrable, en mettant, bien entendu, la platitude de notre carnassière sur le compte, non pas de notre maladresse, mais du manque de gibier.

— Ah ! dit-il écorchant toujours notre langue et avec plus d'humanité que jamais, oh ! *yes*, plus d'opossum, plus de kanguroos, plus de dyasures, plus de natives-dewils. Les défrichements les ont fait fuir dans les forêts encore inexplorées du nord-ouest; — en revanche, si vous aviez eu des chiens, vous auriez fait lever les lapins à chaque pas. Ces lapins sont d'origine civilisée; mais ils sont devenus sauvages, et, dans vingt ans, ils seront marsupiaux.

Cela voulait dire qu'il pousserait une poche aux lapins, une poche sous le ventre comme à l'opossum, comme au rat à ventre rouge, comme, en général, à tous les animaux mammifères de l'Australie et de la Tasmanie.

C'est peut-être exagérer cette puissance de trans-

formation qu'une terre nouvelle exerce sur les animaux qu'on y importe; aussi, je donne cette opinion, non pas comme la mienne, mais comme celle du gentilhomme à l'habit bleu.

J'étais tout prêt à me brouiller avec lui à propos de ce *puff* de naturaliste qu'il comptait me faire avaler, lorsque, tirant de sa poche un charmant petit oiseau, moins brillant peut-être, mais plus délicat, plus mignon que l'oiseau-mouche des tropiques, et gros comme cette fève parfumée que les priseurs enferment dans leur tabatière :

— Tenez, me dit-il, voilà pour vous consoler le *diamant de la Tasmanie ;* passez un fil dans ses narines, attachez une balle de petit calibre à ce fil, et pendez l'oiseau par les pattes dans un flacon d'alcool; la pesanteur du plomb fera qu'il se tiendra droit dans le liquide qui baignera son plumage sans le soulever ni le maculer; puis, quand vous serez à Paris, un habile préparateur en fera une merveilleuse miniature. Ne le videz pas, c'est inutile; il a été tué ce matin par *un de mes hommes*.

— *Un de vos hommes ?*

— Oui, un de mes hommes, et, sur ce, bon voyage! suivez ce sentier, vous verrez bientôt Double-Bay, et, puisque vous allez chez O'Neid, vous n'aurez qu'à tourner sur la gauche, à un quart de lieue d'ici; au bout de quelques pas, vous rejoindrez la grande route et vous la suivrez ensuite jusqu'à sa ferme.

Et, ce disant, il disparut dans un taillis d'eucalyptes.

Je me retournai vers Merveilleux pour l'interroger de l'œil.

Quel était donc ce gentleman si complaisant, si gracieux, si aimable et dont les allures semblaient cependant empreintes d'une certaine gêne? Ce n'était point un déporté, un convict, comme on dit; il n'en avait pas le costume. C'était, selon toute probabilité, un riche planteur des environs, puisqu'il avait parlé de *ses hommes*. Toujours est-il qu'il joignait à ses manières polies un certain langage scientifique de bon aloi; car, dans quelques paroles qu'il avait

dites en employant une langue qui n'était point la sienne et qu'il parlait assez mal, il avait esquissé à grands traits l'assiette géologique de la terre de Van-Diémen.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous aperçûmes les eaux de Double-Bay, sillonnées par quelques sloops et par des chaloupes baleinières. Depuis six heures, nous voguions dans la forêt ; la chaleur nous écrasait; il n'y avait pas moyen d'aller plus loin sans se reposer.

Nous nous assîmes à quelques cents pas du rivage, sous l'ombre d'un *podocarpus asplenifolius*, et bientôt, en dépit de mes souvenirs du terrible serpent noir, le sommeil me prit.

Merveilleux se hâta de me rejoindre dans le pays des songes, où je venais de me lancer à corps perdu.

J'aurais dormi jusqu'au lendemain, je crois, si mon compagnon ne m'avait pas réveillé.

Il était nuit close, et nous crevions de faim tous les deux, n'ayant rien mangé depuis le matin sept heures.

Il n'y avait pas de temps à perdre si nous voulions trouver un souper et un gîte.

Nous nous secouâmes, et nous tournâmes à gauche, comme nous avait dit de le faire le gentleman à l'habit bleu, espérant trouver, selon ses indications topographiques, la grande route à quelques pas.

Mais nous étions dans un jour de malheur; la grande route semblait reculer devant nous. Si j'avais eu seulement une galette de biscuit, j'eusse préféré attendre le retour du soleil, plutôt que de marcher au hasard sur ce terrain inconnu et accidenté où chaque pas ressemblait à une chute. L'air était doux et tiède et le sol couvert d'un moelleux tapis de mousse, et j'aurais pu vérifier si les bruits qui retentissent dans le silence des nuits de la Tasmanie sont d'une autre nature que les bruits du vieux monde. Les intonations de la brise sont-elles pareilles? La mer qui déferle sur les basaltes du cap de Tasman mugit-elle comme l'Océan mugit sur les côtes de l'Amérique ou contre les falaises d'Étretat?

Les oiseaux se taisent-ils comme chez nous pendant toute la nuit pour ne s'éveiller qu'au point du jour? Enfin, n'y a-t-il pas des voix, des chansons, des mélodies, qui ne résonnent que sur cette terre, dernier promontoire des continents vers le pôle Antarctique?

C'est que je conserve encore aujourd'hui, que me voilà rejeté au milieu du tumulte des villes, les souvenirs de plus d'une belle nuit passée sans sommeil et en plein air sous différentes latitudes.

Au Brésil, ce sont des bruits mystérieux sortant des profondeurs des forêts vierges qui entourent la baie de Sainte-Catherine; puis des souffles de lamantins errants sur les flots et se confondant avec les hurlements des jaguars, qui descendent la nuit sur le rivage pour y dévorer les poissons que la marée abandonne en se retirant.

Aux îles Malouines, dépourvues de collines et d'arbres, le vent n'a qu'un rhythme; il passe bruyant et monotone, et porte au loin les cris mélancoliques et plaintifs des pingouins.

Dans le golfe de Talcuhana, au Chili, on entend les vagissements des veaux marins de la Quirine, les remous de la Mocha et le vol des grands oiseaux de proie nocturnes !

A la Nouvelle-Zélande, on est saisi d'une terreur involontaire quand d'innombrables chiens sauvages hurlent sur les rochers de port Cooper. Plus d'une fois j'ai dormi sous la hutte des indigènes de *Tavaï-Pounamou*, et je frissonnais quand j'entendais la voix stridente d'une vieille femme qui, au lever de la lune, quittait son *tarala* (1) et adressait une longue prière au *Big-Man*, au Grand-Être, à Dieu.

C'est encore à la Nouvelle-Zélande, sur la lisière des forêts du port Olive, que j'ai ouï ces mélodieux concerts donnés par les oiseaux, deux heures avant que le jour paraisse. Quand le ciel est bleu et la brise caressante, le philédon à cravate, le merveilleux toui, le roi des rossignols de tous les pays, fait alors jaillir de sa gorge, éparpille, égrène, des milliers de

(1) Lit de joncs.

roulades plus souples, plus trillées, plus sonores que celles du gosier de la Persiani, et le *kaou-kaou-pa*, la grosse palombe, roucoule en contre-basse ; la pie de mer, l'oiseau-moqueur, le perroquet Nestor accompagnent ce chant, et l'oiseau vert à sonnette marque la mesure avec un *tin tin tin* pareil à celui d'un triangle.

Et le concert dure jusqu'à ce que le soleil s'allume comme un phare, au sommet des monts Kaïkaldas.

Voilà à quoi je songeais en marchant pensif à côté de Merveilleux, quand tout à coup un feu brillant comme un feu de bivac apparut à cent pas de nous.

Nous nous dirigions rapidement de ce côté, quand une voix bien connue se fit entendre.

C'était celle de notre gentleman à l'habit bleu, qui, lui aussi, marchait dans la direction du feu.

Il rit beaucoup de notre sommeil trop prolongé, et offrit de nous mettre lui-même dans le bon chemin si nous voulions l'attendre un instant.

— Mais nous allons vous suivre, lui dis-je, c'est bien plus simple.

— Non, répondit-il, c'est impossible; je vais visiter *mes hommes*.

— Pourquoi impossible? Et quels sont vos hommes?

— Le feu que vous voyez est celui d'un poste de convicts occupés aux défrichements de cette contrée; ces convicts sont des Canadiens, et les gardiens ont ordre de ne laisser approcher d'eux aucun Français; mais attendez-moi ici. Attendez en silence; j'ai, chaque fois, plusieurs postes à visiter : je suis médecin.

Cela tombait à merveille.

— Ah! confrère, m'écriai-je, pourquoi ne nous l'avoir pas dit plus tôt?

Il était déjà loin. Un quart d'heure après, il revint.

— Tous les ouvriers des *clearing-gangs* (ateliers de défrichement) jouissent d'une bonne santé, dit-il en nous rejoignant, et, si vous avez faim, suivez-moi.

Quelques minutes après, nous étions sur la route.

— Bonsoir, messieurs, dit-il alors ; je suis forcé de vous tourner le dos. Vous serez chez O'Neid dans une heure; la première maison que vous trouverez à votre gauche est la sienne.

Et il disparut de nouveau sans que nos instances aient pu le retenir un moment de plus.

C'était un confrère, en effet.

Un confrère qui, malgré son air dégagé et son ton tranchant, avait quelque chose en lui de timide, de gêné, de honteux... On nous dit plus tard qu'il était convict lui-même.

Il avait *eu des malheurs* à Londres; mais, arrivé à la colonie, on utilisa ses talents, et, muni d'un *tiket-of-leavi* (un permis de circuler), il parcourait les postes de défrichement de ce comté de l'île.

III

LES HOMMES DU GOUVERNEMENT

Il était dix heures du soir quand nous arrivâmes à la ferme de O'Neid. Les bâtiments bordaient la route ; la porte et les fenêtres étaient protégées par une grille de fer formant une petite cour, où deux grands chiens lévriers, de cette race que les Anglais de la Nouvelle-Galles du Sud ont perfectionnée et entraînée pour chasser le kanguroo, montaient la garde en aboyant à chaque bruit insolite. Ils nous accueillirent avec tant de fureur, qu'ils donnèrent l'alarme à la maison, de sorte qu'avant même que nous eussions sonné, un guichet s'ouvrit à l'un des contrevents du premier étage.

Il fallut parlementer avec madame O'Neid.

Ces précautions ne sont pas inutiles dans un pays encore à moitié couvert de forêts où rôdent des *bush-rangers* (coureurs de buissons) échappés soit des prisons d'Hobart-Town, soit du pénitentiaire de Maquarie, soit des autres ateliers de correction de la colonie.

Enfin, sur l'ordre de sa maîtresse, une servante vint nous ouvrir. Les chiens, apaisés d'abord par la voix de la servante, puis nous reconnaissant pour chasseurs, nous suivirent jusque devant une énorme cheminée où brûlait une vieille souche de chêne rouge. Mistress O'Neid descendit; elle venait nous faire les honneurs de la maison en l'absence de son mari, qui n'était pas encore de retour d'une excursion dans le Haut-Derwent.

C'était une charmante jeune femme que mistress O'Neid; mais elle avait pour nous un grand défaut... elle ne savait pas un mot de français. Heureusement, à notre pantomime, aussi expressive que celle des Romains dans le ballet des *Sabines*, elle comprit que

nous mourions de faim, et bientôt un immense rosbif, un grand pot d'ale et un pain cuit du jour apparurent sur la table.

Merveilleux n'attendait probablement que cela pour perdre un reste de mauvaise humeur qu'il avait conservé. Il redevint bon camarade, et le souper commençait le plus gaiement du monde quand les aboiements des chiens annoncèrent un nouvel arrivant.

— C'est le maître de la maison qui revient, dit mistress O'Neid; les chiens sont joyeux.

En effet, au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit, et O'Neid entra.

L'accueil fut d'abord aussi cordial que nous pouvions le désirer; mais, tout à coup, ayant aperçu le rosbif sur la table, il prit un air sévère :

— Vendredi ! s'écria-t-il; de la viande un vendredi !

Et, s'élançant sur le plat, il l'enleva malgré nos efforts, et le déposa dans une armoire qu'il ferma à

clef, et, pour plus grande sûreté, il mit la clef dans sa poche.

Il est vrai qu'il ordonna à la servante de faire une omelette.

— Catholique ! rosbif ! catholique ! murmura-t-il en arpentant la chambre à grands pas.

Maître O'Neid, ce soir-là, perdit beaucoup dans notre estime. Je ne sais si ce fut par prévention, mais nous trouvâmes l'omelette exécrable. Et, comme nous étions éreintés, nous allâmes nous coucher immédiatement.

Ma chambre communiquait, par un petit escalier de service, avec la salle à manger, où nous avions si bien commencé et si mal fini notre malheureux souper.

De cette chambre, j'entendais une conversation très-animée entre le colon et sa femme.

J'eus la curiosité, non pas d'écouter ce qu'ils disaient, je ne comprenais point assez l'anglais pour cela, mais de voir ce qu'ils faisaient.

J'étais intrigué par un bruit de fourchettes accompagnant leur dialogue.

Je sortis donc du lit et regardai par le trou de la serrure.

Notre brigand d'Irlandais était attelé à son rosbif et mordait à belles dents dans la chair saignante.

J'eus un instant l'envie de rentrer dans la salle, comme si j'avais oublié quelque chose; mais les hypocrites me révoltent, ils me font honte, et je remontai. Je racontai la chose à Merveilleux, et nous résolûmes, tant la conduite de notre hôte nous paraissait révoltante, de partir le lendemain avant le jour sans lui dire adieu.

En effet, à cinq heures du matin, nous quittions la maison sans avoir réveillé personne, sauf un des lévriers qui vint nous faire la conduite jusqu'à la porte.

Nous n'avions pas le temps de chasser; il fallait regagner au plus vite le débarcadère du bateau à vapeur. Cette fois, nous suivîmes tout simplement la grande route, de sorte qu'après une heure de marche, nous étions de retour á Kanguroo-Pointe.

Nous avions fait, en cinquante minutes, le chemin qui nous avait pris quatorze heures la veille.

A sept heures, nous débarquions au quai de la Douane.

Du quai de la Douane, nous aperçûmes un grand concours de peuple qui se dirigeait vers la prison. Nous nous informâmes, et nous apprîmes qu'on allait pendre *quatre hommes du gouvernement*; par politesse, on ne dit jamais : un convict, un déporté.

Comme nous ne devions appareiller qu'à onze heures, nous avions tout le temps d'assister à l'exécution.

J'avais vu pendre au Brésil; je n'étais pas faché d'étudier la différence qui devait naturellement exister entre une pendaison portugaise et une pendaison anglaise.

Au Brésil, on pend comme on pendait autrefois en France, avec l'échelle et la potence classiques; je ne m'étendrai donc pas sur cette sorte de supplice; je n'apprendrais rien à personne.

Aux colonies anglaises, l'appareil est différent.

Nous allons, au reste, essayer de rendre ce que nous avons vu. L'impression fut assez vive pour qu'aujourd'hui encore aucun détail de l'exécution ne m'échappe.

Si l'on n'a pas oublié le rosbif de la veille, on se souviendra que nous étions au samedi matin.

L'échafaud avait été dressé pendant la nuit.

Ce qui m'étonna en arrivant sur la place, c'est que cet échafaud occupait la cour de la prison; seulement, sa hauteur était calculée de façon à ce que les condamnés apparussent à mi-corps derrière le faîte de la muraille.

J'interrogeai mon voisin.

— Pourquoi, lui demandai-je, au lieu de dresser l'échafaud sur la place publique, le dresse-t-on dans la cour même de la prison?

— Oh! me dit-il, vous n'y perdrez rien pour cela. Vous les verrez pendre du dehors, mais ils mourront derrière le rideau de la muraille; l'agonie a lieu ici dans la coulisse; c'est bien plus décent que par l'ancien mode, d'après lequel, en Espagne, au Brésil et

en Portugal, le patient est lancé en plein vent dans l'éternité; et puis, ajouta mon voisin, croyez-vous qu'il ne soit pas prudent, au milieu d'une population comme la nôtre, et quand on dispose d'aussi peu de forces militaires, de mettre une muraille entre le supplice et la populace?

En effet, une poutre supportée par deux piliers placés en dedans du mur de la prison apparaissait posée parallèlement au faîte du mur, un peu en arrière de lui, et s'étendant à cinq pieds environ au-dessus.

A cette poutre, on voyait attachés séparément quatre bouts de corde neufs, bien savonnés et reluisant au soleil.

Des quatre condamnés, trois étaient des *bush-rangers*, coureurs de buissons, prisonniers évadés qui pillaient et incendiaient les fermes et les cottages isolés.

Le quatrième travaillait à Port-Arthur, et avait assassiné un gardien pour lui voler un peu de tabac.

Cette privation de tabac avait déjà engendré plu-

sieurs rixes graves, mais pas encore de meurtres, et l'on disait qu'une fois la punition infligée, le gouverneur, dans la crainte de voir se renouveler un pareil crime, accordait désormais comme récompense une certaine ration de tabac à tout condamné qui s'en rendrait digne par sa conduite.

L'obligeant voisin qui m'avait déjà donné ces détails eût la bonté, à ma sollicitation, de continuer son métier de cicerone.

Il m'expliqua que, derrière la muraille, et caché par elle, il y avait un plancher à bascule sur lequel monteraient les condamnés, de manière à ce que le haut de la muraille leur servît de rampe; et, quand ils auraient la corde au cou, le plancher ferait bascule.

— Vous comprenez alors ce qui arrivera, ajouta mon voisin.

Je comprenais parfaitement.

Cependant il y avait retard.

L'exécution était annoncée pour neuf heures, et il était neuf heures cinq minutes.

La foule commençait à pousser ces ignobles grognements qui n'appartiennent qu'aux multitudes anglaises.

Enfin, à neuf heures dix minutes, les tambours résonnent. Trente soldats habillés de rouge, trente colosses irlandais, commandés par un frêle gentleman en tunique bleue, débouchent par David street et se rangent en bataille sur la place, au pied du mur de la prison et au-dessous du gibet. L'officier glapit un commandement : les Irlandais prennent le port d'arme, et un monsieur en paletot jaune et en chapeau gris apparaît sur l'échafaud et salue gracieusement la foule. — C'est le bourreau !

Il dépose son chapeau sur le parapet, passe sa main dans ses cheveux pour les ramener coquettement d'un côté de son visage, tire de sa poche un petit paquet de linge blanc qu'il place dans le chapeau, se penche vers l'intérieur de la prison et fait un signe.

En ce moment, je sens que l'on me frappe sur l'épaule. Je me retourne : c'est le capitaine Jay, mon

capitaine, qui, lui aussi, a eu la curiosité de voir une exécution australienne.

Il a dans la bouche une énorme chique, ce qui indique qu'il s'attend à de grandes émotions.

Les matelots, dans la tempête, reconnaissent, en général, l'opinion que le capitaine Jay a du danger à la grosseur de sa chique.

La chique du capitaine Jay est plus ou moins grosse ; mais on aurait autant de peine à le prendre sans chique qu'on a de peine à prendre sans vert un écolier qui joue au vert au mois de mai. Au reste, nous ferons bien plus ample connaissance avec le capitaine Jay.

Une rumeur s'élève.

Disons quelle est la cause de cette rumeur.

Le signe que le bourreau venait de faire avait pour but de prévenir le directeur de la prison que tout était prêt, et que l'on n'attendait plus que les condamnés.

En vertu de cet avertissement, les condamnés apparurent lentement et les uns après les autres derrière la muraille.

C'étaient quatre jeunes hommes, dont le plus vieux pouvait compter trente ans.

Ils avaient les mains libres, mais les coudes attachés derrière le dos.

Le bourreau les place les uns après les autres sous le bout de corde qui leur est destiné; il enroule chaque bout de corde autour de leur cou, et, l'extrémité libre des bouts de corde étant terminée par un gros nœud en forme de pomme de pin, il fixe ce nœud sous l'oreille droite de chacun, de sorte que, dès que le plancher aura basculé et fait son jeu, et que le corps sans appui sera abandonné à sa propre pesanteur, le nœud se heurtera violemment contre l'apophyse mastoïde, la tête sera déjetée de côté, il y aura luxation des premières vertèbres cervicales, rupture de la moelle épinière, et mort instantanée, sans les convulsions, sans les gambades de la pendaison strangulatoire.

C'est un perfectionnement qui fait honneur au génie anglais. C'est le confortable introduit en matière de peine de mort.

Le bourreau adressa un nouveau signal du côté de la prison. Aussitôt arrivèrent, en murmurant des prières, un ministre presbytérien qui se plaça derrière les deux premiers patients ; un méthodiste, qui eut affaire au troisième, et, pour le quatrième, un prêtre catholique en surplis blanc.

Vint ensuite le noir personnage d'un shérif avec sa grosse perruque et les dossiers du procès.

L'officier irlandais leva son épée, les tambours résonnèrent, les bruits de la foule s'éteignirent, et le magistrat lut à haute voix les condamnations.

A la fin de chaque acte, sa voix stridente répétait lentement cette formule anglaise :

« Et le condamné sera pendu, pendu, pendu, jusqu'à ce que mort s'en suive. »

Dans l'intervalle des lectures, on entendait les prières des prêtres.

Le premier de ceux qui allaient mourir était déjà pâle comme un mort.

Les trois autres s'efforçaient de sourire, mais d'un sourire hideux, qui leur faisait une physiono-

mie pareille à celle de Thomas Idle d'Hoggart, et ils inclinaient la tête comme pour répondre à ceux qui, dans la foule, leur criaient :

— Bravo, Peter !... Bravo, John !.., Bravo, Thom !.... *Farewel ! farewell!*

Pendant ce temps, le bourreau, automate terrible, accomplissait son œuvre avec l'insensibilité d'une mécanique.

Il prit et déplia les linges blancs.

C'étaient quatre serviettes ayant un cordon cousu aux quatre angles.

Il plaça une serviette sous le menton de chacun de ces hommes, comme s'il allait leur faire la barbe.

Puis il releva cette serviette sur la figure et la rattacha sur la nuque pour envelopper la tête du patient, de sorte que ces quatre têtes ressemblèrent à quatre boules blanches informes.

Alors les exhortations des prêtres devinrent plus pressantes, et le regret de la vie ou le repentir semblèrent s'éveiller dans le cœur des condamnés : des sanglots étouffés soulevèrent les voiles; des larmes

les tachèrent aux environs des yeux, et le catholique essaya, mais vainement, de porter la main à son front pour faire le signe de la croix.

Je regardai le capitaine Jay; il était pâle comme les serviettes qui couvraient le visage des condamnés.

Mais la foule commença à s'irriter des lenteurs de l'exécution : cette parodie de mort est hideuse et fait frissonner les plus endurcis.

Elle dure depuis plus d'un quart d'heure.

Le bourreau comprend ce murmure; il inspecte ses cordes, congédie le shérif et les prêtres, salue et se couvre...

Puis, saisissant à bras-le-corps un des poteaux, il frappe du pied, et tout disparaît.

Pendant une seconde, les cordes brandillèrent; mais, presque aussitôt, elles se tendirent et devinrent roides et immobiles comme des cordes de plomb de sonde.

Parmi les cris poussés dans la foule, j'avais reconnu le cri du capitaine Jay.

Je me retournai de son côté.

Il avait l'air d'étrangler.

— Qu'avez-vous donc, capitaine? lui demandai-je.

— Mille tonnerres ! dit-il, j'en ai avalé ma chique.

Je crus qu'il plaisantait.

Le geôlier ouvrait les grandes portes de la prison, pour que les assistants pussent s'assurer de la mort des suppliciés.

— Venez-vous les voir, capitaine ? demandai-je à Jay.

— Non, merci, j'en ai assez comme cela ; je retourne à bord. Ne vous faites pas attendre.

— Dans dix minutes, capitaine.

Et le capitaine Jay tira à grands pas du côté du port.

Je suivis la foule.

Je vis alors les quatre pendus droits et roides, les pieds à un mètre du sol, à peu près.

Le gentleman exécuteur se tenait près d'eux en chef de file, et semblait dire aux curieux :

— Voyez comme ils ont peu souffert !... Voilà ce qui s'appelle de la besogne bien faite, j'espère !

En effet, on n'apercevait aucune trace de convulsions ; la tête seulement s'inclinait fortement sur l'épaule gauche, par suite de l'action du fameux nœud en pomme de pin.

La langue sortait d'un demi-pouce hors l'angle de la bouche. En quittant la cour de la prison, je passai près d'une femme et de quatre enfants qui pleuraient, accroupis au pied d'une borne; près d'eux, sur un plat d'étain, brillaient quelques pièces de monnaie de cuivre.

— C'est la famille d'un des pendus, disait l'un.

— C'est une banque ! disait l'autre.

Je pris congé de mon ami Merveilleux, que ce spectacle avait fort impressionné; peut-être songeait-il que, si la veille il m'avait envoyé son coup de fusil, il aurait pu lui en arriver autant qu'aux *quatre messieurs du gouvernement*. Au bout de dix minutes, comme j'en avais pris l'engagement, j'étais à bord de *l'Asia*.

IV

RÉGIONS ANTIPODIQUES

Ce n'était point une plaisanterie ; le capitaine Jay avait bien réellement avalé sa chique. En arrivant à bord, je le trouvai très-malade : il faut bien peu de nicotine pour empoisonner un homme, et le capitaine Jay était tout simplement empoisonné.

Je commençai par lui faire prendre un vomitif pour expulser la cause, et je combattis les effets avec du lait et du café.

Deux heures après notre retour à bord, il était assez fort pour commander en personne l'appareillage.

Nous descendîmes le Derwent, ce fleuve qui se

nomma d'abord la rivière des Français, lorsque Bruni d'Entrecasteaux le découvrit.

Le pilote qui nous reconduisait au large était un colosse que n'oublieront jamais ceux qui l'ont vu une seule fois... Un jour, il eut, je ne sais pour quel motif, la fantaisie de se tuer d'un coup de pistolet.

L'explosion lui enleva la mâchoire inférieure, creusant une effroyable cicatrice qui défigure cette tête énorme dont le sourire épouvante.

Les bords du Derwent sont partout défrichés et cultivés. Des cottages, comme les Anglais seuls savent les bâtir, égaient les plantations; chaque cottage est l'embryon d'un village futur.

Le courant nous entraînait rapidement vers l'île Bruni, dont la pointe nord vient mourir en pente douce et sablonneuse au milieu de l'embouchure du fleuve. Le tronc gigantesque d'un arbre mort la signale de loin sur notre droite, à peu près à la hauteur de l'îlot des Lapins, sur lequel s'élève une haute tour à feu à éclipses de cinquante-neuf secondes.

Ces îlots dépassés, nous entrons dans Storm-bay (la baie des Tempêtes). Disons, en passant, que jamais baie ne fut mieux nommée.

Pendant que le tangage commence, jetons un regard sur cette terre que nous allons quitter, et embrassons d'un regard les contours, les baies et les montagnes de cette nouvelle Angleterre.

La terre de Van-Diémen, ou de la Tasmanie (on lui donne indifféremment ces deux noms), est au grand continent australien ce que l'Angleterre est au continent de l'Europe, le détroit de Bass est le Pas-de-Calais de l'hémisphère sud.

Nous laissons à droite le détroit d'Entrecasteaux.

Le passage est difficile et nécessite un bon pilote.

La première frégate française qui ait osé le franchir était commandée par M. Laplace et pilotée par le même monstre humain qui nous reconduit au large.

Notre pilote nous quitta par le travers de la baie

de l'Aventure, cette baie où Fourneaux devait rejoindre Cook quand leurs deux navires se séparèrent dans une tempête, alors que le grand navigateur avait pris à tâche de révéler au monde, avec ses propres découvertes, les découvertes de Tasman ; — découvertes que l'esprit étroit, égoïste et ambitieux des marchands de la Compagnie des Indes voulait ensevelir dans le plus profond secret, comme si elle eût craint que des compagnies rivales ne vinssent s'y enrichir à son détriment.

Nous rangeons de près l'île Pingouin, et, à l'aide de la longue-vue, nous pouvons entrevoir à la fois, et le cap Fluted et le cap Frédéric-Henry, ses deux limites nord et sud.

La mer du détroit et la mer de Storm-bay étranglent l'île Bruny par le milieu, en formant un isthme étroit, mais long de six milles, qui relie entre elles les deux grandes parties de l'île.

Le cap Fluted tire son nom d'une agglomération de rochers dont les assises, au lieu d'être horizontales, sont verticales et cannelées.

Un rocher gigantesque, cannelé comme les précédents et nettement séparé de la côte, sert de vigie au cap Frédéric-Henry.

A quatorze lieues de nous, à bâbord, de l'autre côté de Storm-bay, apparaissaient les basaltes du cap Raoul et de l'île de Tasman,

Cette île fut la première terre que découvrit Tasman sous ces latitudes.

Le cap Raoul, avec ses curieuses masses basaltiques, taillées en colonnades, ressemble de loin à un temple grec qui aurait perdu ses murailles et sa toiture, — au temple du cap Sunium, par exemple.

La baie Mauvaise, la rivale de Storm-bay, s'étend entre la tête de Tasman et l'île Bruny.

Arrivé là, le pilote nous quitte, et nous gagnons le large, en perdant de vue Pedra-Bianca et le rocher d'Eldystone, les deux premières vigies qui signalent l'approche de la terre de Van-Diémen.

Il est temps, je crois, de dire maintenant un mot de *l'Asia* et de son équipage.

L'Asia est un navire à trois mâts, sans perroquet

de fougue, — ce qu'on appelle un *trois-mâts pieu*.

Sa capacité est de six cents tonneaux ; son équipage se compose de trente-six hommes, compris les mousses.

On construit aujourd'hui des navires élégants et grands marcheurs, mais qui, après quinze ou vingt ans de voyage, sont éreintés, cassés, rapiécés, et dignes tout au plus de servir de pontons, ou bons à être dépécés pour en vendre le cuivre et la ferraille.

Notre *Asia* ne connaît point ce danger et ne le connaîtra pas de longtemps; le jour où elle cessera de *torcher de la toile*, comme on dit en langage de matelot, c'est qu'elle aura sombré sous voile, ou se sera brisée sur quelque écueil.

Car le bois de teck, ce bois de l'Inde que les tarets ne peuvent perforer et qui ne pourrit jamais, a été employé pour confectionner sa membrure, ses courbes et sa quille.

Des Américains l'ont mise sur chantier voilà plus de soixante ans ; elle a été naturalisée française après 1815, et nos arrière-petits-enfants la reverront en-

core dans quelque bassin de l'un de nos ports, de même qu'à Marseille nous admirons, au retour de sa campagne, la vieille barque *l'Indus*, vénérable trois-mâts construit aux environs de l'an 1600.

L'Asia a été armée pour la pêche depuis longues années. Auparavant, elle faisait les voyages des colonies de l'Amérique du Nord et des Indes; elle a donc rendu à son armateur M. Winslow, du Havre, dix fois le prix de son achat, et elle lui rapportera probablement encore le double et le triple de ce qu'elle lui a déjà rapporté, si quelque sinistre ne l'arrête pas en route.

C'est une marcheuse de moyenne force; mais elle se comporte admirablement dans les gros temps, et nous n'avons jamais craint qu'une baleine morte ou vivante pût la blesser en faisant bélier sur ses flancs.

Et cependant, combien de navires moins faibles d'échantillon ont été endommagés par les coups des cétacés en fureur!

En 1836, *la Lydia*, navire de Nantucket, a coulé bas par suite d'une voie d'eau qui s'était déclarée, à

quelques pieds au-dessous de la flottaison, un jour qu'un cachalot la frappa de son large museau carré.

Le navire *Ann-Alexander*, capitaine John de Blois, de New-Bedfort, a été défoncé par *une baleine* blessée. Elle se rua la tête la première sur les bancs furins du mât d'artimon; il s'ensuivit une large voie d'eau, et le navire coula bas le 30 avril 1851; vous voyez que l'accident est encore tout frais.

Les hommes de l'équipage, réfugiés dans leurs embarcations, furent recueillis deux jours après, par un navire qui croisait dans ces parages et conduits à Païta, côte du Pérou.

Le journal qui raconte ce fait a sans doute été mal traduit; on aura écrit baleine pour cachalot, car l'accident a eu lieu vers le 5e degré de latitude sud, et les cachalots seuls habitent les mers tropicales : les baleines ne fréquentent que les zones tempérées froides et glaciales.

En 1850, le navire baleinier *l'Essex*, commandé par le capitaine Parker Cook, eut son taille-mer emporté par un cétacé.

Je me souviens qu'étant en croisière sur *la Pallas*, aux alentours de Juan-Fernandez, l'île de Robinson Crusoé, une baleine franche, cherchant son petit qu'on avait harponné, et devenue folle de douleur en reconnaissant les traces du sang qu'il perdait par sa blessure, donna un coup de tête sur nos bordages ; le navire tressaillit au choc, et dans sa quille, et dans sa mâture, et l'on reconnut plus tard, en déchargeant les pièces d'huile, qu'un bordage avait été fracassé : par bonheur, aucune voie d'eau ne se déclara.

Le *Journal du Havre* raconte, dans son numéro du 3 juillet 1852, que le brick *la Pauline*, du Havre, a sombré sous voile, après avoir reçu plusieurs coups de queue de baleine par le bossoir de tribord ; le navire courait alors avec une vitesse de sept nœuds et demi par bonne brise ouest-sud-ouest. L'équipage, de neuf hommes et un passager, erra pendant trois jours au gré des vents et des flots, et fut recueilli dans un complet état d'épuisement par *le Crusador*.

La Pauline était cependant un navire tout neuf et qui effectuait le retour de son premier voyage.

Je passe sous silence beaucoup d'autres sinistres.

Or, je le répète, nous n'avions point pareille crainte à bord de l'*Asia*.

On choisit d'ordinaire, pour la pêche, des navires neufs et très-solides ; comme je le disais plus haut, l'équipage varie de trente-six à quarante-six hommes, selon que l'on doit armer quatre ou cinq embarcations.

Le capitaine Jay, qui nous commandait et dont j'ai dit deux mots à propos de l'exécution des quatre *bush-rangers*, avait été du nombre de ces moniteurs de pêche que les armateurs du Havre appelèrent en France pour servir de guide à nos marins. Jeune, vigoureux, intrépide, adroit, il avait fait son chemin pas à pas. De mousse, il était devenu harponneur, puis chef de pirogue, puis capitaine.

Mais au prix de quelles fatigues, de quelles misères, de quels dangers !

Plus loin, je vous dirai combien de ceux que j'ai connus sont morts à la tâche. Si je pouvais me renseigner sur tous mes anciens compagnons de voyage,

je crois que sur les cent vingt-six ou cent trente hommes que j'ai connus dans le cours de trois campagnes de sept années, il n'y en a peut-être pas une douzaine de survivants parmi ceux qui ont continué le métier.

Le capitaine Jay n'épargnait pas ses peines. Il prenait véritablement à cœur son métier de tueur de baleines; il est vrai que, sur une baleine tuée, qui vaut de huit à dix mille francs, il avait la plus belle part; car nous avions tous notre part proportionnelle dans le produit de l'expédition; mais, quand même il serait resté à bord tandis que l'on donnait la chasse aux cétacés, il n'en aurait pas moins eu son dixième d'huile et de fanons. Il fallait donc lui savoir gré de s'exposer comme le dernier de ses matelots.

Nous avons passé du bâtiment au capitaine, passons du capitaine aux embarcations.

Nous armions quatre embarcations pour courir sus au gibier.

Chaque embarcation était montée par six hommes: le harponneur devant, l'officier derrière, les quatre

rameurs entre eux. L'officier gouvernait l'embarcation, longue de vingt-six pieds, large, dans son *bau*, de quatre pieds dix pouces, épaisse comme le petit doigt dans ses bordages. Il la gouvernait avec un aviron de queue aussi long que l'embarcation, et ce gouvernail avait l'avantage de faire tourner, pivoter la pirogue sur son centre, sans qu'elle perdît du terrain comme elle en perdrait en laissant arriver pour virer de bord, avec le gouvernail ordinaire.

Les hommes maniaient un aviron de quinze pieds, excepté celui du milieu, qui en avait dix-huit, et le harponneur ne quittait son siége de rameur que lorsqu'il lui était ordonné de saisir le harpon pour attaquer la baleine. Ces embarcations, si légères, si minces, pointues à l'avant comme à l'arrière, et cintrées comme un chapeau à claque, bondissent de lames en lames, taillant la cime des vagues sans en toucher le creux, et volent comme volerait un javelot lancé par une machine, comme volerait un caillou ricochant sur l'eau d'un lac, comme volerait une bombe tirée à ras de terre.

Le fond de la pirogue est percé d'un trou, que maintient bouché un morceau de liége garni de toile, le *nable*. Quand la pirogue est hissée sur ses palans, on enlève le nable, et l'eau qu'elle contient s'écoule.

Elles sont cependant lourdement chargées, ces pirogues; vous allez voir; d'abord, un baquet circulaire placé entre les deux bancs du milieu et contenant quatre cents pieds de cordes. — Ligne de pêche, grosse comme le pouce, bien flexible, bien goudronnée, bien solide surtout, car elle est formée de trois *torons*, réunion de seize fils *carrets* fabriqués avec le meilleur chanvre de Norwége et de l'Amérique du Nord. La ligne de pêche américaine était, de mon temps, la plus estimée; mais il paraîtrait que, depuis lors, les cordiers de Normandie ont fait de grands progrès, et peuvent lutter avec avantage contre tous les cordiers du monde.

Près de la baille à ligne, on place une ancre à grappins pesant une cinquantaine de livres, puis une drague carrée de planches de chêne fortement bardées de fer, et que l'on amarre au bout de la ligne

lorsque la baleine, s'enfuyant, en a épuisé toute la longueur.

Cette drague suffit à modérer la vitesse de la baleine ou du cachalot par la résistance qu'elle offre en coupant perpendiculairement le sillage de l'animal qui s'enfuit. Vient ensuite un baril fermé qui contient trente livres de biscuit, même plus, et un fanal préparé avec bougies, briquet, mèches, amadou et allumettes placées dans une boîte en fer-blanc hermétiquement fermée.

L'équipage d'une embarcation perdant le navire de vue et s'égarant dans la nuit a dû plus d'une fois son salut à ce baril de précaution et au petit tonnelet d'eau qui l'accompagne.

Joignez à tout cet attirail un bidon d'eau douce, un ou deux petits baquets, une voile avec son matereau et sa livarde, une hachette, un couteau à gaine, deux sébiles pour verser hors du canot l'eau qui peut s'y embarquer, puis des harpons, des lances, des louchets tout emmanchés et prêts à fonctionner.

Le harpon est un dard en fer formant un angle obtus d'environ 120°, dont deux côtés ont trois pouces de long et sont aiguisés sur leurs bords. Le troisième côté forme un angle rentrant du sommet duquel part une tige de fer de trois ou quatre pieds de long, et qui se termine par une douille dans laquelle s'emboîte le manche qui sert à le lancer. Le fer de la tige doit être malléable et se tordre sans se casser.

La lance a la forme d'une spatule ou d'une feuille de laurier d'un pouce et demi de largeur dans son plus grand diamètre, sur deux et demi de longueur. Elle est finement aiguisée et peut sortir facilement de la plaie qu'elle a faite, ce qui est le contraire du harpon. Comme le harpon, elle s'emmanche à l'aide d'une douille.

Le louchet a la forme d'un trapèze aiguisé sur trois côtés et ayant sa douille sur le côté le plus petit.

On peut admettre que chaque pirogue tout armée pèse un millier de kilogrammes.

La pirogue du capitaine est placée sur l'arrière, à tribord. Elle est maintenue au-dessus des bastingages à l'aide de pistolets, daviers ou porte manteaux garnis de poulies et de palans.

Le second officier du bord commande la seconde embarcation placée à bâbord, le long des haubans d'artimon.

La troisième embarcation, sous les ordres du lieutenant, ou troisième officier, a ses pistolets de suspension entre le grand mât et le mât de misaine, bâbord.

Enfin, le dernier officier dirige le quatrième canot, qui se hisse au-dessus du pavois mobile à tribord, par où entrent sur le pont les lanières de gras enlevées au cadavre de la baleine.

Quand une baleine est signalée et que les pirogues sont descendues à la mer pour lui appuyer une chasse, comme vous le verrez plus tard, vingt-quatre hommes manquent à bord, et nous sommes à peine une douzaine de manœuvriers pour tenir toujours le navire au vent des chasseurs. — Tristes manœu-

vriers ! un médecin, des malades, un mousse, un novice, un maître d'hôtel et un cuisinier.

Et maintenant que tout est dit sur *l'Asia*, sur son capitaine et sur ses embarcations, en route, et au hasard du bon Dieu !

V

UN CACHALOT DE HASARD

Il arrive parfois qu'en cherchant des baleines, on trouve des cachalots.

Disons, en quelques mots, la différence qu'il y a entre le cachalot et la baleine.

Le cachalot est un cétacé comme la baleine, mais d'une espèce différente.

La baleine a le museau pointu, le cachalot a le museau carré.

La mâchoire inférieure du cachalot est garnie de dents, et le bout de ces dents s'implante dans des trous de la voûte palatine, chaque dent ayant son

trou correspondant comme un couteau à son étui; un poignard sa gaine.

L'ouverture du gosier du cachalot est large; ses évents doubles sont placés à l'angle supérieur du museau; sa langue est plate comme une sole.

La langue de la baleine est grosse, rebondie et grasse; ses évents doubles s'ouvrent sur la nuque; notre petit doigt pénétrerait à peine par l'isthme de son gosier; des fanons, longs depuis un pied jusqu'à dix, et barbus à leur bord interne, sont implantés dans le palais et renfermés par deux immenses lèvres ou lippes qui s'élèvent de chaque côté des maxillaires inférieurs.

Bref, la baleine a la forme d'une navette de soixante et dix à quatre-vingts pieds de long, et se terminant par une queue très-agile à deux lobes horizontaux.

Le cachalot est encore plus long qu'elle. Il possède aussi une queue bilobée, mais presque inerte; son corps est aplati, sauf des bosses irrégulières communiquant avec le réservoir qui surmonte son crâne,

réservoir et bosses contenant le *spermaceti*, improprement nommé *blanc de baleine*, puisque la baleine n'en produit pas.

Ce qui n'empêche pas que le dernier décret du 14 février 1855, fixant le droit que payera à l'importation le spermaceti, s'exprime en ces termes : « Le blanc de baleine et de cachalot. » Mais le décret veut peut-être parler de la *cétine*, que les chimistes retrouvent dans l'huile de baleine.

Plus loin, quand je vous raconterai mon séjour à la Nouvelle-Zélande, je vous ferai part de quelques études sur l'anatomie et la physiologie de la baleine et du cachalot.

Je raconterai aussi la rencontre que nous fîmes d'une bande de plus de trois cents jeunes cachalots en voyage d'émigration.

Je ne veux consigner ici que notre combat contre un vieux cachalot, un de ces solitaires que l'on nomme empereurs et qui voyagent sans compagnons, comme si les mers n'étaient point assez grandes pour leurs gigantesques allures.

J'ai nommé ce cachalot, un cachalot de hasard, attendu que, d'habitude, on ne pêche les cachalots que sous les latitudes tropicales ; ce fut donc par hasard que nous en rencontrâmes un entre Van-Diémen et Auckland, allant je ne sais où.

Les navires qui font cette pêche reçoivent un équipage différent du nôtre ; leurs campagnes durent quelquefois quatre années ; mais, si les frais sont énormes, les bénéfices le sont aussi, car l'huile de cachalot se vend un prix double de l'huile de baleine.

Donc, comme je l'ai dit, nous louvoyions par 48° latitude sud et 170° longitude est ; la mer était déserte ; pas de navires en vue ; rien que la solitude et l'immensité.

Je dis l'immensité, et, en disant cela, je tombe dans l'erreur commune. Rien n'est étroit, rien n'est petit comme la pleine mer ! Ils mentent, ceux qui décrivent avec tant d'enthousiasme et de poésie les majestueuses, les incommensurables solitudes de l'Océan. Enthousiasme factice ! poésie de convention !

Cette immensité de l'Océan n'est que relative : elle s'étend pour celui qui a une vue puissante; elle se restreint pour celui qui est myope, surtout quand, perdu entre le ciel et l'eau, on n'aperçoit à l'horizon ni terre ni étoiles. Mais que la vigie signale au loin un rocher, un navire, une pirogue, oh ! alors, la pleine mer est véritablement immense, sublime, comparée à la petitesse des objets qui surgissent au-dessus de ses vagues !

Vers le soir, on signala le souffle d'un cachalot.

Je dis le souffle d'un cachalot, parce que son souffle est reconnaissable, en ce qu'il prend la forme d'une aigrette double et penchée en avant, et qu'il s'élève moins haut que le souffle de la baleine franche.

Nous n'avions garde de laisser échapper une pareille aubaine. Nos intrépides canotiers s'élancèrent donc à sa poursuite, et l'animal plongea au moment où ils allaient l'accoster.

Son coup de sonde dura une heure.

Puis la mer se fendit, et il reparut à quelques

mètres de la pirogue de notre troisième lieutenant, M. Seigle, qui ordonna immédiatement à son piqueur de lui envoyer un harpon dans le flanc.

Le harpon, lancé avec vigueur, mordit solidement, et le cachalot, blessé, prit la fuite, entraînant au loin la pirogue.

C'était le soir, et le dernier rayon du soleil, selon la belle expression de Lamartine, mettait des crinières de flamme aux coursiers de la mer.

Le capitaine, encore malade de son empoisonnement, gardait le lit; il se fit rendre compte de la situation, et, voyant que la nuit commençait, ordonna de hisser le pavillon bleu à la tête du grand mât.

A ce signal, le chef de la pirogue amarrée doit couper sa ligne et revenir au plus vite vers le bâtiment.

Mais le lieutenant et ses compagnons ne virent pas, ou firent semblant de ne pas voir le pavillon de rappel, et bientôt un vigoureux coup de lance traversa les poumons du cétacé, qui avait ralenti sa

course et s'était laissé accoster sans danger du côté de la queue.

Le coup de lance fit sur le cachalot l'effet qu'un coup de fouet produit sur un cheval généreux. L'animal blessé reprit de nouveau sa course en vomissant le sang, et les deux pirogues de conserve n'osèrent abandonner la pirogue qu'il remorquait. L'ardeur de la chasse, l'enivrement, la folie, le délire que produisait l'odeur du sang dont les arrosait le géant qu'ils avaient eu la gloire de blesser à mort; l'indomptable amour-propre du pêcheur voulant accomplir à tout prix l'œuvre commencée, tout cela fit oublier à nos braves les plus simples lois de la prudence, et tout à coup, comme si la nuit fût venue aussi rapidement que rapidement encore fuyait le cachalot, nous perdîmes de vue les hommes et les embarcations.

Tout s'enfonça dans le gouffre de l'obscurité.

Nous n'étions plus que dix-huit hommes à bord; mais nos bras orientèrent les voiles du navire dans la direction des pirogues disparues, avec la rapidité

et l'entrain qu'y eussent mis les cent cinquante matelots de bordées sur un vaisseau de guerre.

Notre capitaine hurlait de désespoir ; il était responsable de la vie de son équipage ; c'est donc lui qui serait puni, privé à jamais de tout commandement, si la fatalité nous séparait pour toujours de nos trois pirogues.

Il ordonna d'illuminer la tête de chaque mât et de verser de l'huile dans les chaudières du fourneau où l'on fait fondre le gras de baleine. On mit le feu à cette huile et aussitôt la flamme, comme une flamme de punch, s'élança jusqu'à la vergue de misaine. La nuit, quoique noire et sans lune, n'était point épaissie par le brouillard ; on pouvait donc espérer que les camarades égarés apercevraient nos illuminations.

De notre côté, des matelots perchés sur les barres de perroquet et des cacatois interrogeaient incessamment l'obscurité pour y découvrir les fanaux des pirogues.

Nous louvoyâmes ainsi jusqu'à minuit, en courant de petites bordées.

A minuit, le capitaine calcula qu'il était temps de mettre en panne. Malgré sa maladie, il restait sur le pont, et, de minute en minute, interpellait les hommes de vigie.

Des baleiniers seuls peuvent se faire une idée de nos anxiétés, de nos terreurs, de notre désespoir; alors que nous, sains et saufs sur le tillac, nous pensions à nos frères égarés en plein Océan, la nuit, et moitié nus dans de frêles esquifs, et n'ayant à peine que pour un jour de vivres et d'eau douce!

Et si le cachalot, se débattant dans les dernières convulsions de la mort, brise les canots d'un coup de tête, — pas de sauvetage possible! Nos amis seront noyés, — dix huit amis, — dix-huit frères, — en péril de mort! comprenez-vous cela?

Ou bien, que le cachalot meure sans se venger, que feront-ils demain, si la brume obscurcit l'atmosphère, si la tempête arrive, si, croyant faire voile vers eux, la fatalité nous emporte dans une direction opposée?

Ils mourront lentement de soif et de faim.

Ces terribles préoccupations nous poursuivaient, et nous allions vaguant sur le pont, de l'avant à l'arrière, ou montant sans cesse et redescendant, mornes et désespérés, les enfléchures des haubans.

Le capitaine, debout sur la drome du couronnement, demandait sans cesse aux vigies :

— Voyez-vous les feux des pirogues?

Et les vigies répondaient :

— Rien!... Nous ne voyons que la nuit.

Vers une heure du matin, le capitaine fit amurer la grande voile et orienter au plus près le grand hunier, afin de remonter contre une brise qui venait de de l'endroit où les pirogues avaient été vues pour la dernière fois.

Son inspiration lui disait de gagner dans la racine du vent.

Le cœur des marins s'ouvre facilement aux plus folles espérances. Non-seulement cette manœuvre eut l'assentiment général, mais encore il nous semblait que quelque chose comme un instinct nous

disait que nous allions revoir nos frères; si bien que nous nous avancions au milieu de l'obscurité comme si nous faisions une route sûre. On redevint gais et causeurs; on parla du cachalot, qui devait être mort et produire plus de cent barils d'huile; on calcula combien il faudrait de temps pour le dépecer, pour fondre son gras, et l'on se vit d'avance rentrant au Havre avec une cargaison à couler bas.

Mais un quart d'heure, mais une demi-heure, mais une heure se passèrent, et les vigies continuaient de répondre :

— Rien ! — Rien encore ! — Rien toujours !

On masqua de nouveau le grand hunier; on laissa de nouveau le navire s'en aller en dérive, et ceux qui avaient le plus de confiance en Dieu, le plus de foi dans la Providence, prièrent en silence pour les pauvres abandonnés.

Tout à coup, du haut du mât d'artimon et du grand mât, retentissent simultanément ces cris :

— Un feu ! deux feux ! trois feux !

Alors cette nuit si triste, si noire, si affreuse, si

pleine de deuil, s'illumine et redevient belle comme une nuit des tropiques.

Trois étoiles brillaient, et le navire, comme s'il eût partagé notre impatience, marcha vers ces étoiles plus rapidement qu'il n'avait jamais marché.

Les vigies nous indiquaient la route, et, un quart d'heure après, la pirogue du second et la pirogue du lieutenant nous accostaient.

Mais qu'était devenue la pirogue du troisième lieutenant, M. Seigle?

Notre joie baissa immédiatement d'un ton.

La vigie s'était peut-être trompée; elle n'avait sans doute aperçu que deux fanaux dansant et se croisant sur la houle.

— Qu'est devenu Seigle? demanda le capitaine au premier officier qui accrochait sa pirogue aux garauts.

— Parbleu! répondit celui-ci, ça ne se demande pas: il est resté sur le cachalot.

— Et pourquoi ne lui avez-vous pas ordonné de revenir avec vous?

— Ah bien, oui, il n'y avait pas de danger qu'il abandonnât son gibier ! Il a pris l'avis de ses hommes, et ils ont décidé à l'unanimité que, si vous ne pouviez pas aller les chercher, ils attendraient le passage d'un autre navire. Ils ont de quoi manger, allez. Vous pouvez être tranquille, ils ne mourront pas de faim. Le cachalot est gros !

— Mais vous plaisantez, monsieur, dit le capitaine, qui commençait à se fâcher.

— Oui, capitaine, répondit le second, et je vous demande pardon, excuse. Vous ne refuserez pas, je l'espère, excuse et pardon à un homme qui vient vous annoncer que, dans huit jours, il y aura deux cents barriques d'huile de plus à bord.

— Mais enfin, Seigle, pourquoi ne le voit-on pas ?

— Parce que son fanal s'est éteint, capitaine; mais je sais où il est, et, si vous voulez gouverner au nord-ouest, là, vous le trouverez à un mille de nous.

C'était vrai. Les heures qui s'écoulèrent ensuite furent des heures de joie, et, en même temps que le

soleil montait à l'horizon, notre brave lieutenant, retrouvé côte à côte avec son cachalot, montait à bord.

Vous croirez peut-être qu'après une pareille nuit d'angoisses et de fatigues, nos pêcheurs se livrèrent aux douceurs du sommeil ?

Ah bien, oui ! la mer était calme, la brise soulevait à peine les plis des voiles carguées, et, jusqu'à midi, nos hommes, à l'envi les uns des autres, travaillèrent à débarrasser de sa houppelande de graisse le digne physétermacrocéphalus, qui avait près de cent pieds de longueur.

Il nous donna cent cinquante barils d'huile et deux cents kilogrammes de spermaceta.

Après midi, on alluma les fourneaux, et on gouverna vers la Nouvelle-Zélande, en déviant au sud, dans la direction des îles Auckland et des îles Macquaries, où nous espérions rencontrer quelques baleines.

VI

LE BARIL DE TAFIA

Un mot sur mes précédents voyages. Avant de naviguer sur *l'Asia*, j'avais déjà fait une campagne de pêche à la baleine. — Je n'ai pas besoin de dire à la suite de quel roman amoureux je quittai inopinément Paris, sur cette nouvelle qu'un navire baleinier était en partance, ni comment j'arrivai au Havre, ni comment, devant la commission de santé, je subis un examen dont je me tirai à mon honneur.

On daigna me reconnaître quelque aptitude au grand art de guérir, et, à défaut de docteur en médecine ou d'officier de santé postulant un embarque-

ment, on me délivra un brevet provisoire de chirurgien.

Notre campagne dura vingt-six mois. Le navire revint au port chargé d'huile à couler bas. C'était le produit de trente et une baleines tuées aux environs de l'île de Tristan-d'Acunha, du Brésil-Banc, du littoral Patagon, de l'archipel des Chonos, de la Mocha, de Juan-Fernandez et du Chili, jusqu'à Coquimbo.

Ce voyage, que l'on pourrait appeler heureux au point de vue de la spéculation, n'avait été pour nous qu'un enchaînement de souffrances et de misères.

M. Winslow, notre armateur, homme très-honorable, mais véritable puritain d'Amérique, se montrait alors grand partisan des réformes du révérend père Mathews, et voulait mettre en vigueur sur ses navires les statuts de la Société de tempérance.

On convint que nos appointements seraient augmentés, mais que nous n'exigerions en voyage aucune ration de vin ni d'eau-de-vie.

Le navire partit donc avec de l'eau douce, du bis-

cuit, du lard et du bœuf salés, des légumes secs et des pommes de terre. — Qu'en advint-il ? Des maladies, du scorbut, des décès et des désertions, mais nullement ce qu'en espérait le digne armateur, — c'est-à-dire la moralisation des officiers et des matelots.

Je n'oublierai jamais ces vingt-six mois de misère, dont j'aurai plus tard l'occasion de raconter un épisode, et, si la vie de mer n'avait pas des entraînements secrets, entraînements que subit toujours celui qui a navigué, et qui ne lui permettent plus de demeurer longtemps prisonnier sur la terre ferme, jamais, je l'avoue, je n'eusse osé entreprendre la nouvelle campagne que je vais raconter.

Malgré les ordres de l'armateur, le commandant de *la Pallas* avait fait sa petite provision de rhum, et, comme nous le disait le loustic du bord, qui cumulait cette joyeuse fonction avec celle, non moins appréciée, de maître cook, il prenait chaque jour la *hauteur du soleil* avec un flacon de cognac.

Et, en effet, pour boire à même un flacon, ne

faut-il pas lever le flacon en l'air comme on lève un octant pour les calculs de latitude ?

De leur côté, le second et le lieutenant avaient placé furtivement un baril de rhum dans le cul-de-lampe du navire.

Le cul-de-lampe, remarquez-le bien, est ce petit compartiment de la cale situé sous la chambre de l'état-major, et où l'on emmagasine les objets les plus précieux du chargement.

Tous les jours, dans l'après-dînée; on s'apercevait que ces messieurs affichaient une gaieté excentrique.

Cette gaieté, poussée à son paroxysme, prit bientôt les allures de l'ivresse, et, comme l'ivresse des marins, et des marins américains surtout, n'est pas toujours caressante, il y eut un jour une scène de pugilat.

Le capitaine trouva cette représentation des jeux antiques très-bien placée sur le tombeau d'Anchise, mais très-mal sur son bâtiment.

Il s'informa, et, ayant appris où ces messieurs

puisaient leurs stimulations, il ordonna au charpentier de descendre dans le cul-de-lampe et de défoncer le baril de rhum à coups de hache.

Le charpentier obéit et rapporta sur le tillac, comme preuve que l'exécution était faite et bien faite, le fond brisé du baril.

Mais, au grand étonnement de tout l'équipage, le lendemain de l'exécution, pareille scène de gaieté, d'ivresse et de boxe se renouvela, et cette fois avec l'adjonction d'un nouvel acteur : le charpentier.

Alors le capitaine descendit lui-même dans le cul-de-lampe, et il reconnut que le charpentier lui avait bien obéi en défonçant le baril de rhum ; mais, libre de *défoncer* l'un ou l'autre *fond*, il avait défoncé le fond d'en haut et laissé le baril debout.

De sorte que, moins le demi-verre de rhum que le charpentier avait bu pour prix de son intelligente interprétation des ordres du capitaine, le baril, ou plutôt la liqueur qu'il contenait, était toujours là. Aussi le charpentier avait-il eu permission de tremper sa *moque* dans le baril.

Il l'avait trempée plutôt deux fois qu'une, et c'est ce qui causa la perte du baril de rhum. Le capitaine le jeta à la mer. L'ordre ne fut plus troublé à bord ; mais, à chaque relâche, quels désordres ! quelles crapuleuses orgies ! J'ai vu l'équipage brûler l'effigie du révérend père Mathews dans un bol de punch de cent litres d'aguardiente, à Sainte-Catherine du Brésil.

Quelle vie l'on mène sur un de ces navires aventureux qui partent lestés d'eau douce, battent les mers pendant trois ans et reviennent après avoir échangé leur eau contre de l'huile de baleine ! C'est un rude métier, je vous jure ! Chaque bâtiment est une école normale de matelots. Misère et tempêtes, tempêtes et misère, telle est la ration quotidienne du pêcheur baleinier ; celui-là, dès son premier voyage, rentre au port, marin de premier ordre, je vous en réponds, si le scorbut, le naufrage ou le géant des mers ne l'ont pas tué.

Voilà pourquoi l'État donne cent soixante mille francs de prime à tout navire armé pour la pêche de

la baleine qui revient à son port d'armement après avoir fait le tour du monde, en doublant les deux grands caps qui semblent destinés à servir de barrière à des océans mystérieux.

Mais, maintenant que le cachalot est tué, que son spermaceta est recueilli, que son huile est fondue, il est temps de reprendre notre route.

Voyons, où en sommes-nous?

Le 9 mars 18..., 50 degrés 21 minutes latitude sud; 160 degrés 25 minutes longitude est du méridien de Paris.

Et, maintenant, déployez la carte de l'océan Pacifique.

Nous faisons route est-sud-est; nous venons de quitter la terre de Van-Diémen... la ! vous y êtes, n'est-ce pas ? à l'extrémité sud de l'Australie ; nous avons fait relâche devant Hobart-Town, et, avant hier, enfin, nous avons perdu de vue le dernier rocher de cette sentinelle avancée de la cinquième partie du monde, dont l'Angleterre a fait une colonie pénitentiaire.

Nous faisons route vers la Nouvelle-Zélande, tout en cherchant fortune, c'est-à-dire tout en regardant, aussi loin que notre regard peut s'étendre, si nous n'apercevrons point quelque baleine à l'horizon.

Le soir, nous changeons de route et nous gouvernons au nord-est ; sans quoi, nous pourrions bien, dans l'obscurité, heurter quelque rocher égrené du chapelet des îles Auckland.

Il fait froid ; le pôle antarctique nous envoie une brise glacée; le thermomètre est descendu à deux degrés au-dessous de zéro.

Au soleil couchant, calme plat.

Depuis hier, nous avons franchi cette ligne imaginaire, que les géographes ont tracée sur le globe terrestre, et qui sépare la Mélanésie de la Polynésie.

Au sud de nous, vers le 54e degré de latitude, surgit le groupe des îles Macquaries, avec deux rochers pour vigies du nord et deux autres rochers pour vigies du sud.

Les rochers du nord s'appellent le Juge et son Clerc.

Les rochers du sud, l'Évêque et son Diacre.

Le groupe tout entier a été découvert, en 1811, par un pêcheur américain, qui y récolta quatre-vingt mille peaux de phoque.

On voit que ces dignes animaux ne firent pas connaissance d'une manière agréable avec l'espèce humaine.

Bellinghausen en 1820, et Kingdom en 1822, ont fait les relèvements des Macquaries.

L'île principale a dix lieues de long sur trois de large; les mouillages, sans être sûrs, sont assez bons.

On y trouve une charmante espèce de petites perruches vertes, grosses comme le pouce, qui ne perchent pas sur les arbres, et vivent par bandes dans les hautes herbes des prairies, comme chez nous les moineaux francs dans les blés, les chardonnerets dans les chardons.

Le sol est accidenté et montueux; mais le plus

haut sommet de l'île s'élève à peine à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Des navigateurs ont prétendu que cette île manquait complétement d'arbres; cependant un pêcheur de loups marins m'a affirmé qu'il y avait fabriqué des planches pour réparer son sloop. On trouve dans l'intérieur de nombreux lacs peuplés de truites, et l'on pourrait ensemencer l'île pendant un siècle sans aller emprunter ailleurs l'engrais nécessaire, tant les roches de la côte sont couvertes d'épaisses couches de guano que les pluies lavent et que le soleil sèche et réduit en poudre.

Ce pêcheur — celui qui me disait avoir trouvé des planches et, par conséquent, des arbres dans l'île, — me montrait de grosses jarres en terre que lui et ses compagnons avaient fabriquées avec une espèce d'argile qui occupe le lit des ruisseaux; cette argile avait été cuite dans un feu de tourbe, laquelle est très-abondante dans les bas-fonds; ils avaient ainsi remplacé leur modeste vaisselle, brisée lors de l'échouage du sloop.

Un jour, selon toute probabilité, ces gisements argileux, véritable kaolin, fourniront aux tables de Sydney, de Hobart-Town, de Victoria et d'Adélaïde, des porcelaines rivales, je ne dirai pas de celles de Creil et de Choisy, dont je fais assez peu de cas, mais de celles de Chine et du Japon que j'estime beaucoup.

Dans notre nord-est sont les îles Snarres ou des Piéges, et celles de Stewart ou du Maître-d'hôtel, que le détroit des Fovreaux sépare de l'île de Tavaï-Pounamou, la grande terre sud de la nouvelle-Zélande.

Cette île de Stewart est presque aussi grande que la Corse; elle a des ports nombreux, des ancrages solides, des forêts exploitables dont la mer baigne les racines; des légions de veaux marins à double poil se traînaient jadis sur les rivages; mais ils ont disparu depuis que des aventuriers américains, et quelques prisonniers anglais échappés des geôles de la Nouvelle-Galles du Sud sont venus s'y établir. Ceux-ci cultivent des légumes qu'ils vendent très-cher aux

baleiniers qui y relâchent; ceux-là essayent d'y construire des chaloupes pontées et même des goëlettes, avec lesquelles ils espèrent regagner leur ancienne patrie, ou bien entreprendre un commerce plus ou moins honnête dans l'Océanie tropicale.

Il y a cela de remarquable qu'à côté de la Nouvelle-Zélande, où la nature a placé des bois propres à la construction des navires, mais trop lourds pour faire des mâts, on rencontre les îles Stewart, de Dampbell et d'Auckland, qui offrent une espèce de sapins droits et légers, si propres, eux, à être transformés en mâts, que des navires de Sydney, de Hobart et de Nicholson s'y rendent dans le but spécial d'y recueillir des cargaisons d'esparres.

La future république australienne pourra donc, sous le rapport de la marine, se suffire à elle-même, et n'aura aucun besoin de recourir aux merrains de Suède et de Norvége.

J'oubliais de dire que nous faisons voile pour Tavaï-Pounamou, la grande terre de la Nouvelle-Zélande, où nous comptons prendre nos quartiers d'hiver.

VII

FANTASSIN

15 *mars*. — Même froid, même calme qu'hier : brume épaisse sans éclaircies ; pas de soleil à midi, et, par conséquent, pas de latitude.

Une houle venant du nord nous pousse en dérive.

Vers une heure, plusieurs baleines viennent s'évertuer autour de nous, une d'elles s'élance tout entière hors de l'eau et s'élève à plus d'un mètre au-dessus de la houle.

On a vu à l'horizon son ventre émerger.

Puis la masse énorme, longue de plus de quatre-vingt pieds, et, par son milieu, aussi grosse que

longue, est retombée dans l'Océan avec un effroyable bruit.

Le vaisseau a été ébranlé comme une maison dans un tremblement de terre, et la houle, que le monstre a broyée en rentrant dans l'abîme d'où il était sorti un instant comme une vision de l'Apocalypse, a rejailli en pluie sur le navire.

Depuis le temps que je navigue à bord des baleiniers, je n'ai jamais vu si étrange et si terrible spectacle.

Nos vieux pêcheurs prétendent qu'un saut de baleine signifie tempête : plus le saut est élevé, plus la tempête sera grande.

En ce cas, gare à nous ! et, comme disait Bailly, un Romain rentrerait à la maison.

Par malheur, je suis à plus de quatre mille cinq cents lieues de la maison, et j'ai entre elle et moi le diamètre tout entier du globe.

Les vieux pêcheurs pourraient bien avoir raison : je consulte mon journal des années précédentes, à propos d'une danse de baleines à laquelle j'ai assisté

vers les parages du sud de la Plata, mais dans laquelle, je dois le dire, les artistes s'étaient à peine élevés au-dessus du niveau de la mer; or, le lendemain du ballet, je vois que nous avons failli être victimes d'un *pampero*.

A demain donc quelque belle tempête de laquelle ceux qui échapperont garderont le souvenir.

Et puis qui nous dit que la tempête qui éclate à la surface de la mer n'est pas depuis longtemps couvée dans la profondeur des eaux, et que les habitants de l'Océan, la pressentant venir et monter, ne témoignent point, par des mouvements désordonnés, leurs angoisses et leurs craintes? Toute tempête est un orage, et tout orage développe une immense quantité d'électricité. D'après quelques physiciens modernes, les poissons, les cétacés surtout, sont très-sensibles aux courants électriques et dégagent eux-mêmes une quantité incalculable d'électricité.

De là ces présages qui paraissent de magiques prédictions, et qui sont purement et simplement des effets naturels de l'organisation des individus.

Ce qui rend notre humeur encore plus triste, c'est cette misérable brume qui nous empêche de courir sus aux baleines, qui passent par bandes dans nos eaux ; mais, avec une telle brume, il serait trop imprudent de mettre une chaloupe à la mer ; elle est si épaisse, qu'à deux longueurs du navire, on ne distinguerait pas un rocher, fût-il blanc et élevé comme celui dont parle Horace, et qui domine la blanche Anxur...

Et puis la nuit arrive épaisse, froide et longue ; notre *Asia* semble sommeiller lourdement dans les ténèbres ; la lumière du fanal du grand mât nous éclaire comme une lampe sépulcrale ; une longue houle, serpent invisible dont on aperçoit de temps en temps une écaille blanchâtre, nous berce traîtreusement, tandis que partout, devant, derrière nous, à bâbord, à tribord, partout, enfin, retentissent incessamment les cris monotones et plaintifs des pingouins : on dirait des âmes en peine qui passent invisibles, portées au milieu de l'obscurité sur les ailes du vent. Le pingouin est un oiseau *sans ailes*, mais un na-

geur infatigable; il est gros comme une jeune oie.

Depuis que je navigue, et il y a déjà longtemps, je n'ai jamais été si triste.

Je me jette tout habillé sur mon cadre; mais, au lieu de dormir, je rêve.

Je rêve que je suis mineur, mineur infatigable; que je perce la terre en passant par son centre, et que je vais sourdre sur la région de France, où, à l'heure qu'il est, brille une aurore de printemps, où germent les feuilles, où s'épanouissent les premières fleurs, où les oiseaux, prêts à s'accoupler, chantent leurs prochaines amours.

16 *mars*. — Ils disaient vrai, les vieux pêcheurs : décidément, un entrechat de baleine annonce un gros temps; brise carabinée de l'est-sud-est. Nous tenions la cape debout au vent avec le grand hunier aux bas ris, le petit foc et l'artimon pour toute voilure.

Plus de baleines en vue, plus de pingouins. Le froid augmente : pas de soleil à midi.

17 *mars*. — Le vent a faibli pendant la nuit, et,

au point du jour, il a passé au nord-nord-est; le temps s'est éclairci; la matinée est assez belle; nous faisons route à l'est-quart-nord-est sous petite voilure; nous nous nous attendons à prendre connaissance de terre dans la journée; car nous traversons de vastes bancs de varechs et les pingouins ont reparu nombreux et bruyants comme avant-hier. Il en est qui viennent nager jusque sous l'étambot du navire, et qui lèvent la tête vers nous comme pour nous demander l'autorisation de monter à bord.

Cela donna l'idée aux matelots de pêcher un de ces solliciteurs : le piége, un cerceau garni de treillis de filet, dans le genre d'un verveux, fut bientôt fabriqué et jeté à la mer, amorcé d'un lopin de lard. Un instant après, un pingouin y mordait, et, captif dans le treillis du cerceau, traversait rapidement l'espace qui séparait la surface de la mer du pont du bâtiment. A peine le prisonnier, que le défaut d'ailes empêchait de prendre son vol, se trouva-t-il sur le tillac, qu'il se dressa sur ses pattes, se secoua tel qu'un chien qui sort de l'eau, et gravement s'ache-

mina vers la cuisine, comme si les localités lui étaient parfaitement connues. Arrivé au seuil, la vue du feu, au lieu de l'effrayer, parut le réjouir tout à fait; il s'approcha encore du fourneau et fit sécher au feu de la houille son poitrail blanc.

On comprend facilement le succès que valut à notre nouveau commensal cette familiarité à laquelle personne ne s'attendait. Le capitaine Jay prétend reconnaître, aux allures familières du pauvre manchot, qu'il a déjà vécu à bord d'un bâtiment dont quelque coup de mer l'aura fait déguerpir. En effet, quand le déjeuner sonna, le pingouin lissa son poitrail et parut comprendre parfaitement ce dont il s'agissait: nous descendîmes dans la cabine, le pingouin nous y suivit; chacun prit sa place accoutumée, le pingouin choisit la sienne entre les jambes du capitaine, lui donnant de temps en temps de petits coups de bec sur les tibias pour lui réclamer sa ration de vivres.

Cette intelligence, pareille à celle des agamis du Chili, lui valut l'honneur d'être reçu matelot à l'unanimité et porté sur le rôle à partir du 17 mars. Fan-

tassin — c'est le nom de guerre que lui a donné le capitaine — fera partie de l'équipage; il recevra chaque jour son morceau du biscuit trempé, son lopin de lard et sa part des douceurs que, par des moyens plus ou moins ingénieux, on pourra se procurer à bord.

Décidément, Fantassin a déjà servi : l'approche de l'heure du dîner le préoccupe; au son de la cloche, il pousse un cri de joie qui indique qu'il sait parfaitement de quoi il est question; puis, ce qui indique une éducation tout à fait aristocratique, ayant à satisfaire un besoin naturel, il respecte le tillac du gaillard d'arrière et se réfugie mystérieusement sous les bittes du beaupré.

Cette conduite, on le comprend, lui a valu les félicitations des officiers et une ovation de la part des matelots.

Quant à moi, cette drôlerie de Fantassin m'a grandement attristé.

— Oh ! Fantassin ! me suis-je dit en le regardant avec tristesse, si tu pouvais parler, tu ne démenti-

rais pas, j'en suis sûr, notre capitaine, qui prétend que *l'Asia* n'est point le premier navire sur lequel tu sers. Oui, je commence à croire qu'il dit vrai, et que quelque coup de mer t'a enlevé du pont du navire que tu habitais, ou, plutôt, n'es-tu pas le seul et dernier survivant de quelque équipage qui aura péri dans la dernière tempête?

Oh! si tu pouvais parler, Fantassin! quel drame plein de poignantes douleurs et d'angoisses suprêmes ne nous raconterais-tu pas!

Sans doute, c'est une prévention, et je déclare que je me le reproche sans pouvoir la vaincre, mais la vue de Fantassin m'attriste; je ne sympathise pas avec lui.

Il me semble qu'il nous a été envoyé comme un oiseau de mauvais augure, et que sa présence à bord nous portera malheur.

Cette sociabilité du pingouin, souvent remarquée par les naturalistes, est de notoriété publique chez les matelots. Au bout de cinq minutes, le premier marin venu et le premier pingouin venu sont liés comme s'ils

se connaissaient depuis vingt ans. Le secrétaire de M. Dumont-d'Urville, M. Desgras, dit dans une note :

Une station sur un îlot des îles Auckland nous procura la capture de deux manchots à huppe jaune et de quelques canards de la petite espèce. Un de ces pingouins trahit, à notre approche, une inquiétude qui n'est pas dans l'habitude de ces paisibles animaux. On le captura néanmoins, et, en le ramenant, on trouva un bout de ficelle étroitement serré autour de sa jambe gauche : le malheureux avait déjà subi les rigueurs de la captivité, et l'expérience acquise lui inspirait sans doute l'agitation que nous avions remarquée ; mais il était dans sa destinée de tomber au pouvoir des hommes, et, qui pis est, de devenir la proie de l'histoire naturelle. »

Cette décence que j'ai déjà signalée dans notre pingouin, à l'endroit de ses besoins naturels, il la professe même en liberté. L'amiral Cécile raconte, dans son rapport sur sa campagne dans les mers du Sud, qu'il a remarqué que, lorsque le pingouin entre en

mue, il devient triste et se retire à l'écart, loin de sa femelle et de ses compagnons, comme s'il était honteux de sa nudité, comme si sa pudeur en souffrait.

Vers midi, Fantassin fut un peu oublié. Le soleil se montra à deux heures, et les calculs du capitaine nous placèrent par 50° 40' latitude sud et 166° 41' longitude est du méridien de Paris.

Ainsi, pendant le gros temps et la brume, nous avions dépassé les îles Auckland en longitude, et nous étions à peu près à dix milles dans le nord de leur gisement.

La nuit venue, le capitaine laissa courir ses petites voilures, avec le cap au nord-quart-nord-est demi-bordée en haut et un homme au bossoir d'avant.

Je restai tard sur le pont; le temps était beau; vers onze heures seulement, je rejoignis mon cadre.

Je dormais depuis trois heures, à peu près, quand je fus réveillé par un bruit infernal.

Je sautai à bas de mon cadre et m'élançai sur le pont.

Tout le monde était aux manœuvres, et *l'Asia* virait de bord à la hâte.

On préparait les embarcations comme pour les mettre à l'eau.

— Que diable arrive-t-il? demandai-je au premier matelot que je rencontrai; que se passe-t-il donc?

— Ah! pardieu! docteur, ce qui se passe, c'est que nous avons manqué d'y passer tous.

En effet, en jetant les yeux autour de nous, j'aperçus de tous côtés, et dans un horizon circulaire très-rapproché, de grandes masses sombres, plus sombres encore que l'obscurité.

C'étaient des rochers, c'étaient des falaises, c'était la terre contre laquelle, une longueur de navire de plus, nous allions nous briser.

Comment cet accident avait-il failli arriver?

Par faux calcul, malgré l'habileté de notre capitaine, et parce que notre mousse, maître Pastille, envoyé au bossoir d'avant, avait jugé à propos de s'endormir sur le giundeau, juste au moment où il aurait dû ouvrir l'œil. Heureusement, l'officier de

100837

quart, M. Seigle, s'aperçut que M. Pastille, au lieu de veiller les yeux ouverts, dormait les poings fermés ; il prit la drisse du grand foc et en chatouilla légèrement les reins du dormeur, qui se réveilla en sursaut et se frotta les yeux.

— Ce n'est rien, lui cria M. Seigle ; c'est seulement pour te prier de regarder devant toi.

— Bon ! monsieur Seigle ; j'y regarde, répondit Pastille.

Et, en effet, en y regardant, il s'aperçut que le bâtiment allait toucher.

— Terre ! terre ! s'écria-t-il.

Et, à ce cri, qui, prononcé d'une certaine façon, au lieu de répandre la joie, sème l'épouvante, chacun s'éveilla : le capitaine, le premier, bondit sur le pont, et avec lui tous ceux qui étaient de *quart en bas*, comme ont dit en parlant des dormeurs.

Pas un marin ne manqua à la manœuvre, et, si jamais un navire vira lestement de bord *cul sur pointe*, ce fut *l'Asia*, au moment où j'appparaissais sur le pont.

C'est qu'en effet il y allait de la vie de tous. Si nous avions fait naufrage sur cette partie de la côte, pas de sauvetage possible : corps et biens, tout y passait.

Puis, y eût-il eu sauvetage pour quelques privilégiés du sort, je vous demande, ou plutôt je demande à Dieu, si mieux ne valait point la mort qu'un exil peut-être éternel sur un de ces îlots déserts, visités de loin en loin seulement par les pêcheurs de baleines.

Ceci se passait dans la nuit du 19 au 20 mars.

Au jour, le capitaine remit le cap sur la terre, afin d'en prendre exactement connaissance et d'essayer de passer au vent. Nous courûmes jusqu'à dix heures du matin sans rien voir, car la brume était alors très-épaisse. Nous nous promenions sur le pont avec le capitaine, quand tout à coup nous aperçûmes, à dix encâblures de nous, au vent, sous le vent, des cimes de rochers qui surgissaient çà et là en déchirant le brouillard. Un *tonnerre de Dieu !* du capitaine annonça à tout le monde, et même à Fantassin, qui, à ce cri d'appel pris par lui pour un cri de menace,

se sauva sous un banc, qu'il se passait quelque chose de nouveau.

C'est que la situation était au moins aussi périlleuse que pendant la nuit.

— Attrape à virer de bord, cria le capitaine; au large!

— Mais le calme nous arrête.

— Sonde!

— Pas de fond!

— Et le courant?

— Le courant porte à terre.

Et peut-être aussi la marée.

— Diable de pingouin, va! J'avais bien le pressentiment qu'il nous porterait malheur. Allons! à la grâce de Dieu!

Où étions-nous?

D'abord, dans une mauvaise situation; cela était incontestable. Mais quelles étaient ces terres?

Les îles Auckland, probablement.

Nous croyions cependant bien les avoir dépassées.

Mais alors, si ce sont les îles Auckland, où est l'entrée du havre Carntley ? Sommes-nous au nord, sommes-nous au sud du groupe ?

Midi vint et, par bonheur, avec lui, un petit rayon de soleil, c'est-à-dire un regard de Dieu !

Ah ! c'est quand on est en mer, perdu dans la brume, faisant fausse route, prêt à se briser sur le premier rocher venu, que l'on apprécie ce rayon du soleil de midi que nous laissons, à terre, passer dédaigneusement et sans y faire attention !

Le capitaine avait son sextant tout prêt.

Il prend hauteur... L'équipage s'est groupé non loin de lui, et garde respectueusement le silence.

Fantassin est dans le cercle des officiers et paraît prendre le plus grand intérêt à ce qui va se passer.

La latitude nous place droit vers le milieu de la côte ouest de la principale terre des îles Auckland.

Il est impossible de courir au nord et au vent de la côte.

En conséquence, on laisse arriver pour s'échapper vers le sud.

Par bonheur, la brise fraîchit, et, en fraîchissant, emporte le brouillard. Tout le monde respire : on s'en tirera encore cette fois-ci.

L'atmosphère, en vingt minutes, est redevenue limpide comme en nos plus beaux jours de printemps; le ciel est d'un bleu magnifique, et, vers quatre heures du soir, nous reconnaissons l'entrée du havre Carntley, situé au sud-sud-ouest de la grande île, et abrité par l'îlot d'Adam.

La côte ouest paraît entièrement muraillée par des rochers perpendiculaires. C'est un gigantesque rempart bâti par le divin ingénieur.

Le plomb de la sonde ne trouve pas de fond à cinq milles au large.

Devant l'îlot d'Adam, le paysage change d'aspect, et les derniers rayons du soleil nous laissent entrevoir des grèves semées de galets blancs et des tapis de sable étendus jusqu'aux pieds de verdoyantes collines que, de temps en temps, pourfendent brusquement de sombres vallées. L'intention du capitaine est de faire route, en doublant sans retard le cap

de Bennett, à l'est de l'îlot d'Adam. Mais, vers la tombée de la nuit, il vient tant de joyeuses et grosses baleines nous souhaiter la bien venue et s'ébattre autour de nous, qu'il ordonne de mettre en panne jusqu'au jour, afin de tenter fortune.

Il était trop tard pour rien entreprendre ce même soir.

La nuit était descendue splendide et toute chargée d'étoiles. La lune se levait tard. Je dis à maître Pastille de m'éveiller quand la lune se serait éveillée.

A une heure, maître Pastille, qui était naturellement farceur, chantait :

Veux-tu voir la lune, mon gars?
Veux-tu voir la lune?

Comme c'était, en effet, mon intention, je me levai et montai sur le pont. Nous étions entrés, depuis une heure un quart, dans la matinée du 22 mars. L'aspect de la terre était encore plus pittoresque au clair de la lune que pendant le jour. Le sable des côtes ressemblait à du minerai d'argent. On enten-

dait de tous côtés des souffles de baleine et des cris de pingouin, auxquels, tout en dormant, en rêvant peut-être, Fantassin répondait.

Au lever du soleil, nos pirogues se mettent en chasse, n'ayant littéralement que l'embarras du choix, tant la mer était sillonnée en tous sens par les gigantesque cétacés.

Il y a dix queues de baleines dans chaque aire du vent.

Nos rameurs abandonnent une baleine pour en suivre une autre. On choisit les plus grosses; on devient dédaigneux comme le héron de la fable.

Mais fatalité ! les baleines semblent littéralement se moquer de nous. Elles paraissent n'avoir jamais été chassées, et pourtant elles ont l'œil si vif et l'ouïe si chatouilleuse, qu'au bruit de nos pirogues, elles disparaissent sournoisement entre deux eaux; ou bien, au moment où le harponneur, debout à l'avant, brandit le manche de son arme, elles coulent à fond comme des plombs de sonde, comme des masses inertes; nos matelots prétendent qu'elles ont

le ventre plein de cailloux. Et, dix brasses plus loin, la mer se fend ; elles reparaissent plus alertes et plus fringantes, jetant ironiquement par leurs évents, à ceux qui les poursuivent, de longs jets d'eau salée qui retombent en panache écumeux.

A Tristan-d'Acuna, aux îles Gouges, sur le faux banc et sur le grand banc du Brésil, aux atterrages de la Patagonie, des îles Malouines, du Chili, du Japon, de la Californie, partout, enfin, où les années précédentes, la quête des baleines m'avait entraîné, jamais je n'en avais vu pareille foison. C'était aujourd'hui comme une friture de goujons dans une immense poêle.

Bien certainement, si le capitaine Jay voulait croiser dans ces parages, pendant un mois seulement, la bonne chance, qui semblait nous avoir abandonnés, nous reviendrait, et la cale et l'entre-pont ne tarderaient pas à regorger d'huile.

Mais, pour le moment, il fallait en faire notre deuil ; nos rameurs avaient beau nager avec rage, la même manœuvre des baleines se reproduisait. On mania

ainsi l'aviron toute la journée; on leva le harpon cent fois, et la nuit tomba sans qu'on eût pu attaquer un seul cétacé.

La colère que ressentait le capitaine influa sans doute sur sa détermination ; car, à peine la dernière pirogue fut-elle hissée, et le dernier matelot remonté à bord, qu'il ordonna de larguer toutes les voiles pour faire route en plein vers la Nouvelle-Zélande.

VIII

L'ANTIPODE

Le 23 mars, le vent, qui nous affalait de plus en plus vers le sud-est, nous força de dire adieu aux parages des Auckland. A midi, nous étions déjà descendus jusqu'au 52e degré de latitude sud et par le 165e de longitude est.

Vers une heure, la vigie signala une terre : c'était l'île Campbell, découverte en 1810 par le capitaine du navire baleinier américain *la Persévérance*.

Le capitaine Freycinet, en 1820, a relevé sa position géographique et celle des îlots ses satellites.

C'est par une erreur de nom, peut-être, mais que je crois bon de signaler, que la *Géographie* de Malte-Brun, sixième volume, cinquième édition, page 545, donne à l'île Campbell deux mille cinq cents habitants, qui, dit cette *Géographie*, par leur extérieur et leurs coutumes, sembleraient avoir la même origine que les Nouveaux-Zélandais. C'est le capitaine danois Hardembourg qui a découvert cette île et qui, par galanterie, lui a donné le nom de la femme de sir Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Hollande, comme on avait déjà donné le nom de Macquarie à un groupe d'îles situé un peu plus à l'ouest. Je pense que les continuateurs de Malte-Brun auront confondu l'île principale des Ohatam avec cette terre de Campbell, sur laquelle le capitaine Freycinet, pas plus que ceux qui ont visité l'île après lui, n'a trouvé aucune trace d'habitations humaines.

Quant à nous, nous nous en sommes approchés à une très-faible distance, et le télescope ne nous y a laissé voir qu'une grande masse de rochers ba-

riolés par de grandes lignes blanchâtres et horizontales.

Quelle est la cause de l'aspect que présentent ces lignes? Je l'ignore. Posant le problème, je laisse à un autre le soin de le résoudre. Toujours est-il que cette terre n'offre pas un atome de verdure; on croirait, si de noirs rochers n'en faussaient pas la ressemblance, apercevoir la grève stérile et désolée de l'Ile-Dieu, quand, avant d'entrer en Loire, on perd de vue la pointe de Noirmoutiers.

Et, cependant, les continuateurs de Malte-Brun placent bien leur île Campbell à deux cent vingt-cinq lieues au sud de la Nouvelle-Zélande; mais ils font une nouvelle erreur en disant : sud-est.

Nous n'avions rien à faire de ce côté; aussi, la brise s'étant améliorée, abandonnâmes-nous rapidement les parages de Campbell pour gouverner au nord.

Le lendemain 24 mars, le vent fraîchit et le temps menaça de devenir méchant; nous sommes à 50° 36' de latitude sud et 169° 40' de longitude est.

Le baromètre descendit pendant toute la soirée.

Le lendemain, nous étions travaillés par un coup de vent qui pouvait passer pour une tempête d'amateur.

Le 25, le gros temps persévéra. Nous étions presque habitués à cette irritabilité de la mer : depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à ce point du globe, pas une semaine ne s'était écoulée sans être accidentée par le mauvais temps. Le navire de commerce ou le bâtiment de guerre qui va ordinairement d'un endroit déterminé à un autre, effectue sa traversée avec lenteur ou rapidité, selon les circonstances; mais, en résumé, il ne fait que passer, tandis que, nous autres pêcheurs, nous croisons, croisons sans cesse, allant, venant, pour quêter le poisson. Aussi, notre navigation est-elle rude et dangereuse; car, depuis le premier jusqu'au dernier, nous essuyons tous les coups de vent de ces vastes mers.

Puis ajoutez à cela qu'une tempête, chose qui n'est jamais très-amusante, est plus fastidieuse en-

core à bord d'un navire baleinier qu'à bord de tout autre bâtiment.

Que faire, pendant une tempête, à bord d'un tel navire?

Les coups de mer inondent le pont, que ne protégent point contre la lame de hauts pavois et des bastingages; il faut rester en bas, inutile que l'on est à la manœuvre, seul, bien seul, sans amis, sans passagers, sans jeux, sans causeries, seul avec soi; pas même avec des livres; car, depuis deux ans que l'on a quitté la France, on a lu et relu ceux qu'on avait emportés. Une seule lecture, pendant ces longues et interminables soirées, m'offrait encore un peu d'intérêt, c'était celle du Dictionnaire français, et encore n'avais-je qu'un tout petit dictionnaire de poche.

Ne riez pas, vous qui me lisez, chaudement enveloppé l'hiver dans votre robe de chambre, les pieds sur vos chenets, en face d'un feu qui flambe, le coude appuyé sur une table à tapis vert, et éclairé par une lampe à globe d'albâtre. Ne riez pas, vous qui me lisez l'été, près de votre fenêtre ou-

verte pour laisser arriver jusqu'à vous la brise du soir, et qui, d'alinéa en alinéa, vous arrêtez dans votre lecture, pour voir les différentes phases d'un beau soleil couchant.

Peut-être me lisez-vous par fantaisie ou par caprice; peut-être avez-vous lu tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, tous les poëmes du moyen âge, tous les contes du XVIII^e^ siècle et tous les romans du XIX^e^; alors vous vous dites :

— Quel intérêt le docteur peut-il trouver à la lecture d'un dictionnaire?

Pardieu ! aujourd'hui, le docteur, de retour en France, ne lit plus son dictionnaire. Mais je vous jure qu'il était bien heureux d'avoir ce dictionnaire les jours de tempête, sous le 50° 36' de latitude sud, et sous le 169° 40' de longitude est.

Et remarquez que ce n'était pas un dictionnaire de l'Académie, pas un dictionnaire de Napoléon Landais, pas même de Wailly, pas même de Boiste, mais un dictionnaire de Peigné, je crois, où le mot est donné sec et sans commentaire!

Ceux qui n'ont pas éprouvé ce que j'éprouvais alors auront peine à comprendre qu'une pareille lecture soit intéressante.

Elle l'est cependant, et beaucoup.

Il y a une multitude de mots que nous ne connaissons pas, et dont nous ne nous doutons même pas; eh bien, ces mots, ce sont des visages nouveaux qu'on défigure, des caractères nouveaux que l'on étudie.

En quittant la terre de Van-Diémen, et en partant d'Hobart-Town, j'avais emporté quelques journaux et quelques brochures; les journaux donnant des nouvelles de la colonie en général, les brochures traitant particulièrement de la colonie pénale. J'essayai alors de les traduire pour me faire une occupation, mais ce fut inutilement, je ne pus y parvenir. Personne n'est moins que moi doué du don des langues, et jamais je n'ai pu ni ne pourrai apprendre l'anglais. Lors d'un voyage de deux ans que je fis sur la côte du Chili, j'étais chirurgien à bord d'un navire dont l'état-major, anglo-américain, ne savait

pas un mot de français. Eh bien, plutôt que d'apprendre l'anglais, je préférai garder avec mes compagnons un silence de deux années, et, quand mon service m'obligeait de communiquer avec eux, ce n'était jamais que par signes ou par interprète.

J'ai quelquefois dit que c'était par patriotisme et par haine nationale que je n'essayais pas à parler anglais ; mais on jugera du degré de vérité que l'on trouvera dans tout le cours de ce récit, puisque j'avoue que, si je n'ai jamais parlé anglais, c'est tout simplement parce que je n'ai jamais pu l'apprendre

Le soir du 26, le baromètre remonta un peu, la mer se calma, les vagues écumèrent de moins en moins, et la houle s'allongea.

Tout cela nous promettait du beau temps pour le lendemain; le lendemain tint consciencieusement les promesses de la veille.

Le 27. — Beau temps, belle mer, ronde brise, route au nord-est, c'est-à-dire vers la Nouvelle-Zélande. A midi, 47° 37' de latitude; à deux heures, 170° longitude est.

De nombreuses baleines nous escortent, mais elles ne méritent pas un coup de lance; ce sont des baleines maigres et méchantes, des baleines à nageoires dorsales.

A la première baleine que nous rencontrerons et que nous harponnerons, je dirai quelques mots de la différence qu'il y a entre cette baleine et la baleine franche, à nageoires pectorales, et à dos sans bosse et sans aileron.

La journée fut assez bonne; mais le lendemain nous réservait un coup de vent de premier ordre. L'hiver commence; cela devient d'une assommante monotonie, aux antipodes de la France surtout, car nous y serons bientôt. Les calculs de midi et de deux heures nous placent par 47°34' latitude sud et 176°10' longitude est du méridien de l'Observatoire de Paris. Demain, si le temps est clair, nous verrons peut-être l'île que le capitaine Pendleton, commandant le navire *l'Union*, visita en 1800, et sur laquelle il laissa, pendant quelques mois, un détachement de matelots pour y tuer des phoques. Il nomma cet îlot Anti-

pode, attendu que c'est le point de la terre qui se trouve le plus près des antipodes de Londres, par 49° 40' latitude sud, et 177° 20' longitude est.

Jetez les yeux sur la carte, vous la trouverez au nord-est de l'île Campbell, et au sud-est de la Nouvelle-Zélande.

Les brouillards empêchèrent sans doute, en 1773, le capitaine Cook de prendre connaissance de cette vigie, lorsqu'il mentionna dans son journal, à la date de décembre 1773, à six heures du soir, les observations suivantes. C'était à l'occasion de ce passage aux Antipodes :

« Chacun donna au souvenir de la patrie un tendre soupir. Nous étions peut-être les seuls Européens qui fussent parvenus à ce point. On dit vulgairement que sir Francis Drake, du temps de la reine Élisabeth, a passé sous l'arche du milieu du pont de Londres; mais c'est une erreur, puisqu'il longea la côte ouest de l'Amérique du Nord. Cette fausse opinion vient de ce qu'il a passé les *Périocéi*, ou le 150° de longitude nord, dans le même cercle de la-

titude septentrionale, sur la côte de la Californie.

« Quant au point indiqué sur les cartes comme l'antipode de Paris, ce n'est qu'un point de convention : il n'existe là aucune terre, aucun rocher, ni même aucun bas-fond.

J'en sais quelque chose, notre bâtiment ayant passé juste sur ce point antipodique.

Le 27 mars, comme nous faisions petite route au nord plein, nous eûmes connaissance de ce groupe de treize îlots découvert, en 1788, par le commodore Bligh, et nommé par lui îles Bounty, du nom de la frégate qu'il commandait alors.

On sait les dangers que courut pendant cette campagne, et quelque temps après avoir découvert ces îles, ce hasardeux mais inflexible capitaine. Son lieutenant Christian est un des héros de lord Byron.

IX

UNE PÊCHE A LA BALEINE.

Nous sommes enfin arrivés sur de véritables lieux de pêche.

Pendant toute la nuit, on a vu, à l'horizon, flamber les fourneaux des navires pêcheurs.

Aussi, dès la pointe du jour, on fait de la toile et les vigies ouvrent l'œil. La mer n'est plus une incommensurable solitude. Sept navires apparaissent, et mille souffles de baleine surgissent dans toutes les aires du compas.

Nos pirogues s'élancent à la mer, et la chasse commence, acharnée, incessante, mais sans résultat; du matin au soir, nos hommes ont ramé.

Une seule baleine a été harponnée et s'est échappée, emportant à son flanc trois lignes attachées les unes aux autres, c'est-à-dire douze cents pieds de corde.

Nos hommes rentrent furieux et bredouilles.

Le soir, nous accostons le navire américain *la Mary-Martha*. Il a vingt-six mois de mer et deux mille cinq cents barils d'huile.

Nous sommes par 44° 50′ de latitude sud, 175° 8′ de longitude est.

Le lendemain, en nous éveillant, beau spectacle.

Huit navires à trois mâts croisent, toutes voiles larguées et enveloppés de nuages de fumée qui s'élèvent de leurs fourneaux en ébullition, et, hors de ces nuages, se balancent les pavillons de reconnaissance; on échange les signaux; quatre drapeaux français et quatre drapeaux américains se saluent tour à tour.

On se promet des visites dans la soirée.

Vers une heure, comme nous achevions de mettre en cale l'huile de notre grand cachalot, la vigie signala un souffle de baleine franche.

Le capitaine Jay, l'âme du voyage, la principale cheville ouvrière de la campagne, le pêcheur le plus expérimenté de tous les pêcheurs, eut bientôt reconnu que l'animal qui tournoyait à trois milles sous le vent à nous, en jouant des nageoires et de la gueule, était une véritable *right-wahle*, baleine franche, qui pêchait tranquillement son dîner, au milieu d'un immense banc d'animalcules, petits insectes gélatineux, gros comme une puce, qu'elle reçoit dans sa gueule avec la vague. La vague est rejetée par les évents, mais les insectes sont retenus dans cette épaisse chevelure que forme la réunion des poils bordant les fanons. Sa langue les ramasse, puis en forme un bol alimentaire qui se moule et s'allonge pour traverser l'isthme étroit de son gosier.

Il faut un ou deux milliards de pucerons pour chacune de ces bouchées.

Le cétacé avale aussi les galères, les méduses et les jeunes encornets; quant aux grands encornets, masses gélatineuses, monstres inertes, dit-on, qui gisent au fond de l'Océan, c'est une proie réservée à la dent

des cachalots, et j'ai vu bien souvent leurs débris monter à la surface de la mer.

Nous reparlerons de ces géants des abîmes. Il était donc certain, d'après l'estime du capitaine, l'homme de son équipage qui s'y connaissait le mieux, que le cétacé en vue n'était ni un *hann-bach*, baleine à bosse, ni un *fin-bach*, baleine à aileron dorsal, ni un *solf-botum*, baleine de fond, espèces très-dangereuses au combat, et si maigres d'ordinaire, que le danger que l'on court, en les attaquant, dépasse de beaucoup le profit qu'elles donnent après leur mort.

Aussi le branle-bas des pirogues fut-il plein d'enthousiasme. — Quelle chance ! notre fourneau n'aurait pas le temps de se refroidir. Les nageurs saisissent l'aviron et centuplent la souplesse de leurs reins, la vigueur de leurs bras, et nos quatre *boats* s'élancent rapides comme quatre steamers.

L'animal entend bientôt le bruit des avirons. Inquiet, il écoute ce bruit, qui, sans doute, ne retentit pas pour la première fois à son oreille, et il l'étudie en soulevant sa tête au-dessus de l'eau, de manière

à ce que les ondes sonores, ricochant à la surface montueuse de la mer, arrivent jusqu'à l'orifice externe de son conduit auditif, orifice dépourvu de pavillon, et si étroit, qu'il est presque invisible, et qu'un fil de soie peut à peine y pénétrer.

Son instinct lui donne à l'instant même un bon conseil; si bien servi que soit le râtelier auquel il mange, il quitte immédiatement son repas et prend la fuite, d'abord en ligne droite, puis en zig-zag; puis enfin, fouettant l'air de sa queue, il plonge...

Mais il est déjà trop tard.

Les habiles pêcheurs reconnaissent, à l'arc de cercle que son *small* (1) décrit en plongeant, la direction de sa course sous-marine; ils savent que le monstre ne demeurera pas enseveli sous l'eau pendant plus d'un quart d'heure; ils calculent, à peu de mètres près, l'endroit où il reparaîtra pour respirer, et ils se séparent et se placent aux quatre points isolés d'un immense carré.

(1) Partie un peu plus petite du corps avant les lobes de la queue.

Les rameurs ont quitté les avirons, dont les pelles sèchent au soleil, maintenues en l'air par le bout des manches enfoncés dans un trou du soufflage.

L'officier veille debout sur le gaillard d'arrière, tandis que le harponneur veille sur le gaillard d'avant.

Cinq, dix, quinze minutes s'écoulent, et la baleine ne revient pas. Aucune émotion de chasseur, excepté peut-être celle de Gérard attendant le lion, n'est aussi poignante que celle de nos matelots.

Patience ! la baleine est douée du même appareil respiratoire que nous, et sa provision d'air doit être bientôt épuisée ; il faut qu'elle meure asphyxiée ou que son sang s'hématose de nouveau. Patience ! elle va reparaître !

Soudain les évents mugissent au centre des quatre embarcations, et rejettent à vingt pieds de haut le liquide qui les obstrue ; soudain aussi les canots s'élancent, et chaque officier s'écrie :

— Debout, piqueur ! debout !

Il est debout le piqueur ; il a saisi le manche de

son harpon, qu'un bout de ligne réunit par un nœud coulant à la grande ligne de pêche ; sa main gauche presse le manche à la hauteur de la douille de fer ; sa main droite, à l'autre extrémité du manche, donnera l'impulsion à l'arme terrible. — Tout son corps se roidit contre le roulis ; il s'arc-boute en écartant les jambes, en appuyant sa cuisse gauche sur le rebord du gaillard et son pied droit sur son banc de rameur ; — il est vraiment splendide à voir ainsi, dans la position du soldat antique qui va lancer le javelot.

Il n'a pas peur, et, si parfois son corps frémit, c'est d'impatience.

Il vise, — il attend...

Il attend que l'officier, qui manœuvre la pirogue avec le grand aviron, de manière à éviter les moulinets de la queue du cétacé et les caresses de ses nageoires, accoste l'animal par le milieu du flanc et lui ordonne de frapper.

— Frappe ! s'écrie d'une voix stridente l'officier.

Le dard frais émoulu oscille en reflétant les rayons du soleil, et je vois, du bord de *l'Asia*, où je suis

resté, contemplant, chaque fois qu'il se joue, les péripéties de ce drame, avec une anxiété nouvelle, je vois comme un éclair frapper l'animal et s'éclipser dans sa peau noire.

Instantanément la pirogue disparaît, enveloppée par l'écume de la mer que soulève la baleine en secouant sa blessure; et, du milieu de ce nuage d'embrun, s'élèvent les hourras de nos hommes.

Le coup est bien frappé ! car, déjà, loin du nuage qui se dissipe, je revois la pirogue emportée à la suite de l'animal furieux. La ligne a été d'abord filée à moitié, puis contournée autour d'une bitte sur le gaillard d'arrière, où un homme, le couteau à la main et courbé sur elle, se tient prêt à la couper, si le cas l'exige.

L'embarcation arrive bientôt aux confins de l'horizon, avec les avirons en l'air, les hommes assis, les bras croisés; cette course effrénée qui dépasse celle de la locomotive lancée à pleine vapeur, leur plaît beaucoup, et ils l'appellent la *promenade en char à bancs*.

La ligne est neuve et forte, le harpon est entré si profondément, qu'il se briserait plutôt que de déraper, et, si la puissante locomotive, dont la marche continue atteindrait une vitesse de quinze lieues à l'heure, ne se lassait pas de fuir ainsi, nous pourrions dire adieu pour toujours aux six hommes du canot.

Elle ralentit enfin sa vitesse ; elle sent qu'elle remorque un traîneau trop lourd ; elle s'arrête, puis tourne, tourne, tourne, en décrivant à chaque fois un cercle moins étendu, tandis que nos hommes, halant sur la ligne que le novice *relove* dans la baille, se rapprochent d'elle peu à peu.

L'officier a changé de place avec le harponneur. A lui l'honneur de porter les coups mortels : il redresse le fer de sa lance dans une rainure du plat-bord ; il regarde si la spatule en est bien aiguisée, et, profitant du moment où la baleine relève une de ses nageoires, il lui plonge dans le corps les six pieds de ce fer de lance, qui, ne rencontrant pas d'os sur son passage, pénètre jusqu'au cœur, ou, tout au moins, jusqu'au milieu du poumon.

Hourra ! hourra ! elle est entrée droite, et droite elle est ressortie, la lance ; et cependant elle n'est pas rouge de sang.

C'est que la graisse a essuyé le sang, et l'on ne devinerait pas que la blessure est mortelle, si de l'évent ne jaillissait soudain une colonne de sang au lieu d'une colonne d'eau.

Oui, elle est blessée à mort.

Alors elle fuit de nouveau, mais cette fois en insensée ; elle parcourt quelques milles en tournoyant, plongeant, frappant l'eau de ses nageoires et de sa queue, et poussant vers le ciel une épaisse colonne de liquide rutilant, qui retombe en pluie sur les embarcations.

En quelques secondes, les matelots ont les bras, les mains et le visage aussi rouges que leur chemise de laine rouge.

Parfois, l'animal dresse, mâte sa queue, c'est le mot, hors de la mer, à plus de quinze pieds de hauteur, la balance comme un fléau prêt à s'abattre sur les gerbes, et cherche, dans son instinct de vengeance,

à écraser les frêles canots qui voltigent témérairement autour de lui.

Ce moment de la chasse est le plus dangereux. L'homme qui tient l'aviron de gouverne doit avoir alors autant d'adresse que de sang-froid : il faut qu'il manie la pirogue comme il ferait d'un cheval dressé par Pellier, qu'il la conduise aussi près que possible de la baleine, et que la pirogue avance, recule, se rejette à droite, se rejette à gauche, voltige enfin sous le fléau qui menace de l'écraser, tandis qu'armé d'un *louchet*, c'est ainsi que l'on nomme une pelle tranchante comme un rasoir, l'officier cherche à couper les tendons du small.

Duel terrible ! S'il réussit, les mouvements de la queue ne sont plus à craindre, puisque la queue n'emprunte sa flexibilité et sa force qu'à la réunion des tendons de tous les muscles du corps; s'il manque son coup, six hommes, douze hommes peuvent être broyés, noyés, perdus.

O chasseurs de sangliers, de lions, de panthères et de tigres, dans tous vos exploits de chasse, il n'est

pas une scène qui l'emporte comme dramatique sur cette scène du *louchet*, lancé en l'air comme le harpon est lancé en bas.

Le lieutenant a visé juste : le small reçoit une entaille qui apparaît béante ; les lobes de la queue retombent lourdement en accolade et à plat sur l'eau, et la pirogue, filant quelques mètres de sa ligne, s'écarte sous un coup d'aviron afin que l'animal moribond *fleurisse* tout à son aise.

Fleurir! les matelots appellent ainsi, dans leur argot de pêche, cette succession des mouvements convulsifs de l'animal à l'agonie, ces tiraillements, ces soubresauts du corps, quand il vomit ses derniers soupirs, en vomissant les derniers flots de son sang.

Mais, auparavant, le géant disparaît encore une fois, ou plutôt il coule bas un instant, puis reparaît, tourne sa gueule ouverte du côté du soleil, pousse un faible mugissement, qui s'éteint en râle, se couche sur le flanc, et meurt, la nageoire inerte et roide hors de l'eau.

On échappe aux dangers de la chasse et de la lutte,

on n'échappe pas toujours à cette dernière lutte de l'animal contre la mort.

Voyez Cooper, cet admirable peintre; lisez *le Pilote*, et vous vous ferez une idée de ce que sont ces derniers tressaillements de la baleine.

Les pêcheurs impatients, croyant qu'elle a perdu toutes ses forces, s'approchent imprudemment, et une seule caresse de ses nageoires brise ou chavire une embarcation.

Une semblable catastrophe vint assombrir la joie que nous ressentions d'avoir tué en si peu de jours un cachalot et une baleine.

Tout à coup, je vis, du bord de *l'Asia*, le canot du troisième lieutenant, soulevé et jeté à plus de deux mètres de haut, par une des nageoires de la baleine, qui, après avoir plongé pour la dernière fois, reparaissait sur l'eau avant que de mourir.

J'avais une longue-vue à la main; je vis les hommes sauter et retomber éparpillés dans la mer, et la pirogue, éventrée, flotter la quille en l'air.

Les autres pirogues s'élancèrent aussitôt vers l'en-

droit du sinistre, comme des chevaux de course vers un but.

On recueillit cinq hommes. Je les comptais avec anxiété à mesure qu'on les recueillait.

Mais cinq hommes seulement. Qu'était devenu le sixième?

Un plongeur se dévoua, et je le vis ramener un corps inerte.

Quelques instants après, une des pirogues, laissant les deux autres occupées à remorquer la baleine, s'avança vers le navire; elle amenait à bord les victimes de l'accident.

Pas de blessures, grâce à Dieu! Seulement, un pauvre diable de novice, un Gascon, celui qu'on avait sauvé en plongeant à sa recherche, gisait inanimé, froid et bleuâtre comme un noyé!

Chose étrange! oubli impardonnable! nous n'avions pas à bord de boîtes de secours pour les asphyxiés; mais j'improvisai à l'instant même les petits instruments utiles en pareille circonstance. Trois ou quatre tuyaux de plume d'albatros formèrent un tube,

avec lequel j'insufflai ma propre haleine dans les bronches du noyé, préalablement débarrassées de l'écume d'eau de mer. Je le fis énergiquement et longuement frictionner sur le trajet de la colonne vertébrale, puis envelopper dans des couvertures de laine bien chaudes. Je pratiquai aussi des titillations réitérées sur la muqueuse des fosses nasales, et, après un quart d'heure de tentatives couronnées d'un heureux succès, mon Gascon avalait une grande tasse de vin chaud, dans laquelle le cook — lui aussi, mais à mon insu, faisant de la médecine, — avait jeté deux ou trois pincées de poivre.

Les accidents du genre de celui que je viens de raconter, mais finissant parfois d'une façon plus triste, ne sont point rares à bord des navires baleiniers. A chaque voyage, on perd plusieurs hommes. Les martyrs de la pêche sont nombreux. Le capitaine Jay vit encore; mais aussi, depuis deux ans, il ne navigue plus, et il marche dans les rues du Havre, tout plié par les rhumatismes. Le second de *l'Asia*, M. Leflems, qui prit, après le capitaine Jay, le commande-

ment du navire *l'Asia*, a péri, tué d'un coup de queue à la cinquième baleine pêchée. Son harponneur, franc et brave matelot, s'il en était, fut tué du même coup. Rivallon, chef de notre troisième pirogue, s'est noyé après avoir eu son embarcation brisée. Seigle, de la quatrième pirogue, est mort du scorbut.

Voilà pour un seul bâtiment, et pour mes seuls compagnons de voyage.

O femmes! que les baleines de vos corsets coûtent cher!

X

TAILLEVENT

L'aspect d'une nuit sur un lieu de pêche fréquenté par un grand nombre de navires est tout à fait féerique.

Sitôt le soleil couché, des météores illuminent tous les points de l'horizon.

On dirait des lampes éclairant des travailleurs.

Seulement, ces lampes sont les vastes fourneaux dans la chaudière desquels bouillonne la panne des *hetos;* et les joyeux piqueurs, devenus fondeurs, la face noircie par la nuit et par la fumée, mais fantastiquement éclairée par la réverbération du foyer, chantent, causent et racontent les chroniques de la

pêche, tantôt accoudés sur le manche d'une pique à tisonner, tantôt *bêlant* l'huile bouillante, c'est-à-dire tranvasant, avec un bidon emmanché, l'huile de la chaudière dans le réservoir, où elle se refroidira avant d'être mise en barrique.

Et, si quelque navire baleinier, sur le pont duquel tout est obscur et silencieux, preuve que la journée n'a pas été heureuse, vient à passer par là, un mauvais plaisant épanche sur le feu une coupe d'huile, et la flamme, qui monte en tourbillonnant jusqu'au grand étai, annonce de sa part au sombre louvoyeur une ironique commisération.

Mais les destins et les flots sont changeants, comme dit notre immortel Béranger, et il arrive qu'à leur tour les berneurs sont bernés.

Ces petites railleries de baleiniers ont parfois des conséquences funestes. L'huile enflammée peut enflammer celle des chaudières, et le feu gagner la mâture.

Ce soir-là, nul navire n'apparaissait encore, et nous éclairions seuls un point de l'Océan.

Vers le quart de minuit, j'entendis qu'on venait réveiller le capitaine. Un grand feu apparaissait par le travers au vent à nous.

Curieux de jouir de ce spectacle, je montait sur le pont, et je vis, en effet, un feu bien autrement fort, bien autrement énergique, eu égard à la distance qui nous en séparait, qu'un feu de fourneau.

Il n'y avait pas à en douter, c'était un incendie et, selon toute probabilité, l'incendie d'un baleinier.

Je m'étonne que ces sinistres ne soient pas plus fréquents.

A toute heure de nuit et de jour, pendant la pêche, l'incendie nous menace.

Les hommes qui travaillent dans l'entre-pont à tailler des moellons de gras de baleine se font une lampe avec l'extrémité du museau de l'animal, extrémité qu'ils creusent et dans laquelle ils brûlent de vieilles étoupes imbibées d'huile. Ce mode d'éclairage carbonise presque toujours les traverses en bois qui soutiennent le tillac.

Au fourneau, c'est encore plus dangereux; ce fourneau est construit en briques, et repose sur un lit de briques, au-dessous duquel on a ménagé, entre sa voûte et le plancher du pont, un réservoir haut de six pouces environ, et qu'on maintient toujours plein d'eau. L'eau s'évapore rapidement, et, si l'on oublie de la renouveler, le plancher s'échauffe, prend feu, et ne peut plus supporter la masse des fourneaux; de sorte que chaudière et brasier peuvent tout à coup tomber dans l'entre-pont.

Dans ce cas, on comprend qu'il faut un miracle pour que le navire ne périsse pas.

Pareille catastrophe arrivait sans doute à notre confrère que l'on venait de découvrir à quinze milles au vent.

Le feu de la fonte s'était transformé en une gigantesque gerbe de flamme. L'horizon s'éclairait, et, à la base des flammes, on découvrait, à l'aide de la longue-vue, une masse en ignition, un charbon colossal sur lequel s'opéraient des déchirements subits qui alimentaient encore l'incendie, et donnaient au sinis-

tre les recrudescences d'éclats d'un immense phare à éclipses.

A la surface de la mer, on voyait, s'étendant de notre côté, un triangle lumineux, comme lorsque le soleil se lève ou se couche; nos voiles en étaient éclairées; nous avions un crépuscule au milieu de la nuit la plus épaisse.

Oh! si les malheureux qui peut-être vont tous périr se trouvaient sous notre vent, comme *l'Asia* déploierait ses voiles, et, bonne marcheuse qu'elle est, s'élancerait à leur secours; — mais au vent! mais par notre travers! mais à cinq lieues de nous! — ils auront le temps de mourir tous dix fois, avant que nous soyons assez près d'eux pour contribuer à leur salut.

Cependant, notre capitaine, voulant tenter tout ce qu'il était possible de tenter pour opérer un sauvetage, fit orienter au plus près, força de toile et ordonna qu'on hissât les fanaux à tête de mât.

En même temps, il fit activer les flammes de notre foyer, dans l'espoir que, si le navire en perdition

mettait ses pirogues à la mer, les pirogues se dirigeraient de notre côté.

Peu à peu l'incendie sembla changer de place; nous avions gagné dans le vent; *l'Asia* boulinait très-bien, et tout espoir de sauver nos frères inconnus n'était pas encore perdu.

Mais tout à coup une lueur plus vive s'épancha sur l'Océan, puis les flammes perdirent peu à peu de leur intensité, et nous aperçumes le colossal charbon qui diminuait de grosseur et qui s'éteignait en s'enfonçant dans la mer...

Nous continuâmes à courir des bordées, espérant à chaque instant nous entendre héler par des pirogues; mais, hélas! rien ne vint, et, au jour, nous naviguions au milieu des débris de bois flottants et carbonisés.

Nul être humain ne s'était accroché à ces débris, et vainement nos vigies explorèrent l'horizon pendant toute la journée.

Les malheureux pêcheurs avait-ils tous péri? Jamais nous n'avons rien appris du sort de cet équi-

page, sinon qu'il était américain, car les Américains n'emploient que du coton, et nous avions ramassé un morceau de toile de coton à moitié brûlé, en naviguant au milieu des épaves.

Le 30, bataille à bord.

Je panse le blessé, qui a reçu un coup de couteau; après moi, on met les deux adversaires aux fers.

Le 31, nous nous éveillons avec un temps magnifique. Nous voyons huit navires en mer, nous chassons encore une baleine que nous tuons.

Nous sommes en veine.

Cependant, cette fois encore, notre joie est altérée par un grave accident.

Nous avons dit que la baleine vivante était terrible; mourante, plus terrible encore, et que, morte, elle pouvait le devenir.

Sur deux cent trente ou deux cent quarante pêcheurs que j'ai connus personnellement, pendant mes courses sur l'Océan, une douzaine peut-être vivent encore, et, parmi ces douze survivants, plus d'un a laissé quelque membre en route.

Le 1er *avril*, on *vire* la baleine que nous avons tuée la veille.

Afin que le lecteur comprenne bien ce que signifie le mot *virer la baleine*, il faut que nous lui donnions l'explication de ce mot.

Aussitôt la baleine morte, elle est remorquée par les canots vers le navire, qui, de son côté, vient au-devant d'elle; puis on la maintient à flot, sur le tribord, à l'aide d'une forte chaîne en fer entourant le small comme l'entourerait une corde à nœud coulant.

Cette chaîne passe par l'écubier et va s'amarrer aux bittes de beaupré.

Une portière du pavois, qui sert d'enceinte au tillac, est enlevée entre le mât de misaine et le grand mât, vis-à-vis le grand panneau et droit au-dessus de l'animal.

Alors, le capitaine et son second, retenus par une ceinture, se placent sur de petits établis suspendus en dehors du navire, afin de tailler avec des louchets des lames de graisse qu'enlèveront ensuite des câbles solides, mis en mouvement par le guindeau, et pas-

sant par un jeu de fortes poulies accouplées au-dessus de la grande hune.

Le guindeau est placé en travers du mât de beaupré : c'est une lourde pièce de bois cerclée de fer et mise en jeu par des anspects, leviers de bois, ou par une manivelle. Il sert d'habitude à lever l'ancre, dont la chaîne s'enroule autour de lui, à mesure qu'il est mis en mouvement, et l'on comprendra que, puisqu'il soulève l'ancre, il peut soulever d'autres fardeaux. La puissance se compose donc du guindeau et du moufle avec les câbles ; le point d'appui est à la tête du grand bas mât, et la baleine représente la résistance.

On dépouille une baleine de sa graisse, comme on dépouille circulairement une orange de son écorce. L'orange tourne dans la main, la baleine tourne dans l'eau ; on saisit d'abord une de ses nageoires, qui, percée d'un trou, reçoit un croc de fer attaché à l'extrémité du câble d'une des poulies. En même temps, le capitaine et le second coupent la panne avec leur louchet, en tranches circulaires

d'un mètre de largeur à peu près, et, sollicitée par la tension du câble que le guindeau attire à lui, la panne se détache et monte en longue bande, faisant tourner la baleine à mesure qu'elle se détache du corps et qu'elle s'élève.

Puis, quand elle a monté de vingt pieds de haut, on pratique dans la partie basse, et assez près du tillac, un autre trou par lequel on fait passer le câble de l'autre poulie; ce câble est terminé par un œillet. Arrivé de l'autre côté de la panne, cet œillet reçoit une cheville de bois; la cheville empêche l'œillet de sortir du trou; puis un harponneur coupe la panne au-dessus.

Alors le premier câble se dévide du guindeau, et la première lanière de graisse descend d'elle-même dans l'entre-pont par l'ouverture du grand panneau, tandis que la deuxième lanière monte à son tour; et la même manœuvre se pratique pour la troisième fois, pour la quatrième et jusqu'à la dernière enfin.

L'animal dépouillé, on défait le nœud coulant de la chaîne, et l'on abandonne à la dérive cette masse

informe de chair, sur laquelle s'abattent des milliers d'oiseaux de mer, tandis que, par-dessous, les poissons carnassiers font ripaille.

Comprenez-vous maintenant la manière dont on *vire* une baleine? Je crains bien que non, et je regrette de ne pouvoir vous en faire un croquis : cette opération n'offre pas grand danger ; mais c'est autre chose quand on veut couper la tête du cétacé, afin de recueillir les fanons de la mâchoire supérieure.

Admettons que nous en soyons arrivés là; les crocs en fer nous ont livré successivement les deux *lippes* ou lèvres, et le plancher du maxillaire inférieur, sur lequel repose la langue, et la langue elle-même, — cette langue spongieuse, grosse comme un éléphant de moyenne taille, et où l'appareil circulatoire est si développé, qu'on y retrouve la chaleur vitale vingt-quatre heures après la mort, — cette langue énorme dont le tissu cellulaire est si riche en matières grasses, qu'elle fournit à elle seule pour plus d'un millier de francs d'huile; — eh bien, il s'agit maintenant de la dernière opération, c'est-à-

dire de séparer le crâne des vertèbres cervicales; le museau avec ses fanons suivra le crâne; si les vertèbres cervicales étaient articulées et mobiles comme celles de l'homme, des quadrupèdes et de beaucoup d'autres animaux, le louchet les séparerait sans difficulté du reste de la colonne vertébrale; mais elles sont soudées ensemble et ne peuvent se disjoindre que sous les coups redoublés d'une lourde hache manœuvrée à tour de bras.

Il eût été malheureux, on le comprend, de laisser perdre onze ou douze cents magnifiques fanons, et Taillevent, le plus adroit et le plus intrépide de nos harponneurs, descendit armé d'une hache sur la nuque glissante de l'animal; une corde était liée autour du corps de notre camarade et amarrée sur un cabillot de fer; cette corde, s'il venait à perdre pied, l'empêcherait de disparaître entre les flancs du navire et de la baleine.

Taillevent se mit à l'œuvre.

Le capitaine et quelques hommes de l'équipage le regardaient faire en lui criant :

— Courage, Taillevent ! courage ! encore un coup ! encore un bon coup !

Et, à ces encouragements, la hache, espèce de massue tranchante représentant un coin à fendre le bois qu'on aurait aiguisé à fin tranchant, tombait, tombait encore, et, à chaque coup, mordait sec sur l'os, tandis que, pour activer la séparation des vertèbres, cinq ou six vigoureux matelots pratiquaient une pesée sur l'extrémité du museau à l'aide d'un long épieu.

Et les exclamations de redoubler :

— Courage, Taillevent ! hourra, Taillevent !

Tout à coup, au milieu de ces cris d'encouragement, retentit un effroyable cri de douleur.

Ce cri, je l'entendis de l'arrière, où j'étais à rêver à je ne sais à quoi, comme Horace, qui eût bien autrement rêvé, sur le tillac d'un navire baleinier, que sur le forum de Rome, — à des bagatelles, peut-être.

Je jetai les yeux du côté d'où venait le cri. Des hommes s'élançaient et saisissaient la corde qui retenait le harponneur.

Je m'élance aussi vers le pavois, je regarde, et je vois Taillevent qu'on retire d'entre le navire et la baleine. Sa tête apparaît d'abord, pâle comme si le pauvre Taillevent était déjà mort. Cette tête est penchée sur l'épaule, ses bras pendent inertes le long du corps !

Je crus d'abord qu'il avait glissé et qu'il s'était évanoui de saisissement ; mais je fus bientôt détrompé : le pied droit, d'où coulait un ruisseau de sang, ne tenait plus à la jambe que par un lambeau de chair et par le tendon d'Achille. Le dernier coup de hache lui avait tranché l'articulation tibiotaisienne.

Exprimer ma douleur, exprimer le désespoir de nos compagnons, du capitaine, des officiers, serait chose impossible ! Nous eussions été moins terrifiés, je crois, si Taillevent eût été tué en tuant la baleine ; si, dans la lutte, il eût disparu pour toujours, enseveli sous les vagues.

C'est le sort du pêcheur, il s'y attend ; mais se mutiler ainsi soi-même, se mutiler en dépeçant une charogne, c'est horrible !

Le travail fut suspendu.

A moi maintenant le premier rôle à bord ! Je plaçai sur la blessure un appareil provisoire ; on descendit Taillevent dans la chambre de l'état-major, et je me préparai à pratiquer à l'instant même l'amputation de la jambe, qui ne pouvait être retardée.

Nous avions à bord une boîte à amputation.

Je me recueillis en moi-même.

Une crainte terrible faisait perler la sueur sur mon front. Je n'avais jamais pratiqué d'amputation que sur des cadavres, à l'amphithéâtre. Sans aide et sans conseils, pouvais-je réussir ? Dieu mettait la vie d'un homme entre mes mains, et j'étais obligé de m'avouer à moi-même mon inexpérience !

Et cependant, non-seulement il n'y avait pas à reculer, mais il ne fallait pas même exprimer un doute sur la réussite.

Je désespérais le blessé et mes camarades s'ils remarquaient en moi le moindre symptôme d'hésitation.

Je rassérénai donc mon visage, j'affermis mes

muscles, je calmai mes nerfs, et j'opérai... Le cuisinier, le maître d'hôtel et un vieux matelot me servirent d'aides.

Je sciai le tibia à son lieu d'élection, à quatre travers de doigt à peu près au-dessous du genou ; je liai les artères, et, une heure après, Taillevent, très-affaibli, mais tranquille, reposait dans un cadre suspendu aux traverses de notre grande chambre, et l'équipage avait repris son service habituel.

Je dirai de lui ce que disait, du duc de Guise, Ambroise Paré, notre vieux maître :

— *Je le pansai, Dieu le guarit.*

Nous retrouverons Taillevent remettant pied à terre ; hélas ! jamais le singulier ne fut mieux employé que dans cette circonstance, remettant pied à terre sur la péninsule de Banck.

Ceci arrivait le 1er avril.

Le 1er avril, les baleines avaient disparu, ainsi que les navires.

Le 2 avril, tempête.

Le 3 avril, tempête.

Le 4 avril, tempête.

Le 5 avril, nous communiquons avec un navire américain de Nantucket, *le Master*.

Dans la matinée, une de ses pirogues a été écrasée par un coup de queue de baleine, et deux matelots se sont noyés.

Ces trois jours de tempête nous ont rejetés dans le sud-est, par 48° 50' de latitude et 182° de longitude est, presque sous le méridien de Paris, tout près du point idéal indiqué sur les cartes comme l'antipode de Paris.

En franchissant le méridien, je retranche un jour du calendrier de mon journal et j'écris pour la seconde fois : — 5 *avril*.

Sans quoi, à mon retour en Europe, je me trouverais en avance d'un jour. A cette heure, je suis à la plus grande distance possible de tout ce que j'ai aimé et de tout ce que j'aime encore.

XI

SUPERSTITIONS

Je demeurerai longtemps sous l'impression d'une mystérieuse aventure qui vient de nous arriver et qui a mis tout l'équipage en émoi.

Croie qui voudra l'étrange événement que je vais raconter. J'ai vu, — j'affirme.

Lorsque nous partîmes du Havre, le chef de la quatrième pirogue manqua à l'appel. Nous restâmes en rade jusqu'au soir pour l'attendre. Il ne vint pas, et l'armateur nous envoya M. Seigle pour le remplacer. Quoique M. Seigle fût un excellent marin, le capitaine regretta fort le jeune homme qui manquait. C'était son élève; il avait en lui toute con-

fiance, et son adresse et son courage étaient, disait-on, à toute épreuve.

Il se nommait Trélot.

Bref, Trélot remplacé par M. Seigle, et rien ne nous retenant plus en rade, nous gagnâmes le large, sans savoir ce que deviendrait plus tard Trélot. Aujourd'hui, 6 avril, à peine le navire américain s'est-il éloigné, qu'un autre navire, pavillon français à la corne d'artimon, laisse arriver sur nous vent arrière.

Le capitaine ordonne de masquer le grand hunier pour attendre.

Le navire passe rapide derrière notre couronnement, et les porte-voix des capitaines retentissent.

C'était un navire du Havre, *la Ville-de-Rennes*, parti de France depuis six mois.

A cent pieds de distance, les amis n'eurent pas besoin de lunette pour se reconnaître. On échangea d'un bord à l'autre force saluts et force bonjours.

Tout à coup le capitaine Jay s'écrie :

— Eh ! voilà Trélot !

Et, en effet, tous ceux qui ont voyagé avec le jeune chef de pirogue reconnaissent Trélot, et s'écrient comme le capitaine : « Bonjour, Trélot ! » et font de la télégraphie avec leurs chapeaux.

Trélot répond de son côté avec son bonnet.

Je ne le connais point ; on me le montre, et je le vois comme les autres.

— C'est cela, dit le capitaine ; nous ayant manqué, il aura trouvé un autre engagement. Pardieu ! il pourrait croire que je lui en veux tandis qu'il n'en est rien. Vite, enfants, une embarcation à la mer. Je veux aller serrer la main du brave Trélot.

— Et nous aussi, capitaine, disent deux ou trois matelots ; permettez...

— Inutile, riposte le capitaine Jay ; je vais le chercher et je le ramène.

Le capitaine saute dans son embarcation, les matelots nagent vigoureusement. On aborde le navire.

Les deux commandants se saluent et échangent les compliments d'usage.

Puis M. Jay regarde avec inquiétude autour de lui.

— Que cherchez-vous? demanda le capitaine de *la Ville-de-Rennes*.

— Je cherche un de vos hommes, un ami à moi.

Puis, à haute voix, il ajoute :

— Hé ! Trélot ! ne te cache donc point ; je ne t'en veux pas. Viens donc donner une poignée de main à ton vieil ami. Trélot ! ohé ! Trélot !

Et le capitaine se penche sur l'écoutille de la chambre.

L'équipage de *la Ville-de-Rennes* regarde M. Jay avec un étonnement qui ressemble à de la terreur.

— Que cherchez-vous? qui appelez-vous? demande encore son confrère.

— Mais, pardieu ! Trélot, qui était là avec vous tout à l'heure, qui m'a fait un signe avec son bonnet.

— Trélot était là, avec nous, tout à l'heure? dit le capitaine.

— Sans doute.

— Il vous a fait un signe avec son bonnet?

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?

— Parbleu ! je l'ai vu, et tout mon équipage l'a vu comme moi. Trélot n'est-il pas à votre bord ?

— Il y était.

— Comment, il y était ?

— Oui ; mais, hier, à neuf heures du soir, il est tombé à la mer ; le navire a passé, et le pauvre Trélot, à l'heure qu'il est, dort dans le ventre des requins.

M. Jay baissa la tête, tendit la main au capitaine, et revint à bord.

— Enfants, dit-il, attendez-vous à quelque malheur ; ce n'est pas le corps de Trélot que vous avez vu, c'est son ombre !

On comprend la terreur que ces quelques mots répandirent à bord.

Personne d'entre nous ne savait si Trélot était embarqué depuis notre départ sur *la Ville-de-Rennes*. Personne naturellement ne connaissait l'accident funeste qui, la veille, lui avait coûté la vie, et cepen-

dant tous ceux qui l'avaient connu étaient prêts à affirmer par serment qu'ils venaient de le voir au-dessus des pavois du navire arrivant de France.

Que l'on s'étonne de la superstition des marins après cette étrange aventure.

Bien souvent, pendant les longues nuits des tropiques, nuits douces comme devaient être celles de l'Éden, couché sur le pont, j'ai entendu raconter aux hommes de quart des histoires d'un fantastique incroyable. Les grands caps de la terre ont chacun leur légende, où la marine hollandaise joue toujours son rôle de damnés.

Telle est, par exemple, la chronique du *Grand-Voltigeur hollandais*, ce navire infernal qui met sept ans à virer de bord, et qui est condamné à croiser pour l'éternité dans les parages du cap de Bonne-Espérance. Le mousse qui part pour aller larguer le grand cacatois en revient matelot à cheveux blancs. Les morts de l'équipage sont enfouis dans des charniers pleins de sel, et le rôle du bord se recrute avec les matelots des autres navires qui tombent à la mer.

Quand *le Grand-Voltigeur hollandais* rencontre un bâtiment, il le hèle, et demande des nouvelles de marchands d'Amsterdam morts depuis trois cents ans. Après quoi, il envoie des lettres à bord à l'adresse de ces mêmes marchands.

Mais le capitaine du navire hélé se garde bien de prendre les lettres. Il ordonne au messager de les déposer au pied du grand mât, et, aussitôt que le messager est parti, une flamme bleue, qui serpente autour du grand étai, descend sur le pont, et dévore les papiers du maudit.

Quelle est l'origine de cette légende et de beaucoup d'autres, où les Hollandais ne jouent pas le beau rôle? Il est vrai qu'il y a un temps où ils étaient les maîtres des deux Océans, où ils s'intitulaient les *balayeurs* des mers et mettaient, au lieu de drapeau, un balai au haut de leur grand mât. Ayant été les plus riches negociants, les plus hardis navigateurs de l'univers, ces Phéniciens du monde moderne ont été aussi les plus enviés et les plus haïs de leurs rivaux. Ajoutez à cela qu'ils étaient huguenots, pleins de

répulsion pour leurs confrères catholiques, et qu'enfin leur histoire navale, bien plus que celle des autres peuples, offre des sinistres terribles, des aventures effrayantes.

La Compagnie hollandaise n'ayant presque jamais publié les relations officielles de ses agents, les récits de leurs campagnes, restés à l'état de tradition orale, ont dû s'altérer en passant de bouche en bouche, et le mystérieux n'a pas manqué de se mêler à la vérité.

C'est un marchand d'Amsterdam qui, le premier, a pénétré dans l'océan Pacifique, en doublant les rochers de la pointe méridionale de la terre de Feu, et il n'a jamais revu sa patrie, et ce n'est point son nom que portent ces rochers. C'est celui de son yacht, *le Horn*, incendié quelque temps après.

Jacob l'Ermite, après avoir reconnu et étudié les terres de ces hautes latitudes et donné son nom à l'un de leurs îlots, est mort soixante jours plus tard, et, des onze navires que lui avait confiés Maurice d'Orange, un seul est revenu au Texel.

C'est au cap Horn que l'Anglais Cowley, pilote flibustier de la Virginie, a reconnu, depuis plus d'un siècle, qu'il était dangereux de parler des femmes en mer. Il a payé de la vie son indiscrétion. La femme dont il avait parlé lui est apparue se débattant dans les flots, et, en se penchant par-dessus le bord pour lui envoyer un câble, il a perdu l'équilibre, il est tombé à la mer, et jamais n'a reparu.

Cette croyance s'est conservée chez nos marins, mais avec une variante qui n'existait pas du temps de Cowley. Aujourd'hui, il n'est dangereux de parler des femmes en mer que quand on parle des femmes honnêtes; et, pour faire souffler le bon vent, il suffit, au contraire de parler de celles qui ont jeté leur bonnet par-dessus les moulins.

C'est encore dans le voisinage du cap Horn, et pendant les longues et froides nuits polaires, qu'apparaissent sur le pont ces matelots qui ne font point partie de l'équipage, et dont la présence annonce toujours la mort de quelqu'un, quand elle ne présage pas la perte du navire.

A bord d'un navire hollandais, il y avait un novice que l'on envoyait d'ordinaire larguer la voile du petit perroquet. Une nuit qu'il revenait de faire sa besogne habituelle, l'officier de quart lui demanda pourquoi il n'y était pas allé seul ?

Le novice regarda l'officier d'un air étonné ; celui-ci renouvela sa question.

Le novice jura ses grands dieux qu'il y était allé seul, et que personne ne l'avait aidé à carguer le raban de la voile.

A l'instant même, l'officier appela deux hommes, et fit appliquer vingt coups de garcette sur les reins du novice pour lui apprendre à ne pas mentir une autre fois.

En effet, l'officier et les gens de quart avaient parfaitement vu deux formes humaines sur le marche-pied de la vergue.

Un novice est si peu de chose à bord d'un navire, qu'on ne demanda même point quel était l'obligeant matelot qui avait aidé celui-ci dans sa besogne.

La nuit suivante, on envoya le même novice lar-

guer la même voile. Il avait les coups de garcette sur le cœur, le pauvre diable, et, une fois penché sur la vergue, il regarda au vent et sous le vent si personne ne l'avait devancé, et si personne n'y était avec lui. Il ne vit personne, largua la voile, et, tout joyeux, descendit.

Mais l'officier et tous les hommes de quart avaient vu les deux mêmes formes humaines sur le marche-pied de la vergue, et le malheureux eut beau crier, pleurer, protester, il reçut dix coups de garcette de plus que la veille.

Le novice, au désespoir, s'adressa à tous les matelots, les adjurant de dire quel était celui d'entre eux qui lui avait joué le mauvais tour d'être invisible pour lui, tout en demeurant visible pour ses camarades.

Aucun d'eux ne répondit, et le mérite du farceur anonyme en augmenta. Chacun, dès lors, se promit de travailler à découvrir quel était ce bon camarade, la première fois que, la nuit, on enverrait le mousse en haut.

Cette prochaine fois ne se fit pas attendre; mais le jeune homme, qui commençait à soupçonner que ce mystère renfermait quelque chose de terrible, refusa d'obéir.

On le contraignit à monter.

Les hommes de quart se comptèrent, et s'assurèrent ainsi que, si l'obligeant matelot paraissait encore, ce ne pouvait être qu'un particulier de l'autre bordée.

Mais par où monterait-il? Tout le monde faisait le bossoir, c'est-à-dire avait l'œil ouvert sur les enfléchures de bâbord et de tribord, sur les étais et les hunes.

Le diable seul pouvait grimper là-haut sans que l'on s'en aperçût.

Cependant l'étonnement des matelots fut terrible, quand, en détournant les yeux du novice qui larguait l'empointure du vent, ils découvrirent à l'autre bout de la vergue un second individu qui paraissait travailler d'aussi bon cœur que le premier.

Aussitôt quelques-uns sautèrent dans la hune

pour saisir au passage celui qui leur avait échappé en montant.

Pendant ce temps, le mousse allait de tribord à bâbord, afin de larguer l'autre empointure ; et, à sa manière d'agir, on devinait qu'il ignorait encore la présence de son voisin, qui avait exactement la même taille et la même tournure que lui.

Soudain ces deux individus se rapprochent, se redressent et se contemplent ; leurs bras quittent la vergue, ils s'embrassent, leurs poitrines se serrent l'une contre l'autre, et voilà que, comme s'il allaient marcher sur un terrain solide, ils partent ensemble de la jambe gauche et tombent à la mer.

On masqua le grand hunier, on jeta des cordages à la mer, mais pas un d'eux ne reparut, et ni l'un ni l'autre ne poussèrent même un cri de détresse.

Aussitôt le capitaine, apprenant ce qui venait de se passer, fit l'appel des hommes de l'équipage pour savoir quel était celui qui venait de se noyer avec le novice.

Nul autre que le novice ne manquait à l'appel.

— Enfants, dit d'un air sombre l'un des plus vieux loups de mer du bord, c'est son matelot de l'autre monde qui est venu le chercher. Je connais ce tour-là ! Chacun de nous verra arriver son matelot un beau jour ou un belle nuit. Enfants, tenons notre gréement bien spalmé, si nous voulons que le grand amiral qui navigue au-dessus des nuages nous donne la ration de biscuit des bienheureux, le lard du paradis et les fayots des archanges.

Autre histoire.

Un navire du New-Bedfield faisait route pour la pêche du cachalot; une nuit, en doublant le cap Horn, on envoya deux hommes sur le beaupré pour serrer le grand foc.

L'un deux tomba à la mer et disparut.

Le navire poursuivit sa route, se chargea d'huile, revint à son port d'armement par le cap de Bonne-Espérance, et repartit bientôt après pour une nouvelle expédition.

Or, il advint que, pendant une nuit, en doublant encore le cap Horn, un grain menaça la mâture, et

l'officier ordonna par hasard au camarade de celui qui s'était noyé là, trois ans auparavant, d'aller serrer le grand foc.

Le matelot s'élança sur le bâton de la voile, et il se préparait à exécuter l'ordre donné, quand il aperçut devant lui un autre individu qui en faisait autant.

— Qui t'a prié de venir m'aider? s'écria-t-il croyant avoir affaire à un homme de l'équipage; crois-tu donc que je ne sois pas capable de faire tout seul mon métier?

— Harry, ne te fâche pas, répliqua le second matelot; je suis John, John ton ami, qui est tombé à la mer voilà trois ans, et, depuis lors, j'attendais ici le passage du navire pour achever ma besogne, que j'avais laissée à moitié faite. Adieu maintenant!

Et le matelot vivant revint sur le pont; mais, dès le lendemain, il tomba à la mer et se noya.

XII

LE SCORBUT

Nous sommes menacés du scorbut. Il est temps de relâcher. A propos de scorbut, je me souviens d'en avoir cruellement souffert, voici quelques années, sur le navire *la Pallas*. Nous avions dix mois et dix jours de mer. Nos hommes se plaignaient de lassitude et de douleurs insolites dans les membres. On murmurait contre la durée de notre séjour à la mer. Les caractères s'aigrissaient ou devenaient hargneux; le travail se faisait sans entrain, sans énergie; moi-même, je n'avais plus le courage d'inscrire mes observations sur mon journal.

Plus de jeux, le soir, après le souper, plus de causeries, plus de terribles contes fantastiques autour du grand panneau, pendant le premier quart. Plus de fumeurs assis côte à côte sur le guindeau en parlant de leurs amours de France, de leurs plaisirs passés et futurs, et de leur bonne famille, qui les attend et prie Dieu, chaque jour, de les préserver du naufrage.

Les liens de sociabilité et d'amitié se relâchaient insensiblement; chaque individu cherchait à s'isoler, à tracer autour de sa personne un cercle infranchissable, à se faire un désert à soi; et je reconnaissais la vérité de cette phrase d'un vieux livre écrit, il y a deux cents ans, par Falconnet, médecin de Lyon:

« Ceux attaqués du scorbut se privent de la conversation d'autrui et se réduisent à une vie solitaire. »

On a beaucoup écrit sur le scorbut, sur ses causes, sur ses ravages et sur les moyens de s'en préserver ou de s'en guérir; à la fin de ces brillantes et profondes théories, soutenues et développées par nos

premiers médecins de la marine de l'État, reparaît toujours le même axiome de guérison :

« Terre et vivres frais. »

Double remède qu'il est parfois impossible de se procurer.

La *terre?*... Nous étions à trois cents lieues de la plus proche.

Les *vivres frais?*... Il n'y en avait plus un atome sur notre navire.

Le capitaine, seul maître à bord après Dieu, ne voulait point, d'ailleurs, nous conduire encore à terre. Il exploitait impitoyablement, à la recherche des baleines et des cachalots, les forces défaillantes de son équipage.

Le changement de température activa les progrès du mal, et le nombre des malades augmenta avec le froid, car, dans l'océan Pacifique, les mois de mars et d'avril sont les deux premiers mois d'hiver.

Ce fut le cuisinier qui débuta dans la voie sinistre; ce fut chez lui, le premier, que je reconnus les signes incontestables du scorbut.

Enfin, le capitaine, voyant que, chaque jour, de nouveaux bras manquaient aux manœuvres, et que le pont du navire se transformait en un véritable promenoir d'infirmerie, résolut de clore la campagne du large et fit route vers San-Carlos de Chiloé.

Il était probable qu'avant d'atteindre le mouillage de Punta-Arena, nous serions forcés de coudre quelques-uns de nos camarades dans un sac de toile, et de les jeter à la mer.

Nos volailles et nos moutons n'étaient plus. Depuis longtemps, nous avions fêté la mort de notre dernier cochon avec la dernière lie fermentée de notre dernière barique. Notre ration de pommes de terre, cet antiscorbutique, vanté comme infaillible par les philanthropes du continent, était épuisée ; le café n'existait plus qu'à l'état de souvenir ; la caisse à thé montrait à nu les quatre feuilles de plomb qui tapissaient son intérieur, et surtout celle qui en faisait le fond ; les insectes s'étaient creusé des habitations dans nos légumes secs ; on mesurait pour chacun de nous, par jour, un litre d'eau fétide ; nos pipes,

veuves de tabac, étaient froides ; seule, la viande salée, demeurait abondante, immuable et entourée de biscuits pourris et verdoyants, et, je l'ai dit, nous étions éloignés de plus de trois cents lieues d'un port de relâche, avec le scorbut pour compagnon de voyage.

Si la mort nous arrête tous en chemin, qui en sera justiciable devant Dieu ?

L'homme de la spéculation, l'armateur; et, après l'armateur, l'homme qui lui obéit et nous commande, le capitaine.

Le vent était bon, le navire marchait bien; mais que les jours et les nuits s'écoulaient lentement !

Le visage blafard de nos malades se revêtit peu à peu d'une teinte de bronze; la flamme du regard s'éteignit, les dents tremblèrent dans leurs gencives putréfiées, les articulations s'emplirent de bourrelets et de nodosités, les jambes s'arquèrent, les os se ramollirent; personne ne pouvait plus se tenir cinq minutes debout; et, quand les plus malades voulaient

monter sur le pont pour y boire un peu de lumière et de grand air, jamais on ne leur tendait la main, car je voulais qu'ils essayassent d'escalader seuls l'échelle du capot, si rapide qu'elle fût. Ces mouvements, quoique difficiles et douloureux, leur étaient moins funestes qu'une immobilité continuelle. Sans cesse ils tournaient leurs yeux hébétés et jaunis vers le point de l'Océan où on leur disait qu'apparaîtrait bientôt la terre tant désirée, et, si quelque nuage immobile à la base du ciel se modelait comme une montagne, un tressaillement de joie agitait ces cadavres vivants, jusqu'à ce que la brise qui enflait les voiles du navire eût emporté le nuage dans les profondeurs de l'espace.

Je savais déjà que le scorbut agissait diversement sur le moral des malades; mais, là, j'eus la triste occasion de vérifier le fait par moi-même.

Chez les uns, la sensibilité, la mémoire, le jugement, sont anéantis. Ils ne distinguent plus l'injure d'avec la louange, ils semblent avoir perdu la conscience de leur position, le sentiment de leur être.

Ceux-là sont les moins malheureux.

Ils se décomposent, insouciants comme s'ils étaient déjà morts.

Chez d'autres, au contraire, jugement, mémoire et sensibilité se développent au plus haut degré. Ils pleurent, ils sourient, ils rêvent maîtresse, amis, patrie. Mais, en même temps, ils se sentent souffrir et mourir.

Nous avions avec nous un enfant de quinze ans, un mousse sans aucune intelligence. Ce vaurien du bord, le collègue de Pascareau enfin, frappé par le scorbut, dépérissait rapidement.

Un soir, je veillais près de son grabat, craignant qu'il ne trépassât dans le délire d'un violent accès de fièvre.

Or, il advint que son matelot, son camarade d'ordinaire, eut besoin d'ouvrir son coffre pour me donner du linge que je lui demandais.

Ce matelot mit d'abord la main sur un chiffon de papier.

— Tiens, dit-il, voilà une lettre de sa grand'-mère.

Un voisin aurait eu de la peine à entendre ces mots prononcés à voix basse; mais le mousse en délire les entendit, souleva la tête et s'écria :

— Une lettre de ma grand'mère ?... Oh ! donnez-la-moi, donnez-la-moi !

Le matelot la lui donna ; mais vainement le malade essaya-t-il de la déchiffrer.

Alors, il me pria de la lire à haute voix.

J'obéis, croyant obéir à la volonté dernière d'un mourant.

L'enfant pleura en m'écoutant.

Lorsque j'eus fini, il pleura encore, et enfin s'endormit en sanglotant.

De toute la nuit, qu'il passa sans se réveiller, il n'eut ni fièvre ni délire.

Le lendemain, le délire et la fièvre revinrent.

Je ne savais plus quel remède employer ; j'avais usé de tout ce que m'offrait la pharmacie du bord.

J'eus une inspiration : je recommençai à lui lire tout haut la lettre de sa grand'mère.

L'enfant pleura encore comme il avait pleuré la veille, et de nouveau s'endormit d'un sommeil tranquille.

J'avais trouvé le fébrifuge, et je l'employai avec succès jusqu'à notre arrivée au mouillage, chaque fois qu'il eut un accès de fièvre.

Je crois lui avoir ainsi sauvé la vie avec cette lettre, qu'un navire venant du Havre lui apportait quelques mois auparavant, et qu'il jetait au fond de son coffre sans se donner la peine de la lire.

On lui recommandait, dans cette missive naïve et touchante, d'être sage, bon marin, et de faire des économies, afin de pouvoir habiller de neuf sa jeune sœur, qui attendait son retour pour se présenter à la première communion.

La bonne grand'mère ajoutait qu'elle avait, à son intention, offert un cierge à Notre-Dame-de-Grâce, d'Honfleur!

Par malheur, tout le monde ne devait point, à bord, s'en tirer aussi heureusement que ce mousse.

La maladie faisait chaque jour des progrès effrayants, et les moins écloppés d'entre nous avaient les dents branlantes et les gencives en décomposition. J'ai vu plusieurs fois des canines sur le point de tomber, tant elles étaient déchaussées ; un de nos hommes arracha deux des siennes et me les présenta dans le creux de sa main ; mais je lui fis aussitôt ouvrir la bouche et les replaçai dans leurs alvéoles, les replantant en quelque sorte plus solidement qu'elles n'étaient auparavant, et lui recommandant de ne plus les laisser tomber, mais, au contraire, de peser de temps en temps sur elles avec le doigt. C'était d'autant plus facile que ces deux canines étaient celles de la mâchoire inférieure.

Grâce à cette ordonnance, suivie à la lettre, j'obtins un succès complet, auquel ne voudraient probablement pas croire MM. les dentistes. Si bien que, plus tard, quand toute influence scorbutique eut disparu, les dents se maintinrent aussi solides que si jamais elles n'avaient eu l'idée de faire un voyage au long cours dans la main de leur propriétaire.

On comprend qu'avec de pareilles dents il nous était impossible de mastiquer le biscuit; il fallait préalablement le faire tremper dans l'eau pour le ramollir, et l'eau était visqueuse et nauséabonde, ayant déjà passé par une période de putréfaction.

Or, ce biscuit trempé nous semblait encore trop dur, et l'on fabriquait de la turlutine.

Qu'est-ce que la turlutine?

Ah! vous ne savez pas cela, cher lecteur! Dieu vous garde de le savoir jamais que par la description que je vais vous en donner.

La turlutine, c'est une épaisse bouillie de biscuit pilé et assaisonné, non pas avec du beurre (les barils de beurre étaient vides depuis longtemps), mais avec la graisse qui surnage dans la chaudière où cuisent les viandes salées de bœuf et de porc. Cette bouillie était si compacte, qu'une cuillère pouvait s'y mâter sans tomber au roulis.

Une telle alimentation activait les progrès du scorbut. Une pomme de terre, une seule, eût valu son pesant d'or; je l'eusse partagée entre nous tous, oui,

partagée; j'eusse râpé sa chair crue avec la pointe de mon couteau; chacun en eût reçu gros comme un pois, chacun eût frictionné ses gencives avec ce topique âcre, mais bienfaisant.

De vieux pêcheurs américains m'ont souvent raconté les merveilleux effets de la pomme de terre crue employée comme médicament. Hélas ! il m'était impossible de vérifier leurs assertions ! Mais pourquoi auraient-ils menti ? Les ressources de la nature sont infinies, et cet axiome : « Aux grands maux les grands remèdes, » est loin d'être toujours vrai.

Autre privation, privation terrible pour des marins : le tabac allait manquer, et le tabac est un antiscorbutique, non pas quand le scorbut s'est développé, mais comme préservatif. A peine nous en restait-il encore quelques tablettes, et le progrès du mal tenait surtout à l'économie avec laquelle, depuis un mois, on avait été forcé de le distribuer.

Je dis qu'il ne nous en restait plus que quelques tablettes; car, en mer, on ne s'approvisionne point

de tabac tout haché comme celui que vend la Régie, mais de tabac en carotte, en figue, en tablette enfin.

Ces tablettes sont grosses comme des tablettes de chocolat.

Les priseurs les râpent, les chiqueurs les coupent en petits morceaux, les fumeurs les taillent menu et frisent les copeaux en les frottant dans leurs mains avant de bourrer la pipe.

Les appareils masticatoires étaient en si mauvais état, que, pour diminuer le travail des molaires, on laissait le tabac se ramollir longtemps dans la salive.

Puis, pour tirer tout le parti possible du peu de tabac qui lui restait encore, le chiqueur faisait sécher sa chique au soleil; puis, séchée, hachée et frisée, elle remplissait le fourneau de sa pipe et donnait encore un instant de bonheur, d'espérance et d'oubli.

Pardon du détail, cher lecteur, et, surtout, chère lectrice.

Il faut avoir été marin, et marin baleinier, pour savoir tout ce que valent une chique de tabac et une pomme de terre crue.

Nous n'avions donc à bord ni vin, ni eau-de-vie, ni thé, ni café, ni même de bière.

Cette bière, ou plutôt cette boisson, ce breuvage, ce liquide que les Anglais et les Américains ont inventé et qu'ils appellent *spruebeer*, se fabrique à bord par les mains du cook.

Un tonneau à moitié plein d'eau, et qu'on achève de remplir avec une décoction de houblon dans laquelle ont été délayées de la mélasse et une espèce de résine brune, liquide et amère, extraite des baies d'une certaine espèce de sapins communs dans nos Pyrénées et dans les forêts de l'Amérique du Nord, voilà la recette.

Ce n'est pas difficile, comme on voit; il est vrai que le produit n'est pas bon.

Eh bien, cette affreuse boisson, affreuse quand notre eau était pure, quand le thé et le café abondaient, et dont, depuis les jours de disette, nous

avions appris à attendre avec impatience la distribution hebdomadaire, eh bien, cette affreuse boisson, elle avait fini par manquer à son tour, et la disette était telle, que nous la regrettions.

Au reste, le cook avait abandonné la direction de ses chaudières.

Ce malheureux était cependant celui de nous qui avait le moins souffert pendant cette longue campagne, puisqu'il avait pu choisir pour lui les meilleurs morceaux, se fabriquer des petits plats et réchauffer sa précieuse personne au feu de la cuisine, tandis que le froid nous engourdissait aux environs du pôle; sans compter qu'il passait bien tièdement dans son lit les heures de quart de nuit que les autres passaient sur le pont.

Ce malheureux, dis-je, tomba dans une décomposition complète.

Nous eussions compati à son sort, nous eussions tenté de soulager ses maux, nous nous fussions attendris sur ses souffrances, si la maladie ne nous eût pas rendus égoïstes, froids et insensibles. C'est

alors que, sans verser une larme, on verrait mourir père, mère, frère, amante, époux, amis.

C'est non-seulement le corps, mais le cœur lui-même qui est attaqué du scorbut.

Puis, d'ailleurs, les matelots se disaient tout bas que le cook n'avait que ce qu'il méritait, et que c'était bien le moins, puisqu'il était la cause du fléau, que le fléau pesât sur lui (1).

Le pauvre cook n'avait pas seulement les os des membres ramollis et cintrés, mais encore son ventre était si démesurément tendu, ballonné, grossi, qu'il faisait hernie au travers de son pantalon de cotonnade bleue. Sa poitrine, aplatie, affaissée sur elle-même, était zébrée de lignes verdâtres, au-dessous de chaque côte; on aurait dit les brandebourgs d'une redingote polonaise. La bouffissure de sa face oblitérait ses yeux; sa langue gonflée outre-passait les lèvres; il ne pouvait plus rien avaler, ni solides ni liquides; il n'avait même pas la force de râler : il

(1) On saura plus loin pourquoi.

gisait sur son grabat, masse infecte et inerte; il allait trépasser.

Nous en étions à de notre agonie, quand, un jour, nous découvrîmes un navire courant vers le nord. Grande joie, on le comprend; notre capitaine manœuvra afin de lui couper la route, et hissa le pavillon à la corne d'artimon. Le navire devait nous voir de même que nous le voyions, et cependant il ne répondit point à notre signal, et cependant il eut l'air de ne pas nous apercevoir; bien plus, il eut l'air de vouloir nous éviter en portant au sud-est.

Alors, notre pavillon fut hissé et halé bas, successivement au mât de misaine. C'était demander assistance, c'était crier : « Au secours! » c'était annoncer que nous étions en détresse.

Malgré tout cela, il continua sa course et disparut bientôt.

Un boisseau de pommes de terre, une volaille pour faire du bouillon, une bouteille d'eau-de-vie eussent fait tant de bien à nos pauvres malades!

Nous avions autrefois secouru des malheureux en mer, nous !

Pourquoi donc nous abandonnait-on aujourd'hui ?

Nous envoyâmes un million de malédictions au capitaine de cet impitoyable navire, et il fut décidé qu'il était Anglais.

Sept hommes de l'équipage avaient encore assez de force pour manœuvrer le bâtiment. Enfin, vers le déclin d'une belle journée, on crie : « Terre ! terre ! »

A ce cri, les moribonds, qui n'avaient pas encore perdu toute sensibilité, sortent de leur torpeur habituelle, viennent s'accouder sur les pavois, et leurs narines se dilatent convulsivement pour respirer l'odeur de cette terre qu'ils ne voient pas encore de leurs yeux affaiblis.

Ils accusent la vigie de mensonge.

Mais la vigie fait serment que la terre est bien là, à l'est, dans la direction du navire.

En effet, bientôt la mer perdit sa teinte profondé-

ment bleue et devint verte ; des paquets de goëmons passèrent le long du bord ; les agonisants ne doutèrent plus et ils saluèrent ces misérables herbes avec de folles acclamations. Je compris alors que l'on pouvait mourir de joie !

Il était trop tard pour entrer dans la baie : nous nous en éloignâmes, afin d'attendre le jour au large.

Mais voilà que, pendant la nuit, un terrible coup de vent du sud-ouest nous reietté vers le nord et dure trois jours.

Trois jours, entendez-vous ! et nous avions déjà touché au port.

Mon Dieu ! je me souviendrai toujours des craintes qui nous torturaient, et que nous nous dissimulions les uns aux autres, avec un sourire forcé et un vernis de sang-froid sur le visage, pendant ces trois jours d'ouragan.

A force de louvoyer, nous évitâmes le naufrage sur la côte de Chiloé ; mais il était temps ! il y eut un moment où le capitaine me dit tout bas :

— Il faut le mouillage ou le naufrage, docteur ; il n'y a plus moyen de reculer.

Et c'était au naufrage que nous étions ou que, du moins, nous paraissions destinés : nous nous trouvâmes un instant à une centaine de mètres des rochers, et le navire, ne pouvant porter que son petit foc et son grand hunier au bas ris, s'en allait en dérive.

Que faire ? quel sauvetage espérer, avec des hommes terrassés par la maladie? Nous n'étions plus que sept ayant un peu de vigueur dans les poignets.

La mer était si haute, que l'écume de ses vagues dominait notre couronnement, et, quand le navire, après avoir traversé une de ces vallées creusées entre deux lames, remontait sur la pente d'une autre lame, le flot embarquait par-dessus les pavois et bondissait sur le tillac.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que, marée, vent et courant, tout nous était contraire et portait à la côte.

Partout, à quelques mètres de nous, nous entre-

voyions des rochers à fleur d'eau qui semblaient mugir et se plaindre sous les coups de la vague, et demander, les *bons charpentiers* qu'ils étaient, à travailler la carcasse de notre bâtiment.

Cependant restait un espoir : à un moment donné, la grande terre devait nous abriter. En effet, en louvoyant à trois mètres des brisants, nous dépassâmes un cap placé là comme un brise-lames, et nous nous préparâmes à laisser tomber l'ancre.

Nous étions sauvés.

Oh ! quelle sensation nous éprouvâmes alors ! On eût dit que c'était la première fois que nous échappions à un danger de mort : être assourdi depuis trois jours par les hurlements de la mer et les mugissements de la tempête ; être poursuivi depuis trois semaines par les plaintes de trente pauvres martyrs que l'on se sent impuissant à soulager, et tout à coup, sans quitter le tillac de son navire, ne plus entendre la mer qui déferle, la tempête qui gronde et voir sourire ceux qui gémissaient !

Ainsi, demain, nos malades auront de l'eau fraîche,

du poisson frais, des pommes de terre, ces pommes de terre si enviées, des légumes, et, de plus, le bienfaisant cochléaria, que j'irai cueillir moi-même, près de ce ruisseau que je vois là-bas descendre de la montagne, et qui brille au soleil comme un fil d'argent.

Puis, dans quinze jours, bien portants, bien ravitaillés, nous recommencerons la pêche.

Il est vrai que la terre devant laquelle nous sommes mouillés est nue et désolée; mais c'est un véritable paradis pour des yeux qui n'ont vu que la mer depuis trois grands mois.

Maintenant, il me reste une crainte, c'est que l'odeur seule de la côte ne réagisse trop fortement sur nos malades. J'ai entendu dire que le scorbutique qui descend trop tôt sur le rivage tombe parfois dans un accès mortel de délire. Aussi, par précaution, je fais consigner tout le monde à bord.

Demain, ceux qui pourront marcher viendront avec moi, et je veillerai à ce qu'ils ne touchent la terre qu'avec les précautions les plus sévères.

En attendant, pour les habituer aux émanations

du rivage, j'invite le capitaine à aller, avec deux hommes, deux des plus robustes, deux des mieux conservés, au fond de la baie, et à remplir sa pirogue de terre, de bonne terre fraîche et humide, que j'éparpillerai autour des couchettes de mes hommes les plus malades.

Cela vous paraît étrange. Mais, si vous saviez comme elle sent bon, cette terre que l'on n'a pas foulée du pied depuis si longtemps ! elle redonne l'espoir, rien qu'à la voir de loin, la vie, rien qu'à la flairer, et l'on oublie que l'on pourrira un jour enseveli dans son sein.

Je restai un instant à reconnaître cette côte devant laquelle j'avais déjà croisé tant de fois. A travers les éclaircies de la tempête qui allait se calmant, je distinguai bientôt les montagnes appelées les mamelles d'Huchupulli et le cap nord de la péninsule de Lucayes. En l'absence du capitaine, déjà parti avec les élus de son choix, le second gouvernait droit sur les *Faralones* de Carelmapu, et je remerciai Dieu de ce qu'il permettait que, malgré nos souffrances, nous arri-

vassions tous vivants au mouillage de *Punta de Arenas*.

Je me souvins alors de notre pauvre cook, que je ne voyais point au milieu de tous ces spectres qui ayaient quitté leurs cadres pour contempler d'un œil avide cette terre bienfaisante. Éprouvant par moi-même ce que la seule vue de la côte peut donner de soulagement, j'ordonnai qu'on l'allât prendre dans son lit et qu'on l'apportât sur le pont. Mais aussitôt on m'appelle à grands cris à l'avant du navire. Je cours aussi vite que je puis courir, c'est-à-dire que je me traîne au poste des matelots, je descends, je me penche sur la couchette du cook...

Plus de respiration; il était mort; mort depuis un quart d'heure à peu près, car il était encore chaud; mort au moment où, par une espèce de miracle du Seigneur, le reste de l'équipage était sauvé; mort, sans avoir vu la terre et en entendant, à travers les éblouissements de l'agonie, les cris de joie de ceux qui la voyaient! A ton tour, pauvre cook, prends place dans l'embarcation du capitaine; toi aussi,

tu auras les honneurs du pavillon de la France!

Que mes lecteurs me pardonnent cette digression; mais j'ai voulu, moi aussi, ajouter une page au recueil de ces sombres légendes que les matelots de quart se racontent la nuit, couchés ou assis près du grand panneau.

A propos, il va sans dire que le cook seul mourut, et qu'au bout de quinze jours l'équipage, parfaitement guéri, se remettait en mer.

Revenons à *l'Asia* et aux futurs malheurs dont nous menaçait l'apparition du pauvre Trélot.

XIII

LE CAPITAINE PERDU

Le lendemain du jour où l'ombre du pauvre Trélot, qui a donné lieu à cette digression, nous apparut, était le 10 avril.

En nous éveillant, nous nous trouvâmes, grâce au vent, remontés au nord, et nous avions une trentaine de baleines en vue.

Nous les chassâmes pendant toute la journée sans pouvoir en harponner une seule, et nos matelots se consolèrent en disant : « Poisson d'avril. »

Vers le soir, un navire du Havre, *le Gange*, nous accosta ; il allait faire route pour France, chargé de deux mille quatre cents barriques d'huile.

Avec la permission du capitaine, je fis mettre une embarcation à la mer, et j'allai à bord du *Gange* porter mes lettres.

Le hasard fit que j'y rencontrai un de mes anciens camarades de l'École de médecine de Rochefort; nous échangeâmes des livres, bonne fortune pour l'un et pour l'autre, avec promesse de nous les rendre dans l'autre monde, si nous y étions engagés sur le même bord.

Nous nous quittâmes à huit heures; nous ne nous sommes jamais revus depuis, et nous ne nous reverrons probablement qu'au rendez-vous général.

Le lendemain, rien de nouveau; c'est une phrase qu'en mer on écrit souvent sur son journal de voyage: — 44° latitude et 174° longitude ouest; la température s'adoucit, et le thermomètre marque 15 degrés centigrades.

Le 12 avril, la mer se conserva belle, mais la journée se passa sans que nous vissions ni une baleine, ni un navire; on louvoie, on guette.

Le lendemain, navire en vue, — pavillon améri-

cain, — c'était *le Good-Return* de New-Bedfort. Il avait deux mille barils d'huile à bord et trente mois de mer.

L'équipage était attaqué du scorbut. J'allai à bord pour donner quelques soins aux malades et leur porter deux poules maigres, dernières survivantes de la cargaison que nous avions prises en partant d'Hobart-Town.

Le lendemain 13, calme plat, mais de mauvais augure; — un de ces calmes qui vous font la grimace derrière leur masque de bonhomie. — Le soleil se coucha dans un horizon de sang, et l'orage qui grondait au loin s'approcha rapidement.

Les 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, tempête, — mais tempête infernale, et chacun de dire que c'est l'ombre du pauvre Trélot qui nous vaut cela.

Le navire danse pendant ces sept jours presqu'à sec de toile, et se tient à peine debout à la lame avec la barre dessous et le petit foc. Les vagues nous secouent d'une si rude façon, que, moi qui navigue depuis six ans, j'en ai le mal de mer; ce qui me con-

sole, si quelque chose peut consoler du mal de mer; c'est que je ne suis pas seul à en souffrir. Les plus vieux matelots n'ont plus le cœur de mâcher du tabac.

Qu'ai-je fait pendant cette longue semaine? Je me suis traîné de mon cadre à l'écoutille et de l'écoutille à mon cadre. Voilà tout! J'ai maudit la mer, j'ai maudit mon sort, j'ai juré que je ne m'embarquerais jamais, si j'avais le bonheur de remettre le pied sur la terre ferme.

Puis j'ai souri; j'ai rallumé ma pipe aussitôt que l'embellie est revenue, et mon serment s'en est allé en fumée.

Le 21, trois navires en vue et bon nombre de baleines; mais la houle était encore trop forte pour oser mettre des pirogues à la mer.

Le 22, nous communiquons avec le navire *le Rubens*, du Havre, et *le Jonas*, de Nantes.

Le 23, brume épaisse et calme plat; dans la nuit et vers une heure du matin, nous sommes réveillés par des bruits de souffle, et le frôlement sourd et

prolongé d'une bande innombrable de cachalots qui passent dans les eaux du navire. C est une musique bizarre qu'on n'oublie pas, je vous en réponds, quand une fois on l'a entendue.

Quel beau spectacle cela ferait si le temps était clair et la mer phosphorescente comme pendant les nuits d'été.

Le 24, un lambeau de vieux ciel bleu reparaît, mais des banquises de brouillard apportées et remportées par la brise nous entourent à chaque instant. Le capitaine Jay se rend, pour se distraire, à bord d'un navire américain qui, depuis le matin, marche de conserve avec nous.

Il est dix heures, le temps est clair ; mais à peine le capitaine nous a-t-il quittés, que le brouillard, comme s'il n'avait attendu que cela, fond sur nous et nous enveloppe d'une zone de vapeur.

Les navires en profitent naturellement pour se perdre de vue.

On espère que la brume va disparaître.

Une heure, deux heures, trois heures se passent

dans cette attente, et la brume, au lieu de s'envoler, s'épaissit de plus en plus.

Au milieu de cette brume, on sent fraîchir la brise; mais nous restons immobiles avec le grand hunier sur le mât, afin de ne pas nous éloigner de notre conserve.

Cependant, malgré tous nos efforts pour demeurer à la même place, nous dérivons ; on s'en aperçoit au mouvement relatif d'un tronc d'arbre à moitié pourri qui flotte dans nos eaux; c'est une preuve que nous ne sommes pas éloignés de terre, ou bien dans une ligne indépendante du grand courant qui sort du détroit de Foveaux, entre l'île Tavaï-Pounamou et l'île Stewart.

Il va sans dire que l'opinion de l'équipage est qu'on ne reverra jamais le capitaine, et que c'est son ami Trélot qui le retient dans l'autre monde, lui, le canot et les canotiers.

Seulement, il faut s'en assurer en rejoignant *le Montano;* c'est le nom du bâtiment américain.

Mais comment y arriver?

Quand nous l'avons perdu de vue, il nous restait par la hanche de tribord ; s'il n'a pas fait plus de toile que nous, il doit s'y trouver encore, à moins pourtant que ses formes et son chargement ne lui donnent une dérive plus forte ou plus faible que la nôtre.

Sur cette possibilité, le chef de la seconde pirogue, auquel, en l'absence du capitaine, revient de droit le commandement du navire, M. Leflem fait virer de bord, et court pendant dix minutes dans la direction présumée du *Montano*.

Pendant que l'on tirait cette bordée, tout ce qui, à bord, peut faire un bruit quelconque, est mis en réquisition ; le vieux canon rouillé, relégué d'ordinaire sous les bittes du beaupré, allonge sa gueule en dehors du sabord de chasse, et tonne de cinq minutes en cinq minutes. Les vingt-cinq mousquets d'armement font des décharges incessantes. Dix hommes frappent à coup de maillet et de bûche sur des barriques vides ; d'autres hurlent en cœur de toute la force de leurs poumons et sifflent comme

une bande de merles de la Nouvelle-Zélande.

Je prends le grand porte-voix de trois mètres de longueur, et, appliquant son large pavillon à la surface de l'eau, je braille, je hurle, je mugis, jusqu'à ce que la respiration me manque; puis alors je me jette sur la cloche, que je sonne de toute la force de mon bras... Quasimodo ne faisait pas mieux.

Puis, de temps en temps, sur un signe de M. Leflem, le tapage infernal cesse comme par magie, il se fait un grand silence, et on écoute attentivement, penchés en dehors du navire...

Chut! un bruit sourd et lointain nous arrive!

C'est *le Montano*, sans doute, qui répond.

Non.

Silence encore.

Ce n'est que le bruit fait par nous, qui, parti de chez nous, ricoche à la surface de la mer, jusqu'à ce qu'une bande de brouillard plus épaisse se dresse devant la commune muraille, lui résiste et nous le renvoie en écho.

Nous sommes tristes; non pas que tout le monde

partage cette superstition, que Trélot a emporté le capitaine et ses six rameurs; mais supposons que les choses se soient passées naturellement; que le capitaine et ses hommes, restés à bord du *Montano*, où nous l'avons vu monter, s'y trouvent en sûreté, et qu'ils n'aient pas commis l'imprudence de vouloir nous rejoindre au milieu de la brume. Si nous sommes séparés du *Montano*, si nous ne le retrouvons plus, la réussite de notre voyage est singulièrement compromise. Six hommes de moins à bord d'un navire qui n'a que trente-six hommes d'équipage, et qui ne possède encore que son demi-chargement d'huile, c'est une perte irréparable. Surtout lorsque, avec ces six hommes, se trouve un capitaine comme le nôtre, vaillant, habile, et actif baleinier.

Leflem prend un parti décisif : il nous annonce qu'il va stationner pendant quarante-huit heures dans ces parages, et que, si *le Montano* ne reparaît pas, il fera route pour la Nouvelle-Zélande.

Le capitaine s'y fera sans doute conduire, et nous le rejoindrons au port Cooper, que, dans ses con-

versations, il nous a souvent désigné comme station d'hivernage.

Sur ces entrefaites, la nuit vient ; on allume tous les fourneaux, on fait brûler de l'huile dans les chaudières, et les flammes de ce punch s'élèvent presque aussi haut que la vergue de misaine.

Et puis le canon, les mousquets, les barriques, le porte-voix, les hurlements, les sifflets, la cloche recommencent à effaroucher les baleines à trois quarts de lieue à la ronde.

En même temps, nous tenons la cape, tout en manœuvrant cependant de manière à corriger la dérive.

Déjà on a consommé un baril de poudre.

J'ai pâli, j'ai frissonné quand on a retiré ce baril de poudre de la cachette où on l'avait placé au départ du Havre ; imaginez-vous qu'il était enfermé sous mon cadre, et séparé de mon matelas par une simple toile formant le fond de mon lit.

Je l'ignorais ; et, Jean-Bart sans le savoir, je fumais tranquillement ma pipe depuis dix-huit mois sur un volcan inconnu.

Non pas une étincelle, mais mille étincelles, un papier flamboyant, non pas une fois, mais cent fois, pouvaient tomber en tournoyant sous mon cadre et allumer un commencement d'incendie; — ce qui arrive souvent à bord, quand le navire est bercé par la lame et que le courant d'air, passant du capot de la chambre aux fenêtres de l'arrière, fait sans cesse vaciller la mèche de nos lampes à roulis... Alors tout le bâtiment sautait. On eut d'abord beaucoup de peine à retrouver ce malheureux baril de poudre, qui, par prudence, surtout à bord des bâtiments baleiniers, où il y a presque toujours du feu sur le pont et dans l'entre-pont, aurait dû être amarré dans la hune d'artimon, ou bien relégué dans le fond du *cul-de-lampe*. Bizarre coïncidence! quelques années plus tard, *l'Asia* a péri par l'explosion d'un baril de poudre placé dans le cul-de-lampe.

L'équipage entier passa la nuit sur le pont, et M. Pastille, ce même marin dont la négligence avait failli nous jouer un si vilain tour lors de l'atterrissage

des îles Auckland, fut placé à califourchon sur l'extrémité du boute-hors du grand foc.

Tout à coup, sa voix grêle mais stridente, retentit en sifflant au milieu du tapage infernal que nous faisions à bord.

— Navire ! navire ! navire ! s'écria-t-il.

— Où cela ? demandèrent toutes les voix, en même temps que le silence le plus complet s'établissait à bord.

— Un quart au vent à nous !

— Hourra ! hourra ! hourra ! répondit tout l'équipage.

Car, au même instant, tous les yeux s'étaient fixés dans la direction indiquée; nous apercevions des fanaux qui montaient et descendaient rapidement, sans doute à l'aide de drisses groupées à l'extrémité des vergues; puis un tintement de cloche répondait au tintement de la nôtre.

C'était bien *le Montano*; sa grande masse noire, plus noire que la nuit, apparut bientôt à quelques brasses dans le vent, et, un instant après, nos compa-

gnons sautaient à bord, et l'on s'embrassait comme si l'on ne s'était pas vu depuis longues années.

Une distribution extraordinaire de bouyarrons de tafia arrosa l'heureux retour du capitaine, et *l'Asia*, ayant fait un signe d'adieu au *Montano*, se couvrit de toile et reprit sa route vers le nord.

XIV

LA NOUVELLE-ZELANDE

Voici la péninsule de Banck, où nous passerons l'hiver, au fond d'une baie, en guettant les baleines mères qui fréquentent le rivage.

La péninsule de Banck, que Cook lui-même prenait pour une île, est un immense pâté de terre, moitié plaines, moitié montagnes, entrecoupé de vallées, dentelé par des baies nombreuses, assez boisé, et relié, par une étroite bande de sable, à Tavaï-Pounamou, la grande île sud de la Nouvelle-Zélande.

Les Anglais, au mépris des droits acquis, se sont emparés de cette péninsule et y ont fondé la colo-

nie de Canterbury, dont la prospérité rivalisera bientôt avec celle des établissements d'Ika-na-ma-vi, île nord, où s'élèvent déjà des cités peuplées de cinq à dix mille habitants, telles que Auckland, port Nicholson, Vangaroa-Kororarèka, etc.

Nous aurons occasion de reparler de cette affaire, qui méritait d'avoir un bien autre retentissement que celle de Pritchard.

Le 30 avril, au point du jour, le cri : « Terre! » appelle tout le monde sur le pont. Le ciel est si pur, qu'à trente lieues de distance, nous reconnaissons les sommets neigeux de cette chaîne de montagnes qui domine la péninsule, et qui court du sud au nord presque parallèlement aux Cordillères de l'Amérique méridionale.

Dix-huits cents lieues séparent ces deux grandes poutres de la charpente du globe. L'Océan a respecté la base des Andes et submergé presque entièrement celle des Kaikaldas de la Nouvelle-Zélande. De Montévidéo à Mendoza, c'est-à-dire du rivage de l'Atlantique au pied des Andes, on compte plus de quatre

cents lieues ; c'est à peine si, dans sa plus grande largeur, la Nouvelle-Zélande, en compte cinquante ou soixante.

Nous avançons sous l'impulsion d'une jolie brise qui nous pousse grand largue. Dès midi, la vigie signale la pointe de rochers derrière laquelle s'ouvre la petite baie de Martha et Pireka, que s'empressent d'occuper les pêcheurs arrivant les premiers à l'hivernage. Nous laissons à gauche une échancrure de la côte, qui indique l'entrée du port d'Alharoa, et nous dépassons les criques de Pahatoupa, de Wakarimoa, de Kokarouroù, de Putakolo, la baie de Boue et le cap du Caïman, pour traverser, dans la direction du ouest-nord-ouest, le grand golfe de Pegasus, et nous tenir prêts à jeter l'ancre demain, au point du jour, dans le petit havre d'Oéteta, ce cabinet particulier du port Cooper.

Le soir, la brise tombe, et nous mettons en panne au soleil couchant. Je compte cette journée au nombre de mes plus belles journées de mer ; tout était gai, joyeux, riant dans l'air, dans le ciel, dans

la ronde brise de nord-est, dans l'aspect de cette terre nouvelle dont les mornes grandissaient et verdissaient d'heure en heure. Pendant une partie de cette journée, assis sur la dôme de *l'Asia*, j'ai pêché à la ligne de grands poissons très-goulus qui avalaient avec délices des hameçons amorcés d'un morceau de chemise de laine rouge. Cet hameçon, sans plomb de sonde, sautillait, entraîné dans le sillage du bâtiment, et les *sabres* — nos matelots appelaient ainsi ces poissons, plats et longs de plus d'un mètre, — s'élançaient à sa poursuite. Ces sabres, que j'avais déjà vus, pris et mangés sur la côte de Chili, appartiennent, je crois, à la famille des *characins odoës*, et leur chair a beaucoup d'analogie avec celle du brochet.

Aussitôt les voiles serrées, les matelots jetèrent les lignes de fond, et les morues affluèrent sur le pont. Ces morues, plus petites que celles de Terre-Neuve, avaient les écailles du dos très-rosées et se rapprochaient beaucoup de ce qu'on appelle en Europe le lieu.

Tout nous annonce que les atterrissages sont riches en poisson. Tant mieux, le régime de l'hivernage nous consolera de celui de la haute mer.

Ainsi donc, demain, je mettrai le pied sur la terre du *phormium tenax*, ce chanvre plus soyeux que la soie; demain, je verrai ces charmants cannibales qui boivent le sang de l'homme comme nous buvons le vin! Et, rêvant aventures, guets-à-pens et combats, j'oublie qu'il est temps d'aller dormir.

Il est vrai que j'écoute la suite d'une longue discussion qui vient de s'élever entre nos matelots.

Sur le plus haut piton de la chaîne de montagnes qui s'étend devant nous, il y a un petit nuage blanc de la grosseur et de la forme d'un ballon; un nuage isolé, perdu dans le désert du ciel.

Or, le premier qui l'avait vu, ou plutôt qui y avait fait attention, c'est le père Marsouin.

— Qu'est-ce que le père Marsouin?

Ah! c'est vrai, vous ne le connaissez pas.

Le père Marsouin est le doyen de nos matelots, l'oracle du bord et du mauvais temps.

Or, en voyant le nuage, il a secoué la tête.

— Qu'avez-vous, père Marsouin? lui ai-je demandé.

— Vous voyez bien ce nuage, major?

— Oui.

— Eh bien, je ne vous dis que cela.

Et il a coupé à sa carotte une chique grosse comme une noix, se l'est introduite dans le côté gauche de la bouche, et a commencé philosophiquement sa mastication.

Alors une discussion, comme je le disais, s'est élevée à propos du petit nuage.

Pour les uns, c'était un signe infaillible de beau temps, d'autant plus que la lune brillait sans halo, et qu'il était, par conséquent, injuste d'appliquer à la présente circonstance le quatrain météorologique :

Charme à la lune
Ne casse pas mât d'hune,
Mais va les ébranlant
Bien souvent.

Pour d'autres, — et à la tête de ces pessimistes

était le père Marsouin, qui, le premier, avait émis cette opinion, le nuage ne présageait rien de bon, et ils racontaient des histoires de *grains blancs* des tropiques et des pamperas de la Plata, terribles ouragans que rien n'annonce à l'avance, sinon quelques petites nuées floconneuses tout à fait dans le genre de celle qui flottait alors au sommet de la montagne, et qui semblait voltiger là comme un albatros. La petite nuée grossit peu à peu, grossit encore, grossit toujours, non pas à l'instar de la boule de neige qui grossit par juxta-position, mais en vertu de la force d'expansion qui réside en elle-même; et tout à coup elle envahit le ciel et l'horizon, puis se déchire en mille endroits, sème les vents et la foudre, et soulève en montagnes d'écume la mer, qui, une heure auparavant, conservait les niveaux du calme.

Malheur au navire surpris par un pareil grain !

Voilà donc où on en était de la discussion, lorsque l'officier de quart cria :

— Pique huit.

Le mousse frappa sur la cloche les huit coups de minuit.

Il était l'heure de s'emboîter dans son cadre. Je m'acheminai donc vers ma cabine; mais ce fut, je l'avoue, à regret.

Je ne pouvais m'arracher au spectacle de cette mer calme et sans houle, sur laquelle notre *Asia* se balançait avec langueur. Je ne pouvais détourner les yeux de ce rivage où m'avaient conduit de mystérieuses influences. Il me semblait, maintenant que nous n'avancions plus vers lui, que c'était lui qui avançait vers nous. Et les falaises et les rochers prenaient sous les rayons de la lune des grandeurs incommensurables qui se confondaient avec celles des Alpes du sud et du Kaikaldas.

Je rentrai donc dans ma cabine, tout enchanté de la bonne journée qui m'attendait le lendemain; car il avait été décidé que, dès quatre heures du matin, on ferait route vers Océta.

J'avais si grande hâte de frapper du pied cette terre longtemps rêvée par moi dans mes aspirations vers

l'inconnu, que ce ne fut qu'une heure après m'être jeté sur mon lit que je parvins à m'endormir.

Mes yeux s'étaient donc fermés à grand'peine depuis quelques instants, et mon esprit commençait à voyager dans la grise contrée des songes, quand le bruit des pas de l'équipage courant sur le pont, et la voix de stentor du capitaine, commandant les manœuvres, me réveillèrent en sursaut. Un instant, je crus que *l'Asia*, comme aux îles Auckland, avait failli donner du nez sur un roc, et je m'élançai vers le capot de la chambre.

Tout était bien changé : la nuit n'était plus silencieuse, la mer n'était plus calme, le firmament n'était plus bleu... Le vent sifflait par tourbillons, les vagues étaient blanches d'écume, et de gros nuages noirs planaient sur notre mâture.

L'ouragan, descendu des gorges des Kaikaldas, s'épanchait furieux sur la baie de Pégase.

— Vite au large! au large! Force de voile, enfants! et hâtons-nous de gagner la pleine mer pour ne pas périr corps et biens sur les côtes escarpées du

nord-est, où pas un navire, pas une baie, pas une crique ne nous offre un abri, depuis Togolabo jusqu'au détroit de Cook.

Tandis que l'on chargeait le navire de toile, et que, lofant et gouvernant au plus près, nous nous éloignions de la péninsule, maître Marsouin, qui se rendait à la barre, se pencha vers moi, et, faisant de sa main un couvercle à sa bouche, jeta rapidement ces mots à mon oreille :

— Je vous l'avais bien dit, major.

Oui, c'est vrai, il me l'avait bien dit, le vieux loup de mer, et, cette fois, il ne s'était pas trompé.

J'avais oublié la phrase de maître Marsouin, et il venait de me la rappeler avec orgueil, car il prétendait avoir deviné la tempête.

Ainsi font les pilotes normands, quand on leur demande leur avis sur le temps à venir; ils choisissent un nuage entre tous les nuages, et le montrent mystérieusement du doigt en disant :

— Vous voyez bien ce chiffon, blanc, gris ou noir ?

— Oui.

— Eh bien, je ne vous en dis pas davantage.

Alors, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il tonne, ou que le beau temps continue, peu importe ; l'élasticité de la réponse, toute normande, n'a pas compromis leur réputation de sagacité.

Cette fois, au reste, le père Marsouin s'était expliqué plus clairement que ne font d'habitude ses confrères, et il ne s'était pas trompé; nous étions en pleine tempête.

Le soleil du 1er mai se lève, éclairant l'orient d'une teinte pâle et jaune, et, à mesure qu'il monte, ses rayons, que la poussière des vagues obscurcit, descendent vers la mer comme les haubans d'une mâture; les coups de tonnerre ricochent sur la côte, une pluie pesante et serrée tombe, le ciel et l'eau se confondent dans un même horizon, et Tavaï-Pounamou disparaît.

Notre but est de nous maintenir assez au large pour ne plus craindre que la dérive au nord et les raz de marée ne nous entraînent vers les rochers de

Lookers-Soons; — si nous laissions arriver en fuyant devant le temps, ce danger serait évité plus facilement encore; mais, après l'ouragan, nous nous retrouverions à une centaine de lieues des côtes, et il faudrait longtemps louvoyer pour rentrer dans la baie Pégase.

Malheureusement, nous ne pouvons lutter au plus près contre le vent; le mât du grand perroquet se brise, la misaine se déralingue, et il faut laisser arriver pour réparer les avaries.

Nous laissons donc arriver; mais, tandis que *l'Asia*, obéissant au gouvernail, décrit une portion de circonférence et présente carrément le flanc aux vagues, une masse d'eau escalade les parois, roule en mugissant sur le pont, et renverse tout sur son passage jusqu'à ce qu'elle se soit lentement écoulée par les dalots, les écubiers et sabords.

A midi, l'ouragan, dont la fureur ne cesse de s'accroître, change de physionomie. Les nuages ont fui, et le ciel se revêt d'un azur limpide, vif et sans tache; les flots, qui s'entre-choquent et se pulvérisent,

remplacent par une pluie ascendante la pluie qui tombait ce matin, et, comme par ironie, le soleil resplendit aussi beau que dans les plus beaux jours d'été.

Ce phénomène du ciel pur avec un brillant soleil pendant une tempête, n'est pas rare, et le vent ne souffle jamais si violemment que lorsqu'il traverse une atmosphère dépouillée de nuages.

La nuit fut longue, non-seulement pour moi, mais, je le déclare, pour les plus vieux matelots. L'ouragan, pendant cette nuit, atteignit son maximum d'intensité; toutes nos voiles furent défoncées, déchirées; le petit foc seul résista; deux hommes manœuvrèrent incessamment la barre du gouvernail; c'étaient les deux meilleurs timoniers du bord, et ils employèrent toute leur adresse, toute l'énergie de leurs bras pour maintenir dans sa route *l'Asia*, qui labourait péniblement la mer; les vagues, comme un troupeau de loups marins, nous poursuivaient à l'arrière et menaçaient de nous dévorer si le navire, faisant des embardées, eût ralenti sa course.

La phosphorescence de la mer était si grande, qu'on aurait cru qu'un incendie s'allumait dans notre sillage.

Les vagues flamboyaient comme un punch.

Au point du jour, un dernier coup de mer brisa la pirogue du capitaine; on avait rentré les autres.

Ce coup de mer fut le dernier soupir de la tempête, dernier soupir terrible, agonie pareille à celle de la baleine qui fleurit.

Puis, aussi soudainement qu'elle s'était élevée, la tempête s'apaisa, et, dès midi, l'on put enverguer de nouveaux huniers et une nouvelle misaine.

Le vent, quoiqu'il soufflât encore du sud-ouest, était maniable, et l'on rectifia la route.

XV

LES ILES CHATAM

A midi, on fit les calculs de latitude ; à deux heures, ceux de longitude. Où étions-nous? A vingt lieues, à trente lieues de la Nouvelle-Zélande, peut-être.

Non, non ! La dérive, les courants, les raz de marée nous avaient tellement drossés dans l'est, que l'archipel des îles Chatam ne devait pas se trouver à plus de trente milles sous le vent ; et, sans la brume qui chargeait l'horizon, on les découvrirait certainement du haut de la mâture.

Le capitaine hésita un moment s'il gouvernerait sur les îles Chatam, ou s'il mettrait le cap sur la péninsule de Bank.

Une baleine, deux baleines, trois baleines qui vinrent, joyeuses après l'orage, jouer, folâtrer autour du navire, firent taire ses irrésolutions. On arma en toute hâte les pirogues, et on prit chasse ; mais la nuit vint avant qu'aucune d'entre elles pût être frappée d'un coup de harpon.

Ordinairement, les navires baleiniers, une fois rendus sur les lieux de pêche, ne marchent pas pendant la nuit. Ils risqueraient, dans l'obscurité, de s'éloigner des parages où le poisson séjourne tant qu'il y trouve sa nourriture.

Or, les baleines auxquelles nous avions donné la chasse, nous paraissaient sérieusement occupées à pêcher leur souper. Il était donc probable que, le lendemain matin, elles seraient, sinon à la même place, du moins dans les environs.

Nous passâmes la nuit en panne.

Au point du jour, au lieu de crier : « Baleine ! » la vigie cria : « Terre ! » En effet, le courant nous avait rapprochés des îles Chatam.

Nous nous préparons alors à croiser autour de cet

archipel. Les baleines de la veille ne sont plus là ; mais peut-être les retrouverons-nous sur les bas-fonds de la côte.

Une brise qui s'élève par risée nous permet d'avancer vers la plus grande des îles, dans la direction du mouillage de Waï-Tangui.

Des souffles de baleine sont signalés, et nos canots prennent chasse, tandis que le navire louvoie sous petite voilure, à l'entrée d'une baie qui paraît avoir trois ou quatre milles de profondeur, sur autant de largeur.

Vers midi, un des cétacés que l'on poursuivait, est harponné et tué, et les pirogues le remorquent dans cette baie, où le navire ne tarde pas à mouiller le long de son cadavre.

Ce fut le capitaine Brougthon, compagnon de Vancouver, qui signala le premier ces terres, le 23 novembre 1791. Il jeta l'ancre au nord, dans une petite baie qu'il nomma la baie de l'Escarmouche, et prit possession de ces contrées au nom du roi de la Grande-Bretagne. L'île principale est située par les 43° 52′ de latitude méridionale, et 179° 14′ de longi-

tude ouest. Les montagnes de ces îles, qui atteignent à peine une hauteur de deux cent cinquante mètres, sont d'origine volcanique. On y trouve aussi des conglomérations de grès vert avec des coquilles brisées, et la plupart de ces dépôts sédimentaires sont antérieurs à l'épanchement des rochers pyrogènes.

Ce groupe, indifféremment nommé Chatam ou Brougthon, se compose des îles de l'Attente, de la Cloche, de la Table, de Pitt et de Chatam. Il est entouré de divers îlots dont les gisements géographiques ne sont pas encore bien déterminés, tels que ceux du nord-ouest, de Double-Full, des Sœurs, du Solitaire, de la Vierge, de la Cathédrale, des Zélandais, etc., etc. La plus grande terre a douze lieues de longueur sur autant de largeur; elle est fertile et colonisable, et possède des ports nombreux et sûrs. Ceux de Fournier et de Dubraye, auxquels, par exemple, les cartes ne donnent que le nom de criques ou d'anses, peuvent recevoir les bâtiments du plus fort tonnage. En 1838, M. le vice-amiral Cécile, commandant alors la corvette *l'Héroïne*, et ayant pour officiers

MM. Dubraye et Fournier, a relevé les plans d'une partie des côtes. Les atterrissages sont faciles, en général; mais des brumes très-fréquentes les rendent parfois dangereux. Comme je le dirai plus bas, les habitants sont de la même famille que les Nouveaux-Zélandais, ou plutôt ce sont de véritables Nouveaux-Zélandais, que des migrations ont conduits dans cet archipel.

J'ai dit que Brougthon, qui les découvrit, les avait réunies aux possessions des trois-royaumes; mais c'est à nous qu'elles appartiennent de droit. Elles nous coûtent cher; nous les avons payées du sang de trente-deux de nos matelots, et, si jamais nous envoyons la population de nos bagnes dans l'hémisphère sud, les îles Chatam devront être à notre colonie pénale ce que l'île Norfolk est à l'Australie et à la terre de Van-Diémen.

En effet, au lieu d'un drapeau planté là comme un signe de suzeraineté, comme une preuve de prise de possession, on peut voir encore, échouée sur le sable d'une des baies de Chatam, la quille à demi

brûlée du navire français *le Jean-Bart*, baleinier du port de Dunkerque. Le capitaine Gautrau le commandait en 1838. Après avoir battu la mer pendant de longs mois sans succès, il vint relâcher à Chatam pour y faire de l'eau et du bois.

Mais, à peine l'ancre mouillée, il se fit, pourquoi ? nul ne le sait, sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Ce qu'il venait de faire tranquille dans un port, il ne l'eût certes pas fait en pleine mer. Esclave du devoir, il avait voulu, avant tout, conduire son navire en sûreté et le mettre à l'abri du mauvais temps.

Mais la fatalité pesait à la fois sur le capitaine et sur le bâtiment.

La mort du capitaine constatée, son premier lieutenant prit aussitôt le commandement. On célébra les funérailles du suicidé ; on l'enterra sur un petit monticule au fond de la baie, et l'équipage but à son souvenir, ainsi qu'à la santé du nouveau capitaine.

Mais il but trop largement sans doute, et son ivresse fut mortelle.

Comme c'est l'usage en Océanie, où la prostitu-

tion n'est point une honte, des femmes de la tribu voisine vinrent passer la nuit à bord. Des femmes ! je me trompe et je pourrais induire en erreur ceux qui me lisent en disant des femmes; non! des jeunes filles, et moins que des jeunes filles, de pauvres enfants que les insulaires vendent aux matelots pour quelques hardes en lambeaux, pour un morceau de tabac, pour un fragment de biscuit!

Je n'ose vraiment écrire ici ce que *Eitouna*, chef de la tribu, conduit en France prisonnier, a révélé sur les causes du massacre de l'équipage du *Jean-Bart*. Il paraît, cet homme l'a affirmé du moins, qu'un matelot ivre, éprouvant une invincible difficulté à assouvir sa brutalité sur une petite fille de cinq ans, l'éventra d'un coup de couteau.

L'enfant poussa un cri terrible. A ce cri, qui annonçait un assassinat, pis encore, toutes les femmes qui étaient alors sur le bâtiment sautèrent à la mer pour gagner le rivage.

Le lendemain, pas un naturel ne vint à bord; quelque vengeance terrible se préparait. Aussi le

nouveau capitaine voulut-il mettre tout de suite à la voile; mais la mer avait calmi; et ce calme le retint au mouillage. Alors on essaya de touer le navire; mais les courants se déclarèrent contre lui, et il fallut rester près terre.

Pendant ce temps, les naturels, prévenus par des messagers, accouraient de toutes parts en armes vers le rivage de la baie.

L'équipage du *Jean-Bart* voyait du bord tous ces préparatifs de guerre, et, enchaîné comme par une vengeance du ciel, il ne pouvait pas faire un pas pour s'éloigner.

A chaque instant, l'assemblée des sauvages s'augmentait. Le soir, elle était nombreuse. Le lendemain, grâce aux feux allumés sur la plage pour convoquer les guerriers des îles voisines, elle était formidable.

Il n'y avait plus à en douter, dans un instant *le Jean-Bart* allait être attaqué, et la fuite seule, une prompte fuite pouvait le préserver d'une immense catastrophe.

On espérait, ce qui arrive souvent dans ces parages, qu'il s'élèverait vers cinq heures une brise du soir qui pousserait le navire au large.

Mais, comme si *le Jean-Bart* eût été condamné d'avance par Dieu lui-même, la brise du soir fit complétement défaut, et l'équipage, descendu dans cinq embarcations, et ramant avec toute l'énergie du désespoir pour remorquer le navire au large, ne put maîtriser les courants.

Il fallut donc se résigner et attendre le lendemain, en faisant bonne garde. Des matelots armés de fusils furent placés dans chaque porte-haubans, au bossoir et sur l'arrière; la consigne était de faire feu sur tout ce qui approcherait du bord pendant la nuit.

Vers une heure du matin, l'homme de garde au bossoir entendit un bruit semblable à celui d'un nageur. Au lieu d'attendre, puisque le bruit était isolé et ne présageait, par conséquent, rien de bien dangereux, il exécuta brutalement sa consigne, et tira vers le point lumineux où se trouvait le nageur, trahi par la phosphorescence des vagues.

Au jour, on aperçut sur un îlot voisin le cadavre d'un homme que la marée y avait déposé. La poitrine était traversée d'une balle.

Je mentionne ces détails d'après les récits d'Eitouna lui-même, car, sans lui, le plus impénétrable mystère régnerait encore sur les causes de ce terrible drame. Eitouna ajouta que ce cadavre était celui d'un chef qui se rendait furtivement à bord du *Jean-Bart*, pour avertir le capitaine qu'au lever du soleil il serait attaqué.

— Il trahissait les siens, dit Eitouna dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, et le grand Atoua (Dieu) l'en a puni.

XVI

MASSACRE

Le soleil se leva. Vingt pirogues, chargées de trois cents guerriers accourus de tous les points de l'Archipel, gouvernèrent vers *le Jean-Bart*.

De loin on avait vu l'ensemble; au fur et à mesure qu'ils approchaient on distinguait les détails.

Les guerriers étaient en tenue de combat : cheveux ébouriffés et emplumés; corps frottés d'ocre rouge; tatouage national illuminé des plus ardentes couleurs. Ils brandissaient des massues, des ferrailles aiguisées, des armes inconnues, hurlant leur chant de guerre et l'interrompant pour rire en chœur d'un rire impitoyable et féroce; car ils voyaient le déses-

poir de ces marins qui bordaient et étarquaient, étarquaient et bordaient sans cesse leurs voiles, que le plus léger souffle de vent ne fit pas fasier. Il fallait donc combattre pour défendre sa vie. On avait amoncelé sur le pont, outre les fusils et les mousquets, les armes terribles des marins : harpons, lances, louchets et haches.

Les munitions épuisées, on y aurait recours.

Le combat fut long et terrible, dit Eitouna. Les Français se défendirent avec le courage du désespoir, mais ils succombèrent, s'affaissant un à un sur des monceaux de cadavres.

Ils étaient trente contre trois cents.

Quand le dernier matelot du *Jean-Bart* eut rendu le dernier soupir, tous payant cruellement le crime d'un seul, les vainqueurs halèrent le navire sur la grève et l'incendièrent.

Puis la victoire fut célébrée par une orgie de sang, par un festin de chair humaine.

Quelques mois après, le navire américain *la Rebecca-Sims* s'arrêta à Chatam. Un des insulaires

offrit alors au capitaine de lui échanger une montre marine, un chronomètre contre quelques livres de poudre. Ils possédaient les fusils du *Jean-Bart;* mais l'équipage du *Jean-Bart* avait brûlé sa poudre jusqu'au dernier grain. L'Américain examina les objets qu'on lui présentait, et les reconnut pour avoir appartenu à un navire français. Alors il prit quelques renseignements, et, ne doutant plus qu'un grand massacre n'eût été commis, il se hâta de faire voile pour la baie des îles, où il espérait trouver le commandant Cécile de la corvette *l'Héroïne.*

Il l'y trouva en effet.

Immédiatement, M. Cécile s'adjoignit trois navires baleiniers, *l'Adèle*, du Havre, et deux autres américains; puis il fit une descente à Chatam, avec l'espoir de tirer de l'esclavage ceux de nos malheureux compatriotes qui auraient survécu à la catastrophe. Il est inutile de dire que cet espoir fut bien vite perdu.

Les naturels s'enfuirent dans l'intérieur des terres et sur les îlots environnants. On ne put s'emparer

que d'un seul d'entre eux : c'était leur chef, Eitouna. Il affirma que tous les Français avaient été tués et mangés, et l'expédition gagna la pleine mer, après s'être donné la stérile satisfaction d'incendier les villages. Aucun naturel ne vint à bord de *l'Héroïne*. Mais les femmes des tribus y furent admises.

Je crois qu'on lira avec intérêt les fragments que je joins ici du rapport du commandant de la corvette *l'Héroïne*, M. Cécile, aujourd'hui vice-amiral.

J'y ajouterai quelques réflexions suscitées en moi par un entretien que j'eus, un jour, sur la péninsule de Bank, avec les naturels qui avaient fréquenté et connu plusieurs habitants de Chatam, acteurs dans ce terrible drame.

Ce que je viens d'en dire déjà ne concorde pas complétement avec la narration de M. Cécile.

Rapport de M. Cécile.

« ..... Au moment où je faisais mes dispositions pour mettre à la voile et me rendre à Taïti, le baleinier américain *la Rebecca-Sims* entra dans la baie

des îles. Le capitaine Ray, qui le commandait, m'annonça la triste et déplorable nouvelle du massacre de l'équipage du *Jean-Bart*, et de la destruction de ce navire par les naturels de l'île Chatam. Voici en quels termes le capitaine rendait compte de cet événement sur son journal de bord, à la date du 11 juin 1836 :

« A quatre heures de l'après-midi, étant à l'embouchure de la baie, grande île Chatam, nous allâmes » mouiller par quatre brasses d'eau avec le navire » *la Rose*, qui nous accompagnait. Là, nous apprîmes » qu'un mois auparavant un navire français avait été » pris, pillé, détruit et brûlé par les indigènes.

» Nous allâmes aux informations, et nous sûmes » que les naturels se rendirent à bord du navire de » la même manière qu'ils vinrent à bord de mon bâ» timent, sans aucune intention de faire mal, mais » que les Français, trouvant qu'ils étaient trop » nombreux à bord, tentèrent de les renvoyer à » terre. Les insulaires, ne comprenant pas ce qu'on

» voulait leur dire et désirant faire un peu de com-
» merce, hésitèrent à s'en aller.

» Les Français, croyant leurs intentions hostiles,
» employèrent des moyens violents pour se débar-
» rasser d'eux, et les attaquèrent à coups de lance
» et de louchet. Nous apprîmes qu'il y eut deux
» Français tués, que vingt-sept natifs perdirent aussi
» la vie, et qu'un nombre encore plus grand fut
» blessé.

» Maintenant, comme j'ai visité deux fois cette
» île, et que, chaque fois, je n'y ai éprouvé que de
» bons traitements, je ne puis m'empêcher de croire
» que les Français ont été très à blâmer. Nous res-
» tâmes au mouillage depuis le 11 jusqu'au 23 juin.
» Nous y fîmes du bois et de l'eau, et, en traversant
» la baie pour en sortir, nous vîmes les restes du
» navire qui avait été brûlé. »

Tel est le récit bref et succinct du capitaine Ray. C'est celui qu'il tient de la bouche des sauvages, intéressés, on le comprend bien, à se disculper. En outre, il y a rivalité entre les baleiniers américains

et les nôtres, et, comme on peut le voir, le ton de ce récit est peu bienveillant pour les Français, qui n'ont pas voulu laisser les insulaires se livrer à leur *commerce*. Au reste, nous avons depuis, en mer, rencontré le capitaine Ray. Il conduisait son navire, *la Rebecca-Sims*, avec le chronomètre du *Jean-Bart*.

Je reprends le récit du vice-amiral Cécile :

« Je fis tout de suite mes dispositions pour me rendre à Chatam et venger sur les insulaires le massacre de nos compatriotes. Y aller seul présentait peu de chances de succès. Je profitai de la bonne volonté du capitaine Welch, commandant le baleinier français *l'Adèle*, de celle du capitaine de *la Rebecca*, qui m'offrit de m'accompagner, et nous mîmes à la voile le 6 octobre pour cette destination.

» Nous nous présentâmes dans la grande baie de Chatam le 17 octobre. Je fis passer à bord des deux navires qui m'accompagnaient vingt-deux hommes commandés par un officier. Ils eurent ordre de se tenir cachés et de faire prisonniers tous les insulaires

que les capitaines, parviendraient à attirer à leur bord.

» Le but que je me proposais en agissant ainsi était d'avoir des otages pour me faire rendre les Français en cas qu'il y en eût encore dans l'île, et de saisir les chefs pour en faire justice. Les navires se rendirent au mouillage et je manœuvrai pour sortir de la baie, afin d'éviter les soupçons que pourrait faire naître aux Zélandais la vue de la corvette, quoique j'eusse pris soin de la déguiser.

» Les naturels, très-défiants, résistèrent aux invitations des capitaines. Je revins le lendemain.

» Néanmoins le principal chef, nommé Eitouna, cédant aux sollicitations du capitaine Ray, et malgré les remontrances de ses gens, particulièrement des anciens qui voulaient s'y opposer, alla à bord de *la Rebecca*, avec sa femme, deux hommes et plusieurs jeunes filles. L'Anglais Coffee s'y rendit aussi avec sa femme. Il était alors huit heures du matin. Dès que la corvette parut, on les arrêta. Dans le tumulte, la femme d'Eitouna parvint à s'échapper et à se je-

ter à la mer. Un matelot, la voyant gagner la terre à la nage, et la prenant pour un homme, la tua d'un coup de fusil.

» Ce coup de fusil donna l'éveil aux insulaires, qui, inquiets de voir leur chef rester si longtemps à bord, s'étaient répandus et cachés dans les buissons sur une hauteur qui domine le mouillage. De ce point, ils tirèrent sur les deux navires qui étaient à portée de fusil. Quelques balles percèrent les pirogues, mais personne ne fut atteint.

» Il résulta de l'interrogatoire subi par Eitouna que *le Jean-Bart*, arrivé à Chatam dans les premiers jours du mois, n'était pas encore au mouillage, que déjà il avait été accosté par plusieurs pirogues des deux tribus établies dans cette île. Il était à peu près deux heures quand ce navire mouilla dans la petite baie de Waï-Tangui, sur les bords de laquelle est établie la tribu de Eitouna. Le capitaine, effrayé de voir son navire envahi par un si grand nombre de sauvages, demanda aux chefs de les renvoyer à terre. Eitouna donna ordre aux siens de partir. Plu-

sieurs obéirent, d'autres restèrent à faire des échanges avec les matelots. Les compagnons d'Eimaré, chef de l'autre tribu, restèrent aussi, de sorte qu'il s'en trouva de soixante et dix à soixante et quinze à bord. Le capitaine, ne se croyant pas en sûreté, appareilla aussitôt pour quitter la baie, et refusa de lire les certificats qu'Eitouna lui présenta pour lui inspirer de la confiance.

» Eitouna et plusieurs chefs étaient dans la chambre du *Jean-Bart*, quand tout à coup ils entendirent un grand tumulte sur le pont. A l'instant où ils se présentèrent à l'échelle du drome pour monter, un naturel blessé tomba du pont dans l'escalier. Ils rentrèrent dans la chambre pour s'y mettre à l'abri : mais bientôt la claire-voie s'ouvrit, et l'on chercha, dit Eitouna, à les tuer à coups de lance et de louchet dirigés dans tous les coins de la chambre ; beaucoup d'entre eux furent blessés, quelques-uns tués. Ils cherchèrent alors des armes pour se défendre, trouvèrent un fusil à deux coups et des pistolets dans la chambre du capitaine ; mais ces armes

étaient à percussion, et sans capsules : ils ne purent s'en servir. Ils découvrirent enfin, dans une soute, des mousquets et des cartouches dont ils s'emparèrent pour se défendre, et parvinrent à tuer deux hommes de l'équipage. Aussitôt la claire-voie de l'escalier fut barricadée par les hommes du dehors, et bientôt ils n'entendirent plus rien.

» Eitouna suppose que l'équipage, effrayé de les voir maîtres des armes à feu, avait barricadé les ouvertures, afin d'avoir le temps d'amener les pirogues et de se sauver : car, dès qu'il arriva, lui et les siens, sur le pont, ils n'y trouvèrent plus personne. Il assure que vingt-huit Zélandais et une femme furent tués, et vingt personnes blessées. Ce chef croit que le combat a été provoqué par les hommes d'Eimaré, qui auraient voulu s'emparer de quelques objets et qu'on aurait repoussés. Il dit aussi que, sans les armes à feu qu'ils ont trouvées, ils eussent été tous tués par les Français. Le combat aurait duré depuis deux heures après le coucher du soleil jusqu'à deux heures du matin. »

Tel est l'interrogatoire d'Eitouna rapporté par M. Cécile. C'est un document très-obscur. Eitouna cherche à se disculper en accusant son collègue Eimaré. Mais admettons qu'il soit vrai qu'en remontant sur le pont, à deux heures du matin, il n'y ait plus trouvé personne; qu'étaient devenus ou que devinrent alors les Français qui étaient dans la chambre du *Jean-Bart* avec lui et ses hommes? Certes, les naturels n'étaient ni descendus ni restés seuls dans la cabine du navire. Il est à remarquer qu'Eitouna ne parle pas des préparatifs faits par les naturels deux jours avant le combat, et de l'attaque du navire, qu'ils exécutèrent en troupe. Comme je le dirai plus loin, j'ai souvent entendu raconter cet horrible événement pendant mon séjour à la Nouvelle-Zélande, et j'ai recueilli la tradition, qui nous apprend que les choses se sont passées telles que je l'ai dit au commencement de ce chapitre. Eitouna, dans son interrogatoire, avait intérêt à nier toute préméditation.

Je reprends le récit du commandant Cécile.

Le commandant Cécile, ayant fait donner des

armes aux hommes du navire *l'Adèle*, fit une descente avec une compagnie de débarquement et détruisit plusieurs villages.

Les naturels s'étaient réfugiés dans l'intérieur des terres ; on incendia leurs cabanes, on brûla leurs pirogues et on ramena à bord un canot du *Jean-Bart*, ainsi que quelques objets ayant appartenu à ce même bâtiment.

Eitouna était dans une grande perplexité, demandant toujours quand on le mettrait à mort. Le commandant lui fit annoncer qu'on allait le conduire en France, et que le roi des Français déciderait de son sort.

L'île Pal ne put être visitée à cause du mauvais temps et du brouillard. Peut-être quelques survivants du malheureux équipage y étaient-ils cependant réfugiés.

Peu de jours après, *l'Héroïne* alla à Van-Garoa pour tomber à l'improviste sur la tribu d'Eimaré ; mais les naturels la virent venir et s'enfuirent dans l'intérieur.

On détruisit leurs cabanes et on enleva leurs provisions.

Eitouna, prisonnier, était un objet d'étude pour tous. Une exquise sensibilité tempérait la sauvage énergie de ce chef. Quand le commandant Cécile lui eut fait savoir qu'il ne serait pas mis à mort et mangé, mais qu'on le conduirait en France, où le roi lui ferait sans doute grâce de la vie, sa première pensée fut pour sa femme, et il supplia qu'on la laissât venir à bord de la corvette et qu'on l'emmenât en France avec lui. Le malheureux ignorait qu'au moment même où il fut fait prisonnier à bord de *la Rebecca-Sims*, sa femme, qui s'était jetée à la mer, avait été tuée d'un coup de feu. Comme il paraissait adorer cette pauvre créature, on lui laissa ignorer sa mort, et on lui dit que les règlements de la marine française s'opposaient à ce qu'une femme prît passage sur un bâtiment de guerre.

On défendit aussi aux femmes de sa tribu qui furent admises à le voir, de l'instruire de la perte qu'il avait faite.

Eimoka, sa nièce, belle jeune fille de quinze ans, déclara que cette défense était inutile, et que ni elle ni aucune de ses amies ne ferait part à Eitouna de ce malheur.

— Car, ajouta-t-elle, s'il venait à connaître le sort de sa femme, il se tuerait de désespoir.

C'est ce qui arriva plus tard. Eimoka avait prédit la vérité.

Les adieux d'Eitouna furent déchirants.

Tandis que la corvette appareillait pour quitter les Chatam, il réunit autour de lui plusieurs femmes de sa tribu, et, quoiqu'on ne pût comprendre ce qu'il leur disait, on vit bien que ses paroles devaient être touchantes, puisqu'en l'écoutant ces femmes pleuraient et poussaient des cris de désespoir. Puis, au moment de se séparer d'elles, il se fit couper par un des matelots une mèche de ses cheveux, la divisa en trois portions, qu'il bénit avec des prières et une pantomime expliquant clairement l'acte religieux qu'il accomplissait.

La première part de la mèche de cheveux était

destinée à sa femme, la seconde à son frère, la troisième à Eimoka.

Eitouna ne devait point voir la France. Deux jours après l'arrivée de la corvette à Talcahuna (Chili), on le trouva un matin étranglé dans les porte-haubans. Il était assis, et une courroie à boucle, dont le bout s'attachait à un piton du bord, lui serrait le cou.

Il lui avait fallu une force de volonté extraordinaire pour se suicider ainsi. Depuis plusieurs jours, on avait remarqué sa grande tristesse, son air sombre et les larmes qui coulaient au bas de son visage quand il couvrait ses yeux avec sa main.

Le commandant Cécile, étonné, procéda à une enquête et sut que, malgré sa recommandation, on avait appris à Eitouna la mort de sa femme. C'est depuis ce moment qu'il s'était décidé à mourir.

Eitouna avait toujours cru qu'il serait pendu aussitôt son arrivée en France, puis rôti à la broche, et servi sur la table du roi Louis-Philippe.

Quelques mauvais plaisants de l'équipage, auxquels il faisait part de ses craintes et montrait ses

esquisses, le confirmaient dans cette croyance au lieu de la combattre.

Il commençait à savoir lire, écrire et dessiner, et ses croquis, faits avec assez d'intelligence, représentaient le plus souvent un homme pendu à une branche d'arbre.

Il était si fier, comme chef de tribu, que, lorsqu'on lui donna des vêtements de matelot, il exigea positivement que l'on prît en échange plusieurs belles nattes de phormium qu'il avait emportées avec lui. Pendant les premiers jours de la traversée, il se tint constamment sur le gaillard d'arrière pour ne pas être confondu avec ces matelots dont il portait le costume.

Il était né au cap est de la Nouvelle-Zélande ; sa taille était au-dessus de la moyenne, sa complexion forte et nerveuse; sa figure, entièrement tatouée, avait trois expressions bien distinctes qui, parfois, se fondaient en une seule, et qui donnaient alors à sa physionomie une expression étrange : le courage, l'intelligence, la ruse. Selon lui, son suicide devait

honorer sa mémoire; car, pour un chef zélandais, c'est une honte de mourir de la main de ses vainqueurs ou de vivre leur esclave.

Voilà tout ce qu'on sait sur la catastrophe du *Jean-Bart*. Peut-être que, arrivé en Europe, Eitouna eût fait de nouvelles révélations sur les causes du massacre. Celles que j'ai indiquées sont, à mon avis, non-seulement les plus répandues, mais encore les plus probables, et, comme tous les marins qui ont voyagé en Océanie, je suis porté à croire que la conduite de nos matelots a provoqué les terribles représailles de ces naturels, pour qui la vengeance est un devoir religieux. Un de mes confrères et bons amis, le docteur Assollant, embarqué sur *le Jean-Bart*, fut alors tué et mangé.

XVII

LE ROI THY-GA-RIT

Notre visite forcée aux îles Chatam ne fut pas sans profit ; nous y tuâmes deux baleines, et, sans les ordres précis de l'armateur, qui avait décidé que nous exploiterions la saison des baies sur la péninsule de Bank, notre capitaine eût établi le quartier d'hiver dans l'anse du *Jean-Bart*.

Quand un capitaine a reçu des instructions, ce n'est qu'à la condition de réussir qu'il peut s'en écarter. Or, quoi de plus incertain que le succès d'un voyage comme le nôtre, et quelle responsabilité pèse sur le capitaine qui change, ou même qui modifie son itinéraire?

Nous quittâmes donc les Chatam avec regret, de même qu'avec regret nous avions quitté les îles Auckland. J'employai la matinée du jour de notre départ à parcourir les rives d'un lac d'eau salée, qui s'étend à deux kilomètres à peu près de la côte, mais sans chasser, voulant ménager mes munitions de chasse, et je ne me donnais pas la peine de fusiller les pies de mer, au corsage noir et au bec rouge, les courlis à bec jaune et à robe mouchetée de noir et de blanc, et les canards à crête rubiconde que je devais retrouver au port Olive.

Je me reposai un instant sur les restes carbonisés du *Jean-Bart*, dont une extrémité n'était pas encore ensablée, et, jetant un regard de tristesse sur les cases effondrées et désertes du village de Vanga-Roa et de Waï-Tangui, je revins à bord au moment de l'appareillage.

Le 8 mai, nous revoyons Tavaï-Pounamou à la hauteur du Lookers-Soons. Il est midi, et nous serons encore obligés de passer la nuit dehors, car la brise du sud est faible, et nous ne ferons pas grand

chemin de midi à ce soir. D'ailleurs, il serait imprudent d'aller prendre le mouillage pendant l'obscurité.

A demain donc, si l'ouragan, comme l'autre nuit, ne descend pas des montagnes.

Cook a donné le nom de Lookers-Soons *(Spectateurs)* à deux pics élevés qui dominent la côte en cet endroit, et qu'une profonde vallée sépare l'un de l'autre; ce grand navigateur prit l'ouverture de cette vallée pour une baie. Une pirogue montée par des naturels parut en sortir. Ils vinrent silencieusement contempler le navire, puis s'éloignèrent en poussant un grand cri.

Les anciennes cartes indiquent donc à tort une baie de Lookers-Soons sur ce parallèle, et plus d'un navire affalé vers la côte a cru trouver un bon port là où une petite calangue peut à peine recevoir quelques embarcations.

Le 9 au matin, nous obliquâmes un peu vers le sud; nous marchions lentement en exploitant la mer; car nous n'avions encore que dix-huit baleines dans

la cale et dans l'entre-pont, et il en fallait trente et une ou trente-deux pour compléter le chargement.

Ainsi, nous rangeons de près l'îlot de la Table, gros rocher plat, planté comme une borne à l'entrée nord de la baie de Pegasus. De cet endroit, la langue de sable qui relie les terres de la péninsule, apparaît presque au niveau de la mer. A mesure que nous avançons, nous découvrons des pirogues baleinières croisant au dehors des caps nombreux dont la côte est hérissée depuis Akaroa jusqu'au port Cooper, et, vers quatre heures, nous laissons tomber l'ancre dans la crique de Oëtn, où nous ont devancés le baleinier *le Neptune*, de Nantes, et les navires *le Grétry*, *l'Angelina*, *le Courrier* et *le Cousin*, du Havre.

La Nouvelle-Zélande n'est point la terre fleurie, la terre aux rives joyeuses que des récits mensongers m'avaient dépeinte comme un Éden ; non : tout y est triste, âpre et sévère, et le rideau des montagnes dérobe à nos regards les splendeurs et les beautés de ses vallées.

Partout des murailles de rochers et des remblais naturels de terre que tapisse une seule plante, la criste-marine, Quand, pour pénétrer dans l'anse de l'Héroïne (Oététa), on gouverne à quelques encâblures du morne d'Olimrora, on est effrayé de voir surplomber au-dessus de la mâture, et à plus de deux mille pieds de hauteur, une falaise coupée à pic et bariolée par les couleurs de zones horizontales de différents terrains mis à nu par quelque cataclysme.

Je prends note des principaux aspects et des caractères les plus saillants de ce vaste atlas de révolutions géologiques : par malheur, la science me manque pour utiliser ces souvenirs.

Du pied de cette falaise, on découvre en entier le golfe de Togolabo, qui renferme plusieurs baies à bâbord, et dont le côté de tribord est séparé de la baie de Pégasus par une étroite langue de terre qui commence au cap Cachalot, entassement de rochers ainsi nommé depuis que le navire baleinier *le Cachalot*, du Havre, faillit s'y briser.

La perspective de ce golfe est un peu plus riante que celle d'Oététa. Elle se contourne, fuit au loin, et se perd dans des massifs de verdure.

Rien n'est triste et désolé comme le havre de notre mouillage. Il est invisible au large. On dirait une échancrure profonde et circulaire, un vaste entonnoir pratiqué dans les terres. Quand on est à l'ancre, il faut lever la tête pour voir le ciel. Il est déjà dix heures, que le soleil commence à peine à rayonner au-dessus de la falaise d'Olimaroa, et, dès trois heures de l'après-midi, il disparaît derrière le cap Cachalot.

Ici, l'œil cherche en vain un bouquet d'arbres; l'oreille, le chant si vanté des oiseaux; l'odorat, les pénétrants aromates des synanthérées qui foisonnent dans les baies voisines.

Rien ici, rien que des brassiques sauvages, des lichens, des cristes et des mousses; rien que les cris aigus des pics de mer et des mouettes, et les aboiements des chiens vagabonds; rien enfin que les miasmes infects qui se dégagent des cétacés pourrissant sur le rivage.

Cette baie a deux plages de débarquement.

Sur l'une, fume le camp des naturels.

L'entrepôt des navires et le cimetière des marins occupent l'autre.

Le camp des naturels (et je le nomme ainsi parce que la tribu ne l'habite que quand les Européens y viennent hiverner) est plein d'animation et de bizarreries.

Des pirogues halées à sec sur le sable; des cases bâties pêle-mêle, couvertes et lambrissées d'herbes jaunes; des plateaux-garde-manger, élevés sur quatre piliers de bois et chargés de sacs de patates, de poissons desséchés et bottelés, et de gâteaux de fougère; des hommes enveloppés de nattes de chanvre ou de couvertures de laine blanche, tantôt marchant gravement, tantôt couchés en groupes, ou isolés sur les premiers plans de la colline; des femmes accroupies devant le foyer du ménage allumé en plein air, d'autres femmes lavant et battant entre deux pierres le phormium macéré dans le courant de l'aiguade; des enfants nus et frottés d'ocre rouge gambadant au

bord de la mer, au milieu d'un chaos d'ossements de baleine que le retrait de la marée a abandonnés sur le rivage, dépouillés de leurs chairs et blanchis par le temps; des chiens hurlant et vaguant de rochers en rochers, et, pour fond au tableau, la montagne stérile à laquelle le village est adossé et qui semble, inculte et roide, s'élever jusqu'au ciel; tels sont les principaux traits du croquis de ce douar océanien.

L'autre plage présente un aspect bien différent.

Elle est silencieuse; derrière les tentes élevées pour recevoir le gréement des mâtures légères, qui ne servent plus pendant l'hivernage, et les tonnes et les barriques qui ont besoin d'être réparées, se dressent plusieurs croix de bois au milieu des touffes d'arcreks et des colzas sauvages à fleurs dorées; chaque année, la baleine des baies tue un certain nombre de pauvres marins, et voilà leur champ de repos.

Pendant sept mois, le dôme de terre des tombes se hérisse d'herbes folles. Les bras des croix, fouettés par le vent et par la pluie, se déjettent et se brisent;

mais, quand reparaissent les navires, les amis vivants se ressouviennent des amis morts; les croix sont restaurées, repeintes en noir avec des larmes blanches, et couronnées de gnaphalies ; l'herbe des mausolées est émondée : on y sème quelques fleurs, et, tant que dure la saison de la pêche, l'alouette des sables peut becqueter la terre fraîche des plates-bandes, et la solitude de cette crique, que nous nommerons la crique du Souvenir, est égayée par les chansons et les coups de marteau des tonneliers de l'escadre.

Les voiles de *l'Asia* sont à peine carguées, que de grandes pirogues, chargées à couler bas d'hommes et de femmes, nous accostent. Je m'attendais à voir, dans une de ces embarcations quelque chef-d'œuvre de la sculpture océanienne, dont on a tant parlé; mais ce n'étaient que de vieilles nacelles de baleiniers que les insulaires avaient sans doute achetées au prix de plusieurs sacs de pommes de terre.

Le roi du district, le roi des *Mahouris* et des *Wahines* (hommes et femmes), sauta le premier sur le

pont et s'avança vers le capitaine pour lui souhaiter la bienvenue.

Je m'attendais naturellement à voir Sa Majesté Océanienne frotter, selon le rit national, son nez contre le nez du capitaine Jay, ancienne connaissance des hivernages précédents.

Je me trompais,

Une simple et brève parole, et une rude poignée de main à l'anglaise, ratifièrent l'échange de ce bonjour officiel.

Le royal personnage daigna ensuite saluer gracieusement les officiers du bord, au nombre desquels je me trouvais, et, comme je le contemplais avec un étonnement dans lequel son regard investigateur ne reconnaissait pas une assez large part de respect, il s'indigna, en pensant probablement que je révoquais en doute sa haute position sociale. Il m'interpella donc en se frappant la poitrine et en montrant de la main la terre, la mer et les gens de sa suite, et s'écria avec emphase, en mauvais anglais :

— Apprends que je suis ici la même chose que,

chez toi, *Touititi french* (ce qui voulait dire : Louis-Philippe roi des Français).

Je m'inclinai très humblement, à cette déclaration si péremptoire, et un traité d'amitié fut conclu entre nous.

Ce prince, bel homme de cinq pieds six pouces environ et âgé d'une cinquantaine d'années, n'est pas entièrement dépourvu d'une certaine majesté qui le distingue du commun de ses sujets ; mais un sourire, involontairement enfantin, et un clignotement continuel des yeux tempèrent l'expression de sa physionomie, et sa figure ne serait pas plus bronzée que celle d'un paysan provençal, si elle ne se rembrunissait sous les linéaments noirs et rouges d'un épais tatouage ciselé dans la peau.

Son vêtement a subi le sort des pirogues sculptées et des saluts nationaux : il s'est europanisé, il est approprié aux rigueurs de la saison. Mais ce digne roi en est plus fier que du plus magnifique costume national ! Si vous pouviez voir comme il se promène et compte ses pas sur l'arrière du bâtiment, comme

il les cadence, comme il les mesure, tout en prenant garde de ne point dépasser le grand mât, car l'avant du grand mât appartient aux matelots, aux gens de peu, aux esclaves.

Son costume est vraiment original. Il se compose d'un large pantalon bleu, d'un chapeau goudronné et galonné d'argent et d'un carrick jaune à rotonde de six étages de collets superposés les uns aux autres.

On dirait une contrefaçon chargée du costume d'Odry dans *les Saltimbanques*.

Malheureusement, avec ce torse princier, les pieds sont nus.

Il paraissait attendre quelque chose, et regardait de temps en temps avec impatience du côté de la terre. Une pirogue venait de s'en détacher et faisait force de rames vers le bâtiment.

Dès que le bateau fut à portée de la voix, il jeta une espèce d'appel, auquel une femme répondit.

Cette femme était la reine.

Il me fit l'honneur de me la présenter.

Cette vénérable matrone, coiffée à la Titus, abritait à grand'peine ses royales nudités sous une natte de phormium-tenax. Elle m'accorda un long sourire en hochant la tête, et croisa pudiquement sur ses seins les plis de ce cachemire indigène, qu'une aiguillette de dent de cachalot retenait agrafée sous le menton.

Les autres Mahouris et Wahines vinrent ensuite m'offrir leurs salutations; — salutations intéressées qu'il fallut payer d'un morceau de biscuit ou d'une pipe de tabac.

J'avoue que j'éprouvais, à la vue de ces mendiants sauvages, un triple sentiment de dégoût, de tristesse et de honte :

De dégoût, parce qu'ils étaient couverts de vermine et de malpropreté;

De tristesse, car naguère leur tribu était noble et puissante;

De honte, car, après tout, ce sont encore des hommes.

Seulement, ces hommes s'enlaidissent de jour en

jour ; ils copient nos manières. Les femmes, au moins, conservent leur nudité ; mais les hommes surchargent de haillons sordides et incohérents leurs corps si souples, si vigoureux et si beaux sous les plis flottants de leur grande tunique d'herbe. J'ai vu l'un d'eux, quelque ministre de Sa Majesté, probablement, porter un pantalon auquel manquait une jambe. Un autre se contenter d'une chemise de laine déchirée à la hauteur du nombril. Celui-ci s'est chaussé d'une vieille paire de bottes et s'est coiffé d'un casque de marin en cuir bouilli, et le reste du corps, compris entre le casque et les bottes, est habillé d'un rayon de soleil. Celui-là, sauf un vieil habit noir, se montre dans la tenue céleste de l'Apollon du Belvéder.

Je n'en finirais pas si j'entreprenais de passer en revue toutes ces toilettes excentriques.

Mais les costumes nationaux, les ornements de guerre et de fête, ils ont disparu ! A peine ai-je entrevu quelques femmes et quelques vieillards portant le mantelet végétal, le collier de dents de requin, les

pendants d'oreille de jade vert, le scapulaire en pierre de touche noire, et les cheveux touffus, ébouriffés et hérissés en porc-épic, avec de longues plumes blanches d'oiseaux de mer.

XVIII

LES COLLÈGUES DU ROI THY-GA-RIT

Cinq minutes à peine se sont écoulées depuis que Thy-ga-rit — c'est le nom du roi d'Oététa — m'a signifié sa toute-puissance, qu'un autre Zélandais, aussi bien vêtu que lui, et arrivé sur une embarcation de pareil genre, m'annonce à son tour que lui, Ha-vy-ko, est ici la même chose que Touititi en France.

Puis un troisième personnage, Tha-Lé, vient à son tour revendiquer le même titre.

Puis le grand, le magnifique, le colossal The-suy de Iko-ko-kiva vient me faire une pareille déclaration. C'est le quatrième depuis une heure.

Puis vient un cinquième roi, puis enfin un sixième, tous tatoués, tous écussonnés, tous rois, enfin.

Quelle polymonarchie que cette péninsule de Banks, où je ne savais pas même qu'il y eût un royaume ! D'où viennent les sceptres de tous ces rois inconnus? Est-ce du droit divin? est-ce du droit populaire? est-ce de la légitimité? est-ce de la majorité?

Je posai cette question politico-sociale au capitaine Jay, qui visitait ces tribus pour la quatrième fois.

Il la résolut ainsi :

Les chefs des différentes tribus de la péninsule de Banks, et de la côte voisine du nord et du sud, se réunissent à Oététa ou à Akaroa, chaque année, pendant l'hivernage des baleiniers. Ils s'y rendent, alléchés par le désir de trafiquer avec les équipages européens, et ils enlèvent ainsi à Thy-ga-rit, véritable et seul chef des parages de port Cooper, la fleur des bonnes aubaines et des rentes que produit le monopole du commerce des jeunes filles et des pommes de terre, ces deux grands moyens d'échange des Nouveaux-Zélandais.

Si Thy-ga-rit avait assez de poudre et de fusils, de sabres et de soldats pour faire respecter ses volontés, il engagerait ses illustres cousins à rester dans leurs royaumes; mais il est faible, trop faible. Aussi fait-il contre fortune bon cœur, et invite-t-il cordialement, en apparence du moins, ses collègues à venir passer l'hiver dans ses domaines, où il les reçoit avec de grandes, sinon avec de sincères démonstrations d'amitié.

Voilà pourquoi un congrès annuel de souverains tatoués tient ses séances au port Cooper.

Quant à moi, me voilà donc installé pour cinq à six mois sur cette terre, la plus grande, la plus belle et la plus fertile des terres antipodiques.

J'aurai le temps de pêcher, de chasser, d'herboriser, d'étudier enfin sur toutes ses faces cette nature pleine de mystères que les illustres ou les plus hardis voyageurs n'ont encore entrevue qu'à vol d'oiseau.

On appelle Nouvelle-Zélande les terres australes comprises entre les 34° et 48° de latitude sud, et les

164° et 176° de longitude est du méridien de Paris. On peut aussi les nommer terres antipodiques, car elles touchent presque à ce point du globe où viendrait aboutir un puits ouvert dans la cour de notre Observatoire et passant en ligne droite par le centre de la terre. Leur superficie équivaut à une zone de quatre cents lieues de long, sur une largeur très-variable, dont la moyenne ne serait que de vingt-cinq à trente lieues. Le détroit de Cook, vaste entonnoir dont la grande ouverture est tournée à l'ouest, sépare les deux îles.

On ne sait à quel propos elles ont reçu de Cook le nom de Nouvelle-Zélande.

En jetant un coup d'œil sur mon journal, je vois que, depuis que nous naviguons dans ces parages, après le départ de Van-Diémen et jusqu'à notre entrée à Oététa, c'est-à-dire depuis le 3 mars jusqu'au 7 mai, soit soixante-cinq jours, nous avons eu vingt-neuf jours de tempête, de coups de vent qui pourraient compter pour de véritables tempêtes, à bord d'un autre navire qu'un pauvre navire baleinier.

Ajoutez à ces vingt-neuf jours de tempête, des brumes presque quotidiennes, un froid noir et triste et des houles formidables, même pendant les plus beaux jours, et vous n'aurez encore qu'une faible idée des misères de la navigation sous ces latitudes antipodiques. La vapeur, un jour, nous affranchira de ces misères.

XIX

TAILLEVENT SUR PIED

Dès le lendemain de notre arrivée, on dégréa *l'Asia* de sa mâture légère ; les tonneliers installèrent leur atelier sur la crique du cimetière, où furent emmagasinés, sous une tente, tous les objets inutiles à bord. Après quoi, nous nous préparâmes à compléter activement notre cargaison d'huile.

Il nous manquait alors dix ou douze baleines, et, si nous pouvions les tuer avant le commencement du mois d'août, nous ferions aussitôt voile pour la France.

Cet espoir de revoir bientôt la patrie, de la revoir pour le mois de janvier, pour le jour des étrennes,

ce charmant souvenir d'enfance, centupla le courage et l'énergie de nos hommes, et ils se préparèrent gaiement à supporter les fatigues de la pêche des baies, fatigues bien autrement grandes que celles de la pêche au large. Au large, on attend patiemment ou impatiemment que la baleine paraisse; on chasse, on tue ou on ne tue pas; si l'on ne tue pas, on revient à bord et on attend encore; si l'on tue, le navire s'approche lui-même du cétacé, et les opérations continuent. Dans les baies, c'est autre chose. Le navire demeure au mouillage; mais, bien avant le lever du soleil, les hommes montent sur le pont, avalent à la hâte une tasse de café chaud et partent six par six dans les pirogues.

Ils vont, hors de la baie, battre la mer le long des côtes et guetter des souffles de baleine; ils ont emporté avec eux du lard, du biscuit et de l'eau et ils mangent quand vient la faim ou quand ils ont le temps. Ils passent ainsi des journées entières, tantôt animés par la vue du gibier qu'ils poursuivent, tantôt faisant inutilement la chasse, et, le soir, ils rentrent

à bord, harassés, éreintés, désespérés, mais prêts à recommencer le lendemain.

Si la chance est pour eux, le travail est plus grand encore, car il faut remorquer la baleine morte jusque dans le fond de la baie, d'où le navire ne peut sortir, puisqu'il y est mouillé et affourché. Ainsi, j'ai vu quelquefois des baleines tuées dès le matin au point du jour, et à plusieurs milles au large, n'arriver qu'à la nuit close le long du flanc de *l'Asia*.

Moi, j'étais l'homme heureux du bord.

J'assistais au départ des pêcheurs, afin de recevoir les plaintes et les réclamations des malades ou des paresseux; puis je redescendais dans ma cabine, et je dormais jusqu'au grand jour. Alors, quand le temps me souriait, quand je me sentais dispos, le canot de service, manœuvré par les novices, me déposait à terre.

C'était alors une longue promenade de tout un jour, soit que je m'arrêtasse dans le village, soit que je franchisse la montagne pour aller chasser dans la forêt qui s'étend sur le versant du sud.

Mais, avant d'aller plus loin dans mes excursions, que le lecteur me permette de le ramener à un pauvre blessé que nous avons laissé sur son lit de douleur, au brave Taillevent.

Soixante jours à peu près s'étaient écoulés depuis l'amputation du pied; je pensais qu'il était assez fort pour descendre à terre; je comptais énormément sur la vue des objets nouveaux, sur le mouvement qu'il allait progressivement pouvoir se donner, pour guérir la blessure morale, bien autrement dangereuse chez lui que la blessure physique.

Depuis quelques jours, je le préparais à cette grande affaire du premier transbordement d'un amputé; le charpentier du bord lui avait fabriqué la jambe supplémentaire. Taillevent avait voulu que la tige en fût faite avec le manche en chêne de la hache qui lui avait coupé le pied; je me chargeai moi-même de matelasser la genouillère avec toute la ouate que je pus arracher à la doublure de mes habits, et une peau de loup marin à double poil. Ce fut à la fois un jour de joie et de tristesse que celui où je lui permis

de descendre à terre, pour y respirer la bonne odeur des herbes, des synanthérées qui tapissaient les bords de notre aiguade.

J'aimais Taillevent. On comprend donc toutes les précautions dont j'entourais sa première sortie, tous les soins que je pris pour adoucir ses premières douleurs et modérer les premières fatigues de ses mouvements; mais, enfin, je ne pouvais pas toujours être près de lui. Il le comprit parfaitement, et, de lui-même, il m'invita à continuer ma vie de naturaliste, de botaniste et de chasseur.

Mais bientôt je m'aperçus qu'une sombre mélancolie s'était emparée du pauvre blessé : il pensait à l'avenir, il regrettait le passé, il se voyait face à face avec la misère et la vieillesse; il pensait surtout à cet or gagné jadis pendant des années de pêche toujours heureuse, à cet or qui lui eût été si utile, pauvre mutilé, à son retour au Havre, et qu'il avait follement dépensé en quelques heures d'orgie.

Le capitaine Jay, de son côté, lui faisait espérer, cependant, que l'armateur lui donnerait une place de

garde-magasin ; mais cette espérance ne le consola point, et, sans un hasard providentiel qui vint changer pour lui la face des choses, il se serait laissé, j'en ai bien peur, couler à l'eau, par quelque nuit sombre, pour en finir avec la vie.

Mais voici ce qui arriva :

Il lui prit fantaisie, un jour, d'exposer à l'air et au soleil les hardes renfermées dans son coffre ; les dames du village étaient justement venues ce jour-là rendre visite à leurs galants du bord, et maître Taillevent mit un certain orgueil à étaler complaisamment au grand jour, ses *rechanges* de terre, sa veste bleue de fin drap, son pantalon bleu, son gilet bleu, sa chemise bleue, son parapluie rouge et ses bretelles brodées, et bien d'autres choses encore.

C'est que maître Taillevent, pour me servir de la langue des matelots, n'était point un des *pannés*, un de ces *raffalés* qui partent à la mer avec un coffre si peu garni, qu'*un rat qui tomberait dedans* se casserait les quatre pattes.

Je passais alors auprès de lui, et je lui fis mes

compliments sur ses jeux de voiles, sur ses habits de rechange.

— Hélas! major, répondit-il, à quoi bon désormais enverguer ma veste neuve, puisque je ne puis plus ni bouliner, ni courir grand largue? Tenez, en voilà encore une, de mes folies, et une bonne; c'est ma dernière.

Et, en disant cela, il ouvrait une boîte de carton qui contenait, soigneusement enveloppés dans un papier de soie, reposant sur des coussins de coton cardés, une assez grande quantité de médaillons, de boucles d'oreilles, de bagues, de chaînes de montre, tout un assortiment enfin de fausse bijouterie.

Je regrettai, alors, de ne pas avoir su plus tôt qu'il possédait ce trésor de coton cardé, je n'eusse pas allégé mes habits de leur ouate.

— Oui, c'est une de mes folies, répétait-il, et la dernière. Tenez, major, croiriez-vous que tout ce fatras de chrysocale me coûte vingt francs, un beau louis d'or! Figurez-vous, major, que, sauf votre respect (au reste, vous devez le savoir comme moi), le

pont de la citadelle du Havre est encombré de faillis chiens qui, lorsque nous appareillons, nous embêtent avec leur commerce de bijoux, couteaux, rasoirs, miroirs et flageolets, grâce auxquels, à les entendre, on peut, moyennant une pacotille de vingt francs et de la chance, revenir millionnaire. Nous allions partir et je revenais vers *l'Asia*, poussé de bon vent, quand une jeune fille me prit à l'abordage en me criant :

» — Capitaine, capitaine, achetez mes bijoux! achetez mes bijoux, capitaine!

» C'était bien à propos, car je venais de me faire cette réflexion :

» — Taillevent, mon ami, tu possèdes encore vingt francs, et tu n'as plus soif. Tu as encore un louis d'or, et les amis ne sont plus là, et *l'Asia* se dehale à l'avant-port. Que vas-tu faire, Taillevent? Tu ne peux pas décemment partir avec vingt francs dans ta poche... On peut tomber à l'eau et l'or se perd tandis qu'on prend une demi-tasse dans l'Océan et qu'on boit son bain de pieds. Non, pardieu!

il n'en sera pas ainsi, et, comme dit la chanson :

Il faut qu'un baleinier
Parte ayant mangé son dernier
Denier.

Que faire donc? Reboire? Mais tu en as déjà par dessus les écoutilles.

» Et je me grattai l'oreille.

» Il me sembla qu'il me venait une inspiration du ciel. Je me trompais joliment !

» — Taillevent, me dis-je, avant que de monter à bord, il faut que tu arrimes une bonne action dans ta conscience.

» Et la jeune fille me poursuivait toujours avec ses bijoux; seulement, comme, jusque-là, je ne lui avais pas répondu, de capitaine, j'étais devenu commandant, et, de commandant, amiral.

» — Est-ce une pacotille que tu m'offres en consignation, la belle fille? lui demandai-je agréablement.

» — Oh ! au lieu de la prendre en consignation,

achetez-la moi, mon amiral ! — cela vous portera bonheur, et ma pauvre grand'mère, qui est malade, aura de quoi payer les médecins et les drogues.

» J'aurais envoyé au diable les drogues, les médecins et la grand'mère, si sa fille n'avait pas été si jolie ; et, en même temps, elle avait une voix si charmante, si douce, si caressante, qu'il me semblait que chaque mot qu'elle me disait me chatouillait le cœur. Je tournais et retournais mon louis d'or dans ma poche; je l'en sortis avec un :

» — Ah bah ! après moi le déluge !

» Et je le donnai à la belle marchande, et je sautai sur *l'Asia* en emportant sa boîte.

» Et voilà, major, voilà la boîte ! c'est-à-dire ma dernière folie. Oh ! mon pauvre argent ! comme je t'eusse gardé, si j'avais pu deviner que je reviendrais au Havre avec des avaries majeures dans mes œuvres basses !

Tandis que Taillevent s'apitoyait ainsi sur sa prodigalité passée, tout en faisant sautiller au soleil les facettes des verres coloriés de sa bijouterie, une de

ces dames, la grande coquette d'Oététa, la femme légitime et peu sévère du tayo (1) de *l'Asia*, jetait de longs regards de convoitise sur la pacotille du matelot et tendait la main pour recevoir soit une paire de boucles d'oreilles, soit une bague, soit une chaîne de montre.

— Elle n'est pas dégoûtée, madame Kar-Kar la blonde; on t'en donnera, de la bijouterie du Havre, prends garde!

Mais la Kar-Kar n'était pas femme à reculer devant un refus; la passion de l'échange est très-développée chez les Océaniens et surtout chez les Océaniennes; elle proposa au harponneur de troquer ses boucles d'oreilles à elle contre une paire de celles contenues dans la boîte.

Je fis signe à Taillevent d'accepter sans marchander, et de donner ce qu'il avait de mieux à madame Kar-Kar.

(1) Chaque navire en relâche a son tayo; c'est l'ami, le commissaire, le fournisseur accrédité du bord. Le nôtre se nommait Kar-Kar.

Taillevent, plein de confiance en moi, lui présenta des poires en fausses perles qui valaient bien cinq sous la pièce.

Madame Kar-Kar, en échange, détacha ses boucles d'oreilles et les lui donna.

C'était tout bonnement de grosses pièces d'or espagnoles, connues sous le nom d'onces.

En effet, les insulaires n'emploient pas autrement la monnaie des peuples civilisés, dont ils ne connaissent la valeur que comme ornement. A peine possèdent-ils une pièce d'or ou d'argent qu'ils la perforent, l'enfilent avec un lacet de phormium et en font des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets.

Chaque tribu possède ainsi une énorme capital, produit du commerce, mais surtout des meurtres et du pillage.

Taillevent ne pouvait croire à sa bonne fortune. Je fus obligé de lui répéter vingt fois que ces deux pièces étaient de l'or le plus pur, et qu'elles valaient, à elles deux, cent soixante-huit francs, c'est-à-dire

qu'il avait déjà plus que huit fois doublé son capital.

Madame Kar-Kar, de son côté, alla se pavaner avec ses poires de fausses perles parmi ses compagnes.

L'exemple fut contagieux : les femmes d'Oététa et des autres tribus de la péninsule accoururent à qui mieux mieux pour proposer à Taillevent des échanges semblables, et le cuivre de la pacotille devint or, ce qui ne contribua pas peu à guérir Taillevent de sa mélancolie.

J'ai ouï dire que, depuis notre retour, se promenant sur les quais du Havre, Taillevent retrouva sa jolie marchande avec un petit éventaire devant elle; alors il se rappela qu'elle avait été son bon ange, et considéra les cinq ou six mille francs, produits par l'échange des bijoux faux contre les pièces d'or, des Nouveaux-Zélandais, comme étant la dot naturelle de la jeune fille.

Il l'épousa, et madame Taillevent est aujourd'hui reine du comptoir d'un petit café que fréquentent les marins, et surtout les marins baleiniers du port.

XX

LE PORT OLIVE

Un matin, mon ami le roi Thy-ga-rit, qui, lorsqu'il venait nous rendre visite, ne manquait jamais d'arriver quelques instants avant nos repas, afin d'honorer notre table de sa présence, apparut le long du bord avec sa grande pirogue. Quinze femmes parfaitement nues lui servaient de canotiers, et l'embarcation était chargée de paniers de joncs vides. Le capitaine invita Thy-ga-rit à déjeuner avec lui. Il accepta, et, tout en déjeunant, il nous annonça qu'il se rendait à sa maison de campagne, à son palais d'été, situé dans le port Olive, afin d'y faire une moisson de patates.

— Parbleu ! pensai-je en moi-même, voilà une belle occasion qui se présente de visiter le pays, et de faire connaissance avec ces gros ramiers de la Nouvelle-Zélande, que nos marins gourmets osent préférer à nos faisans d'Europe.

Juste en ce moment, comme s'il devinait ma pensée :

— Eh ! docteur, me dit le capitaine, si vous n'avez pas peur d'être *patou-patoué* (rôti et mangé), partez avec Thy-ga-rit.

Je ne répondis rien ; mais, enchanté de la permission qui m'était donnée, sans que je la demandasse, je courus à ma chambre et reparus, un instant après, devant notre état-major, avec mon escopette sous le bras, ma carnassière sur le dos, et mon couteau de chasse passé à la ceinture.

Thy-ga-rit comprit mon intention, m'invita à prendre place dans sa pirogue, et nous partîmes, aux grands élans de ses rameuses, tandis que, d'un ton goguenard, le capitaine, de dessus le tillac, criait à mon nouveau patron de chaloupe :

— Bon appétit ! le docteur a la chair tendre !

Thy-ga-rit, qui entendait admirablement la plaisanterie, tendit la main, me pinça la cuisse, et ajouta en jargon anglais :

— *You all seem beef !* (Vous êtes la même chose que du bœuf !)

Les rameuses entonnèrent bientôt un hymne d'amour ou de guerre, je ne sais, dont le chant était incompréhensible pour moi, mais, en somme, mélodieusement sauvage et triste, et dont chaque mesure était marquée par le bruit cadencé de la chute des avirons dans l'eau.

Mais, tout à coup, ô profanation ! qui entrevis-je parmi ces femmes ? Ma reine de l'autre jour, la reine d'Oététa, qui, ne croisant plus sur sa poitrine les plis de son cachemire indigène, l'avait jeté bas et maniait un aviron comme la dernière des koukies (esclaves).

La pauvre femme baissait tristement la tête ; les autres la relevaient orgueilleusement. Leurs bras souples et vigoureux manœuvraient avec énergie ;

leurs regards obliques ne quittaient pas la pelle des avirons, et la pirogue volait comme une flèche, tandis que, moi, fumant gravement ma pipe, et jouant au pacha au milieu de ce harem, j'admirais ces filles de la nature, dont la peau reluisait au soleil comme un beau cuivre jaune.

Une étoile en tatouage ornait leur front. Une bande de laine rouge encerclait leurs cheveux noirs, et de bizarres linéaments bleus marquetaient leur poitrine et leurs épaules.

Thy-ga-rit prenait plaisir à me faire les honneurs de son canot royal.

Ne sachant trop que lui dire, je lui demandai, par signes, pourquoi il ne se servait pas d'une de ces longues pirogues à proue et à bordages sculptés, qu'ils fabriquent eux-mêmes, avec le tronc d'un koridy pour carène.

Il me répondit avec une énergique grimace de dédain, qu'il était trop civilisé pour employer encore un moyen de transport aussi primitif que la pirogue indigène.

Nous arrivâmes en peu d'instants sous l'immense falaise d'Olimaroa. Nous étions escortés par une troupe de mouettes blanches, et de cormorans à aigrettes. C'est là que j'aperçus pour la première fois, sautillant sur les roches, la vraie pie de mer australe, si belle à voir avec sa robe de moire noire et son bec de corail. Le port Olive s'ouvrit alors devant nous. C'était bien quelque chose de plus vaste et de plus profond que la baie d'Oététa, mais ce n'était pas encore grand'chose. Un bouquet de bois que dominaient des pics isolés ornait le fond de l'amphithéâtre, et les atterrissages de droite et de gauche étaient partout abruptes, presque taillés à pic et sans verdure.

Le roi me montra, en passant, un îlot sur le bord duquel des milliers de grosses huîtres attendaient, en bayant au soleil, l'heure de la haute marée. J'étais loin de me douter, en jetant un regard de complaisance sur cet îlot, que, trois mois plus tard, j'y serais déporté à la suite d'un coup de queue de baleine.

Jusqu'à présent, rien ne flattait ma vue dans cette baie. Tout était morne, triste, pauvre et désert; mais

mon chef de pirogue, qui souriait avec mystère en comprenant mon désenchantement, ayant gouverné à gauche, et doublé un cap qui s'avançait dans la baie, me prévint que, ce cap doublé, j'eusse à ouvrir les yeux. Je les ouvris, en effet, et bien grands, car le rideau qui me masquait tout à l'heure un riant paysage, venant soudain à être dépassé, j'aperçus un large bassin, fermé du côté de la pleine mer par le massif de ce dernier promontoire; à droite, par une île longue, basse et sablonneuse; et, à gauche et devant nous, par un immense et verdoyant éventail de forêts.

Il était midi environ. Les rayons du soleil inondaient la berge et faisaient étinceler joyeusement les galets et le chaume doré de trois ou quatre jolies cases, dont les pignons étaient caressés par les branches fleuries des génestroles géantes. Notre canot fut bientôt amarré à un tronc d'arbre, et je sautai à terre plein d'orgueil et de joie, car enfin je me voyais à la Nouvelle-Zélande, je m'y voyais seul, loin de mes compagnons et de mes mâts de *l'Asia*.

Seul, tout seul sur la lisière de ces forêts, seul et abandonné à la merci de ces féroces enfants de la nature, seul enfin, sans autre défenseur que mon courage, mon sang-froid et les deux canons de mon fusil.

A peine avais-je fait quelques pas, que la population de ce petit royaume s'émut en mon honneur, je puis le dire sans fatuité, bien plus tôt qu'en celui de Thy-ga-rit.

Des hommes qui travaillaient à la construction d'un hangar d'une forme particulière, et que les indigènes appellent *koumare ;* des femmes qui fendaient avec l'ongle du pouce des feuilles de phormium, des enfants et des chiens qui vaguaient le long du bois, vinrent avec empressement à notre rencontre.

Les chiens aboyèrent, les femmes et les enfants crièrent :

— *Poulo-o ! poulo-o !* ce qui veut dire : « Du pain ! du pain ! »

Et les hommes, avec un franc sourire, me saluèrent en disant :

— Sois le bienvenu !

Mais je m'enfonçai aussitôt dans la forêt, pour échapper aux caresses insensées et aux demandes importunes de mes nouvelles connaissances, et pour utiliser en chassant le reste de la journée.

Le mois de mai est à la Nouvelle-Zélande ce que le mois de décembre est à l'Europe. La forêt, cependant, avait conservé ses feuilles d'été, et des fourrés de berbéridées me barraient le chemin à chaque instant. A mesure que je m'éloignais de la côte, la nature redevenait vierge. Ici, plus de sentiers battus par les glaneuses de branches mortes, plus de troncs d'arbre hachés par les matelots-bûcherons. Je ressentais peu à peu la fraîcheur d'un isolement complet. Les oiseaux voltigeaient moins craintifs, les ramiers ne s'enfuyaient plus au bruit de mes pas, et les philédons, cachés dans les touffes d'acacias, ne cessaient de vomir, — je ne connais pas de mot qui rende mieux ma pensée, — ne cessaient, dis-je, de vomir dans l'air leur mélodieux ramage. Quelle merveilleuse création du bon Dieu dans un jour de gaieté,

que cet oiseau chanteur ! C'est le premier ténor de l'Océanie ! Toujours en habit noir, à reflets bleus et brillants. Une touffe de plumes blanches, soyeuses et frisées, orne son cou comme d'une cravate brodée et d'un jabot à plis. Les indigènes l'ont bien nommé en l'appelant *le toui*. Car il commence toutes ses symphonies par ce premier motet : *Toui toui toui toui !*

D'espace en espace, des troncs de kaïkateas, immenses podocarpes, démâtés par la vieillesse, gisaient sur le sol. Une clairière entourait presque toujours les débris de ces arbres gigantesques, et les lianes qui jadis se balançaient liées à leurs branches, couchées maintenant avec eux et rampant à leur surface, les enveloppaient d'un linceul de verdure. C'était au milieu de ces clairières que je faisais ordinairement halte. Les pins et les platanes des environs y étaient en vue, et ma carnassière pouvait facilement s'y remplir de pigeons. Les ramiers de la Nouvelle-Zélande sont magnifiques. Un plastron blanc les trahit aux yeux des chasseurs, quand ils s'abritent dans le feuil

lage, et ils ont une gorge plus gorge de pigeon que la plus chatoyante étoffe de soie.

En ai-je tué, mon Dieu ! de ces beaux ramiers ! vous seul savez le nombre de mes victimes. Je me reproche aujourd'hui leur mort inutile, car je ne les tuais pas pour apporter en France leur dépouille, digne de briller dans les plus magnifiques collections ornithologiques. Non ! je les tuais pour qu'on les plumât, pour qu'on les rôtît et qu'on les mangeât.

La journée touche à sa fin ; demain, je reprendrai ma course. Je ferai le tour de la baie, et je reviendrai à bord en franchissant la montagne qui sépare le port Olive du fond de la crique d'Oététa.

Je revins donc au point d'où j'étais parti à midi. Thy-ga-rit m'invita à passer la nuit sous son toit.

XXI

NUIT D'ANGOISSE

La case de Thy-ga-rit avait vingt-cinq pieds de long sur quinze de large et cinq de haut, autant que je puis me le rappeler. La porte était basse, si basse, que je fus obligé de ramper pour en franchir le seuil.

De chaque côté de la chambre s'étendait un lit de camp, que les indigènes appellent une *tarala*. Ce lit de camp est formé d'un treillis de branches de koko-la-mouka, branches droites, légères et flexibles comme le bambou ; il est pareil pour la forme à ceux de nos corps de garde, et descend en pente jusqu'au foyer qui flambe au milieu de la case, de sorte que,

étant couché, on peut se réchauffer les pieds à des tisons ardents qui brûlent sans fumée.

On dirait que Dieu a poussé la condescendance pour ces enfants de la nature, jusqu'à leur donner un bois particulier qui peut brûler au milieu d'une case sans asphyxier par la fumée ceux qui l'habitent,

Quand nous parlerons des productions de cette terre nouvelle, je vous dirai quel est ce bois, dont la combustion diffère tant de celle de nos bois d'Europe.

Je pris place sur la tarala, auprès de mon hôte royal, et j'aperçus, de l'autre côté du foyer, cinq ou six grands gaillards nonchalamment étendus sur un lit pareil.

A leur silence, j'aurais pu croire qu'ils dormaient; mais leurs yeux, étincelant aux réverbérations du foyer, tombaient d'aplomb sur moi.

Au-dessous de leurs yeux brillaient dans l'ombre, d'un reflet presque aussi sinistre, leurs dents blanches, plus longues que larges, étroites, aiguës, véritables dents d'antropophages.

Je ne pouvais pas détourner mon regard de ces yeux et de ces dents.

La féroce plaisanterie de l'*all seem beef* tintait sans cesse à mon oreille.

Les femmes au dehors chantaient doucement, tristement, une chanson monotone, dont le refrain était toujours :

— *Poulo-o! poulo-o!* (Du pain ! du pain !)

Moi, sans avoir l'air de remarquer la convoitise de mes voisins, qui me regardaient du même œil qu'un gourmand à la porte de Chevet, regarde un dindon truffé, je cherchais des yeux la pauvre reine, dont j'occupais sans doute la place. Je la cherchais pour partager avec elle seule mon biscuit.

Mais Thy-ga-rit, qui, lui non plus, ne me perdait pas de vue, vit que je cherchais quelque chose, et devina ce que je cherchais. Il se hâta donc de me signifier par une pantomime expressive que les femmes ne mangeaient jamais devant les hommes, et que tout ce que l'homme choisissait pour sa nourriture était tabou pour elles.

Taboué, c'est-à-dire sacré, prohibé, défendu. Il est même défendu aux pauvres femmes d'entrer là où les hommes prennent leur repas.

J'avais déjà lu cela dans quelques récits de voyageurs; mais je croyais que les Mahouries avaient renoncé au *tabou*, comme ils avaient renoncé à leurs armes primitives, à leurs costumes nationaux.

Point. La gourmandise faisait revivre le tabou.

Je m'excusai donc, et le roi reçut la portion de ma galette, qui était destinée à sa femme.

Un de ces faux dormeurs dont les yeux et les dents m'inquiétaient tant, placés comme ils l'étaient, vis-à-vis de moi, avait sans doute remarqué que ma carnassière contenait encore d'autres biscuits, car il se leva de sa place et vint à moi, non pas comme un vil mendiant, mais comme un trafiquant qui se croit le droit de proposer un échange.

Il parlait un peu l'anglais. Il m'offrit un morceau de jade vert pour un morceau de biscuit.

Je refusai. Il en offrit deux.

Et cependant le jade vert est pour les Nouveaux-

Zélandais bien plus précieux que l'or ne l'est pour nous. Le jade vert! cette mystérieuse pierre qu'ils révèrent comme une image de la divinité, et qu'ils vont chercher, à travers mille fatigues et mille dangers, dans les profondeurs du lac de Tawaï-Pounamou.

Plus tard, je parlerai du jade vert.

Je tenais bon. Je ne voulais pas céder. Le capitaine Jay m'avait prévenu que céder une seule fois au caprice d'un Manhourie, c'était se déshonorer en quelque sorte. Dans un échange, il ne faut jamais accepter ce qu'ils vous offrent. Il faut toujours les forcer d'ajouter quelque chose à ce qu'ils ont offert ne fût-ce qu'une bagatelle.

J'exigeai donc quelque chose en plus des deux jades. L'insulaire tenait à sa main un petit cahier de papier.

Je le lui demandai sans savoir ce que c'était.

Il hésita.

Je remis alors ma galette de biscuit dans ma carnassière, et me préparai à allumer ma pipe.

Lui me tourna le dos, comme décidé à se passer

de mon biscuit, et alla se recoucher près de ses compagnons.

Je ne voulais pas avoir l'air de faire attention à lui, et, quand ses yeux se fixèrent de nouveau sur les miens, mes yeux étaient déjà tournés d'un autre côté, au dehors de la case.

Que regardais-je?

Un spectacle assez peu attrayant, ma foi!

Accroupie devant une grande marmite de fonte, dont la base reposait sur un fourneau de galets, pareille à cette sorcière de Macbeth cuisant son ragoût infernal, une femme, la plus noire, la plus hideuse d'entre toutes les femmes que j'eusse encore entrevues depuis que j'avais mis le pied sur la Nouvelle-Zélande, une *koukie*, une esclave, sans doute, — car c'est un déshonneur chez ces insulaires que de faire la cuisine, — remuait avec un bâton les choses inconnues qui bouillonnaient dans cette marmite.

Un fumet âcre, une odeur de *fraîchin*, comme disent nos matelots lorsqu'ils veulent qualifier cette odeur que les grands poissons de mer laissent après

eux, me mordait à la gorge, et, quoique la promenade eût développé mon appétit outre mesure, je devinai avec dégoût que l'heure du souper arrivait, et qu'il me faudrait sans doute y faire honneur.

En effet, Thy-ga-rit m'adressa un signe expressif qui voulait clairement dire : « Allons, mon hôte, il est l'heure de souper. »

Et il poussa une exclamation rauque mais sensuelle. C'était un ordre, le roi voulait être servi.

Ausitôt, la koukie rampa jusqu'au pied de la tarala et y déposa deux paniers de jonc, l'un rempli de pommes de terre fumantes, l'autre de poisson bouilli.

Sa Majesté entr'ouvrit le cabas, m'offrit gracieusement de partager son repas, et, quand elle se fut servie elle-même, elle octroya le reste à ses aides de camp.

J'appelai alors à mon aide tout le stoïcisme dont un médecin est capable, pour avaler ces patates, auxquelles le poisson séché et rance avait communiqué un goût infernal et une odeur nauséabonde. Par bonheur, je fis assez adroitement glisser entre

les fentes du lit de camp des lopins de morue et de congre qui, si j'avais eu le malheur de les avaler, eussent bien certainement produit sur moi l'effet du plus violent émétique.

Le *gna-doua*, cette pâte qu'ils fabriquent avec la racine d'une espèce de fougère (le *pteris esculenta*), passa un peu mieux, et, pour dessert, je tirai hors de mon carnier une jolie galette de biscuit.

A la vue de cette galette, Thy-ga-rit, qui avait déjà dévoré mon premier morceau de biscuit, m'envoya un gros hoquet de joie. Il savait bien que je ne le mangerais pas sans en briser quelques morceaux pour lui et les hommes du fond de la case, dont les yeux redoublèrent de flamme et qui firent claquer leurs dents blanches, mâchoire contre mâchoire, en murmurant :

— *Poulo-o ! poulo-o !* (Du pain ! du pain !)

Alors l'insulaire qui était déjà venu à moi se leva de nouveau, et, tourmenté par la passion du poulo-o, vint jeter sur mes genoux les deux morceaux de jade, et le cahier de papier.

J'ouvris le cahier.

C'était un petit livret de papier blanc, comme en ont les cuisinières et les blanchisseuses.

Celui auquel il avait appartenu était un compatriote, et il y avait copié des romances et des chansons.

Des chansons de Béranger surtout.

La première feuille avait été déchirée; la dernière l'était à moitié; mais, dans ce qu'il en restait, j'aperçus ces mots : « J'appartiens à... ma... à bord... nav... *le Jean-Bart.* »

Les intervalles où manquait l'écriture semblaient avoir été mouillés, puis frottés avec le doigt.

Je montrai ce mot *Jean-Bart* à la société, le prononçant en même temps, et poussant une exclamation.

A l'instant même, un grand silence se fit, comme si la possession de ce carnet accusait chacun des assistants d'avoir pris part au massacre de nos malheureux compatriotes.

Je ne saurais dire l'impression que fit sur moi cette feuille de carnet moitié effacée, moitié déchirée.

Le combat, le massacre, l'incendie, le festin de la victoire, toutes les horreurs de la baie de Chatam, comme un panorama, se déroulaient devant moi, et je vis, en fermant les yeux et en frissonnant des pieds à la tête, je vis le sauvage qui dévorait la main qui avait écrit ces chansons; je vis les têtes dépouillées de leurs chairs, et les bouches à moitié rougies de ceux qui les avaient si joyeusement chantées la veille, quand ils célébraient l'élévation de leur nouveau capitaine.

Les Zélandais qui m'entouraient devinaient pourquoi je paraissais si douloureusement affecté. Cependant ils gardaient un morne silence. Ce silence m'épouvanta.

Je craignais presque qu'ils ne voulussent se débarrasser de moi, de peur que je ne me rendisse leur accusateur devant un navire de guerre.

Ce fut sans doute ce qui détermina celui qui m'avait donné le carnet, et qui parlait assez bien l'anglais à expliquer comment ce carnet se trouvait à Koko-Ra-ra-Ta (port Olive).

Son explication, donnée avec une aisance et un laisser aller parfaits, m'apprit que les vents avaient fait échouer sur la péninsule de Bank une pirogue de Chatam, et qu'eux, habitants de la péninsule, étant amis des Français, ils avaient cru bien faire en s'emparant des naufragés, en les tuant, en les faisant rôtir et en les mangeant, comme ceux-ci avaient mangé les *Oui-Oui*, nom sous lequel ils nous désignent, à cause de notre habitude de répondre : « Oui, oui, » à tout propos.

J'applaudis tant bien que mal à cette peine du talion; mais, croyant devoir faire un sacrifice à ma propre sûreté, je rendis le carnet à son propriétaire, et la joie reparut dans notre cercle.

J'aurais bien voulu le garder, ce pauvre carnet qui me parlait d'un compatriote; mais c'eût été une grande imprudence. Ils eussent cru que je voulais m'en servir comme d'un témoin accusateur; ces gens-là conservent éternellement la mémoire des faits à venger, ils croient que nous leur ressemblons, et qu'une fois offensés ou irrités, nous ne pardonnons

jamais. Le souvenir des meurtres se perpétue ainsi chez eux par tradition, et, chaque fois qu'un navire français aborde à la Baie-des-Iles, les Nouveaux-Zélandais se demandent avec inquiétude s'il ne vient pas tirer vengeance de l'assassinat de Marion Dufresne tué dans cette baie voilà tantôt quatre-vingt-dix ans.

Toutes ces idées terribles m'avaient tant soit peu bouleversé l'esprit; si j'eusse pu me lever, sortir, m'en retourner à travers terres, au risque de me perdre dans les forêts, jusqu'à *l'Asia,* je l'eusse fait à l'instant même, et sans hésiter. Mais il n'y avait pas moyen de fuir; j'étais venu là volontairement, je devais avoir l'air d'y rester volontairement. Je fermai donc les yeux pour ne pas voir l'effroyable société dans laquelle je me trouvais; mais, les yeux fermés, je voyais une chose plus effrayante encore, c'est-à-dire le rêve au lieu de la réalité.

Je pourrais passer cette nuit sous silence, ou bien dire que je l'employai en philosophe intrépide, en observateur courageux, à étudier la physionomie des lieux et les allures des individus.

Et cela sans sourciller, pourrais-je ajouter.

Oui, mais je mentirais, et je ne veux pas mentir.

Je dirai donc la vérité.

Oui, j'ai grelotté, non pas de froid, mais de peur.

Et cependant, lorsque je pense aux folles terreurs qui m'assaillirent pendant cette nuit passée à la merci de ces gourmets de chair humaine, je ris de moi-même et me prends en pitié.

Qu'avais-je donc à craindre réellement?

Est-ce que je n'avais pas quitté *l'Asia*, au vu et au su de tout l'équipage? est-ce que le capitaine Jay ne savait pas où j'étais et avec qui j'étais? est-ce que la tribu de la Péninsule eût osé se mettre en guerre contre les navires qui fréquentaient les baies, et commencer les hostilités en m'offrant en holocauste au grand Atoua, à Dieu?

Est-ce que le capitaine Jay, en permettant que je passasse une nuit loin du navire ne connaissait pas, depuis longue date, le caractère pacifique de Thyga-rit et de ses *rangatiras*, c'est-à-dire de ses sujets

nobles, et de ses *koukies*, c'est-à-dire de ses sujets esclaves.

Il eût fallu que je devinsse agresseur pour courir quelque danger, et, certes, j'étais bien inoffensif et je calculais facilement que mon fusil et mon couteau ne me seraient pas d'une grande utilité, bloqué comme je l'étais au fond de la cabane.

Oui, mais la peur ne calcule pas, et, je l'avoue, j'avais peur.

La nuit s'écoula donc lentement et pleine de rêves horribles : toute une épopée de cannibalisme se déroula sous mes yeux ; — ma mémoire évoqua les souvenirs les plus formidables.

Les spectres des voyageurs assassinés jaillirent des lèvres qui racontaient ces assassinats; c'était une espèce de folie, que je n'ai éprouvée qu'une fois, une hallucination.

Tout à coup des chants de femmes retentirent non loin de nous dans le silence de la nuit.

Le roi, qui dormait, ainsi que tout le personnel de sa cour, se réveilla en sursaut au bruit de ces voix.

Il se mit sur son séant, et parut écouter religieusement.

De temps en temps, le chœur se taisait, et une femme seule chantait des paroles rapides et cadencées sur un ton clair, élevé, sonore.

Je demandai d'un signe, à Thy-ga-rit, ce que signifiait ce chant.

— *To-bigman*, me répondit-il, *to-bigman*. (C'est pour Dieu, c'est une prière à Dieu.)

J'avais peu à peu, à force de raisonnement et de volonté, repris un certain courage. Il est vrai que la curiosité était venue à mon aide.

J'espérais assister à quelque cérémonie religieuse et nocturne de ce peuple. Je quittai donc le lit de camp et sortis.

Mais, une fois hors de la case, je ne vis ni prêtre ni lévite.

La cabane était adossée à la forêt, et une aire s'étendait devant elle jusqu'au bord du rivage.

La voix ne retentissait pas entre les arbres, et cependant je cherchais vainement à voir d'où elle par-

tait; mais, en regardant du côté de la mer, là où le grand promontoire finit et permet d'entrevoir quelques mètres d'horizon, j'aperçus, se détachant en noir sur le disque de la pleine lune, qui sortait lentement de l'eau, j'aperçus, dis-je, une silhouette de femme agenouillée, levant la tête vers le firmament, priant tout haut de cette voix claire et sonore, et saluant avec ses grands bras nus le lever de la lune.

Je reconnus l'une de nos rameuses, je reconnus la reine, qui cessa sa prière aussitôt que l'orbe de la lune parut se détacher de la terre pour s'élancer dans le ciel.

J'étais hors de la cabane, et n'avais pas envie d'y rentrer. Je me promenai donc sur l'aire, allant de la forêt à la mer et de la mer à la forêt, fort ennuyé que j'étais de ne pas savoir l'heure. Mais, en me rappelant celle du lever de la lune des nuits précédentes et en la comparant avec l'heure du lever de celle-ci, j'estimai que le soleil ne paraîtrait pas avant deux heures.

Pour peu qu'on passe quelques mois à la mer, on devient astronome pratique malgré soi.

La position des principales étoiles, leurs noms, leurs chroniques, nous sont familiers. On étudie surtout la lune, cette reine des nuits. J'ai vu des gens si expérimentés, qu'ils annonçaient, sans jamais commettre d'erreur, la continuation ou la venue du beau ou du mauvais temps, du froid ou de la chaleur. Ils prédisaient les vents et les orages ; ils disaient l'heure présente, à cinq minutes près.

J'étais devenu moi-même un de ces prophètes. Je calculai donc que la nuit durerait encore deux heures ; que faire pendant deux heures?

— Eh ! mon Dieu ! rêver à la patrie, penser à la France ! penser aux amis, à la mère, à l'amante, rêver à tout cela et frapper du pied en rêvant.

Tout à coup...

Je m'arrêtai, j'écoutai...

Que venais-je donc d'entendre au bord de la forêt?

Une clochette, sans doute, — la clochette d'une

chèvre, et, sans que je visse la chèvre, la clochette tintait, tintait lentement d'abord, puis plus vite, puis partout à la fois...

Non, ce n'était pas la clochette d'une chèvre, c'était la clochette d'un oiseau, cet oiseau qui, chaque nuit, donne le signal du concert magique que les artistes emplumés des terres australes exécutent avant le lever du soleil.

Le premier qui vint interrompre le tintement argentin de cette clochette fut le toui. Il jeta dans la nuit et au milieu du silence une fusée de notes rapides et continues comme un bouquet de feu d'artifice.

C'était le premier ténor qui s'emparait de la scène.

Bientôt vinrent les chapelets égrenés, perle à perle, du glaucope, suivies des notes brillantes du troupiale.

Puis il y eut comme un solo de flûte de cristal : c'était la fauvette de Tangara qui chantait son hymne nocturne. Les autres oiseaux s'arrêtèrent un instant comme pour l'écouter.

Et tous ensemble reprirent comme un chœur immense, chacun faisant sa partie :

La mésange brodant sur l'harmonieux concert avec des triples et des quadruples croches ;

La colombe roucoulant en basse ;

Le traquet à tête bleu de ciel, habile baryton, allant de la colombe au toui, de la basse au ténor ;

Enfin le trichoglosse, à son tour, sema ses trilles savantes au milieu de cette merveilleuse mélodie, tandis que le perroquet trigops, le cimbalier de la forêt, mêlait ses frémissements de cuivre au timbre de la sonnette d'argent.

Je ne me demandais plus ce que j'allais faire en attendant le jour : j'écoutai.

J'écoutai pendant deux heures ainsi; puis le concert cessa peu à peu, et le toui seul continua de chanter... Le soleil était levé.

J'avais cinq heures de marche au moins pour arriver jusqu'au village d'Oéteta, et je tenais à arriver avant midi, car un malade m'attendait.

Je quittai la case, souriant de mes terreurs de la

nuit; mais c'est chose facile que de sourire des terreurs de la nuit quand il fait jour.

Je donnai à Thy-ga-rit la moitié de mon biscuit, ne me réservant que ce qu'il m'en fallait pour déjeuner.

Puis je distribuai, à chacun de ces insulaires aux yeux flamboyants et aux dents blanches et aiguës, un morceau de tabac, et, comblé de leurs bénédictions, je suivis le rivage dans la direction du fond de la baie, pour rencontrer ensuite la lisière de la forêt qui s'étend jusqu'à l'autre côté de la montagne.

J'arrivai en vue de *l'Asia* vers midi, car j'avais marché vite sans chasser et sans herboriser.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

		Pages.
I.	La terre de Van-Diémen.	1
II.	Merveilleux.	13
III.	Les hommes du gouvernement.	30
IV.	Régions antipodiques.	47
V.	Un cachalot de hasard.	64
VI.	Le baril de tafia.	78
VII.	Fantassin.	90
VIII.	L'antipode.	111
IX.	Une pêche à la baleine.	122
X.	Taillevent.	138
XI.	Superstitions.	155
XII.	Le scorbut.	170
XIII.	Le capitaine perdu.	195
XIV.	La Nouvelle-Zélande.	208
XV.	Les îles Chatam.	222
XVI.	Massacre.	232

Pages.

XVII. Le roi Thy-ga-rit. 250
XVIII. Les collègues du roi Thy-ga-rit. 265
XIX. Taillevent sur pied. 270
XX. Le port Olive. 283
XXI. Nuit d'angoisse. 293

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

POISSY. — IMPRIMERIE ARBIEU.

LES

BALEINIERS

VOYAGE AUX TERRES ANTIPODIQUES

JOURNAL DU DOCTEUR MAYNARD

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

Tous droits réservés

LES BALEINIERS

XXII

UNE LÉGENDE ZÉLANDAISE

Le pays où nous hivernions a ses légendes, légendes terribles et sanglantes, légendes de meurtres et de vengeances, qui peuvent se comparer à ce que nous avons de mieux en ce genre dans les annales de nos temps de barbarie.

Six mois de cohabitation familière avec les naturels, le prestige de mon état de médecin, les services rendus à quelques-uns d'entre eux, m'ont permis d'entrer plus avant que personne dans cette formidable arcane historique. formée aux Européens.

Je vais donc dire sur l'antropophagie tout ce que l'on a dit avant moi, et j'ajouterai à ce résumé sinistre ce que personne n'en a dit encore et ce que j'en ai appris par mes propres études.

Les naturels de la péninsule de Bank et des baies voisines vers le sud, ceux avec lesquels j'ai des relations de tous les jours, de toutes les heures et de tous les moments, ne sont plus que les faibles débris d'une nation jadis puissante, détruite en partie par les excursions de ce terrible Taraboulo dont ils redoutent encore à chaque instant l'apparition.

Cet infatigable ennemi vient périodiquement détruire leurs récoltes; il choisit, pour entrer en campagne, le moment où les navires baleiniers se tiennent au large et où le bâtiment de guerre qui les protége a fait voile pour la Tasmanie ou pour tout autre port de ravitaillement.

Les habitants de la péninsule, qui savent ce que présage le désarmement de leurs côtes, s'enfuient alors vers Otago. Mais ils n'échappent pas toujours à Taraboulo, le vautour de Cloudy-Bay.

Les malheurs de cette tribu, dont Thy-ga-rit est le véritable chef, datent de 1828.

En 1828, le chef de l'île de Kapiti, située dans le détroit de Cook, se nommait *Topahaï*. C'était un homme énergique et aventureux. Émerveillé des miracles de la civilisation, il demanda à un capitaine anglais de le conduire en Europe, et, sur son refus, il se cramponna à la misaine, jurant qu'on le hacherait plutôt que de le faire retourner à Kapiti sans qu'il eût vu l'Angleterre.

Le capitaine consentit enfin à l'emmener.

Au bout de deux ans, il revint.

Le capitaine et les matelots avaient pris Topahaï en amitié, l'avaient comblé de soins et d'attentions, l'avaient ramené enfin dans son île, dans sa famille, où il avait été reçu avec de grandes démonstrations de joie.

Il raconta comment, ayant eu, en Angleterre, une maladie grave, ses amis l'avaient fait soigner, le veillant tour à tour, et, à force de tendres attentions, d'attentions comme en ont seuls ces grands et su-

blimes enfants qu'on appelle les soldats et les marins, ils lui avaient sauvé la vie.

Que ferait, en échange, Topahaï pour ses bienfaiteurs? comment leur prouverait-il sa reconnaissance?

En leur donnant tout ce qu'il pourrait recueillir de jade vert, car le jade vert est la pierre que les Nouveaux-Zélandais tiennent pour la plus précieuse. Et le jade vert ne se recueille que sur les bords d'un lac sacré, situé au milieu de l'île de Tavaï-Pounamou, dans le sud-ouest de la péninsule de Bank.

Topahaï partit donc de Kapiti à la recherche du jade vert, comme les anciens héros mythologiques qui allaient à la recherche de la toison d'or, ou des pommes des Hespérides.

Il passa par Akaroa. Les habitants le connaissaient de réputation et savaient son voyage en Europe : ils le retinrent et le fêtèrent pendant quelques jours.

Cette fête et cette violence amicale avaient les plus cordiales apparences; mais au fond s'agitait un autre sentiment.

Les Akaroens ne pouvaient comprendre qu'un

sentiment de reconnaissance fit seul entreprendre à Topahaï un si long et si pénible voyage, et ils soupçonnèrent que ce chef aventureux, ce guerrier terrible, n'était venu chez eux que pour les espionner, reconnaître leurs forces et étudier le terrain, afin de revenir ensuite avec ses guerriers pour les réduire en esclavage. Sa mort fut donc résolue, et ils l'assassinèrent pendant les fêtes du départ.

Mais quelques-uns des guerriers de la suite de Topahaï échappèrent au massacre, et, revenant à Kapiti, annoncèrent le meurtre de leur chef.

Ce fut un grand désespoir dans l'île, d'autant plus que le fils de Topahaï était encore trop jeune pour conduire la tribu au combat de la vengeance.

C'est alors que se révéla Taraboulo.

C'était un esclave affranchi de Topahaï, un homme actif, rusé, énergique, courageux et reconnaissant. Il se dit que c'était à lui qu'appartenait la vengeance, et il fit le serment de venger l'illustre mort sur Maramvaï et son fils, le chef présent et le chef futur de la tribu où Topahaï avait été assassiné

Il offrit donc ses services aux Kapitiens. Ceux-ci le reconnaissaient pour leur maître en fait de ruse et de courage, ils le reconnurent pour chef et lui laissèrent le soin de tout préparer pour arriver au but désiré.

Taraboulc était trop habile pour aller attaquer ouvertement une tribu nombreuse, et qui, après le crime qu'elle avait commis, devait se tenir sur ses gardes. Il médita l'entreprise, arrêta son plan, et attendit avec la patience d'un sauvage le moment de l'exécuter.

Cette occasion se présenta en 1830.

En 1830, le brick anglais *l'Élisabeth*, expédié de Sidney à la Nouvelle-Zélande pour acheter du phormium-tenax, vint mouiller à Cloudy-Bay.

Taraboulo offrit alors au capitaine Stewart dix tonneaux de phormium s'il voulait le laisser embarquer sur le brick avec cent guerriers, et le conduire à Akaroa.

Stewart accepta le marché, embarqua les Kapitiens, et entra à Akaroa comme s'il venait pour y trafiquer.

Maramvaï, chef d'Akaroa, sa femme, son fils et ses deux filles, se rendirent aussitôt à bord du brick, où le capitaine Stewart les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié; mais à peine furent-ils descendus dans la chambre où on les avait conviés à un repas, que Taraboulo s'empara d'eux, les fit prisonniers, puis, à la tête de ses cent guerriers, tomba à l'improviste sur les malheureux habitants qui avaient suivi leur chef et qui encombraient déjà le pont du navire.

Ce fut une horrible boucherie.

On dit même que c'est à la vue du sang — l'odeur du sang produit l'ivresse comme celle du vin, — que les matelots anglais, prenant parti pour Taraboulo, se mêlèrent à ces terribles représailles et fusillèrent les Zélandais qui se jetaient à la mer pour regagner la côte à la nage.

Ce massacre accompli, les Kapitiens s'embarquèrent dans les canots de leurs victimes, et, comme la catastrophe s'était passée presque hors de vue du rivage, les habitants des villages situés autour de la

baie laissèrent aborder tranquillement leurs ennemis, croyant au retour de leurs compatriotes.

Nouveaux massacres encore !

Puis, quand la nuit vint, les fourneaux du brick s'allumèrent, les chaudières s'emplirent de membres humains, et, sous les yeux de l'équipage et du capitaine anglais, les anthropophages mangèrent !...

Le lendemain, le capitaine Stewart reprit la route du détroit de Cook, emportant les vainqueurs et leurs esclaves.

Maramvaï avait été jeté, pieds et poings liés, sur le pont, au milieu des morts et des mourants. Son fils, grièvement blessé, gisait à quelques pas de lui; pendant que les vainqueurs se livraient aux joies du festin, le fils approcha sa bouche de l'oreille du père et lui dit :

— Vous êtes vieux, vous, mon père; on vous tuera; mais, moi, on me laissera vivre, et je serai condamné à remplir quelque honteux emploi. Taraboulo fera de moi son esclave, son cuisinier peut-

être! Préservez-moi de cette infamie : à deux pas de vous est une hache, prenez-la et tuez-moi...

Le père, sans répondre, montra les cordes qui retenaient ses mains; mais, de la tête, il approuva le projet de son fils. Le fils alors rampa insensiblement jusqu'à la hache, s'en empara, coupa les liens de Maramvaï, lui mit la hache entre les mains, et, comme s'il eût voulu reposer plus doucement, il plaça sa tête sur la caisse d'un des bas mâts.

Maramvaï, alors, se releva avec un cri de triomphe, et l'on vit tournoyer la hache entre ses mains, et, en même temps, la tête de son fils rouler à dix pas de lui.

Cette action qui, si elle était racontée par Tite-Live ou Plutarque, et attribuée à un Romain ou à un Spartiate, serait de l'héroïsme; cette action qui, racontée par moi, et attribuée à un chef de la Nouvelle-Zélande, n'est que de la barbarie, excita l'enthousiasme des compagnons de Maramvaï. Ils poussèrent des cris d'admiration; Taraboulo accourut, et, furieux de voir le plus beau trophée de sa vic-

toire lui échapper, il fit lier de nouveau les mains à Maramvaï, enfonça un croc de fer dans le plafond de la cabine, et y accrocha son ennemi par la mâchoire inférieure.

Ainsi suspendu, Maramvaï arriva vivant à Kapiti.

Pendant la route, une de ses filles ayant osé le prendre à bras-le-corps afin de soulager ses souffrances, un matelot anglais, de garde auprès du supplicié, la repoussa si violemment, qu'elle alla tomber contre un angle des boiseries, et se tua du coup.

Son autre sœur succomba sous les brutalités de l'équipage.

Leur mère se jeta par-dessus le bord et se noya.

Le jour même de son arrivée à Kapiti, Maramvaï fut mis à mort. Taraboulo lui-même servit de bourreau. Il lui ouvrit l'artère carotide, reçut dans le creux de ses deux mains le sang qui s'en échappait, et le but...

Puis il lui arracha les yeux et les avala, afin de se rendre la vue plus perçante et de s'inoculer le cou-

rage du vaincu, auquel lui-même, le vainqueur, il était forcé d'accorder sa sauvage admiration.

Le capitaine Stewart, de retour à Sidney, fut mis en jugement et acquitté.

Les récits des voyageurs sont remplis de contradictions sur le cannibalisme, qu'ils regardent tantôt comme permis par les lois religieuses de tel ou tel pays, tantôt comme provoqué par un sentiment de vengeance implacable, tantôt enfin comme le résultat de la disette et même de la sensualité. De ces divers mobiles, ils en choisissent un seul, selon leurs convenances, et y rattachent exclusivement cette horrible coutume, tandis qu'en réalité, d'après les circonstances, le mobile varie ou se complique avec un autre. Ces erreurs ont surtout été commises par les navigateurs qui passent rapidement d'une terre à l'autre en Océanie, et n'ont eu, par conséquent, que quelques heures de contact avec les indigènes, heures trop courtes pour étudier leurs mœurs et leurs usages. Ils ont donc été forcés de répéter ce qu'avaient déjà dit leurs devanciers et de recueillir au

vol quelques traditions déjà énoncées et falsifiées encore par les difficultés d'interprétation du langage.

Le cannibalisme, de nos jours, n'existe, à l'état de coutume, qu'en Océanie. On en trouve des exemples chez les peuples anciens et modernes, il est vrai, mais ce ne sont que des cas exceptionnels. Un séjour de six mois sur la péninsule de Bank, c'est-à-dire au cœur de l'île sud de la Nouvelle-Zélande, une existence presque constamment mêlée à celle des tribus de la côte, m'ont permis de recueillir sur l'anthropophagie quelques détails assez neufs, auxquels j'ajouterai ce qu'en ont dit de plus curieux et de plus réel d'autres voyageurs.

XXIII

TARABOULO

Un jour, pendant notre relâche, une petite goëlette mouilla dans la crique d'Oéteta. Elle annonçait que le terrible Taraboulo, chef suprême de l'île, venait d'embrasser la religion chrétienne, et ordonnait que les tribus du Sud suivissent son exemple.

Il défendait en même temps de manger de la chair humaine, et menaçait, si ses ordres n'étaient pas exécutés, de venir exterminer, depuis le premier jusqu'au dernier, ceux qui auraient osé y contrevenir.

La goëlette était entrée dans le port à onze heures du matin, et, dès le même jour, vers deux heures, les

habitants venaient en foule à bord pour nous demander des Bibles.

Nous n'en possédions pas une seule; mais tout ce qui avait la forme d'un livre était bon. Ils n'en demandaient pas davantage, et nos matelots échangèrent, contre des nattes et des coquillages, leurs recueils de chansons et leurs dictionnaires poissards.

J'en fus personnellement quitte pour un volume des *Odes* d'Horace, que je ne donnai pas pour une Bible, mais qui me fut volé.

Thy-ga-rit, à cette nouvelle inattendue, avait quitté sa maison d'été et était revenu à Oéteta, et, là, il avait réuni tout son peuple, avait signifié, à tous, les ordres de l'autorité supérieure, et invité les habitants à se réunir, le matin et le soir, pour écouter l'office divin.

Dès le lendemain, les rites chrétiens commencèrent.

Un canon de fusil fut suspendu en travers d'un poteau; on frappait dessus avec un morceau de fer quelconque.

C'était la cloche qui sonnait la messe.

Alors, tous les habitants se mettaient à genoux, faisaient le signe de la croix, ouvraient leurs livres qu'ils tenaient renversés ou de travers, et avaient l'air d'y lire les versets des psaumes qu'ils chantaient à tue-tête.

J'ai encore dans les oreilles cette incroyable musique qui durait une heure le matin et une heure le soir.

Tout cela dans l'attente de Taraboulo, le croque-mitaine d'Ika-na-Mavi.

Et tout cela fut perdu, car Taraboulo ne vint pas.

Mais, à sa place, quelques semaines plus tard, vinrent des missionnaires.

Les saints hommes furent admirablement accueillis, et se mirent immédiatement à leur œuvre de salut.

Les Bibles apocryphes furent dénoncées, et l'ordre donné de les confisquer; mais les insulaires obtinrent la permission de garder les livres pour en faire des bourres de fusil.

Le bruit courait, parmi les équipages des navires baleiniers pêchant dans les eaux de la péninsule,

que la menace de cette venue de Taraboulo avait sauvé la vie à une pauvre femme qui devait être mangée à Oéteta à la fin de la présente lune.

Je n'ai pu vérifier le fait, mais j'ai la conviction qu'il est exact.

Voici sur quoi j'appuie ma croyance :

Un jour que nous croisions dans la grande baie Pégasus, une pirogue, commandée par Ivico, un des chefs de l'île, passa le long de notre bord.

Il conduisait à bord d'un navire de Van-Diémen qui se tenait sous voile aux environs de l'île Tablé, un déserteur anglais arrêté au port Olive, et, pendant le trajet, mouillait la nuit, à l'abri de terre, chaque fois que le temps le lui permettait.

Le capitaine de ce navire faisait grande pêche, et, comme les tonneaux manquaient, il avait établi ses tonneliers sur la lisière d'une forêt du port Olive, afin de fabriquer des pièces à huile.

C'était de là que le déserteur s'était enfui, après s'être battu avec un de ses compagnons qu'il avait grièvement blessé.

Ivico, comme nous venons de le dire, le ramena et reçut du capitaine anglais une bonne récompense, puis il reprit le chemin de la presqu'île; mais un coup de vent le rejeta sur la grande terre.

Alors, s'étant mis à l'abri dans une anse, il y rencontra un homme et deux femmes.

Comment étaient-ils venus là? Quels étaient-ils? Étaient-ce des naufragés? Étaient-ce des espions d'une tribu du Nord?

Cette dernière supposition prévalut, et l'on s'empara d'eux.

L'homme fut assez agile pour s'enfuir dans la montagne; le temps pressait, on ne put l'y poursuivre; mais les deux femmes, moins heureuses, furent prises et jetées, pieds et poings liés, dans la pirogue, qui reprit sa route.

Ivico repassa près de nous, mais ne nous aborda point au retour; seulement, on remarqua, à l'aide de longues-vues, que son équipage s'était accru de deux femmes.

Le lendemain, nous rentrâmes à Océta à la nuit

close. Le dernier quartier de la lune était à son déclin.

Les feux du village nous guidèrent pour gagner notre ancrage habituel, et, contre l'habitude, pas un naturel ne vint à bord.

Vers minuit, nous entendimes des coups de fusil et un bruit infernal dans la direction des cases. Un grand feu brillait devant la maison de Thy-ga-rit; les hurlements des chiens se mêlaient aux hurlements des femmes, et l'on voyait ces dernières gambader sur la grève en secouant des torches d'herbes sèches imprégnées d'huile de baleine.

Il y avait, je vous le jure, de l'horrible et du fantastique dans cette scène incompréhensible pour nous.

Nous n'y pûmes tenir, le second du bâtiment et moi. Nous vînmes trouver le capitaine et lui demandâmes la permission d'aller à terre; mais il nous refusa obstinément, nous donnant pour raison que les naturels célébraient sans doute quelque fête religieuse et que notre visite indiscrète engendrerait peut-être une querelle.

Le tumulte ne s'apaisa qu'à la fin de la nuit. Quand j'allai à terre le matin, je n'y remarquai rien d'extraordinaire : tout était rentré dans le calme; la place du brasier, noire et chaude encore, témoignait seule de la fête nocturne.

J'interrogeai mes meilleurs amis insulaires; j'interrogeai le roi, ses fils, sa femme; j'interrogeai des enfants, et toujours il me fut répondu avec un sang-froid et une indifférence tels — que je les reconnus facilement pour être affectés, que la tribu avait célébré la nuit dernière une de leurs fêtes sacrées, laquelle, comme d'habitude, s'était terminée par le sacrifice au grand Atoua, et par un festin où l'on avait mangé des chiens engraissés dans ce but.

Tout dans cette réponse était vraisemblable, car les chiens, à l'état sauvage, pullulent sur la côte, et les naturels ont l'habitude d'en capturer quelques-uns et de les enfermer dans d'étroites cabanes, d'où ils les tirent pour les manger après les avoir engraissés avec du poisson.

Ces chiens deviennent même une ressource im-

portante quand le poisson est atteint d'une maladie particulière aux mers de la Nouvelle-Zélande, et que la récolte des pommes de terre n'a pas été abondante.

Mais une fille de la tribu fut moins discrète.

A quelques jours de là, dans un moment d'oubli, elle confia à un matelot, son amant, que, pendant cette mystérieuse nuit, on avait massacré, rôti et dévoré une des deux femmes rencontrées par Ivico; que la survivante était captive et à l'engrais dans une cabane tabouée, et que son sacrifice aurait lieu lors du dernier quartier de la lune prochaine..

Selon leur croyance, la lune est en colère quand elle ne brille pas, et il faut des prières et des sacrifices pour l'apaiser, afin qu'elle consente de nouveau à éclairer les nuits.

Il y avait plusieurs maisons taboues dans le village. On nous en éloignait par de grands cris et avec des menaces aussitôt que nous en approchions; il me fut donc impossible de découvrir la prison de la malheureuse victime. Les capitaines des navires présents dans les différentes baies de l'île du Sud par-

laient de réunir leurs équipages pour délivrer cette infortunée, quand arriva, par bonheur, la goëlette porteur du manifeste de Taraboulo.

Je crois que, précédemment, M. le commandant Cécile avait enlevé à cette même tribu une ou deux femmes destinées à être mangées et déjà mises à l'engrais. Thy-ga-rit, que M. le commandant Cécile nomme Thégaré, est, comme je l'ai dit, le véritable chef de Togolabo.

Les parents aiment beaucoup leurs enfants, mais en bas-âge seulement. Le commandant Cécile raconte qu'en 1839, il avait remarqué à Togolabo une petite fille de cinq ans, d'un physionomie admirablement belle. Réfléchissant au sort qui attendait la malheureuse enfant dans ce pays de prostitution, il désira l'y soustraire en l'adoptant et en la conduisant en Europe.

Il offrit donc, en échange de l'enfant, un uniforme et beaucoup d'autres objets, et il essaya de faire comprendre aux naturels que lui, nayant pas d'enfant, il aurait soin d'elle comme si elle était sa fille.

Mais la mère ne voulut rien entendre et refusa toutes ces propositions.

Cependant, quelques jours avant le départ de la corvette, le père fit dire qu'il consentait à livrer sa fille, et le commandant se rendit avec lui chez le chef de tribu Thy-ga-rit pour y conclure le marché.

Mais à peine venaient-ils d'entrer en pourparler, qu'un naturel, d'ordinaire très-doux, entra, pâle de colère, et s'écria en anglais :

— Non, non, je ne le veux pas, la fille ne partira pas.

Le commandant lui fit alors observer que cette affaire ne le regardait en aucune façon. Mais il répliqua que le père de l'enfant était son beau-frère, et que la mère, sa sœur, lui avait juré que, s'il laissait partir la jeune Heloï, elle se vengerait en le tuant.

Pendant cette altercation, l'enfant, entraînée par sa mère, avait gagné en toute hâte la montagne, et le commandant Cécile ne la revit plus. Thy-ga-rit lui dit que, si la fille eût été nubile, le marché se fût conclu sans difficulté.

Cette Heloi, ou plutôt Heloa, et même euphoniquement Eoa, je l'ai revue quelques années plus tard.

La prostitution l'avait déjà flétrie, et Thy-ga-rit m'affirma que c'était la même que le *rangaturo oui-oui*, c'est-à-dire le chef français, avait voulu emmener au delà des mers.

Pauvre fille ! j'ai conservé son portrait au doux profil, et je la revois encore dans mes souvenirs avec sa noire chevelure tombant en boucles sur ses épaules.

Comme elle était svelte, légère et gracieuse, marchant pieds nus sur le gaillard d'arrière, respectée des matelots par l'influence seule de sa beauté ! partout reine, partout déesse ! fière de sa toilette improvisée, de son jupon fabriqué avec des chemises de laine rouge et de son corsage de calicot blanc, qui laissait voir ses bras et ses épaules aux chairs fermes et polies, et colorées d'un rose mat comme une certaine espèce de marbre. Elle portait, au milieu du front, une étoile de tatouage bleu. La figure des jo-

lies bohémiennes qui parcourent les contrées du midi de l'Europe était plus bistrée que la sienne; et je n'ai jamais vu, en opposition sur le même visage, dents si blanches et yeux si noirs que les yeux et les dents d'Eoa.

La pauvre enfant! elle fut vendue pour une couverture de laine rouge, un vieux sabre de cavalerie et une paire de bottes, et ce prix enrichit toute sa famille.

Le père et la mère se partagèrent la couverture et s'en firent chacun une espèce de châle; l'oncle s'accommoda des bottes, mais il en enleva la semelle et ne porta que les tiges, attendu que son pied était trop fort; et son fiancé, le fiancé d'Eoa! jeune gaillard de dix-huit ans, haut de cinq pieds six pouces, vif et ardent, mais n'étant point encore allé au combat, s'empara du sabre, et jura qu'avec ce sabre il tuerait Taraboulo à la première descente que Taraboulo tenterait sur la presqu'île.

Mais j'ai promis à mes lecteurs d'être vrai; je suis donc forcé de leur avouer que, toute charmante

qu'elle était, Eoa avait un grand défaut, que le sultan, son maître, ne lui pardonna jamais :

Elle se livrait au péché de gourmandise.

Péché mortel, vilain péché, surtout quand nous aurons dit l'objet de la tentation.

Sachez d'abord que chaque officier éclaire sa cabine avec une petite lampe à roulis que le maître d'hôtel entretient et remplit d'huile de baleine.

Un soir, l'heureux maître d'Eoa, revenant d'une excursion de chasse où d'herborisation, voulut allumer sa lampe.

Pas de coton, pas d'huile. Grande colère du maître d'hôtel, lequel jure qu'il a préparé la lampe comme à l'ordinaire, et, malgré ses serments, est obligé de la rééquiper de nouveau.

Le lendemain, même aventure.

Le troisième jour, pas plus d'huile et de coton que la veille.

Et c'était toujours sur le maître d'hôtel que tombait la colère de notre camarade.

Mais voilà-t-il pas que, tandis qu'il jure, maugrée

et tempête, un petit ricanement résonne dans le coin de la cabane où Eoa avait coutume de s'accroupir en attendant le retour de son seigneur.

Le seigneur et maître abaisse sa bougie vers elle. Bon Dieu ! que voit-il? que découvre-t-il? quel mystère lui est-il dévoilé?

Un bout de mèche de la lampe sortait par la commissure des jolies lèvres de la charmante Mahouri.

Oui, c'était Eoa, la belle Zélandaise au doux nom, aux yeux noirs, aux dents blanches, à l'étoile bleue, c'était Eoa qui, chaque soir, avalait l'huile de la lampe et en gardait la mèche dans la bouche pour en savourer plus longtemps le délicieux nectar!

Hâtons-nous de dire qu'elle fut corrigée, et soyons assez franc pour ajouter que cela ne la corrigea point.

Quelles mœurs, hélas ! que celles de ces enfants de la nature, tant vantées par les philosophes du XVIII^e^ siècle. Les filles deviennent, jusqu'à leur mariage, un objet de commerce ; elles sont fiancées

dès leur bas âge, mais le fiancé ne les épouse que lorsqu'il a été à la guerre, ou bien qu'il s'est battu pour sa défense personnelle ou pour celle de la tribu.

Ces fiançailles n'empêchent pas qu'on ne livre la fille aux étrangers, et j'ai vu des parents oser mettre en vente des enfants de six à sept ans.

La chose se passa à bord de *l'Asia* : un père offrait sa fille, âgée de sept ans à peine. Le capitaine Jay lui défendit de remettre jamais le pied à bord.

Malheureusement, l'exemple du capitaine Jay n'a pas toujours été suivi, et peu de navires restent dans les mouillages de la péninsule, sans que de pareilles infamies y aient été souffertes.

Il est vrai que plusieurs voyageurs prétendent que si les jeunes filles se livrent à la prostitution, les femmes mariées, au contraire, peuvent passer pour des modèles de fidélité conjugale.

J'ai vu bien souvent le contraire. Kao-Kao, notre pourvoyeur de patates, le tayo du navire, mon compagnon de chasse, était un mari très-complaisant, et

sa jeune femme, aux épaules et aux seins ornés de petites étoiles en tatouage bleu, a souvent promené ses faveurs du gaillard d'avant au gaillard d'arrière.

La femme mariée est plutôt forcément fidèle à son mari que naturellement sage. La jeunesse et la beauté des Zélandaises est éphémère. Les plus rudes travaux accomplis en plein air, la pêche des crustacés sous les galets du rivage, la préparation fatigante du phormium, la récolte du bois mort dans les forêts de la montagne, et, plus que tout cela, les fréquentes grossesses enlèvent, avant vingt ans, aux malheureuses créatures, leurs charmes si vantés des Européens.

Les suites de la grossesse, surtout, achèvent de les flétrir.

A peine la femme zélandaise a-t-elle donné le jour à son enfant, qu'elle devient tabouée, pendant un mois au moins. Elle ne fait plus en quelque sorte partie de la tribu.

Reléguée au seuil d'une masure, accroupie près

d'un poteau, espèce de tronc d'arbre mort, aux branches duquel on suspend quelques paniers en nattes, remplis de patates, de racines de fougère et de poissons secs, elle allaite son enfant en plein air, dans l'isolement et la misère, et personne ne lui adresse la parole; si les provisions lui manquent, on les lui présente au bout d'une perche.

Puis, quand cette rude quarantaine est terminée, elle rentre dans la société et y reprend sa laborieuse existence.

Tel est son sort, qu'elle soit femme d'un chef ou d'un simple insulaire, ou même d'un esclave !

XXIV

L'ANTHROPOPHAGIE

Les Papouas ne mangent que les vaincus. Ils dépècent les cadavres avec des couteaux de forme particulière et qui ne servent qu'à cela. Autrefois, ces couteaux étaient en pierre dure ; depuis leurs relations avec les Européens, ils sont en fer de feuillards.

M. Morell, ce capitaine américain dont j'ai déjà parlé à propos des îles Auckland et des amours des phoques, faillit être victime d'un guet-apens aux îles Fidji.

Il ne dut son salut qu'à son sang-froid, mais il perdit quatorze de ses compagnons.

De retour à grand'peine sur son bâtiment, il prit une longue-vue et la dirigea vers la plage.

« A l'aide de cette longue-vue, raconte-t-il, je vis les barbares couper les membres de mes malheureux matelots qui vivaient encore, et plus d'un d'entre eux vit rôtir et dévorer sa jambe ou son bras avant que de mourir. »

M. Morell se réfugia à Manille, où il compléta et augmenta son équipage; puis il revint tirer vengeance de ces insulaires, qui, lors de sa première visite, l'avaient cordialement accueilli.

M. Morell commandait alors son joli schooner *l'Antarctique*. Il parcourait l'Océanie pour recueillir la biche de mer, le tripang, dont les gastronomes chinois font un si grand usage.

Ce mollusque, le *galiero-pedo-pulmonifero* de Cuvier, habite les rochers à fleur d'eau de presque toutes les îles de l'Océanie; mais, selon le navigateur américain, le tripang des îles du Massacre est le meilleur qu'il ait jamais rencontré. Les Chinois l'emploient comme fortifiant et aphrodisiaque, et le mangent indiffé-

remment avec le bœuf, la volaille et les légumes.

Selon moi, la religion, la vengeance, la sensualité, la disette, séparément et collectivement, ont poussé et poussent encore l'homme à dévorer l'homme, et, malheureusement, on peut trouver des exemples d'anthropophagie ailleurs que chez les Océaniens.

Passons en revue ces mobiles divers :

LA DISETTE

Le sol de la Nouvelle-Zélande est très-fertile. Il abonde en patates, en racines de fougères, dont on fait une pâte nutritive, et ses baies fournissent une immense quantité de poisson, qu'on fait sécher pour le conserver.

Mais il arrive quelquefois que cette dernière ressource vient à manquer, surtout quand une certaine maladie attaque le poisson. Cette maladie est produite par de longs vers blancs filamenteux qui traversent les chairs, et alors le poisson ne peut être séché et mis en réserve.

Ces îles ne contenant aucun quadrupède, mais seulement ceux qui y ont été importés, comme les porcs, les chiens et quelques espèces de gros volatiles, la chasse n'offre qu'une ressource bien insuffisante. Que la guerre survienne, la troupe en marche n'a plus, pour se soutenir, que le *ngoua-doué*, pâte composée avec la racine de la fougère, le *pteris esculenta*. Aussi, les armées en viennent-elles souvent aux mains en mourant de faim. Elles combattent non-seulement alors par haine, par vengeance, mais surtout par besoin. Les guerriers soupent après la victoire, pour se dédommager, aux dépens des cadavres de leurs ennemis, de la diète forcée qu'ils viennent de subir.

En 1835, des Nouveaux-Zélandais, partis du port Nicholson sur le brick anglais *le Rodney*, capitaine Hard-Wood, qui reçut en payement cent cinquante tonnes de phormium-tenax et cinquante tonnes de porc salé, descendirent aux îles Chatam avec l'intention de s'y établir. Ils apportèrent des pommes de terre et défrichèrent le terrain ; mais, les provisions ayant manqué avant la récolte, et le poisson étant

malade, ils firent main basse sur les habitants primitifs de l'île, et en dévorèrent plus de deux cents.

Toutes les peuplades australiennes voisines du détroit de Torrès et celles de plusieurs groupes d'îles aux environs de la Nouvelle-Calédonie, remédient à la famine par ce terrible moyen, et, quand les ennemis vaincus ou à vaincre manquent, ils immolent des esclaves ou des enfants.

Je pourrais multiplier les exemples ; ceux-là suffiront, je crois.

LA SENSUALITÉ

Il faut l'avouer, à la honte de l'espèce humaine, il y a des cannibales qui, par goût, par plaisir, par sensualité, massacrent de sang-froid l'esclave et l'Européen sans défense, que le naufrage, la curiosité du voyageur, ou la cupidité du trafiquant font tomber entre leurs mains.

Touai, un chef zélandais qui fut conduit à Londres, y résida longtemps et s'y civilisa presque, avouait,

dans ses moments de nostalgie, que ce qu'il regrettait le plus de la patrie absente, c'était le festin de chair humaine, le festin de la victoire! Il était las de manger les rosbifs de la vieille Angleterre; il assurait qu'il y avait une grande analogie entre la chair du porc et celle de l'homme, et cette dernière déclaration, il l'a faite devant une table somptueusement servie. La chair de femme et d'enfant, voilà ce qu'il y a de plus délicieux pour lui et pour ses compatriotes, tandis que certains Malais préfèrent celle d'un homme de cinquante ans, et celle d'un noir à celle d'un blanc.

Ses compatriotes, disait-il, ne mangent jamais la chair crue, et conservent la graisse des fesses pour assaisonner leurs patates.

Marsden raconte que des missionnaires ayant manifesté la crainte d'être mangés, des chefs zelandais répondirent, pour les rassurer, que, s'ils étaient affamés de chair humaine, ils préféreraient la chair de leurs ennemis des tribus voisines, qui était d'un goût bien plus agréable que celle des Européens, lesquels

ont l'habitude d'user de trop de sel, assaisonnement qui leur déplaît.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande témoignèrent à M. Lesson, naturaliste de la corvette *la Coquille*, le plaisir qu'ils auraient eu à le *goûter*. C'est M. Lesson qui, dans la relation de son voyage, a posé cet axiome :

« Le premier art que l'on doive examiner chez tous les peuples, quelle que soit leur civilisation, est celui de la cuisine. »

Je ne sais plus dans quelle île un chef crut faire un grand honneur à Dumont d'Urville en lui servant à son repas un jeune enfant rôti dans des feuilles de bananier, comme un perdreau bardé de lard.

Nous retrouverons plus loin de nombreux exemples de sensualité unie à la vengeance et à la religion.

LA VENGEANCE

Le massacre des Européens mis à mort sans combat, traîtreusement abattus et dévorés, ne devrait jamais avoir eu pour but qu'une horrible cupidité, si

la conduite des étrangers, arrivant au milieu de ces enfants de la nature, avait toujours été exempte de reproches. Mais, dans la plupart des cas, les barbares ont usé de représailles, et la race civilisée a toujours eu les premiers torts. Il advient aussi parfois que l'équipage d'un navire, à peine au mouillage, attire sur lui, sans le savoir, la vengeance destinée à un autre bâtiment qui a été assez heureux pour fuir, surtout quand le pavillon est le même.

Ces peuplades féroces n'oublient jamais, ne pardonnent jamais.

Il serait trop long de dérouler ici le martyrologe des navigateurs océaniens.

Depuis les quatre hommes de l'équipage de Tasman qui, les premiers des Européens, tombèrent sous le *meré* des Zélandais, chaque année, les archipels de l'Océanie sont ensanglantés par de semblables catastrophes, et les navires quêteurs de tripang, d'écailles de tortue, de phormium, de perles, de bois de sandal, de cachalots y payent fréquemment le tribut du sang.

Les navires de guerre n'en sont pas exempts, témoin la mort de deux jeunes officiers de marine, MM. de Varennes et de Maynard, et des hommes qui montaient leurs embarcations.

C'est le commandant Surville qui, en 1772, a ouvert cette série de représailles qui ne sera épuisée que lorsque la race européo-américaine aura englouti dans son grand courant d'émigration les autochthones océaniens, qui ne peuvent être domptés qu'à condition d'être anéantis.

D'Entrecasteaux, Marion Dufresne, Crozet, La Peyrouse, auquel on pourrait reprocher des sentiments d'humanité par trop méticuleux avec de pareils ennemis, laissa impuni — et ce fut un grand tort quand on connaît les sauvages de l'Océanie — laissa impuni, disons-nous, le massacre de son collègue le capitaine Delangle, que les naturels de Mahouna (archipel de Samoa) dévorèrent le 23 décembre 1787, ainsi que le naturaliste Lamanon et neuf autres marins ou soldats de *l'Astrolabe*.

J'oublie le nom de l'île où M. Hyène, que j'ai

connu commandant le navire baleinier du Havre *l'Angélina*, a péri en 1845 ou 1846. Le navire demeurant sous voile, il descendit à terre pour y acheter des fruits et des porcs. Il était accompagné de cinq matelots et de mon ami Rénoque, chirurgien du bord.

Pas un d'eux ne reparut, et le navire croisa vainement pendant huit jours en vue de l'île.

MM. de Maynard et de Varennes ont été massacrés dans une des baies de la Nouvelle-Calédonie. Cela se passa du temps où M. d'Harcourt commandait *l'Alcmène*.

Peters Dillon raconte un terrible siége qu'il soutint dans la baie Nacléar (Fidji).

Peters Dillon était un capitaine anglais qui reçut mission du consul général de Sidney d'aller à la recherche de La Peyrouse et de rapatrier, s'il était possible, les survivants de *l'Aimable-Joséphine*, commandée par Bureau, de Nantes.

Disons d'abord ce que c'est que l'archipel des Fidji.

L'archipel des Viti ou Fidji, l'un des moins connus et cependant des plus curieux de l'Océanie, possède de nombreuses légendes de cannibalisme. Les aventuriers anglais et américains y ont trouvé de magnifiques chargements de bois de sandal, qu'ils ont exploités depuis le commencement du siècle. Mais la plupart ont chèrement payé cette facilité apparente avec laquelle les naturels les ont laissés pénétrer dans leurs forêts.

Bureau, de Nantes, fut une de leurs victimes.

Commandant *l'Aimable-Joséphine*, il arriva en 1833 à Ambou, l'une de ces îles, avec l'intention d'y trafiquer du carret : c'est ainsi qu'on nomme l'écaille de tortue.

Pendant qu'il était au mouillage, un chef vitien et quatre hommes vinrent lui rendre visite à bord, au moment où il expédiait un canot à terre.

Le chef laissa le canot s'éloigner d'un demi-kilomètre; puis tout à coup il cria à Bureau :

— Capitaine, votre canot coule bas !

Bureau prit sa longue-vue pour vérifier le fait,

et, tandis qu'il relevait la position du canot, le chef le frappa à la nuque d'un coup de massue de bois de fer, et l'étendit roide mort à ses pieds. Le second officier et la plupart des matelots, n'étant pas sur leurs gardes, furent assommés.

Les naturels conduisirent ensuite le navire au fond d'une baie pour le vendre à des Américains. Après quoi, ils dévorèrent Bureau et ses compagnons.

L'Aimable-Joséphine était une petite goëlette, qui n'avait que huit à dix hommes d'équipage.

C'étaient les hommes du canot, qui avaient échappé à ce massacre, qu'il s'agissait de rapatrier, dans le cas où ils auraient survécu.

Chargé de cette double mission. M. Dillon partit donc de Sidney et vint jeter l'ancre dans la baie de Nacléar, où, à son tour, il faillit perdre la vie.

Il était descendu à terre près de la roche Noire, avec dix-huit ou vingt hommes, dans l'intention d'explorer la côte et de couper du bois de sandal. Tout en cherchant ces essences d'arbres, ses hommes se

séparèrent. Soudain Dillon se vit entouré par un grand nombre de naturels. Il n'y avait pas moyen de regagner la mer. Dillon se réfugia, lui cinquième, sur un rocher à pic.

Par bonheur, lui et ses compagnons avaient leurs armes.

Maintenant, laissons parler Dillon lui-même.

« Nous étions, dit-il, cinq réfugiés sur un rocher, et la place était couverte de plusieurs milliers de sauvages.

» Au pied du rocher, on allumait des feux et l'on chauffait des fours pour faire rôtir les membres de mes malheureux compagnons. Leurs cadavres, ainsi que ceux des deux chefs d'Eïboa, île voisine, furent apportés devant les feux de la manière suivante : deux des naturels de Nacléar formèrent avec des branches d'arbre une espèce de civière qu'ils placèrent sur leurs épaules.

» Les cadavres de leurs victimes furent étendus en travers sur cette litière, de façon que la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre.

» On les porta ainsi en triomphe jusque devant les fours; là, on les plaça sur l'herbe, dans la position d'hommes assis. Les sauvages se mirent alors à chanter et à danser autour d'eux avec des démonstrations de la joie la plus féroce. Ils traversèrent de plusieurs balles les corps inanimés, se servant, pour cette exécution posthume, des fusils qui venaient de tomber entre leurs mains. Quand cette cérémonie fut terminée, les prêtres commencèrent à dépecer les cadavres sous nos yeux, et les morceaux furent mis au four.

» Pendant ce temps, nous étions cernés de toute part, excepté du côté d'un fourré de mangliers qui bordait la rivière. »

La position était assez mauvaise pour le pauvre Dillon; mais il était résolu, sachant qu'il n'y avait pas de salut à espérer, à se faire tuer sur place en se défendant. Il tenait donc bon, toujours prêt à mettre le fusil à l'épaule, faisant feu, de temps en temps, et abattant le sauvage qui s'avançait le plus près de lui, sur le sentier conduisant au haut du rocher.

Deux de ses compagnons, Savage et Louis le Chinois, l'abandonnèrent, et, se fiant aux sauvages qui les engageaient à descendre, en leur promettant qu'il ne leur serait point fait de mal, descendirent effectivement.

Je cède la parole à Dillon et lui laisse continuer son récit :

« Savage, dit-il, fut bientôt au milieu d'eux, et Louis m'abandonna en se sauvant de l'autre côté avec ses armes.

» — Descends, Peters, me criaient les cannibales, descends, nous ne te ferons pas plus de mal qu'à Savage.

» En effet, ils l'entouraient en riant, et avaient l'air de le féliciter; mais, tout à coup, les naturels poussèrent un grand cri, et, au même moment, Savage fut saisi par les jambes, et six hommes le tinrent suspendu la tête en bas et plongée dans un trou plein d'eau, jusqu'à ce qu'il fût suffoqué. Pendant ce temps, un naturel, s'approchant par derrière du Chinois, lui fit sauter le crâne d'un coup de massue

» Puis les deux malheureux furent dépecés et mis au four comme leurs compagnons. »

Ils n'étaient plus que trois contre trois mille, et cependant Peters Dillon échappa à ce terrible danger.

Tandis qu'il faisait face à cette foule de furies, abattant, comme nous l'avons dit, un à un les plus hardis des indigènes qui s'aventuraient sur ce véritable *sentier de la guerre*, une embarcation du *Hunter*, qui se tenait au large, entendit les coups de feu, se douta des dangers que courait le capitaine et se rapprocha de la côte. Elle ramenait à terre huit naturels qui avaient été à bord et qu'on avait retenus en ôtage pendant que les embarcations faisaient du bois.

On les renvoyait libres avec une caisse de verroteries et de coutellerie, pour racheter la vie des anglais survivants.

Un *ambetti* (prêtre) s'avança à leur tête vers Dillon, et lui promit la vie sauve et la faculté de retourner à bord du *Hunter*, s'il voulait mettre bas les armes.

Dillon refusa, et, comme il n'avait pas de temps à perdre, lui et ses compagnons se retirèrent à reculons, menaçant à chaque instant de casser la tête du prêtre, s'il osait faire un pas en avant vers les indigènes.

La vie de l'ambetti était sacrée, et le peuple, plutôt que de la compromettre, laissa le capitaine et ses deux compagnons effectuer leur retraite sans faire aucune démonstration hostile.

Mais, dès que les trois Européens eurent sauté dans le canot, les sauvages accoururent en foule et saluèrent les fugitifs d'une grêle de pierres et de flèches.

Par bonheur, les Anglais étaient déjà hors de la portée des flèches et de la fronde, et ce fut en remerciant la divine Providence qu'ils atteignirent à force de rames *le Hunter*, qui s'éloigna au moment où le soleil cessait d'éclairer ce terrible spectacle.

Le cannibalisme disparaît de l'Océanie à mesure que l'influence des Européens grandit dans la mer Pacifique... Déjà dans beaucoup de pays, et particu-

lièrement aux îles Sandwich, aux Marquises, à Taïti, il est passé à l'état de souvenir.

A la honte de l'humanité, l'histoire nous révèle que des peuples civilisés ont immolé et mangé des hommes...

J'ai laissé de côté les Amériques, l'Afrique et l'Asie; mais le lecteur doit être las de m'entendre parler si longtemps de ces orgies de sang et de ces bombances de chair humaine en Océanie.

La Peyrouse, Delangle, La Place, Dumont d'Urville, d'Harcourt, etc., etc., y ont essuyé de terribles catastrophes, qui, toutes regrettables qu'elles sont, n'approchent pas cependant de celles qui ont si souvent frappé d'humbles aventuriers, pionniers infatigables du commerce et de la navigation, tels que les baleiniers français, anglais et américains, et ces bâtiments à cargaison recueillie d'îlot en îlot, tels qu'en commandaient Morell l'Américain, Dillon-Peters l'Anglais, etc., etc.

L'équipage du baleinier *l'Union* a été rôti en entier aux îles Viti.

Le célèbre baleinier Powel du Ramcler est mort à Vavas avec un grand nombre de ses compagnons, en voulant arracher des mains des naturels son aîné, John, dont Ozéla, fille d'Aouloulala, principal chef, était tellement amoureuse, qu'elle voulait s'opposer à son départ.

Pendant que nous pêchions à la Nouvelle-Zélande, le navire *le Liancourt*, du Havre, n'a dû son salut qu'à une bonne brise qui l'emporta loin de Eloudy-Bay. Depuis, il s'est perdu dans la mer d'Otschoke.

Il n'y a pas une baie, pas une crique de la Nouvelle-Zélande qui n'ait été témoin d'un de ces horribles drames.

Chaque numéro des journaux anglais qui se publient à la baie des îles, à Wellington-Tower, à Nicholson, à Cantorbéry, contiennent des récits de combats que les tribus refoulées à l'intérieur se livrent entre elles, et des saturnales qui suivent la victoire.

Malheur à l'homme blanc qui tombe entre leurs mains.

Il y a deux ans, des naturels du détroit de Cook dévorèrent en entier un poste nombreux de colons anglais qui avaient entrepris le défrichement de je ne sais plus quelle partie du littoral.

La fréquentation des Européens, la colonisation de ces grandes terres que les Anglais ont entrepris sur une vaste échelle font disparaître peu à peu ces horribles coutumes qui, néanmoins, je crois, n'affligeront plus l'humanité que lorsque la race européenne se sera complétement substituée aux indigènes.

Quand le vainqueur mange son ennemi après le combat, il ne croit pas seulement manger son corps, mais aussi manger son âme : c'est un outrage de manger le corps, et c'est un avantage de manger la *waidoua*, l'âme du vaincu, car ils pensent l'assimiler à leur âme propre. Cette superstition est toute-puissante en temps de guerre, surtout chez les Zélandais : le courage du vaincu s'ajoutera à leur courage, ils hériteront ainsi de ses nobles facultés. D'ordinaire, après le combat, on commence par dévorer le corps des

guerriers les plus vieux et les plus courageux, les plus *tatoués*, laissant de côté les corps des jeunes gens qui débutent à la guerre, quoique cependant leurs masses musculaires soient plus appétissantes.

Les vainqueurs veulent donc avant tout s'assimiler, s'inoculer, s'inféoder la vie, le courage des plus grands guerriers, quelque maigres et décharnés qu'ils soient.

Considéré à ce point de vue, le cannibalisme serait presque excusable chez des peuples barbares.

Les Zélandais estiment particulièrement la cervelle et rejettent le reste de la tête.

Nikols, un missionnaire anglican, dit cependant que Pomaré, de la baie des Iles, mangea six têtes entières.

Habituellement, les têtes des chefs sont desséchées, et parfaitement conservées à l'aide d'ingénieux procédés, et, quand une tribu veut faire la paix, elle offre à la tribu vaincue, pour gage de ses bonnes intentions, la tête des chefs qu'elle a perdus.

On en trafique aussi aux environs de la baie des

Iles, et on en apporte un certain nombre en Europe très-bien momifiées.

Les os des chefs sont soigneusement ramassés, et on en fabrique des couteaux, des hameçons, des pointes de flèche, de lance, de javelot, et des ornements de toilette.

Je possède des hameçons armés de fragments d'os humains très-pointus.

Parfois, on détache la main et l'avant-bras, et on les fait sécher à la fumée d'un feu d'herbes aromatiques. Les muscles, les tendons et les doigts se racornissent, et le tout forme un croc qu'ils placent dans leur cabane pour y suspendre des paniers, des armes. J'ai vu plusieurs de ces patères. Ils utilisent ainsi les débris du cadavre pour faire sentir à la famille du chef qui n'est plus, que, même après la mort, il est encore l'esclave du vainqueur.

Avant le repas du triomphe, chaque guerrier boit du sang de l'ennemi qu'il a tué de sa main.

L'atoua, le dieu des vaincus, est alors soumis à l'atoua du vainqueur. Kandalle rapporte que, vers le

territoire de Soukianga, Schongui mangea l'œil gauche d'un grand chef. L'œil gauche, selon leur croyance, devient une étoile au firmament, et Schongui croyait que, désormais, son étoile serait plus brillante, et que la puissance de sa vue s'augmenterait de toute la puissance de la vue du défunt.

LA RELIGION

Me voici arrivé aux contradictions. Quelques voyageurs prétendent que les Nouveaux-Zélandais croient que l'âme de celui qui a été mangé est, ainsi que son corps, condamnée à un feu éternel.

Je n'ai jamais eu la confirmation d'une pareille croyance. Comme elle se rencontre chez d'autres peuples océaniens, on aura commis une erreur en la leur attribuant. A Bornéo, à Sumatra, et sur d'autres grandes terres, ainsi que chez l'Australien, l'âme en peine de celui qui a été dévoré, erre sans cesse et sans repos autour du tombeau (l'*ondoupa*) de ses pères. Quelques peuples même ont un Élysée, (le *Balaton*

hyppa, l'*Ata myra)*, d'où les âmes des vaincus sont à jamais proscrites. Les Zélandais, tout en croyant à la survivance de l'âme du corps, ne parlent pas du séjour des bienheureux. Ils ont plusieurs dieux, outre le grand Atoua, le principal ; mais le nombre de ces dieux est illimité, et chaque chef qui meurt victorieux devient dieu à son tour.

Voilà, du moins, ce que j'ai pu comprendre de plus clair dans leur barbare théologie; et l'action de couper la tête de son adversaire, l'élever par les cheveux au-dessus de sa bouche, afin de boire le sang chaud qui s'échappe des jugulaires et de la carotide; l'action d'avaler son œil gauche, de mâcher ses muscles avec enthousiasme afin d'hériter d'une étoile, d'une âme, n'est-ce pas se préparer à être dieu, quand la mort surviendra, dans la paix ou dans le combat ?

Il y a toujours des sacrifices humains après la mort d'un chef, et les Zélandais mangent les victimes, quoique ce ne soit pas obligatoire.

Le nombre des esclaves immolés varie selon le

rang du chef qu'on pleure, car la tribu redoute la puissance du chef qu'elle a perdu. La mort n'a pas affaibli le principe d'autorité. Ce sacrifice a lieu afin d'apaiser la *waïdoua*, l'âme du mort, d'arrêter sa colère, qui tomberait sur les survivants de sa famille et de lui procurer des esclaves pour le servir parmi les dieux dans l'autre monde. Un coup de massue (meré) abat les victimes désignées au moment où elles y pensent le moins.

La religion ordonne alors que les corps des esclaves soient déposés sur celui du chef; mais il arrive souvent que les sacrificateurs préfèrent les manger. A l'exemple de nos ancêtres du vieux continent, les Gaulois et les Germains, ils sacrifient des hommes au commencement de la guerre et pendant ses dernières péripéties.

Quoique les Zélandais ne se cachent pas d'être cannibales, leurs chefs cherchent parfois cependant à s'en excuser. Ainsi, Marsden dit qu'ils se font le raisonnement suivant :

— Les grands poissons de la mer se mangent entre

eux; les grands poissons mangent les petits poissons; les petits poissons mangent les insectes; les chiens mangent les hommes; les hommes mangent les chiens, et les chiens se mangent entre eux; les oiseaux de l'air s'entre-dévorent aussi. Enfin, les dieux dévorent un autre dieu. Pourquoi, entre ennemis, ne nous mangerions-nous pas?...

— Mais, répondit Marsden au chef qui discourait ainsi, je ne vois pas qu'un dieu ait jamais dévoré un autre dieu.

Schongui, le grand chef, qui était présent, répondit :

— Cela s'est vu, se voit et se verra. Quand je suis allé en guerre vers le Sud, j'ai tué une grande partie des habitants, puis j'ai eu peur que leur dieu ne voulût me tuer pour me manger, car je suis un dieu; alors j'ai tué le dieu de ces étrangers : c'était un reptile; j'en ai mangé une partie, et j'ai réservé l'autre pour mes amis. Cette nourriture sacrée nous a mis à l'abri de son ressentiment.

Outre le grand dieu, l'Atoua, outre les chefs vain-

queurs qui deviennent dieux après leur mort, il y a encore un dieu pénate pour chaque tribu, dieu représenté tantôt sous la forme d'une plante, tantôt sous celle d'un animal, d'un reptile, d'un insecte, d'un oiseau.

C'est ce même Schongui que Dumont-d'Urville a interrogé sur les sacrifices humains et sur l'habitude de manger les vaincus et les victimes; mais l'illustre navigateur n'a pu recueillir que des faits déjà confus, faux ou falsifiés pour la plupart; il a passé trop rapidement devant cette terre, ce qui ne l'a pas empêché de laisser un travail qui seul suffirait à la gloire d'un navigateur : les reconnaissances, les plans, l'hydrographie de quatre cents lieues de côtes sur les deux îles Ikana-mawi et Tavaï-Pounama.

Il y a, d'ordinaire, suspension d'armes après la mort du chef qui tombe le premier dans le combat.

Il arrive que le parti qui n'a pas perdu son chef réclame le corps du défunt; si la tribu est intimidée, elle livre le corps, ainsi que la femme du chef, qui est mise à mort aussitôt, et qui même se livre vo-

lontairement aux ennemis, si elle aime son mari.

Les prêtres et les prêtresses dépècent les cadavres, les divisent en morceaux, en mangent quelques-uns, offrent le plus grand nombre à leurs idoles, et consultent les dieux sur l'issue de la guerre actuelle. Pendant leurs cérémonies et leurs prières, les autres chefs et le peuple s'accroupissent autour des arikis (prêtres) et gardent un profond silence en se couvrant la tête avec leur natte de phormium, de peur que leurs regards profanes ne troublent les saints mystères.

Puis le combat recommence ou la paix se fait, selon les augures; dans ce cas, il n'y a pas de déshonneur à ce que la tribu livre le corps de son chef, car ce n'est que dans un but religieux, et le cadavre n'est pas dévoré.

Dans d'autres circonstances, après la mort d'un chef, il est d'usage que la tribu victorieuse suspende le combat pour offrir un sacrifice à ses dieux, surtout si elle s'est emparée du cadavre du chef. La femme de ce chef vient se livrer d'elle-même aux vainqueurs

et est mise à mort. Alors les principaux prêtres et les principaux chefs préparent le corps du défunt. Tandis que la grande prêtresse et les femmes des chefs préparent de leur côté celui de la femme, les corps dépecés sont rôtis devant des brasiers; certaines portions sont offertes aux dieux, selon des rites particuliers. Les arikis, par intervalle, prennent de petits fragments de cette chair sacrée, et les mangent dans un grand recueillement, en ayant l'air de consulter les dieux sur l'issue de la guerre.

Si les dieux se montrent favorables à la tribu, le combat recommence, sinon la tribu, quelle que soit sa force numérique, et malgré les avantages déjà remportés, retourne dans ses *pas* (villages fortifiés). Comme plus haut, les guerriers, pendant cette cérémonie, se voilent la face et gardent un profond silence.

La cérémonie religieuse terminée, le festin commence, les chairs rôties sont partagées entre les chefs et les principaux guerriers, qui les mangent avec ferveur surtout. Si la guerre n'est pas interrompue, les

plus grands chefs font la provision de plusieurs morceaux d'élite qu'à leur retour ils distribueront à leurs amis absents.

C'est un honneur insigne, c'est une haute marque de distinction.

Quand les distances à parcourir pour le retour sont considérables, et qu'il est à craindre que la viande sacrée ne se corrompe, on opère une espèce de *transubstantiation*. Le grand-prêtre prend un morceau de bois nommé *rakau-tapou*, et le met en contact avec les chairs consacrées, tandis qu'il récite de longues prières.

Ce morceau de bois est ensuite soigneusement enveloppé dans une natte et confié aux soins d'un personnage *taboué* (sacré, inviolable). Quand les guerriers sont arrivés au chef-lieu de la tribu, le grand-prêtre reprend le *rakau-tapou*, le couvre d'un monceau de tranches de porc et de patates et récite encore de longues oraisons. Puis le morceau de bois est enlevé, jeté au loin dans un endroit solitaire, où, aucun regard profane ne le reconnaîtra ; alors cette

chair de porc et les patates ont reçu qualité de chair humaine, de chair sacrée, et les habitants qui n'ont pas été à la guerre les dévorent avec délices.

Deux Anglais racontent qu'ils ont assisté à l'immolation d'un esclave des îles Fedji. L'oreille étant un morceau très-estimé, deux des chefs se les réservèrent ; ils en prirent chacun une et la mangèrent, après l'avoir trempée dans le *samboul*, mélange de sel et d'épices.

Les assistants se précipitèrent ensuite sur le condamné, qui re - ait encore, et chacun coupa à même le corps, le morceau qui lui convenait.

Bientôt après, mais seulement par déférence pour les deux Anglais qui assistaient à cette exécution, on frappa la victime au cœur afin de lui donner le coup de grâce.

Le code des Battas condamne à être mangés vivants ceux qui se rendent coupables d'adultère, ceux qui commettent un vol de nuit, les prisonniers de guerre, ceux qui, étant de la même famille ou de la même tribu, contractent mariage entre eux ; enfin

ceux qui attaquent traîtreusement les habitants d'une maison ou un homme isolé. Un tribunal institué *ad hoc* prononce sur ces crimes. Après les débats et le jugement, les juges boivent chacun un verre de kawa ou d'autre boisson fermentée, comme pour ratifier la sentence, et l'exécution a lieu, sans délai, en présence de tout le peuple.

Mais, en cas d'adultère, une dernière formalité est nécessaire, indispensable: il faut que les parents du coupable ou des coupables assistent au supplice.

Comme je le disais plus haut, le mari, la femme, ou les personnes le plus directement offensées, ont le droit de s'adjuger les oreilles du condamné; chacun selon son rang, choisit son morceau, le chef des juges coupe ensuite la tête et la suspend comme un trophée à l'entrée de sa cabane.

La cervelle, à laquelle on attribue des vertus magiques, est conservée dans une courge. Les intestins ne sont pas dévorés; mais la plante des pieds et le cœur, accommodés avec du riz et du sel, sont regardés comme un plat délicieux.

Les chairs sont toujours mangées crues ou grillées sur le lieu du supplice, et l'usage du vin de palmier et des autres liqueurs fortes est sévèrement interdit dans ces festins judiciaires, auxquels les hommes seuls ont le droit d'assister ; parfois aussi on recueille le sang dans des tiges de bambou.

Les femmes, au mépris de la loi, usent de mille subterfuges, et emploient toutes leurs séductions pour participer en secret à cette horrible curée.

Quelques voyageurs affirment que les Battas préfèrent la chair humaine à toute autre, mais qu'ils ne s'en repaissent que pendant la guerre et après des condamnations à mort.

D'autres narrateurs les accusent d'immoler, en temps de paix, de soixante à cent individus esclaves par année.

Le christianisme, qui n'a pas encore fait disparaître le cannibalisme de Sumatra, a cependant diminué le nombre des pratiques les plus barbares.

Ainsi, aujourd'hui, les Battas ne mettent plus à

mort leurs parents quand l'âge les a rendus inutiles comme travailleurs ou comme guerriers.

Jadis, chaque année, à l'époque de la maturité des citrons, on voyait des vieillards se soumettre d'eux-mêmes au supplice. La famille s'assemblait, la victime, affaissée par l'âge, recueillait toute son énergie, s'élançait vers une branche d'arbre, et y demeurait suspendue par les deux bras jusqu'à ce que, ses forces l'abandonnant, elle tombât sur le sol.

Alors, les enfants et les voisins qui avaient dansé en rond autour d'elle en chantant le refrain : *Quand le fruit est mûr, il faut qu'il tombe,* se précipitaient sur elle, l'assommaient, dépeçaient ses membres et dévoraient ses muscles, trempés dans le *samboul* ou saupoudrés de *karï!*

Quand un Anglais offre du thé et du lait à un Battas, souvent le Battas repousse le lait avec mépris et répond :

— Les enfants seuls boivent du lait ; les Battas boivent du sang.

Quelques-uns de ces détails sont empruntés aux

récits de Stamford-Raffles, ancien gouverneur des établissements anglais de Sumatra, et qui, parmi ses compatriotes, passe pour être un narrateur assez digne de foi.

La plupart des voyageurs assurent que les Malais ne sont plus anthropophages; mais je me souviens qu'un capitaine baleinier américain, qui me fit cadeau d'une fiole d'huile de *Cajeput* recueillie à Ombaï, dans l'archipel des Moluques, m'a dit que trois de ses matelots, en 1846, étant descendus furtivement à terre à Ombaï, attirés par des femmes, disparurent, et que, le lendemain, quand il alla à leur recherche, avec tout son équipage armé jusqu'aux dents, il acquit la conviction qu'ils avaient été massacrés et dévorés pendant la nuit; il trouva dans une cabane des lambeaux ensanglantés de leurs vêtements et des ossements frais et nettoyés, comme si des chiens en avaient fait curée, étaient éparpillés autour d'un foyer encore chaud.

Les *Dayac-Kayangs*, les *Tidouns*, les *Badjous*, tribus indépendantes qui vivent dans l'intérieur de la

grande terre de Bornéo, sont encore anthropophages, tandis que les Dayac musulmans et les populations malaises du littoral, qui se livrent à une continuelle piraterie, ont renoncé depuis longtemps au cannibalisme. Seuls, les peuples de l'intérieur mangent leurs prisonniers de guerre, qu'ils offrent en holocauste à la Divinité pour la remercier de leur avoir accordé la victoire.

Un chef meurt-il, des sacrifices humains ensanglantent les funérailles. L'homme et la femme adultères sont condamnés à mort, comme chez les Battas. Mais ils peuvent se racheter du supplice en mettant à mort plusieurs de leurs esclaves qu'ils donnent ensuite à dévorer au peuple, en expiation du crime.

Malgré leur cannibalisme, les Badjous du district de Maladou sont les indigènes les plus civilisés de Bornéo.

On prétend que les bohémiens zingaris qui errent de nos jours dans toutes les contrées de l'Europe, et dont nous voyons souvent les escouades vagabondes traverser nos campagnes, vivant de

rapines et exerçant un mystérieux commerce, sont originaires de la côte nord-ouest de Bornéo, où ils forment plusieurs tribus, connues sous le nom de *biadjak-zingaris*. Leur religion est mélangée de rites musulmans et de rites sanguinaires.

M. de Rienzi rapporte qu'un biadjak-zingaris lui disait que, d'après un radjah de son pays, les morceaux du corps humain les plus délicats étaient, crus ou rôtis, les oreilles, la paume des mains, la plante des pieds, les mollets et les joues, et qu'on préférait les hommes noirs aux blancs ; — que la chair des jeunes gens était douce, succulente, mais que celle d'un homme de quarante-cinq à cinquante ans était de plus haut goût.

Il ajoutait qu'après le combat, les chefs avaient seuls le privilége de couper la tête des prisonniers pour en boire le sang encore chaud qui s'échappait des veines et des artères.

Nous avons vu les mêmes préférences, les mêmes délicatesses chez les Nouveaux-Zélandais.

XIII

LA MODE

La mode est une souveraine aussi despotique aux antipodes qu'en France. Les pendants d'oreilles en hippocampe, bizarre petit animal pêché sur les algues et qui se conserve desséché, avec sa tête de cheval et son corps composé d'anneaux carrés et terminé en queue recourbée comme celle de la sirène, ne flattent plus les coquettes d'Oéteta.

Elles méprisent aussi maintenant le jade vert et la dent de requin, qu'elles portaient fichée dans un trou du lobe de l'oreille, trou qui, du reste, leur est fort commode, car les hommes et les femmes y pas-

sent le tuyau de leur pipe quand ils ont fini de fumer.

Les ornements primitifs ont été remplacés par des pièces de monnaie transformées en pendants d'oreilles et en médaillons, et vous savez déjà que Taillevent plaça avantageusement sa fausse bijouterie en faisant rafle de toute cette monnaie de la péninsule.

Au désir des boucles d'oreilles et des colliers succéda le désir des robes et des châles.

Un jour qu'il pleuvait par torrents et que la pêche, la chasse ou la promenade au village étaient impossibles, le capitaine nous offrit un thé dans la grande chambre, et les naturels présents à bord y furent admis.

Le capitaine ménageait une surprise.

Deux matelots, sur un signe qu'il leur fit, apportèrent une caisse que les naturels commencèrent à regarder avec curiosité.

C'était un orgue de Barbarie.

Quand le capitaine les eut laissés regarder tout à leur aise la mystérieuse machine, il empoigna la ma-

nivelle et commença à moudre un air à tour de bras.

Les Mahouris jetèrent un cri de stupéfaction et, peu à peu, se reculèrent, cherchant un appui, comme si, dans le ravissement où ils étaient, ils craignaient de ne pouvoir se tenir sur leurs jambes. Puis, ayant rencontré le lambris de la chambre, ils s'accroupirent.

Le roi, la reine, les ministres, les nobles, tous les grands du royaume étaient là, et tous demeuraient en extase, la pupille dilatée pour mieux voir, et les mains tendues et prêtes à applaudir.

Pendant le concert, je dépouillais un gros perroquet nestor, au plumage roux, espèce moins belle, mais plus rare que celle des perroquets verts. J'allais réparer ainsi un *orthongi hétéroclite*, c'est-à-dire un des oiseaux à clochette qui donnent le signal de cette symphonie nocturne que j'avais entendue au port Olive.

Lorsque j'eus fini d'ensevelir entre des feuilles de papier mon nestor, ma clochette et un glaucope cendré à caroncules, genre de merle gris qui porte, en

arrière de la commissure du bec, deux petits morceaux pendants de chair, rouges comme la crête du coq, je croisai les bras et réfléchis profondément à ce que je pourrais entreprendre de nouveau pour me désennuyer, car l'orgue de Barbarie, tout au contraire des Mahouris qu'il ravissait, m'agaçait effroyablement le système nerveux.

Il faut le dire aussi, dans nos longs jours d'ennui, nous avions tant de fois vu et entendu tourner ces trois peignes à carder qu'on appelle des cylindres, et qui ne sortaient pas de *la Dame Blanche*, du *Devin du village* et du *Postillon de Longjumeau*, qu'il y avait de quoi faire prendre en horreur trois de nos compositeurs les plus célèbres : Auber, Rousseau et Adam.

Tandis que je méditais sur l'avenir de cette journée, qui promettait d'être d'une impitoyable longueur, mes yeux s'arrêtèrent sur cette belle enfant que vous connaissez, et qui s'appelle Eoa, et je remarquai, il faut bien que je l'avoue, que, malgré sa passion pour *les mèches de lampe* et *l'huile de baleine*,

c'était non-seulement la plus belle fille de la péninsule, mais encore la plus charmante créature de la terre.

Le hasard — mettons, s'il vous plaît, la chose sur le compte du hasard — le hasard avait voulu qu'elle se trouvât alors couchée à mes pieds, appuyée sur son coude et à moitié enveloppée dans sa natte de phormium ; elle paraissait moins sensible que ses compagnes aux harmonies de l'orgue.

Cette indifférence faisait que par sympathie, je l'en estimais d'avantage ; elle promenait des regards curieux sur deux ou trois lithographies coloriées appendues aux cloisons de la grande cabine.

Ces dessins étaient de Gavarni. Les Américains les estiment fort, et ils ont raison. J'ai cherché longtemps d'où leur pouvait venir cette finesse de goût ; mais, ayant cherché inutilement, je me borne à constater le fait.

Or, le fait était si bien connu, que nous emportions toujours un grand nombre de ces dessins à chaque voyage, et, avec ces dessins, nous faisions des échanges.

Gavarni ne sait peut-être pas le chiffre auquel ses œuvres sont cotées dans le nouveau monde. Nous allons le lui dire :

Une femme de Gavarni vaut dix livres de tabac, sans être coloriée ; vingt, si elle l'est.

Je dois aux charmantes lorettes de cet éminent artiste la plus grande partie de ma collection de coquillages.

Je suppose donc que Gavarni veuille faire un voyage autour du monde, — je lui garantis qu'il n'a pas d'autre pacotille à emporter qu'un chargement de ses albums.

J'ai reçu pour prix de l'un d'eux une caisse entière de coquillages, non pas décolorés et roulés, mais brillant des couleurs les plus vives, et ramassés dans les bas-fonds de l'archipel Indien où l'on rencontre les plus belles espèces.

Je reviens aux yeux d'Eoa.

Ils étaient fixés sur une lithographie coloriée représentant une femme en robe de velours rouge avec un châle de crêpe de Chine.

— Voudrais-tu être habillée comme cette dame? demandai-je à Eoa.

Elle ne me répondit qu'une seule parole.

— *Kapai* (c'est-à-dire *beau!*)

Cette réponse, comme on voit, était plus affirmative qu'un *oui* mille fois répété, et elle me jeta dans une profonde tristesse.

Je m'apitoyai sur le sort de cette pauvre enfant, dont l'amiral Cécile avait voulu changer la vie, et qu'une fatalité avait condamnée à vivre comme elle était née : pauvre et nue, *paupera et nuda*.

Et mes désirs, ces messagers capricieux de notre imagination, la transportèrent en France.

Et je calculai quel magique changement produiraient sur elle la robe de soie où se cambrerait sa taille souple et déliée, le cachemire qui remplacerait sa mantille d'herbes, les brodequins qui chausseraient ses petits pieds nus, qui tenaient tous deux dans une de mes mains; — et je me la figurais vivant au milieu de nous, toujours pâle, mais, grâce à sa pâleur, aussi blanche que nos plus belles Pari-

siennes; — toujours belle, mais plus jolie; — toujours jeune fille, mais grande dame avec une ottomane pour siége, et pour cadre un cercle d'admirateurs; — je la voyais dans une avant-scène de l'Opéra, faisant murmurer d'admiration deux mille spectateurs. « Oh! dirait-on, c'est Eoa, la belle Océanienne! » Je la voyais se promenant sous les orangers de nos Tuileries, poursuivie par les regards de ceux qui, passant près d'elle, s'arrêteraient pour la regarder, et, immobiles, l'accompagneraient longtemps des yeux.

Que n'étais-je Merlin ou Prospero! que n'avais-je la baguette magique des enchanteurs du Tasse ou des sorciers de Perrault!

D'un coup de baguette, j'eusse fait venir à moi, sur les rochers de Tavaï-Pounamou, la meilleure couturière de Paris, la plus fashionable marchande de modes, le bijoutier le plus célèbre, et j'eusse dit, en leur jetant une poignée d'or à chacun :

— Eoa est une reine; habillez-la, coiffez-la, parez-la, comme les reines se parent, se coiffent et s'habillent.

Mais, hélas ! la réalité étouffait le rêve, et ma cabine, eût-elle contenu tout l'or de l'Australie, le rêve n'aurai pu être réalisé.

Et cependant le désir que j'avais de la voir vêtue à l'européenne s'accroissait en moi au point d'absorber toutes mes pensées, et je cherchais dans mon imagination quelque moyen d'arriver à la satisfaction de mon caprice.

Le capitaine, au bout du répertoire de ses trois cylindres, bâilla longuement, et, me voyant préoccupé, me dit :

— Vous êtes bien heureux, vous, major !

Je tressaillis et sortis de mon rêve.

— Et pourquoi donc, mon capitaine? lui demandai-je.

— Vous ne vous ennuyez pas?

— Non, lui répondis-je, je pense.

— A quoi? me demanda-t-il.

— A faire une robe à Eoa.

Il se mit à rire.

— C'est à cela que vous pensez? reprit-il.

— Pas à autre chose, et vous voyez que j'ai de l'occupation pour tout le voyage.

— Comment cela?

— Sans doute, puisqu'il n'y a qu'à mon retour en France que je pourrai me passer cette fantaisie.

— Vous croyez?

— Pardieu!

— Et comment voudriez-vous votre robe?

— Comme celle de cette estampe.

— En velours rouge?

— Oh! je passerais sur l'étoffe.

— Mais vous tenez à la couleur?

— Vous voyez bien, commandant, que c'est la couleur rouge qui séduit Eoa.

— Eh bien, que diriez-vous, major, si je vous la donnais, cette robe?

— Vous, commandant?

— Moi, oui, l'étoffe du moins et le châle avec.

— Ah! pardieu! commandant, vous me feriez un énorme plaisir; mais comment cela?

— J'ai dix ballots d'indienne de toutes couleurs

dans un coin du bâtiment, et, avec ces dix ballots d'indienne, j'ai de quoi faire cinq cents robes et trois cents châles.

— Commandant, vous êtes le magicien que je cherchais.

— Voulez-vous du bleu, du rouge, du jaune, du vert ou du guilloché?

— Va pour le rouge, commandant.

— Passez dans ma cabine, et faites-vous donner par le maître d'hôtel un ballot d'indienne rouge.

Il ne manquait plus qu'une couturière; mais bah! je n'aurais point, pour si peu, renoncé à un si beau projet; d'ailleurs, la couturière était trouvée... La couturière... c'était moi.

Tout marin doit savoir coudre peu ou prou, et ne me prenais-je point pour un marin?

Je devais donc avoir un certain talent de couturière.

Le soir du même jour, un peignoir à vaste jupon était à moitié confectionné.

Le lendemain, il pleuvait encore.

Je taillai les manches, et les manches à gigot se gonflèrent sous mes doigts.

Le troisième jour, il pleuvait encore plus fort.

J'adaptai une ceinture au peignoir, de sorte qu'en l'attachant aux reins, les plis flottants du *caraco* se réuniraient en corsage froncé et formeraient tournure.

Puis je taillai un châle long dans une autre pièce d'indienne; mais celle-ci blanche à fleurs bleues.

Enfin, au milieu des rires du capitaine et des officiers, je parvins à démêler les cheveux d'Eoa, à y passer le peigne et à les faire tomber en longues boucles noires sur ses belles épaules.

Le lendemain fut un grand jour : il éclaira le triomphe d'Eoa.

Je la revêtis de sa robe de pourpre de coton; je la drapai dans son cachemire d'indienne; je relevai ses cheveux à la chinoise et la coiffai d'une touffe de rubans tourbillonnant sur sa nuque.

Et, lorsqu'elle descendit sur le rivage, je vous jure que le peuple la salua avec des acclamations qui n'ac-

cueillaient pas toujours l'auguste épouse du roi Thyga-rit ; elle fut jalousée par toutes les femmes de la tribu.

Bien certainement, ce jour-là, il ne tenait qu'à Eoa d'être reine.

La parure d'Eoa devint bientôt à la mode sur la péninsule de Bank ; chaque indigène femelle exigea que son bien-aimé du navire lui donnât une robe et un châle pareil à celui d'Eoa, et le commandant écoula une partie de sa pacotille.

La robe d'Eoa servit de modèle, et, pendant les longues soirées de l'hivernage, le poste des matelots fut changé en un atelier de couturières dont j'étais la directrice en chef.

C'était un curieux spectacle, je vous jure, que de voir ces rudes marins, ces enfants de l'Océan et de la tempête, confectionnant avec leurs mains calleuses et goudronnées, sous un feu roulant de quolibets, à la lueur blafarde des lampes à roulis, les robes de ces dames, qui se penchaient sur leurs épaules, et suivaient l'aller et le retour des aiguilles.

Longtemps se passèrent, dans ce jeu, les premières heures du quart de nuit.

Le jour venu, nos marins prenaient l'aviron, au lieu de l'aiguille, et ils jouaient avec la baleine.

XXVI

UNE BALEINE PAR SURPRISE

Une fois, j'ai rempli mon rôle dans le meurtre d'une baleine, et j'avoue que je l'ai rempli par force. Ce n'est pas que la peur m'ait jamais arrêté au moment de descendre dans une pirogue partant pour la chasse ; mais le décorum et ma qualité de médecin le défendaient, et je devais rester à bord, prêt à me porter partout où l'on réclamerait mes soins.

La main qui venait de manier l'aviron serait trop lourde pour opérer. Et cependant j'aurais regretté de revenir en France sans avoir coudoyé une baleine.

Un matin que nos embarcations étaient parties en

croisière, le capitaine me proposa d'aller rendre visite à un banc d'huîtres, situé au fond du golfe de Togolabo. Nous devions déjeuner sur la grève, puis chasser ensuite aux ramiers. Que de courses inutiles ai-je faites en cherchant les ramiers, avant que l'expérience m'ait enseigné où les trouver !

Le ramier ne fréquente que les endroits à l'abri du vent. Aujourd'hui, il perche dans les grands arbres de cette forêt dont la brise du sud-ouest ne secoue pas les branches... Ma chasse sera heureuse; demain, j'y retournerai. — Demain ! la brise du nord-est y arrivait en plein, et je ne trouvais pas à tirer un coup de fusil

Ces gros ramiers, essentiellement organisés pour voyager, parcourent de grandes distances. J'ai trouvé ici la colombe rosée de la Nouvelle-Guinée, la colombe amarante de la Nouvelle-Zélande, la colombe magnifique de la Nouvelle-Hollande, et le ramier au plastron blanc, au col chatoyant de vert et de bleu, au dos cendré.

Je n'aurais jamais pu découvrir, caché au sommet

d'un podocarpus, le ramier au plastron blanc, le plus commun de tous, sans l'aide d'un jeune enfant d'Océteta, qui m'accompagnait quelquefois dans mes courses, et dont l'œil exercé et subtil dépistait la tache blanche de l'oiseau, au milieu des feuilles, comme le télescope de l'astronome choisit une étoile au milieu de la voie lactée.

Quand l'enfant ne pouvait venir avec moi, je me faisais suivre d'un petit roquet blanc, drôle de chien qui savait quel gibier je cherchais, et ne manquait jamais d'aboyer et de gratter au pied de l'arbre, où se cachait une colombe.

J'avais beau regarder dans l'arbre, je ne découvrais rien, et le roquet aboyait toujours.

Je tirais alors un coup de fusil au hasard dans le massif du feuillage ; la colombe, épouvantée, prenait son vol, et alors je l'abattais ou je la manquais d'un second coup.

Dans mes jours heureux, je revenais à bord avec cinq, six, dix ramiers, autant de touis et de glaucopes. Ce n'était pas la passion du chasseur qui

m'entraînait chaque jour ainsi dans les forêts de la péninsule; c'était plutôt le besoin d'améliorer notre ordinaire, composé, comme vous le savez, de lard, de porc, de salé et de cochon.

Quand je voulais faire de l'histoire naturelle, je chargeais mon fusil avec de petites graines de myrte... L'oiseau, frappé, tombait étourdi, et sa robe, sans blessure, sans déchirure, était digne d'être conservée.

Je fis appel à mes souvenirs d'enfance pour organiser des piéges, des trappes, des engins d'oiseleur; mais j'y renonçai bientôt, car le jeune Mahouri qui me servait de limier, était lui-même un oiseleur accompli.

Voici comment il procédait :

Il prenait une branche d'arbuste bien flexible, bien légère, l'effeuillait et cordonnait l'extrémité de l'écorce, de manière à en faire un lacet végétal qu'il agençait ensuite en nœud coulant; puis il se couchait dans les hauts gazons qui bordent les ruisseaux, et, là, immobile, muet, méconnaissable, grâce à son manteau couleur d'herbes sèches, il attendait que les

moucherolles, les bergeronnettes, vinssent sautiller à sa portée.

Alors, d'un petit mouvement de poignet, il abattait sa branche vers l'oisillon de son choix, lui prenait le col dans ce lasso d'un nouveau genre, et l'attirait à lui, sans bruit, sans agitation, de peur d'épouvanter les autres voltigeurs d'alentour.

C'est à lui que je dois les oiseaux les mieux conservés de ma collection.

Mais revenons à ma baleine.

Nous faisions donc route vers le banc d'huîtres, dans une pirogue désarmée, c'est-à-dire déchargée de ses harpons, de ses lances et de sa ligne. Nous étions sept : les cinq rameurs, le capitaine et moi. A peine avions-nous atteint le milieu du chenal par le travers du cap Cachalot, qu'une énorme baleine, accompagnée de son nourrisson, de son *cafre*, vint sourdre à l'avant du canot, et nous asperger d'eau salée.

Oh ! quelle figure fit le capitaine Jay, en vue de cette baleine qui lui passait devant le nez, sans pouvoir l'amarrer. Pas de harpon, pas de ligne, et pas

moyen de la signaler à nos canots, partis depuis longtemps.

Et, cependant, il ne pouvait se résigner à laisser échapper une si belle proie.

— Capitaine, voilà une lance, s'écria le harponneur, une lance que j'ai prise pour fusiller les cochons de la baie de Togolabo.

D'un bond, le capitaine sauta à l'avant du canot, et, brandissant sa lance, s'écria :

— Attention, enfants ! attention !

Le harponneur prit l'aviron de queue, et, selon ses ordres, les matelots nagèrent, scièrent, nagèrent et scièrent encore.

Moi, content, heureux d'assister à pareil tournoi, je me croisai les bras, n'ayant pas d'aviron à manier ; mais, avant de les croiser, j'eus la précaution d'attacher, avec un bout de bitord, mon fusil au banc sur lequel j'étais assis.

Si l'embarcation chavirait, le fusil ne serait pas perdu.

La mère baleine ne semblait pas s'effaroucher de

notre voisinage : elle folâtrait, tournoyait sur elle-même, soulevant de sa nageoire le petit cafre qui se fatiguait à la suivre.

M. Jay, sa lance en arrêt, attendait l'instant favorable pour frapper. Le moment vint, et la lance transperça, non pas la baleine, mais le *cafre*.

Je crus d'abord que mon capitaine n'avait pas visé juste... mais je compris bientôt sa prudence et son adresse. Il savait que, si le premier coup de lance ne tuait pas la mère, la mère s'enfuirait au loin et serait perdue pour nous ; mais, en tuant le nourrisson, c'était arrêter, immobiliser en quelque sorte la mère ; elle se laisserait massacrer sur la place, plutôt que d'abandonner son *cafre*.

Et c'est ce qui arriva. — M. Jay put à loisir frapper un coup, deux coups, trois coups, dix coups... Le monstre se débattit, souffla le sang, *fleurit* et mourut... sans plus s'éloigner que s'il eût été amarré du harpon le plus solide.

Admirable puissance de l'amour maternel qui domine l'instinct de la conservation !

Je pouvais donc dire enfin que j'avais vu et touché une baleine vivante, et même au plus fort du combat.

Je l'avais vue, et de si près, que j'étais couvert de son sang. Je l'avais touchée, et si bien, que mon bras faillit être broyé entre elle et le plat-bord du canot, alors que, faisant un élan à fleur d'eau pour se rapprocher du jeune blessé, elle longea la pirogue, jeta bas nos avirons posés en lève-rames, et, de même qu'un mouton abandonne un peu de sa toison au buisson qu'il côtoie, laissa, sur la peinture grise des bordages, les lamelles noires et pelliculeuses de son épiderme.

La manche de mon paletot était tapissée de ces pellicules. Je les secouai avec orgueil.

Nous abandonnâmes, bien entendu, la chasse aux ramiers et le banc d'huîtres. On planta un guidon de reconnaissance sur le dos de la baleine morte, et nous retournâmes à bord pour préparer les appareils du virage, tandis qu'un homme montant au sommet de la falaise d'Oli-Maroa, donnait, à l'aide d'un pavillon

placé là tout exprès, un signal convenu pour ordonner à nos pirogues de rallier *l'Asia*.

On employa une partie de la journée à remorquer la baleine, et l'on se hâta de la virer.

Les Mahouris vinrent en foule donner un coup de main à nos hommes, et l'œuvre fut accomplie avant la tombée de la nuit.

A peine le dernier morceau de gras était-il monté sur le pont, que les canots des naturels se précipitèrent vers la carcasse flottante de la baleine, et la remorquèrent à sec sur la grève. Ce fut alors un spectacle burlesque et dégoûtant à la fois, que de voir cette tourbe d'hommes nus et armés de couteaux, les uns suspendus aux flancs de l'animal, les autres enfouis dans son flanc entr'ouvert, tailladant ses chairs en tout sens, et se choisissant d'énormes biftecks, que les femmes déposaient sur l'herbe, aux rayons du soleil.

Le soir, le feu du pauvre, comme celui du riche, s'allumait pour cuire ces friands morceaux.

Le festin commença d'abord par des cris de joie et

des chansons improvisées en l'honneur des baleiniers, et, le lendemain, les prudentes ménagères suspendirent aux poteaux de leur *koumara* les pièces de viande réservées pour les temps de disette.

XXVII

LA PÊCHE PAR ASSOCIATION

Les capitaines baleiniers ont calculé qu'ils recueilleraient plus rapidement leur cargaison d'huile en s'associant deux par deux. *Le Neptune*, de Nantes, travaillera désormais avec *le Grétry*, du Havre, et *l'Asia* va courir les mêmes chances que *le Cousin*, capitaine Vasselin. Chaque associé, à tour de rôle, restera au mouillage, tandis que l'autre ira louvoyer dans la grande baie Pegaïe, et l'équipage du louvoyeur sera renforcé de douze hommes empruntés au stationnaire; puis, à la fin de la saison, on comptera les barils d'huile récoltés pour en faire le partage.

Le sort décida que *l'Asia* n'abandonnerait pas encore le havre d'Oéteta, et *le Neptune* alla s'embosser à l'entrée de la baie d'Oéteta, tandis que *le Grétry* suivit au large notre confrère *le Cousin*.

Le lendemain de cette séparation, mon capitaine partit dès le point du jour, et alla rôder le long des rochers avec nos deux dernières pirogues, et, à mon réveil, je me trouvai seul officier à bord, n'ayant plus sous mes ordres que trois hommes : le cuisinier, le maître d'hôtel et le mousse. J'ai oublié de vous dire que quatre de nos hommes avaient déserté à Hobart-Town, et qu'un navire américain nous en avait enlevé quatre autres, ces jours derniers.

Le temps était incertain ; mais, quand même il eût été très-beau, je ne pouvais me permettre de partir pour la chasse dans une pareille circonstance.

Je résolus donc de remplir, à bord, l'*intérim* de *maître après Dieu*, et j'armai cinq ou six lignes de fond pour pêcher mon déjeuner et charmer mes ennuis.

Le poisson mordit avec tant de facilité, que je n'é-

prouvai plus bientôt aucun plaisir à cette espèce de pêche miraculeuse, et que, abandonnant les engins au mousse, je me mis, par désœuvrement, à interroger avec ma longue-vue les collines en amphithéâtre du pourtour de la baie.

Quelle prison que cette crique! quel entonnoir! une banderole de verdure remonte derrière le village jusqu'au sommet de la montagne; ce sont les seuls arbres que l'on découvre du mouillage; ils ombragent le ruisseau de l'aiguade dont j'ai si souvent suivi les bords pour tuer des *koukoupas*, grosses colombes qui viennent s'y abriter contre le soleil et le vent. Je marchais alors, sans prendre garde à mes pieds, et trébuchais sans cesse, au milieu des pierres du torrent, et mes yeux cherchaient, dans le dôme de feuillage, le plastron miroitant des colombes, comme l'astronome cherche les astres au firmament.

J'ai dressé une nomenclature de toutes les espèces de ramiers qui fréquentent les terres antipodiques; mais à quoi bon vous en faire part? Elle n'est plus à la hauteur de la science, depuis que le prince de

Canino a remanié les classifications ornithologiques.

Allez visiter la galerie des oiseaux, au Jardin des Plantes, et vous resterez ébahi devant les vitrines qui contiennent la merveilleuse encyclopédie des ramiers aux uniformes si variés, si simples et si splendides. Toutes les espèces, tous les genres y ont pris place, depuis l'humble pigeon fuyard, à la robe de bure, jusqu'à la colombe de la Nouvelle-Zélande, la colombe amarante, à pélerine de velours brodée de plumes étincelantes comme des pierreries.

Selon l'habitude, le roi vint chercher à midi mesdames les épouses provisoires de nos matelots pour les conduire à la pêche, sur la grève. Une pirogue, chargée de naturels que je n'avais pas encore vus à notre bord, accompagnait Sa Majesté.

Sa Majesté me présenta les nouveaux venus, habitants d'un petit village situé au nord de l'isthme sablonneux qui relie, comme je vous l'ai dit, la péninsule à la grande terre.

Les Zélandais, dignes imitateurs des naturels de la Grande-Bretagne, tiennent beaucoup aux ridicules

formalités de la présentation officielle, et je dus alors ajouter à mes ennuis l'ennui de ce cérémonial, que j'abrégeai autant que possible par une brusque distribution de *pouloo*, de biscuit et de pain.

Je fumais une longue pipe, une de ces pipes de terre à tuyau cintré et enduit de vernis rouge à son extrémité, une pipe américaine, et j'avais l'air de ne pas comprendre que mes visiteurs imploraient l'un après l'autre la faveur d'aspirer à ma pipe quelques bouffées de tabac.

Oter une pipe de ses lèvres, la porter à celles du Polynésien et la reprendre ensuite, sans essuyer la salive, c'est le plus grand honneur qu'on puisse faire à un chef, à un *rangatira*.

Ainsi, l'on devient pour toujours *tayo* (ami); ainsi est ratifié le contrat de fraternité qu'on a dressé en se frottant le bout du nez l'un contre l'autre, et en fusionnant sa *waidona* (son âme), par le mélange de la respiration, *bouche contre bouche*.

Aux premiers temps de mon séjour, j'avais eu la faiblesse de me soumettre docilement à ces rites dé-

goûtants; mais je me révoltai bientôt et j'avisai un moyen de ne plus prostituer mon souffle, mon nez et ma pipe, ma pipe surtout.

J'instituai alors un bureau de tabac, sur le ratelier du mât d'artimon. Je plaçai dans les trous de cabillots trois ou quatre vieilles pipes culottées, que je bourrais à l'avance, et, quand un sauvage me demandait à fumer, je lui indiquais, avec toute la gracieuseté dont je suis capable, la pipe providentielle qui lui était destinée.

Il paraît que mon expédient ne reçut pas l'approbation de tous les Mahouris; et je compris que ce n'était pas ma fumée de tabac seulement qu'ils ambitionnaient, mais, en même temps, l'honneur de presser entre leurs lèvres ce que je pressais entre les miennes.

Je tins bon. Je refusai net ma pipe à mes nouveaux visiteurs, et je renvoyai même un grand gaillard qui, plus que tous ses compagnons, insistait pour fumer avec ma pipe, et allongeait la main pour me la ravir... Ah! je fus beau de colère, et, en l'absence de

mon capitaine, de l'équipage et de Thy-ga-rit, qui sans doute serait intervenu pour me protéger, je résolus de me protéger moi-même. Je tirai de dessous ma vareuse un petit coup-de-poing, chargé de trois chevrotines, et menaçai de faire feu si quelqu'un portait la main sur moi.

Aujourd'hui, en colligeant mes souvenirs, je me demande si vraiment j'aurais osé décharger mon pistolet, à bout portant, sur un homme dont tout le crime consistait à vouloir goûter à ma pipe... Aujourd'hui, je me réponds à moi-même que, bien certainement, je l'eusse fait!

Et quelle folie! quel malheur! quel attentat! La plupart des drames sanglants de l'Océanie n'ont pas eu de prologue plus sérieux, et il est douloureux de penser qu'une colère isolée a maintes fois provoqué de terribles représailles.

Il ne faut cependant pas se laisser jamais intimider par les sauvages : il faut, au contraire, les dominer par l'énergie. Ils tiennent toujours en grande estime quiconque se défend avec bravoure. Ils ne se

croient pas humiliés s'ils ne peuvent vaincre une résistance héroïque.

C'est ce qui arriva quand je menaçai de casser tête à mon convoiteur de pipe... Il s'esquiva et disparut derrière ses compagnons, qui riaient de sa mésaventure... Et moi, voyant les rieurs de mon côté, je me pris à rire encore plus fort qu'eux, enchanté que j'étais du dénoûment pacifique de cette petite aventure.

Un long séjour à la mer, toujours sur le même bâtiment et toujours avec les mêmes physionomies, en voilà plus qu'il ne faut pour aigrir le caractère et rendre irascible une nature quelque placide qu'elle soit.

J'étais donc tombé sous la maligne influence d'un voyage monotone et interminable, et les relations quotidiennes avec mes compagnons de route m'étaient peu à peu devenues insupportables.

On croit dans le monde que rien n'est plus accidenté, plus varié, qu'un voyage de long cours! Hélas! il y a presque toujours disette d'aventures, et

l'on achève le tour du monde avec moins d'épisodes romanesques qu'il n'en peut survenir dans la circumnavigation du lac d'Enghien ou de celui du bois de Boulogne.

J'eusse donc commis un crime par ennui pur et simple, si la Providence ne m'eût désarmé en inspirant des sourires aux spectateurs, et en me faisant rire moi-même.

La position eût pu devenir dangereuse ; nous n'étions plus que quatre hommes à bord contre des sauvages, au nombre d'une vingtaine, et tous étrangers à la tribu d'Oéteta. Avant que nos embarcations ou nos amis du village accourussent à notre secours, ces bandits pouvaient nous assommer, piller *l'Asia*, et s'enfuir impunément par delà l'isthme de sable.

Le sort en décida autrement.

La confiance s'établit entre nous, et, tandis que mes Mahouris bourdonnaient autour du mât d'artimon, je descendis précipitamment fermer à double tour la porte de la grande chambre, et remontai sur le pont avec la clef dans ma poche.

Je cadenassai aussi furtivement l'écoutille du grand panneau, et j'envoyai le mousse en faire autant au logement des harponneurs et des matelots.

Je prenais toutes ces précautions, car j'avais la certitude que ces étrangers commettraient quelques vols, non pas d'objets apparents sur le pont, et faisant partie du gréement, mais de ces futilités si utiles aux matelots, des couteaux, des pipes, du tabac, des images, du papier, etc.

J'étais dans une si mauvaise disposition d'esprit, qu'il me semblait par instants que les Mahouris, rieurs d'abord, devenaient de plus en plus turbulents et tramaient quelque complot; plein d'anxiété, j'étudiai leurs allures.

Enfin Thy-ga-rit reconduisit les femmes à bord, et je respirai plus librement en apercevant, à la pointe du cap Cachalot, nos embarcations revenant de la chasse.

Le capitaine se railla de mes terreurs, distribua du biscuit aux Mahouris et les renvoya à terre.

Le soir, après souper, je voulus reprendre ma

pipe, qu'au moment de descendre fermer la porte de la grande chambre j'avais déposée dans un coin de l'habitacle.

Plus de pipe !

En vain je fouillai les coins et recoins de l'arrière; j'éprouvai un regret que des fumeurs seuls comprendront; il était évident qu'on me l'avait volée.

Mais où trouver le voleur ?

Pendant plus d'une semaine, je ne traversai pas une seule fois le village sans étudier les groupes d'indigènes, afin de reconnaître à la bouche de l'un d'eux ma vieille pipe, que j'aimais tant, et en l'honneur de laquelle j'avais même fait des vers...

Je portai plainte au roi, qui promit de punir le *tangata tae hae* (voleur), si on le découvrait. La punition devait consister tout simplement à lui briser le crâne d'un coup de *meré*. Puis la tête, desséchée, préparée selon les procédés habituels, me serait donnée, et je l'emporterais en France, pour faire voir aux gens de mon pays comment le roi Thy-ga-rit punit les voleurs. — J'étais si furieux d'avoir perdu ma pipe,

que, vraiment, je crois que j'eusse permis qu'on infligeât un pareil châtiment à mon voleur. — Pardonnez-moi, mon Dieu ! on devient cruel malgré soi, en vivant au milieu des anthropophages.

Le *tangata tae nae* dissimula si bien son larcin, que les mois s'écoulèrent sans qu'on le découvrît et que j'oubliai presque ma pipe en en culottant une nouvelle.

Mais il était écrit que je la retrouverais un jour, et, depuis, je l'ai religieusement conservée. Je ne m'en suis même plus servi, de peur de la casser, et elle fait partie maintenant d'une panoplie de pipes collectionnées par mon frère.

Un soir que, revenu par terre de la forêt du port Olive, et descendant la montagne qui domine le village d'Oéteta, j'attendais, auprès de l'aiguade, qu'un canot vînt me chercher, des Mahouris, qui causaient assis en rond sur un tertre voisin, m'appelèrent à eux, et je me rendis volontiers à leur invitation. C'étaient de jeunes *Rangatiras*, déjà presque entièrement tatoués... Nous avions vécu depuis cinq mois en très-

bonne intelligence. Tandis qu'ils me plaisantaient sur ma chasse, qui n'avait pas été très-heureuse, qu'ils me demandaient si ma poudre était bonne, et si j'avais encore du biscuit dans ma carnassière, j'entrevis aux lèvres de l'un deux une pipe qui ressemblait parfaitement à ma pipe volée, sauf le tuyau, long à la mienne, court à celle-ci. J'examinai donc furtivement l'objet, et plus je l'examinai, plus je me convainquis que c'était bien là ma pauvre vieille pipe. Mais comment rentrer en sa possession ?

Si je la réclame, il n'avouera jamais qu'il a commis un larcin, et ne voudra pas la rendre.

Si je l'arrache, par surprise, de ses lèvres, c'est une insulte pour lui et pour ses compagnons, et gare à ma peau !

Plus j'hésitais sur la marche à suivre, plus je devenais certain que ma pauvre pipe était bien là, devant mes yeux, là, souillée, polluée par la salive d'un horrible mangeur d'hommes.

Ah ! si une mère brave tous les dangers pour reprendre l'enfant qu'on lui enlève, le fumeur, le

vrai fumeur, le fumeur marin surtout ne connaît plus d'obstacles quand il s'agit de sauver sa pipe.

Et, emporté par la passion, en proie à une exaltation soudaine qui me fit oublier au milieu de qui j'étais, et quelles terribles conséquences pouvaient résulter de ma conduite, j'allongeai soudainement le bras vers le Mahouri voleur, et lui arrachai ma pipe d'entre les dents, en criant en anglais :

— *Thief ! thief !* (Voleur ! voleur !)

Le Mahouri, se dressant d'un bond, dégainait le long couteau qu'il portait en ceinture à l'instar des baleiniers, et se préparait à en larder ma poitrine. Mais, moi, galvanisé par l'instinct de la conservation, j'avais déjà sauté à dix pas du cercle des sauvages, et, ma pipe en sûreté dans ma carnassière, je me tenais sur la défensive, mais le fusil, seulement tenu dans la position du fusil à baïonnette, en avant.

Ils savaient bien tous, ces gaillards, que le canon de droite était seul chargé de cendrée et de poudre

d'un faible numéro, mais que le canon de gauche recelait trois chevrotines à l'usage des *cochons sauvageots* et des méchants.

Je n'avais plus à balancer. Si le Mahouri au couteau, soutenu par ses camarades, fondait sur moi, j'étais perdu et devais alors vendre ma vie aussi chèrement que possible. Mais, si ses camarades ne le soutenaient pas, oh! alors quelle partie pour moi!... Mes mains ne tremblaient pas, mon œil y voyait clair, et la cible était grosse et proche.

Heureusement, le voleur fut abandonné à lui-même. Je demeurai donc stupéfait, lorsque ses compagnons ne s'élancèrent pas avec lui vers moi, et se contentèrent de pousser des exclamations de surprise, nous laissant tous deux aux prises.

Il était là, brandissant son couteau; mais j'étais là aussi, et je le tenais en joue.

Je ne sais si Thy-ga-rit nous aperçut de loin, ou s'il vint à passer par là, au hasard; toujours est-il qu'il s'interposa entre nous deux, et que je lui remis l'objet de la dispute, en déclarant que, puisqu'on

m'avait volé ma pipe, j'avais cru devoir la reprendre partout où je la trouvais.

Sa Majesté considéra la pipe, la tourna et retourna entre ses doigts, interrogea le coupable, qui, sans doute, ne répondit pas d'une manière satisfaisante, puis prononça ainsi son jugement :

— Vous voyez, dit-il à ses sujets en mauvais anglais, afin que je puisse le comprendre, vous voyez là, sur le tuyau, ces petites lettres ; eh bien, ces lettres forment le nom du docteur ; cette pipe est à lui, et cet homme est un voleur.

Et il me rendit la pipe.

J'avouerai que jamais je ne me serais imaginé de dire à ces hommes, qui ne savent pas lire, que les lettres gravées sur le tuyau de la pipe, lettres qui formaient le nom du fabricant, contenaient mon nom, mon titre de propriétaire.

Thy-ga-rit était doublement adroit en prononçant une telle sentence ; d'abord, il faisait preuve de bonne justice, et puis il montrait à ses sujets qu'il était bien plus savant qu'eux.

Les Mahouris applaudirent à ce jugement sans appel, et poursuivirent de leurs huées le voleur, qui disparut derrière les cases voisines.

Le lendemain, je rappelai au roi qu'il m'avait promis la tête de mon voleur; il me répondit sans sourciller qu'il allait s'occuper de cette affaire, et qu'avant vingt-quatre heures, je serais satisfait.

Le surlendemain, il vint à bord et m'expliqua avec beaucoup d'embarras que le *thief* n'appartenait pas à sa tribu, et qu'il avait pris la fuite dès le soir même de la découverte du vol.

Je ne voulus pas dire à Thy-ga-rit que, si je lui avais rappelé sa promesse de punition, ce n'était que pour avoir l'occasion de faire grâce au coupable. — Non, il faut, avec ces gens-là, se montrer, en projets, aussi cruel, aussi barbare qu'eux-mêmes, afin de conserver plus d'influence sur eux, et pouvoir les adoucir ensuite au moment décisif.

XXVIII

LE GRAND BALEINIER DE SAG-HARBOUR

L'hiver, sans être rude, empêchait parfois nos canots de chasser, et l'équipage, forcément consigné à bord, s'ingéniait à combattre l'ennui.

L'atelier de couture, qui avait fourni des robes de cotonnade à ces dames, chômait. Que faire? L'amour était sans attraits, et l'oisiveté fatigue plus nos hommes qu'une journée entière passée à manier l'aviron.

Les uns faisaient la lessive, d'autres raccommodaient leurs hardes, d'autres causaient en cercle ou écoutaient les histoires racontées par quelque ancien pêcheur.

La lessive des baleiniers est assez curieuse : ils

trouvent dans la baleine la quantité de potasse nécessaire pour saponifier l'épaisse couche d'huile placardée sur leurs vêtements.

Vous savez, ou vous ne savez pas que le feu d'un fourneau où l'on fait fondre le gras, est alimenté par le résidu spongieux des fragments de graisse jetés dans les chaudières. Ce résidu, formé des mailles du tissu cellulaire renfermant l'huile, brûle rapidement et dégage beaucoup de calorique, et ses cendres sont riches en sel de soude et en potasse.

On recueille ces cendres et on les place dans une barrique maintenue debout, défoncée par en haut, mais ayant au bas un double fond. Ce double fond supplémentaire est perforé de trous nombreux, et séparé du fond ordinaire par un vide de quinze à vingt centimètres de hauteur. On verse de l'eau douce par-dessus les cendres; l'eau les traverse et entraîne les sels, et alors on pratique une ouverture au bas de la barrique, on recueille un liquide rougeâtre, bien plus énergique que celui que nos ménagères appellent du *lessif*.

Ce *lessif* de baleine émulsionne complétement les corps gras et l'huile, et telle vareuse qui se tenait debout, tant elle était imprégnée de graisse, devient, après cinq minutes de friction, aussi souple et aussi nette que si elle n'eût jamais été trempée que dans l'eau pure.

Le capitaine permet ce nettoyage après chaque série d'huile mise en cale.

Voilà donc où nous en sommes : les uns blanchissent, raccommodent leurs hardes, et d'autres, oisifs, causent ou écoutent des contes. Ces derniers font un cercle autour du maître cook, qui a établi son moulin à café au bout d'un anspect emmanché dans le guindeau, et prépare à grands tours de bras nos rations de la semaine.

Maître cook, je vous l'ai dit, était le conteur breveté du bord. Il expliquait les rêves, glosait sur des pressentiments, présageait les coups de vent, savait par cœur le *Petit Albert*, et pratiquait adroitement certains tours de physique amusante, tels que la fabrication du poil à gratter, le moyen de mettre le feu

à un bout de fil caret sans le brûler, et bien d'autres encore.

On le vénérait ; on faisait mieux, on l'aimait. Quand le capitaine et lui pesaient, chaque soir, la viande salée destinée au lendemain, il imprimait, sans scrupule, un frauduleux coup de bascule à la romaine, et la ration de lard des matelots grossissait aux dépens de l'armateur. En outre, il donnait toujours la solution des questions débattues dans le poste de l'équipage, et, quand il jugeait, c'était sans retour, c'était sans appel.

Cejourd'hui, la conversation était d'autant plus animée autour du moulin à café, que quelques esprits forts osaient contredire maître cook.

— Oui, oui, disait-il en suspendant la rotation du moulin, et retenant d'une main son bonnet, que le vent, tombé de la ralingue de misaine, menaçait de jeter à la mer... Oui, oui ! que l'arc-en-ciel du Nord me serve de cravate, et que je les fasse fondre dans le boîtier de ma montre, si vous en tuez une seule de ces baleines... Entendez-vous ?

— Il a raison, maître Cook, murmurèrent quelques hommes, découragés par huit jours de *nage* continuelle et inutile : il a raison.

— Il a tort, ét c'est moi *que* je vous le dis, moi *que* je suis un ancien du baleinier *le Souvenir-de-Marseille*... et *que* nous en tuerons ! ... et *que* ce sera bientôt, et *que* ce sera plus d'une, s'écria un harponneur provençal.

Seul, entre nos matelots, le Provençal s'était toujours montré rétif à la voix prophétique du vieux cook. Celui-ci, pour toute réplique, secoua la tête, le poignarda d'un regard de travers, et recommença stoïquement à moudre le café.

— Faut croire qu'elles ont le ventre bondé de cailloux, ajouta timidement un novice. Quand nous les accostons, elles se laissent couler bas, sans montrer la queue. Pas vrai, maître, qu'elles ont leur cale pleine de cailloux !

— Silence, *Fatras !* si tu n'as que ça à dire, silence ! s'écria d'une voix de tonnerre le cook, heureux de saisir l'occasion de décharger sa mauvaise

humeur sur le pauvre novice; silence! — Tu as vu, tu as touché, tu as senti, tu as goûté du manger de baleine, cette sauce rousse qui flotte sur le bouillon de la mer, et tu prétends qu'elles avaient des cailloux? Allons donc!... ce n'est pas ça qui les fait couler... Je le sais bien, moi... Je n'ai pas navigué pendant dix ans avec les plus fameux capitaines du Havre, sans apprendre à connaître ces baleines-là... Elles sont aussi rouées que les baleines du Brésil Blanc; vous ne leur passerez pas le *faux croc*, mes petits enfants! — elles ont déjà fait voir le tour à des malins plus malins que les malins du *Grand-Souvenir-de-Marseille!*

— Eh! que c'est vrai qu'elles sont un peu volages, mais *que* nous les aborderons tout de même, et que je crève, moi, si je ne leur enfonce cinquante centimètres de fer dedans le flanc, reprit le Marseillais.

— Tu crèveras peut-être, je ne m'y oppose pas, bien au contraire, répliqua le cook. Mais, si tu mets tes centimètres de fer quelque part, ce ne sera que dans l'eau.

L'assistance se prit à rire, et le cook, joyeux d'avoir toujours l'approbation générale, abandonna le manche du moulin, s'assit sur le guindeau, exhuma sa chique, la plaça au frais, derrière son oreille, qu'il recouvrit de son bonnet, et, se croisant les bras, se prépara à satisfaire les curieux qui lui demandaient à grands cris pourquoi les baleines nous échappaient ainsi, en sondant, au premier bruit des avirons.

— Vous voulez donc que je vous dise pourquoi vous n'en tuerez pas une seule, de ces baleines ?

— Oui, oui...

— Eh bien, je vas vous le dire... — Attention !... attention !

» Peigne de buis,

» Peigne de bois,

» Peigne de corne,

» Qui crèvent les yeux à ceux qui dorment.

Et le public répondit en chœur à cette invitation :

— Attention ! attention !

» Cuir de peau,

» Sous-pieds de guêtres,

» Talons de bottes !

. . . . . .

. . . . . .

Et le maître cook de débiter le prologue obligé de tous les conteurs de bord... Je passe quelques-unes de ses meilleurs invocations, mais des plus épicées, beaucoup trop épicées, même... Et il termina le préambule par cette série de coq-à-l'âne...

— Traverse montagnes, perruques et catogans !

» Arrive cinq cents pieds au-dessus du soleil levant,

» Dans un pays charmant,

» Où les enfants de quatre ans

» Jouent au petit palet avec des meules de moulins à vent.

» Et où quatre hommes et un caporal font lever le soleil à grands coups de perche.

. . . . . .

» Attention !... attention !...

Ce burlesque prologue est à un conte ce qu'est à

une piece de théâtre l'ouverture qu'exécute l'orchestre. Un auditoire de matelots, étendus pendant le quart de nuit autour du grand panneau, sur lequel s'est accroupi un loustic conteur, cet auditoire, dis-je, a besoin d'être réveillé, stimulé, secoué, afin de prêter mieux l'oreille.

Or, ce prologue a pour but de secouer, stimuler et réveiller l'auditoire.

Maître cook, n'ayant pas dédaigné ce coup de fouet, continua sérieusement en ces termes :

— Je vous disais donc que vous ne piqueriez pas une seule de ces baleines !

— Pourquoi?

— Ah! vous êtes curieux. — Soit! — Vous n'en piquerez pas, à cause de... de la... coquin de mot! il s'en va toujours quand j'ai besoin de lui... enfin, c'est à cause de la chose... qui disait... comme quoi... que quand on est défunt... ça consiste à être mort et à revenir dans le gabarit d'un autre particulier... Vous comprenez, n'est-ce pas?...

Ce début attira singulièrement l'attention des ma-

telots. Le cook chercha encore un instant, mais inutilement, ce mot qui le fuyait, et, se promettant de me le demander quand j'irais allumer ma pipe à la cuisine, il poursuivit :

— Enfants, vous comprenez bien ce que je veux dire; vous ne piquerez pas une seule de ces baleines, parce que, autrefois, elles ont été de vieux baleiniers!

— Oh! oh! oh! s'écria tout l'équipage.

— Oh! *que* je dis que ce n'est pas vrai!... et *que* en voilà une de blague! voulut s'écrier le Provençal.

Mais un murmure d'indignation couvrit sa voix.

— Ah! vous riez... C'est pourtant connu dans tout le Nord-Amérique. Des baleiniers, des satanés baleiniers d'autrefois sont condamnés, pour leurs péchés, à revivre en baleines. Aussi, examinez-les bien, les vieux roués, quand ça s'amuse à souffler un mille au vent à nous, et que ça n'a pas l'air d'aller de l'avant, ça vous entend, aussi bien que je l'entends, le cri de notre vigie, le grand hunier que l'on masse et le branle-bas de pirogues. Ça se laisse

approcher à une longueur d'aviron, puis ça vous regarde en dessous, et, quand le harponneur se lève, ça s'affale sans rien dire, à je ne sais combien de brasses de fond, et ça va se relever un mille plus loin, en soufflant et en riant... Va les chercher, jeune orgueilleux du *Souvenir-de-Marseille*... Oui, oui, mes enfants, ces baleines ne sont que des ci-devant baleiniers, et pas des Français encore; ce sont des Américains, des anciens de Sag-Harbour. Ils flairent et reconnaissent l'odeur du goudron à trente milles dans le vent, et ne se laissent approcher que pour se distraire en nous entendant *goddemmer*.

» Je vous dis ça, moi, parce que c'est vrai et que je le tiens de personnages respectables qui sont toujours revenus au Havre avec un complet chargement d'huile, et n'ont jamais menti. J'ai pêché pendant dix ans avec eux, et, si nous n'avions jamais chassé que du poisson de cette espèce, on aurait pu, chaque fois que j'ai débarqué, au retour, sur les quais du Havre, on aurait pu me prendre par les pieds et secouer mon individu la tête en bas... Bien sûr

que les pièces de cent sous ne seraient pas tombées de mes poches... tout comme si j'avais fait un voyage à la part sur *le Grand-Souvenir-de-Marseille*.

— Attrape, Provençal!

— Oui, je me ferais un cure-dents avec le mât de beaupré et un mouchoir avec la grande voile (car, à terre, c'est malhonnête de se moucher avec les doigts), plutôt que d'acheter, pour un verre de tafia qui ne me mettrait pas la langue à flot, toutes vos parts d'huile que nous ferons ici jusqu'à la fin de la saison.

Et, cela disant, maître cook reprit la manœuvre du moulin, tandis que ses auditeurs, découragés, le regardaient, bouche béante.

Ils semblaient attendre de nouvelles révélations.

— Eh bien, qu'avez-vous donc à me regarder, vous autres?... reprit-il. Est-ce que vous ne me croyez pas? Parbleu! vous avez raison; je ne suis pas payé pour vous dire la vérité... Demandez-la à *mossieu* du *Grand-Souvenir-de-Marseille*... Mais que le feu du ciel m'élingue, qu'il vente la peau du dia-

ble à chavirer le bateau, à décorner les bœufs et à faire ployer mon pouce, si la *cabousse* (le fourneau) s'allume jamais pour fondre seulement une livre du gras de ces baleines.

— Pardon, maître cook, vous avez raison; mais dites-nous donc pourquoi, sans vous commander, pourquoi les anciens de Sag-Harbour sont devenus baleines... sans vous commander...

— Ah! c'est toi qui m'interroges, failli chenapan de novice... Vraiment, tu as des sentiments et de l'honnêteté... Je te dirai cela plus tard... quand ces messieurs seront las d'amener sur ces bêtes, et que nous ferons route pour la France... Apprends seulement, pour ta gouverne, que la chose s'est opérée il y a quinze ans, alors que tu étais encore au bossoir de ta maman... Oui, il y a quinze ans que toute une famille de Sag-Harbour, garçons, filles, mari et femme, toute la sainte famille, enfin, a été mise à l'eau... Et, depuis quinze ans, elle doit avoir pondu des petits... Voilà pourquoi il y a tant de baleines de cette espèce.

— Racontez, racontez ! fut le cri général des auditeurs. — Racontez !

Le cook se fit longtemps prier; mais enfin il céda. — Le Provençal, aussi curieux que les autres, ne s'éloigna pas; au contraire, il offrit au cook pour se réconcilier avec lui, une énorme chique neuve; mais celui-ci la refusa.

— Merci, dit-il, la mienne est là, au frais, et, si je ne la travaille pas, c'est que l'histoire que je vais vous raconter est si épouvantable, que, dans le saisissement qu'elle ne saurait manquer de me causer à moi-même, j'aurais peur d'avaler le prùneau. — Je disais donc que tous les membres d'une famille de Sag-Harbourg avaient été gratifiés d'une queue et d'une paire de nageoires... Mais, d'abord, apprenez ce que c'est que Sag-Harbour.

» Sag-Harbour est le grand port baleinier de Long-Island, une île du Nord-Amérique, une fameuse île, entourée d'eau comme *l'Asia*, et où il n'y a pas un seul particulier qui ne soit marin et baleinier, toujours comme sur *l'Asia*. Les femmes y sont sensibles.

Quand un Français met le cap sur elles et laisse arriver, car le Français doit toujours se tenir dans le vent, elles masquent leur grand hunier pour l'attendre... Je sais cela, moi, j'en suis sûr, parce que, entre parenthèses, j'y ai relâché, dans Long-Island, voilà dix ans, en allant à New-York, par suite d'un satané coup de vent, et, comme alors ma perruque était plus noire que le coltar, et que je pouvais influencer avec avantage toutes les beautés qu'il me plaisait de relever avec mon compas, j'ai beaucoup navigué avec ces charmantes insulaires, qui portent fort bien la toile, et n'ont jamais le mal de mer que quand elles font un enfant.

» Mais lofe d'un quart pour elles. Ce n'est plus de mes scélératesses passées que j'ai à vous entretenir. Je vous disais donc que *le Sag-Harbour*, un trois-mâts, un magnifique trois-mâts, jaugeant autant de tonneaux que je puis avaler de petits verres de genièvre (sans perdre la raison, par parenthèse), pendant la semaine des décomptes (1), — sept cents! — Ce

(1) Le décompte est la somme qui revient à chaque matelot pour sa part d'huile, au retour de la campagne.

trois-mâts se nommait *le Sag-Harbour*, et, soit dit en passant, c'est une belle chose que de naviguer sur un navire portant le nom du pays. Chaque fois qu'on parle du bateau, on parle de la patrie, et le biscuit, tout pourri qu'il est, vous semble aussi bon que du pain frais; en parlant de la patrie, on tortille son morceau de lard salé, comme si c'était une tranche du cochon de Noël, et les fayots que je vous fais cuire avec tant de sollicitude, on les trouve aussi tendres que les petits pois du jardin de son vieux bonhomme de père! et cette bière, cette bière au spruce, *spruce-beer*, pour laquelle je devrais obtenir un brevet de perfectionnement, il n'y a pas, dans toute notre Normandie, un quartaut de cidre qui la vaille. Ah! oui, tout y est bon quand le navire porte le nom du pays!... — Au reste, mes enfants, ce que je vous en dis, ce n'est pas pour vous indisposer contre *l'Asia*... Ne croyez pas non plus que j'aie de la rancune contre notre armateur. Non, non! mais j'avouerai avec vous que nous sommes traités comme des nègres, comme des chiens, et je vous garantis

que, si j'avais un millier de petits écus de rente, il n'y aurait plus de capitaine ni d'amiral assez roués pour me donner deux cent cinquante francs *d'avances* et me faire signer l'engagement de manœuvrer les chaudières de son bord. Adieu la *turlutine*, si j'avais un millier de petits écus!

» Mais reparlons du trois-mâts de Sag-Harbour.

» A son premier voyage, il revint avec cent barils d'huile, tandis que les autres en avaient deux mille. L'armateur fit une grimace au capitaine, mais ne le congédia pas. — Ils étaient cousins, et le cousinage, mes enfants, est très-utile en ce bas monde. Aussi, moi qui vous parle, jamais je n'aurais fait mon premier voyage de maître cook sur *l'Archimède*, du Havre, voilà douze ans, si ma mère-grand (que Dieu ait son âme en paix), si ma mère-grand, vous dis-je, n'eût pas été la bonne amie présumée du grand-père du capitaine de *l'Archimède*, et, soit dit en passant, c'est de ce même capitaine de *l'Archimède* que je tiens les détails de l'histoire que vous avez l'honneur d'entendre raconter.

» Au second voyage du *Sag-Harbour*, même chance. Alors l'amateur fit deux grimaces et demanda au capitaine s'il n'avait pas été faire la pêche aux piments sur la côte du Brésil, façon spirituelle de lui reprocher son malheur.

» — *Look-Sharp*, — et, soit dit en passant, le capitaine se nommait *Look-Sharp*, ce qui signifie *bon œil*, œil de vigie, — maître Look-Sharp, ajouta poliment l'armateur, vous pouvez maintenant, si cela vous convient, aller prendre le commandement du *Grand-Voltigeur-Hollandais*.

» Le pauvre capitaine dégommé s'en alla, content comme une poule qui a trouvé un couteau ; ne sachant plus dans quel aire de vent gouverner, il rentra au domicile de sa conjugale.

» — Petit, lui dit madame en l'embrassant, allons acheter cette robe de soie que tu m'as promise.

» Look-Sharp, sans répondre, secoua la tête.

» — Petit, poursuivit-elle, petit, je veux ma robe de soie.

» Ces coquines de femmes ne *dérûpent* jamais !

» — Eh ! va donc plutôt chercher ta vieille robe de coton. Nous la vendrons pour acheter du biscuit. Je suis coulé, madame Look-Sharp, coulé, et je n'ai plus qu'à prendre le commandement du *Grand-Voltigeur-Hollandais*.

» Voilà-t-il pas qu'à cette déclaration madame la capitainesse se laisse tomber en pagaye sur le tillac de son appartement, et demeure immobile comme une drôme, l'écoutille des yeux fermée et poussant des soupirs par le grand panneau de sa bouche.

» Maître Look-Sharp, au cœur sensible, s'élance vers la demeure du *pharmaco* voisin, et revient aussitôt avec un chargement de *terre sulfurique* pour tirer madame de cette bordée d'évanouissement

» Ah ! le pauvre homme ! n'aurait-il pas mieux fait de lui administrer une décoction de *bois tordu* (coups de bout de corde). La coquine venait d'appareiller pendant son absence... Elle avait filé son câble, la voleuse, emportant sa tirelire et les bijoux du ménage.

» — Ah ! Look-Sharp ! Look-Sharp, tu es un

homme perdu, se dit à lui-même l'infortuné capitaine; plus de femme, plus de navire, plus d'argent!... Où mettre le cap, maintenant, si ce n'est au large?...

» Et le malheureux, bien décidé à avaler sa *gaffe* (à mourir), se dirigea du côté de la mer.

» — Rien de plus facile que de faire un trou dans l'eau, pensait-il; quand même je sais nager. — Dix livres de galets dans un mouchoir, et le mouchoir pendu à mon cou avec un morceau de bitord pour chaîne de montre, ça suffira.

» Le pauvre ci-devant capitaine chemina donc le long du rivage, jusqu'à ce qu'il arrivât à un endroit écarté; la marée était basse, ça ne lui fit pas plaisir, car il lui faudrait se mouiller les pieds et s'empêtrer dans le goëmon avant que de rejoindre la pleine eau.

» Le soleil, sur le point de se coucher, avait déjà défrisé sa grande perruque de feu, et il ne lui restait plus qu'à décapeler sa culotte et ses bas pour descendre se rafraîchir dans le grand bassin. Look-Sharp prépara donc son portemanteau de voyage, en rem

plissant sa cravate de galets; et, tout en la remplissant, il soupirait, sanglotait, et levait les yeux au ciel. Mais ne voilà-t-il pas que, tout à coup, il voit venir vers lui, du côté de la pleine mer, un grand monsieur qui sort du rouleau des vagues, un grand monsieur en habit noir et en gants noirs, mais à la figure verdâtre et au nez en forme de patte d'ancre.

» — Voici, pensa le capitaine, un particulier qui me troublera dans mon opération. Mais quel drôle de chemin prend-il donc pour m'accoster? En tout cas, il ne doit pas avoir besoin d'une brosse pour enlever la poussière de dessus ses habits.

» Le grand monsieur noir s'avançait toujours, et Look-Sharp continuait toujours l'arrimage de ses galets. Il se lestait comme se lestent souvent les navires du Havre.

» Quand il n'y eut plus qu'une longeur d'aviron entre eux deux, le grand monsieur noir dit, sans ôter son chapeau :

» — Bonjour, capitaine Look-Sharp !

» — Bonjour, monsieur.

» — Ah ! le particulier me connaît, pensa Look-Sharp; mais, moi, je ne le connais pas. Quel singulier personnage ! Ce n'est donc pas un naufragé? Il vient à pied de la pleine mer, et il n'est pas mouillé. Oh ! oh !

» — Que faites-vous ici, capitaine?

» — Et vous, qui êtes-vous donc, vous qui avez la propriété des canards; celle de traverser l'eau sans vous mouiller? Qui diable êtes-vous donc?

» Le grand monsieur noir fit une grimace avant de répondre, et il essaya de rire.

» — Capitaine, est-ce que vous cherchez du poisson sous les galets? reprit-il.

» — Je cherche ce qu'il me convient de chercher. Laissez-moi tranquille, que diable !

» Le grand monsieur noir fit une nouvelle grimace, et essaya encore de rire.

» — Le temps est beau, ce soir, capitaine.

» — Allons, retournez d'où vous venez. Si vous me connaissez, vous devez savoir qu'on n'a jamais beau jeu à se railler de moi.

» — Capitaine, ne nous fâchons pas. Je ne suis pas un railleur, et, si je vous connais, je connais aussi votre position et vos projets. Vous avez eu des malheurs; eh bien, si vous consentez à traiter avec moi, je puis vous rendre service.

» — Encore une fois, virez de bord, et donnez-moi la paix ; je n'ai pas d'argent pour payer vos services, que diable !

» — Et le grand monsieur noir fit une troisième grimace, et essaya, toujours en vain, de rire.

» — L'armateur qui vous a ôté le commandement du *Sag-Harbour*, est un de mes amis ; il peut vous le rendre, si je veux.

» — En ce cas, dites que vous le voulez, s'écria bien vite Look-Sharp en jetant bas les galets de sa cravate... J'aurais peut-être meilleure chance à mon troisième voyage.

» — Ah ! ah ! vous vous radoucissez ; vous m'écoutez, vous ne voulez plus vous jeter à l'eau.

» — Mais, pour savoir si bien, et ce que j'ai fait, et ce que je voulais faire, êtes-vous donc le diable ?

» Quatrième grimace du grand monsieur noir, et inutile tentative pour rire.

» — Je suis ce que je suis, et vous êtes ce que vous êtes, riposta aigrement l'inconnu. Bref, voulez-vous, oui ou non, reprendre le commandement du *Sag-Harbour?* Répondez sans louvoyer!

» — Oui.

» — Voulez-vous revenir avec un complet chargement d'huile de baleine à chaque voyage? Répondez encore sans louvoyer et sans embardées.

» — Oui.

» — Voulez-vous acquérir une immense fortune? Répondez toujours sans louvoyer, sans embardées et le cap en route.

» — Oui, oui, mille fois oui.

» — Eh bien, tout cela sera ainsi que je le promets.

» — De grâce, dites-moi qui vous êtes. Êtes-vous le bon Dieu?

» A ce mot de *bon Dieu*, le grand monsieur noir ne fit plus de grimace, et n'essaya plus de

rire; mais il bondit comme un poisson volant...

» — De par Jésus-Christ! dites-moi votre nom.

» A ce mot de *Jésus-Christ*, le poisson volant fit plus que de bondir, il se tordit comme une anguille de buisson...

» — Vraiment, on vendrait le bon Dieu pour être votre ami, ajouta Look-Sharp.

» Cette fois-ci, le grand monsieur noir salua le capitaine jusqu'à terre et lui sourit avec tant d'amabilité, que celui-ci, ne remarquant pas qu'il avait un œil vert et l'autre rouge, lui demanda ses conditions.

» — Mes conditions sont que tous les membres de votre famille, et vous-même, capitaine, vous deveniez baleines après votre mort.

» Look-Sharp, épouvanté, *scia* deux ou trois pas en arrière, et recommença sa chanson :

» — Mais d'abord, dites-moi qui vous êtes?

» — Tu le sauras après.

» — Non, je veux le savoir d'abord!

» — Eh bien, je suis le roi des baleines, l'em-

pereur des cachalots, et, sur tous les océans, il ne se donne pas un seul coup de harpon, un seul coup de lance, sans que je le permette, afin de punir quelques-uns de ces animaux, mes sujets, rebelles ou mauvaises têtes... Y consens-tu?

» — Avant de mourir, ferai-je fortune?

» — Oui, et j'oubliais de te dire que tu ne mourras que lorsqu'il y aura quelqu'un de mort dans ta famille, et que, sans le savoir, tu auras fait souffler le *gros sang* à ce personnage, devenu baleine ou cachalot.

» — Marché conclu! s'écria Look-Sharp rassuré par cette dernière clause du traité.

» Et il tendit la main au grand homme noir, qui lui tendit aussi la sienne.

» Look-Sharp trembla malgré lui en pressant la main du grand homme noir, car, sous le gant noir du particulier, il sentit quelque chose de plus dur que des doigts et de plus pointu que des ongles.

» — Maintenant, il faut que je te marque, afin de te reconnaître; c'est ma méthode; il y a tant d'in-

dividus qui font des affaires avec moi, que je ne pourrais pas me rappeler les noms de tous.

» Et il étendit sa grande main gauche, qu'il posa sur la tête de Look-Sharp, et il le fit tourner vers le soleil, qui ne montrait déjà plus que le bout de son nez, en lui disant :

» — Ferme les deux yeux !

» Le capitaine ferma les yeux.

» Alors il posa deux grands doigts de sa grande main droite sur chaque œil de l'aspirant, et, après avoir marmotté quelques mots à voix basse, il lui dit :

» — Ouvre l'œil gauche et regarde à l'est.

» Look-Sharp ouvrit l'œil et regarda.

» — Ouvre l'œil droit et regarde à l'ouest.

» Look-Sharp obéit encore.

» Ensuite le grand monsieur noir passa sous le vent à lui, et s'inclina jusqu'à terre, en disant :

» — Je te salue et te nomme le grand baleinier du *Sag-Harbour !*

» — Où m'avez-vous marqué? demanda le capitaine, qui se frottait les yeux.

» — La première personne que tu rencontreras sur le port te le dira... Mais, avant de nous séparer, il faut que je te montre quelque chose.

» Il ramassa un galet, cracha dessus, et dit à Look-Sharp :

» Regarde, et raconte-moi ce que tu vois dans ce crachat !

» — Je vois trois embarcations qui chassent une baleine : les embarcations sont aussi larges qu'un cheveu, et quatre ou cinq fois plus longues que le cheveu n'est large. La baleine est grosse comme une jeune puce. Elle souffle à un quart de mille sous le vent à eux, et son souffle est moins épais que le filet de vin qui sortirait d'une barrique percée avec un poil de cochon. « Nage, nage de l'avant ! nage dur, » mes enfants, » crie l'officier qui a une chemise de laine rouge, des mains sales et un pantalon taillé dans une vieille voile de grand hunier, « nage dur ! » nage encore un coup. — Debout ! debout ! harpon- » neur ! *Scie* à culer, enfants, *scie* à culer ! — Pique, » pique donc !... Amarrée ! amarrée ! et la baleine

» piquée file son nœud.— Ah ! quelle course en char » à bancs, mille dieux ! Hale la ligne, maintenant, et » puis un bon coup de lance... Hourra ! hourra ! Elle » souffle déjà le sang... C'est le harpon qui l'a tuée... » Enfoncé l'officier ! »

» Look-Sharp allait continuer l'historique de cette pêche à la baleine dans un crachat, mais le grand monsieur noir ne lui en laissa pas le temps. — Il lança au loin le galet merveilleux, et dit :

» — Que conclues-tu de ce que tu viens de voir?

» — Ma foi ! j'en conclus qu'il faut que j'y voie furieusement clair. — Je n'ai pas de lunette d'approche devant les yeux, mais je crois que vous m'en avez arrimé une demi-douzaine dans chaque œil.

» — Non. Désormais, tu y verras clair, et tu seras bien nommé Look-Sharp; je suis content de toi. Tu verras la baleine à cent milles de distance et à cent brassès de fond. Au revoir, grand baleinier du *Sag-Harbour !* rentre à ton domicile, et tu auras dès ce soir, des nouvelles de ton armateur.

» Et, cela disant, le grand monsieur noir s'en alla, en prenant le chemin de la marée qui montait.

» Look-Sharp, en traversant la ville, trouva, sur son passage, plusieurs matelots de son équipage et beaucoup de ses amis; mais ils avaient l'air de le mépriser, depuis qu'il n'était plus capitaine.

» — Pauvre homme! se disaient-ils, il a tant pleuré, qu'il en est devenu louche.

» Dès le même soir, la voiture de l'armateur s'arrêta devant sa porte, et, l'armateur qui, sans savoir pourquoi, avait réfléchi, depuis le matin, lui fit signer un nouvel engagement de capitaine.

» Madame Look-Sharp vint demander pardon et s'excusa en mettant sur le compte de ses nerfs sa fuite du matin. Elles sont ainsi faites, ces dames de baleiniers. Elles ressemblent aux lampes de cambuse; elles ne brûlent que quand elles ont de l'huile...

» Le mari pardonna, partit, et revint, après huit mois de voyage, avec son navire plein d'huile jusque par-dessus les barres de cacatois. Le tonnelier du bord fut décoré pour avoir inventé la manière de

foncer les pirogues, afin de les remplir d'huile, et le maître charpentier dressa des plans pour construire, au prochain voyage, une cale supplémentaire dans chaque hune.

» La réputation de Look-Sharp s'étendit, comme un coup de vent, dans tout le Nord-Amérique. Les armateurs se le disputèrent au poids de l'or, et les capitaines ne parlèrent plus qu'avec jalousie du grand confrère du *Sag-Harbour*. Il exécuta quatre voyages, tous aussi heureux que le premier, et sa femme, pendant les quatre voyages, lui apporta quatre petits enfants.

» Il voulait déjà *se mettre à quai* (se retirer du service) pour toujours, car il se sentait assez riche pour ne plus risquer d'aller prendre une demi-tasse dans le grand bassin; mais madame, qui avait mis le cap sur un palais de New-York, le pria tant et tant de filer l'écoute du grand foc encore une fois, qu'il céda et se prépara à partir.

» Mais ne voilà-t-il pas que, la veille de l'appareillage, le choléra emporte ses quatre enfants.

» — Stop, minute! s'écria-t-il, je ne pars pas.

» — Tu partiras. Je te les remplacerai.

» — Je ne pars pas.

» — Tu partiras. Je t'en ferai plutôt huit.

» — Je ne pars pas.

» Elle ignorait, la malheureuse, que son époux était inscrit au registre matricule du roi des baleines et de l'empereur des cachalots! Elle l'ignorait, et fit si bien, que Look-Sharp, entortillé, obéit, et partit en faisant cette réflexion :

» — Je ne cours pas plus de dangers qu'autrefois ; l'aîné de mes enfants morts avait quatre ans ; puisqu'ils sont devenus baleines, ils ne sont encore que des baleineaux, des cafres. Eh bien, je ne piquerai pas de cafres.

» Il ne chassa donc pas de cafres, et fit un voyage très-heureux.

» Son épouse, qui, pendant son absence, naviguait avec un jeune commis aux écritures, l'entortilla de nouveau, et le contraignit à partir, mais pour la dernière fois, pour la clôture définitive et sans remise.

» Pendant qu'on réarmait le navire, le père Look-Sharp, vieillard de quatre-vingts ans, *rompit son câble* (mourut). Look-Sharp résolut d'abord de ne pas partir, mais il réfléchit, comme il avait réfléchi à la mort de ses enfants.

» — Mon père, se dit-il, était bossu de son vivant; il doit donc être baleine à bosse après sa mort. Or, nous ne pêchons jamais la baleine à bosse, elle est trop maigre; il n'y a donc pas de danger que je tue mon père baleine. File l'écoute du grand foc ! — Adieu ! va pour la dernière fois.

» Six mois après, Look-Sharp n'avait plus besoin que d'une seule baleine pour retourner chargé à Sag-Harbour, et il amena sa pirogue sur une grosse mère qui jouait avec son cafre à un mille du bord.

» — Sauve la vie au cafre ! cria-t-il au harponneur.

» Trois heures après, le pauvre petit cafre nageait autour du navire, et flairait avec anxiété les bordages de la cale, où sa maman était descendue, coupée en morceaux.

» — Enfants, tout est dit, s'écria alors Look-Sharp; en route pour chez nous. — Au vent la barre, timonnier ! — Brasse carré, et arrive pour Sag-Harbour !

» Et il se disait à lui-même :

» — Si maintenant le grand monsieur noir, qui m'a rendu louche et m'a fait faire ma fortune, me rattrape jamais à *espeller* des baleines, je veux que les cochons rôtis courent dans les rues de Sag-Harbour, la fourchette sur le dos, et la moutarde sous la queue ! Ah ! oui, ce sera un fameux roué, si jamais il me voit reprendre un harpon et une lance !...

» Et, se frottant les mains, il descendit se coucher. Mais, avant de se coucher, on écrit toujours le journal du bord. Il écrivit donc.

» — Croissez, croissez, mes petits-enfants, mes bons cafres, murmurait-il en écrivant; poussez-vous du gras jusqu'à deux cents baleines; j'irai vous rejoindre quand je *me mettrai en dérive*, comme mon père, à quatre-vingts ans !

» Mais ne voilà-t-il pas que, tandis qu'il écrivait,

il entendit un bruit comme un grattement à l'un des sabords de l'arrière de la chambre. D'abord, il n'y fit pas grande attention, pensant qu'un bout de corde à la traîne chatouillait le couronnement du navire. Mais le bruit redoubla, l'écoutille du sabord se souleva, et une figure se montra... Une figure avec un nez aplati, en forme de patte d'ancre, une figure avec un œil vert et un œil rouge, une figure, enfin, pareille à celle du grand monsieur noir de la marée montante...

» Et, de cette figure, il sortit une voix qui prononça ces mots :

» — Sans vous déranger, pardon, excuse, maître Look-Sharp; écrivez ceci sur le livre du bord : « Cejourd'hui, tant et tant, le capitaine du *Sag-Har-*» *bour* est tombé à la mer, et n'a pu être repêché... » Écrivez ceci, et donnez-moi la main.

» Et le grand monsieur noir allongea le bras, et, au bout de ce bras, il avait une griffe en forme de foene, laquelle se cramponna sur l'épaule du capitaine.

» — Holà ! s'écria celui-ci, que signifie cette poignée de main? Est-ce que j'aurais fait souffler le sang à l'un des membres de ma famille?

» — Oui.

» — Pas possible?

» — C'est plus que possible, — c'est vrai, — tu viens de tuer ta femme, qui, ce matin, était accouchée d'un petit garçon.

» — Ah! la satanée femelle! Il était donc écrit qu'elle ferait toujours mon malheur. J'avais recommandé d'épargner le cafre.

» — Celui-là, tu pouvais le tuer.

» — Pourquoi?

» — Parce qu'il est à la consignation d'un commis aux écritures. Allons, dépêche! il vente bonne brise, et je ne suis pas à mon aise, ainsi cahoté à l'arrière de ton bateau.

» Le pauvre Look-Sharp n'était pas d'humeur à obéir; mais le grand monsieur noir le hala en dehors, comme un paquet d'étoupes, et fit avec lui un plongeon que je ne voudrais pas faire, mes enfants!

» Le lendemain matin, pas plus de capitaine dans la grand'chambre que dans le gousset de montre de ma culotte des dimanches, et l'équipage se demanda :

» — Où donc est-il?

» Le second du bâtiment prit le commandement, et on fit route pour Sag-Harbour.

» Longtemps on vit une grosse baleine qui nageait dans les eaux du bâtiment; mais le bâtiment n'en avait plus besoin, tout chargé qu'il était...

» Telle est l'histoire du grand baleinier de Sag-Harbour. Lui et sa famille habitent les parages où nous bourlinguons; vous devez bien penser qu'il a fait connaissance avec toutes les baleines de la localité, et qu'il leur a enseigné la manière d'échapper aux harpons, aux lances et aux louchets.

» Voilà donc pourquoi vous n'en piquerez pas une seule, eussiez-vous navigué déjà sur *le Grand-Souvenir* de Marseille! »

Et maître cook, tournant le dos à ses auditeurs ébahis, remit sa chique à flot, et recommença à moudre son café.

XXIX

LA CARABINE BALEINIÈRE ET LA BALEINE-MÈRE

C'était pendant ces longues journées de mauvais temps que nous envisagions avec effroi et les dangers et les lenteurs de la pêche. C'était alors que nous passions en revue les différents systèmes proposés pour tuer la baleine autrement qu'avec la lance : soit le canon-harpon ou le fusil-harpon de M. François de Nantes et des Américains, soit le harpon assaisonné à l'acide prussique de M. Gervais, etc., etc... Nous ne connaissions pas encore les projectiles Devisme et sa carabine baleinière.

Des expériences presque quotidiennes depuis un an, expériences tentées sur des animaux vivants et

sur des corps inertes d'une grande profondeur et d'une pénétrabilité résistante, ne permettent plus de douter que ce projectile foudroyant et sa carabine d'un calibre spécial, ne puissent être employés à la pêche des grands cétacés.

La carabine est aussi facile à manier qu'un fusil ordinaire; le transport des projectiles dans les pirogues n'offre aucun danger, et l'on est en droit d'affirmer, sans crainte d'être démenti, que désormais la chasse aux baleines ressemblera à une chasse aux canards sur les étangs.

L'invention de M. Devisme provoquera non-seulement des modifications radicales dans l'armement des navires commissionnés pour la grande pêche, mais elle influera encore sur l'avenir de cette industrie, naguère si florissante, aujourd'hui languissante et pleine de mécomptes.

Un navire baleinier, ayant trente-six ou quarante hommes d'équipage, ne peut mettre à la mer que quatre pirogues. Chacune de ces pirogues est montée par six hommes: un officier, un harponneur et quatre

rameurs. Ce nombre de bras est indispensable avec tout l'attirail actuel de la pêche. Au harponneur le harpon; à l'officier la lance; aux rameurs les avirons et les soins à donner au développement d'une ligne de plus de quatre cents pieds de longueur. L'embarcation est, en outre, surchargée et encombrée par la baille à ligne, par des harpons et des lances de rechange, par des louchets, par une drague. Substituons à tout cela la carabine et son projectile foudroyant : cinq hommes suffiront dans une pirogue, et le navire, pouvant alors armer cinq embarcations au lieu de quatre, aura des chances de réussite bien plus nombreuses.

L'attaque de la baleine est des plus compliquées avec le harpon, la lance et la ligne; il faut que le harpon pénètre dans un endroit d'élection, et pénètre si avant, que, retenu par les fibres musculaires, il ne puisse sortir ou *déraper* en déchirant la couche de graisse qu'il vient de traverser. Il faut que la ligne soit surveillée avec une minutieuse attention; il faut ensuite, outre l'intervention du louchet souvent in-

dispensable, il faut que la lance perfore soit les poumons, sois l'aorte, soit le cœur de l'animal, et, quand cette lutte de pygmée à géant est terminée, il faut encore que les vainqueurs attendent pendant quelques minutes remplies d'un anxiété terrible, que la baleine cesse de se débattre dans les convulsions de l'agonie.

Abstraction faite des dangers souvent inévitables, on comprendra sans peine combien nos marins dépensent de sang-froid, d'adresse, d'agilité et de courage, pour harponner une baleine, la suivre ou la retenir quand elle fuit, la blesser à mort d'un coup de lance, et la laisser mourir sans qu'elle parvienne à se venger !

Et souvent, à la fin de cette lutte surhumaine, cette proie si ardemment convoitée, si habilement conquise, leur échappe et descend dans les profondeurs de l'Océan comme y descendrait le plomb d'une sonde. Avec la carabine et son *projectile foudroyant*, toute cette mise en scène devient inutile ; la lutte est simplifiée, le résultat immanquable, le danger presque nul.

Quatre rameurs prennent place dans la pirogue, gouvernée par une main habile; la pirogue est allégée de ses harpons, de ses lances, de ses louchets et de sa baille à ligne; elle vole, elle arrive près du cétacé; le harponneur se lève, saisit sa carabine chargée à l'avance et *placée en veille* sur la fourchette qui soutenait jadis le manche du harpon, vise le monstre de haut en bas, de manière à l'atteindre à quelques centimètres en arrière de l'articulation des nageoires, et fait feu... Le projectile pénètre dans la couche de graisse, la traverse, éclate, se divise et s'égrène en quelque sorte par toute la cavité du thorax, perforant, dilacérant, déchirant, détruisant les organes essentiels à la vie. Autant de fragments, autant de causes de mort auxquelles vient se joindre l'asphyxie ou l'empoisonnement du sang par l'oxyde de carbone qui se dégage pendant la conflagration de la poudre.

C'est en vain que la routine s'efforcera de nier les résultats immenses que les pêcheurs baleiniers obtiendront en utilisant dans toute sa rigoureuse sim-

plicité l'invention de M. Devisme. Les gens du métier comprendront instantanément que l'avenir de la grande pêche dépend de la vulgarisation et de la mise en œuvre de ce nouveau procédé.

En vain arguera-t-on des difficultés à transformer un harponneur en carabinier. Est-ce que, sur une pirogue balancée par les vagues, il sera plus difficile de bien tirer un coup de fusil que de projeter le fer d'un harpon ou d'une lance vers un point sans cesse mobile et tour à tour visible et invisible ? Et, d'ailleurs, si ce n'était l'intérêt, la question d'humanité ne devrait-elle pas imposer aux armateurs et aux capitaines l'obligation de substituer la *carabine baleinière* à tous ces vieux engins qui ont causé, causent encore et causeront, tant qu'on les emploiera, la mort de nos plus intrépides marins?

Le port du Havre expédiait naguère soixante ou soixante et dix navires à la pêche de la baleine; c'est à peine aujourd'hui si l'on en compte huit ou dix en cours de voyage. Les Américains des États-Unis armaient autrefois plus de six cents navires; ils n'en

ont pas deux cents maintenant. Les Anglais, les Russes, les Brésiliens, les Chiliens avaient établi des pêcheries dans les baies de l'Amérique du Sud, de l'Afrique, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, sur les côtes nord-ouest de l'Amérique du Nord et de la Tartarie, et dans les îles Kouriles et Aléoutiennes, etc., etc. Ces pêcheries, après avoir produit abondamment, sont presque abandonnées. Bref, la *baleine franche* a disparu des latitudes tempérées, et, pour la retrouver, il faut affronter le voisinage des pôles. Or, est-il possible de pêcher fructueusement au milieu des glaces, avec une ligne qui s'engage sans cesse au milieu de ces obstacles flottants ? La carabine seule peut avoir raison des cétacés qui se réfugient dans les banquises en débâcle.

L'avenir de la grande pêche, à l'encouragement de laquelle le gouvernement français consacre, depuis plus de vingt années, des primes en numéraire très-importantes, est donc sérieusement menacé par suite de la destruction des baleines dites *baleines franches*, regardées jusqu'alors comme étant seules

susceptibles de fournir au commerce ce qu'on appelle l'*huile de poisson*.

Mais les Océans sont peuplés de plusieurs autres grandes espèces de cétacés, dont la dépouille, sans être aussi riche que celle de la baleine franche, n'est cependant pas à dédaigner.

Nous voulons parler de la baleine à aileron et de la baleine à bosse. On les rencontre partout et on ne les attaque jamais. — Pourquoi? — C'est qu'elles se défendent avec furie : autant de pirogues amarrées sur elles avec le harpon, autant de pirogues brisées! Aussi leurs générations se succèdent-elles paisiblement dans toutes les mers; elles fréquentent même nos côtes de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée.

La carabine de M. Devisme permettra désormais de les attaquer avec succès. Foudroyées par le projectile, elles n'auront plus ni le temps de fuir, ni la possibilité de briser, à coups de queue ou de nageoires, la pirogue, qui, n'étant pas retenue près d'elles par une ligne, s'isole dès que le coup mortel est porté.

Sauvegarder la vie des hommes, provoquer de nouveaux et nombreux armements pour la pêche de la baleine, et garantir le succès de ces entreprises, telles seront les conséquences de l'invention de M. Devisme, invention des plus simples comme toutes celles qui sont sublimes!

Je reviens à la Nouvelle-Zélande. Un coup de vent avait repoussé le navire *le Cousin*, notre associé, dans Oéteta, et, dès que le temps le permit, nous allâmes à notre tour croiser dans la baie Pegasus. Tous les navires mouillés dans les diverses baies de la péninsule s'y étaient donné rendez-vous.

Quel magnifique spectacle! La baie de Pegasus est un hippodrome où les chars marchent sans essieux et sans roues, où les rênes ont quatre cents mètres de longueur, où les coursiers, excités par l'aiguillon qui les tue, ne s'arrêtent que pour mourir...

Le soleil apparaît du côté de la pleine mer; il monte à l'extrême horizon de cet Océan qui, sous ces latitudes, roule des vagues de deux mille lieues d'étendue, c'est-à-dire depuis la péninsule de Bank

jusqu'aux rivages de l'Amérique méridionale, sans qu'une île, un îlot, un rocher, apparaissent à la surface.

L'Asia, s'il plaît à Dieu, traversera bientôt ces incommensurables solitudes.

En obliquant au nord, elle traverserait les îles Chatam, et, plus au nord encore et à l'est, les archipels océaniens; mais plus n'est besoin de courir de nouvelles aventures : encore deux baleines, deux grosses baleines de quatre-vingt barils d'huile chacune, et alors en route pour France, comme on dit, en route pour la patrie!

Mais, avant de doubler le cap Horn, nous irons danser un fandango avec les belles filles de San-Carlos, de Chiloë, ce paradis des pêcheurs baleiniers.

Le soleil nous éclaira donc.

Hier soir, nous étions seuls mouillés au milieu de la grande baie. Ce matin, nous comptons quatorze navires en vue.

Tous les baromètres ont annoncé sans doute ce

beau temps, et les navires, qui s'étaient réfugiés à l'abri des vents du sud-ouest, dans les différentes criques de la péninsule, se sont hâtés de venir réparer le temps perdu.

Les uns carguent leurs voiles et se laissent aller à la dérive, tandis que leurs embarcations, parties dès le crépuscule, rôdent le long de ce ruban de sable qui relie la presqu'île à la grande terre.

D'autres, à l'ancre, ont expédié leurs canots sous les rochers de Tavaï et jusque vers l'île Table.

D'autres enfin, sous toute voilure, mais les embarcations *parées*, croisent à l'entrée de la baie, afin de couper la route aux mères baleines qui reviennent du large.

Voici *l'Angelina*, la fine marcheuse : elle tire une bordée du côté de l'îlot Table et salue *le Grétry*, qui s'avance lourdement et se laisse dépasser par *le Rubens*, luttant de vitesse avec *l'Aglaé*.

Le Liancourt, *le Neptune*, *le Cosmopolite*, *le Duc-d'Orléans*, *le Havre*, labourent en tous sens ce bassin, que la tempête des jours derniers rendait si

dangereux, et qui ressemble aujourd'hui à un étang paisible.

Chaque tête de mât porte son homme de vigie, et les équipages attendent impatiemment que le cri américain : *A jet belows* (elle pousse un jet d'eau)! retentisse.

Et partout, à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, dans toutes les aires du vent, apparaissent des pirogues isolées, se balançant aux ondulations de la houle, et dont les avirons *apiqués* les font ressembler de loin à des araignées couchées sur le dos et les pattes en l'air.

Elles sont longues, bien longues, les heures qui s'écoulent ainsi, sans qu'un souffle de baleine projette son double panache aux regards des pêcheurs!

Mais, là-bas, là-bas, une tache noire paraît et disparaît à la surface de l'eau, et la queue ou la nageoire du cétacé décrit au-dessus de l'eau une énorme virgule.

Aussitôt les avirons *apiqués* retombent à la mer. Les navires masquent leurs grands huniers et amè-

nent leurs pirogues, et la chasse acharnée, sans relâche, sans trêve, jusqu'à la mort de l'animal, ou bien jusqu'à la nuit, commence...

Le poëte n'accorde qu'une triple cuirasse d'airain à l'homme qui, sans défaillir, osa le premier s'abandonner à la merci des flots.

Ce n'est pas assez pour celui qui donna le premier coup de harpon à ces géants de la nature.

Ce ne sont plus des matelots, des hommes, des êtres comme nous, qui s'élancent ainsi dans cette arène mouvante, déjà pleine de dangers inouïs par elle-même; ce sont des fous, j'oserai dire, presque des héros !

Aventurés sur de frêles planches de sapin que la vague menace sans cesse de broyer, ils osent assaillir un être auquel le Créateur a donné l'Océan pour domaine, et qui résume en lui tout ce que notre imagination peut concevoir de forces musculaires en activité.

Je m'effraye encore au souvenir de ces grandes luttes.

Je revois le fantôme de la mort cherchant à écraser mes compagnons sous la queue flexible de la baleine, qu'il promène comme un fléau; un rideau de sang me dérobe la scène, et, quand le drame est joué, quand les belluaires reviennent à bord en remorquant avec des hourras de victoire ce Léviathan que leurs mains de pygmée ont frappé au cœur, alors je suis fier d'être homme, et je m'enorgueillis d'avoir reçu de la Divinité une étincelle de ce courage et de cette intelligence qui suffisent à dompter la matière la plus indomptable.

Connaissez-vous ces vers de l'évêque de Grasse, monseigneur Godeau ?

Pour la beauté de l'univers,
De monstres, en formes divers,
Il peupla les humides plaines,
Et voulut qu'en leur vaste enclos
Tous rendissent hommage à ces lourdes baleines,
Qu'on prend pour des écueils sur la face des flots.

En voici d'autres, relatifs à cet instant du combat, où, comme je vous l'ai déjà dit, l'animal, blessé à

mort, cherche instinctivement à se venger en se débattant dans les convulsions de l'agonie.

> Malheur au *nautonier*, dans ce moment funeste,
> Si l'aviron léger n'emportait ses canots
> Loin de l'orage *affreux* qui tourmente les flots!
> Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante
> Plonge, revient, surnage, et sa masse *effrayante*,
> Qui semble encor braver les *ondes et les vents*,
> D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants.
>
> (*La Navigation*, poëme, par Esménard.)

J'aime mieux la poésie de Godeau que celle d'Esménard.

Nautonier pour baleinier me parait plus poétique peut-être, mais à coup sûr moins exact.

L'épithète *affreux*, appliquée à l'orage, est bien vague pour celui qui a risqué vingt fois de faire naufrage.

Expirante et *effrayante* riment par adjectifs, et encore par adjectifs qui riment mal.

La baleine qui brave les *ondes et les vents* me semble, à moi, braver les deux choses au milieu des-

quelles elle est le plus à l'aise, et sans lesquelles elle ne pourrait vivre.

Mais revenons à notre chasse de la baie Pegasus.

De tous les pêcheurs présents à cette pêche, nous étions peut-être les seuls intéressés à ne pas faire une croisière inutile; car, avec deux baleines fondues, notre chargement, je l'ai déjà dit, était complet, et, le chargement complet, le cap était aussitôt mis sur le pont de la citadelle du Havre.

Nos antagonistes, nos rivaux, auraient dû nous donner un coup de main et chasser à notre bénéfice; seuls nous étions en partance, et seuls nous pouvions donner bientôt de leurs nouvelles en France.

Ils avaient donc intérêt à ce que notre chargement fût complété le plus tôt possible.

Mais ils ne raisonnaient pas ainsi, et, certes, je crois qu'à leur place nous eussions été aussi égoïstes qu'eux.

La fraternité n'est qu'un rêve... en pareille circonstance.

Une baleine vaut dix mille francs en moyenne.

Ce qui fait pour le capitaine, au dixième, mille francs.

Pour le second, au quarantième, deux cent cinquante francs.

Pour les autres officiers, au soixantième, de cent soixante-cinq à cent soixante-huit francs. Pour l'équipage, les uns au deux centième, les autres au deux cent quarantième, de quarante à cinquante francs. A la pêche, on n'est pas payé au mois, mais à la part. Cette part est calculée proportionnellement pour chacun, d'après les conditions de l'engagement, au nombre de litres d'huile recueillis pendant la campagne, et au prix de cette huile, sur la place du Havre, au moment de sa vente ou de sa livraison.

Vous voyez donc que, pour tous les pêcheurs, quelle que soit leur solde, une baleine vaut la peine qu'on *patine* lestement les avirons.

Puis, ajoutez au bénéfice réel, la gloire du triomphe !

Surtout quand le navire n'est pas seul au milieu

de l'Océan, et qu'une meute de vingt pirogues relancent, comme aujourd'hui, une pauvre mère fuyarde, qui se fera tuer plutôt que d'abandonner sa progéniture, et deviendra la proie du plus agile limier de la flotte.

A ce souffle, à cet *A jèt bellows !* que vocifère la vigie en indiquant sa direction aux officiers éloignés du bord, à l'aide d'un ballon noir emmanché d'un bâton, les pirogues se transforment en traîneaux, et glissent sur les eaux vertes et calmes de la baie, comme sur un plateau de neige durcie.

La baleine joue avec son cafre dans le remous d'un courant; on dirait qu'elle lui donne une leçon de natation, ou bien que, couchée sur le flanc, elle permet au nourrisson de se frotter le corps le long de ses mamelles. Le petit être, qui ne peut saisir le bout du sein de sa mère avec sa bouche, organisée ainsi que je l'ai décrite plus haut, — cette bouche qui n'a qu'une lèvre inférieure et, pour compartiment supérieur, un museau pointu et garni de fanons naissants, — le petit être, dis-je, obéit à l'instinct en frottant son

corps sur les mamelles de sa nourrice, de manière à en faire jaillir le lait.

Ce lait est blanc, épais et huileux, et ne se mélange pas avec l'eau de la mer; il flotte. Le cafre le laisse s'introduire dans sa gueule avec une demi-tonne d'eau; puis il rejette cette eau par les évents, et ramasse, et avale avec sa langue le lait qui s'est attaché entre les crins de ses fanons.

Quelle admirable méthode d'allaitement! quelle merveilleuse utilisation d'organes qui, au premier aspect, nous semblent si imparfaits!

J'ai goûté plusieurs fois le lait de baleine, non pas que je sois allé me frotter le dos sur son bout de sein, mais après qu'en *virant* une mère le louchet avait coupé le bout d'une de ses mamelles; le lait surnageant alors, je le recueillais à l'aide d'un seau jeté à la mer et retenu par un bout de corde.

Ce lait avait un goût âcre et nauséabond; il prenait à la langue et au gosier, et provoquait des envies de vomir. Ses principes constitutifs sont sans doute les mêmes que chez les autres mammifères,

sauf une notable quantité d'iode se révélant à l'odorat.

La baleine allaite donc son cafre, ou plutôt le cafre s'allaite lui-même. Les chasseurs s'en aperçoivent à temps, et, pour ne pas troubler, par le bruit de leur approche tumultueuse, la quiétude de cette scène de famille et mettre en fuite une si belle proie, ils *désarment* aussitôt leurs avirons, et, manœuvrant à la pagaie, ils s'avancent silencieux, mais toujours rapides, les uns en droite ligne, les autres décrivant un circuit, de manière à enfermer le couple au milieu d'un cercle infranchissable.

L'officier qui manie toujours le grand aviron de gouverne ne danse plus sur son gaillard d'arrière pour imprimer à la pirogue un élan plus complet; il ne se penche plus pour activer de la main le travail du rameur assis à ses pieds; il ne gourmande plus l'entrain de ses matelots; il ne leur déroule plus sa litanie de promesses fantastiques; il ne leur crie plus : « Nage, nage, mes fils! nage, nage! Si nous piquons les premiers, je vous donne un tonneau de

tafia ! un tonneau d'or ! une chique neuve ! je vous donne ma femme !... ma femme !... nage ! »

Non, il est muet, il a peur d'être entendu en respirant trop fort, et, comme lui, ils sont muets et sans haleine, les pagayeurs, et, à mesure que s'ébruite, de plus près en plus près, le clapotement des vagues, que la baleine émiette en jouant avec sa queue et ses nageoires, le piqueur, déjà debout et le harpon en arrêt, roidit les jambes, étend les bras et vise...

Mon capitaine a devancé tous ses rivaux ; il n'est déjà plus qu'à deux mètres du cétacé, et, avec une longue-vue, je le vois qui se pelotonne sur le gouvernail, calculant la distance, prêchant de la main le silence et l'activité à ses hommes, et faisant glisser sa pirogue comme sur un ber, de manière à accoster l'animal par le travers sans éveiller sa méfiance.

En toute autre circonstance, si nous étions seuls, par exemple, seuls ou travaillant de conserve avec notre associé, tant de précautions seraient inutiles.

L'attaque s'exécuterait au fracas des avirons battant entre leurs tollets comme des crécelles ; la poi-

trine des nageurs geindrait en toute liberté; le harponneur, surexcité par les énergiques abjurations de l'officier, brandirait le fer en rugissant, ou choisirait le cafre, et le cafre, frappé d'un coup mortel, nous servirait désormais de garantie pour la possession de sa mère.

Car, je l'ai déjà dit, une mère n'abandonne jamais son baleineau; elle oublie le danger qui la menace elle-même pour suivre ses traces; elle flaire les vagues que les remorqueurs du cafre expiré ont traversées; elle reconnaît les gouttes de son propre sang qui ne s'est pas encore mélangé tout entier avec l'eau de la mer, et, folle, éperdue, rôdant le long du navire, sur lequel on a hissé le cadavre de son enfant, elle reçoit un coup de lance en cherchant instinctivement à escalader les parois de ce navire!

Tuer un baleineau, c'est donc tuer une baleine.

Mais ici le cas change.

La baleine n'appartient pas à celui qui la tue d'un coup de lance; elle doit être la propriété de celui qui, le premier, a enfoncé dans son enveloppe de graisse

un harpon qui résiste sans *déraper* à la fuite de l'animal, et à la résistance qu'offrent les pirogues remorquées à l'aide de cette longue ligne de pêche dont nous avons parlé.

Si la tige du harpon casse et que le dard demeure dans la plaie, la baleine appartient toujours au possesseur du harpon.

Mais, si le harpon *dérape*, démarre, elle peut alors devenir la proie d'un autre pêcheur.

Ainsi, quand même l'officier d'une pirogue, venant d'un autre navire, viendrait à tuer, d'un coup de lance, la baleine dans laquelle vous avez logé un harpon, cela n'empêcherait pas qu'elle ne vous appartînt toujours.

Mon capitaine, entouré de tant de concurrents, était donc obligé de jeter son dévolu sur la mère, car un autre que lui pouvait la harponner tandis qu'il s'amuserait à la bagatelle du nourrisson.

Je voyais, dis-je, son canot ramper, arriver à la hauteur de la tête du monstre, puis obliquer à droite en descendant vers la nageoire...

Encore une ou deux caresses de pagayes, encore un élan, et le fer du harpon, étincelant au soleil, tomberait comme un éclair sur la peau du cétacé.

La mère, dans sa sécurité, ne pressentait pas le danger et se laissait toujours frictionner les mamelles.

Mais, jalousie de métier, envieuse et ignoble colère de compétiteurs attardés, ne voilà-t-il pas que les canotiers des autres navires, dans l'espoir de ressaisir la proie qui leur échappe, poussent des hurlements effroyables et s'élancent *à toc* d'avirons dans le sillage de notre pirogue!

L'animal, réveillé, bondit d'épouvante, perçoit le danger qui le menace, pirouette convulsivement sur lui-même, puis, emporté par l'instinct et l'amour maternel, plonge avec son nourrisson, parcourt un mille sous-marin de distance, revient à la surface de l'eau, se hâte d'hématoser son sang, plonge de nouveau, et ne s'arrête que bien loin, quand il n'entend plus les aboiements de la meute qui le poursuit.

Elles en semèrent, de par la baie Pégasus, des

malédictions et des jurons les lèvres du capitaine Jay.

Il fallut jeter bas les pagayes et armer les avirons, et une nouvelle chasse à courre recommença avec une indicible frénésie de part et d'autre.

La baleine, fûtée, déploya une agilité merveilleuse, mais sans abandonner le cafre, qui ne la suivait qu'avec peine. Elle passa plusieurs fois assez près du bord, et je la vis qui, pour soulager son petit, le portait pendant quelques instants sur une de ses nageoires, sans que cependant la rapidité de la course en fût diminuée.

Si les pêcheurs n'eussent point agi chacun pour leur compte, si l'association eût dirigé leur route et leurs efforts, la baleine succombait en moins d'une heure.

Mais, au lieu de se poster aux différents points d'une vaste circonférence et d'attendre patiemment que l'animal, en faisant des crochets, vînt s'offrir de lui-même à leurs coups, ils le poursuivirent en droite ligne, luttant à qui arriverait le premier, et le soleil

commençait à descendre derrière la presqu'île, qu'ils n'avaient pu encore l'attaquer au harpon.

La pauvre bête, cependant, était bien plus harassée que ses ennemis.

Son cafre ne quittait une nageoire que pour se reposer sur l'autre; et, si elle échappait toujours aux piqueurs, ce n'était plus en fuyant, mais en se laissant couler bas.

Seule, elle eût trouvé son salut en gagnant au large; mais il ne lui était pas permis de quitter les bas-fonds avec un être qui n'avait encore que quelques jours d'existence.

Elle se rapprocha de l'isthme de sable et suivit les rochers de Togolabo, comme si elle espérait trouver, dans les anfractuosités de la côte, un asile pour la nuit, un lieu de refuge inconnu à ses bourreaux.

Moi, si fier, le matin, d'appartenir à cette race d'hommes qui osent combattre en gladiateurs, contre ces formidables créatures de l'Océan, j'étais honteux, le soir, d'assister à la péripétie de ce drame de pêche, où vingt pirogues, comme vingt vautours,

avaient harcelé, traqué pendant douze heures un être que l'amour maternel aurait dû protéger contre leur cupidité.

C'était vraiment une belle victoire à inscrire sur le livre de bord!

Le sort décida enfin que les bourreaux de cette journée ne se désaltéreraient pas dans le sang de la victime.

La baleine, après avoir en vain cherché un abri le long des sables et des rochers du golfe, doubla tout à coup le cap Cachalot en sondant, et alla se relever de l'autre côté du cap, au milieu du golfe de Togolabo et en vue de notre associé le navire *le Cousin*, qui avait gardé le mouillage d'Oéteta et se préparait à hisser ses deux pirogues, qui revenaient de faire du bois dans la forêt du port Olive.

Les vingt pirogues des chasseurs de la baie Pegasus, ne voyant plus l'animal et ignorant où il s'était réfugié, regagnaient déjà les navires croiseurs.

Sans la présence du *Cousin*, le cafre et sa mère se trouvaient en sûreté, et, comme le mauvais temps

est presque quotidien pendant l'hivernage, ils avaient chance d'échapper à la mort le lendemain et les jours suivants.

Mais, tant que le jour les éclaire, les baleiniers ouvrent l'œil.

Les hommes du *Cousin* souhaitèrent donc la bienvenue à cette malheureuse famille; les deux pirogues, déchargées rapidement de leur cargaison de bûches, s'élancèrent vers elle, et le premier coup de lance fut un coup de mort.

Elle ne se défendit pas, elle ne *fleurit* pas, la pauvre nourrice; elle expira, frappant à peine l'eau du golfe, du plat de ses nageoires, et de sa queue, comme si elle eût eu peur d'écraser dans les convulsions de son agonie le cafre insouciant qui folâtrait encore autour d'elle.

Et la nuit commençait à peine, que déjà une chaîne de fer retenait son cadavre le long du navire.

XXX

LE TABOU

J'ai pu observer les effets du *tabou*, cette loi religieuse dont les tribus du Sud reconnaissent encore la puissance, et que celles du Nord, tribus d'esprits forts, civilisées à l'anglaise, ont déjà mis au rang des vieilleries.

Je me trompe : elles subissent encore la loi du tabou ; mais cette loi est changée, et le tabou évangélique s'est substitué à l'ancien.

J'ai eu trois exemples du tabou, à Oéteta, à propos d'une femme en couches, du couteau d'un Mahouri décédé et d'un tison de foyer.

Mais disons d'abord ce que c'est que le tabou. Ce

mot, traduit en français, signifie *interdiction religieuse;* il est en usage dans toute l'Océanie et s'écrit indifféremment tapou ou tabou.

Le tabou, avant l'arrivée des Européens, imposait à ces peuples une foule de privations, et ceux qui méconnaissaient ses ordres étaient souvent punis de mort.

Cette loi défendait aux femmes de manger telle ou telle substance, d'entrer dans l'endroit où des hommes prenaient leurs repas, et de faire usage d'un feu allumé par ceux-ci. Quelques grands chefs se sont tabous eux-mêmes; un Tamehamea des Sandwich se taboua pour la durée du jour, et quiconque jetait les yeux sur lui par hasard était puni de mort.

Le but primitif du tabou fut d'être agréable à Dieu et d'apaiser sa colère en s'imposant des privations, et, plutôt que de travailler à se rendre meilleurs, les hommes espérèrent obtenir le pardon de leurs crimes et de leurs fautes en le pratiquant avec exactitude. L'homme prête toujours à Dieu ses caprices et ses passions.

Les prêtres employèrent ensuite le tabou pour commander et être obéis, et tout objet vivant ou inanimé qui est frappé d'interdiction par un prêtre, se trouve alors au pouvoir de la Divinité et à l'abri de tout contact profane.

Les naturels s'empressent de punir eux-mêmes le sacrilége qui contrevient à la loi du tabou; ils croient éloigner les effets de la colère divine. Un chef touaï prévint M. Dumont-d'Urville que les arikis (les prêtres), réunis en conseil, avaient décidé que l'Européen arrivant pour la première fois dans leurs contrées serait excusable de violer ces saintes lois parce qu'il péchait alors par ignorance, mais qu'à un second voyage il serait puni s'il commettait pareille faute. Si un Zélandais s'imagine, d'après un pressentiment, un rêve, une parole d'un vieillard, d'un chef ou d'un prêtre que son Atoua est irrité, aussitôt il taboue sa maison, sa pirogue, ses armes, son feu, tout ce qu'il possède enfin, c'est-à-dire qu'il se prive complétement de leur usage et qu'il erre en détresse, dormant sans abri, tout nu et mourant de faim, jus-

qu'à ce qu'il lui soit révélé que l'Atoua n'est plus en courroux.

Tantôt le tabou est infligé à la tribu, à la nation entière, et malheur à celui qui ose le méconnaître ! Tantôt il est relatif et ne regarde qu'un ou plusieurs individus. L'individu taboué est sequestré, sans communication aucune avec ses compatriotes ; il n'a pas même le droit de se servir de ses mains pour prendre ses aliments. On dépose la nourriture près de lui à l'aide d'une longue perche ; il broute son morceau de fougère, ses patates, son poisson, et s'abreuve au ruisseau, bien loin de l'endroit où la tribu a établi son aiguade.

Le tabou est d'autant plus solennel et inviolable qu'il a été prononcé par un chef tout-puissant. Le pauvre diable dépendant des supérieurs et des prêtres ne peut se l'imposer qu'à lui-même. Un rangatira, un noble, l'impose à ses koukies, à ses esclaves, et la peuplade se soumet à celui de son chef principal.

On comprendra combien une pareille institution

favorise la tyrannie et permet des abus de pouvoir; la politique, je puis même dire la bonne politique, le met en œuvre en certaines circonstances. Qu'un chef redoute la famine, qu'il craigne que, par suite d'une consommation trop grande, les poissons, les coquillages, les patates, ne manquent bientôt à ses sujets, il tabouera le voisinage d'alentour. Veut-il s'assurer le monopole des échanges avec le navire étranger qui vient mouiller dans la baie, le tabou excluera du bord tous ses sujets, excepté lui et les siens. Veut-il se venger d'un capitaine et l'empêcher de s'approvisionner, il interdira toute communication avec les *pakokas* (les blancs). Les chefs qui manient adroitement cette arme mystique et terrible, se font obéir aveuglément. Les prêtres ont le même pouvoir; mais il ne s'élève jamais aucun conflit d'autorité entre ces personnages; ils appartiennent ordinairement à la même famille et ont intérêt à se soutenir mutuellement.

Des cérémonies, des paroles, des prières, jusqu'ici inconnues, précèdent et suivent la promulgation et

la suspension du tabou. D'après M. Nicholas, et j'ai eu la preuve du fait, comme vous le verrez plus loin, un objet serait détaboué à l'aide de certaines passes magnétiques qui lui enlèveraient sa qualité, et la reporteraient sur un morceau de bois, sur un caillou que l'opérateur irait ensuite enterrer dans un lieu secret.

Certaines choses sont essentiellement sacrées par leur nature propre ou par le rôle qu'elles ont joué, telles que les dépouilles d'un mort, surtout quand ce mort a occupé une haute position sociale.

Les cheveux de l'homme sont sacrés. L'insulaire qui les fait couper veille attentivement à ce que personne ne marche sur eux; il les recueille avec soin et les ensevelit dans un endroit connu de lui seul, et, de temps en temps, il les visite. Cette crainte de la profanation des cheveux existe chez nous. Ne croit-on pas dans le peuple que celui dont les cheveux sont jetés au feu ne tardera pas à mourir? Les cheveux ne nous représentent-ils pas une personne absente? Ne portons-nous pas en amulette les cheveux d'une tête

bien-aimée? Une femme qui donne de ses cheveux ne se donne-t-elle pas?... Qui d'entre nous n'a pas une boucle de cheveux : cheveux blancs d'un vieux père, cheveux blonds d'un enfant envolé aux cieux, cheveux de femme oublieuse ou fidèle? Chères boucles de cheveux que le souvenir ou le verre du médaillon rendent tabouées pour nous !

L'homme nouvellement tondu est tabou pour trois jours, ainsi que celui qui a subi l'opération du tatouage. J'ai déjà dit que les provisions de bouche des Mahouris, leurs victuailles, étaient emmagasinées à la Nouvelle-Zélande, sur des plateaux élevés au-dessus du sol à l'aide de poteaux ; ils construisent ainsi leurs koumaras en plein air pour deux motifs : d'abord, afin de préserver les vivres de l'humidité de la terre et de la voracité des chiens; ensuite, parce qu'ils croient que des substances animales placées dans leur cabane et au-dessus de leur tête leur porteraient infailliblement malheur.

On utilise cette superstition pour se débarrasser des Nouveaux-Zélandais, quand ils encombrent la

cabine d'un navire, et, si l'on veut les renvoyer sans user de violence, il suffit d'attacher à une poutrelle du plafond un morceau de viande salée : ils déguerpissent immédiatement.

Aux premiers temps de leurs communications avec les étrangers, ils refusaient de descendre dans l'entre-pont, parce qu'ils redoutaient qu'on ne passât sur leur tête en marchant sur le pont.

Je n'ai pas observé qu'ils refusassent de prendre leur repas dans l'intérieur de leurs cabanes, en présence des Européens; mon souper dans la hutte de Thy-ga-rit, au port Olive, prouve le contraire.

Un homme d'un rang inférieur n'a pas le droit de se chauffer là où un noble se chauffe. Le tison d'un foyer où cuisent les aliments est sacré et ne peut être employé à un autre usage. On n'allume jamais son feu à un autre feu; le grand Atoua punit ceux qui méconnaissent ces lois.

En réfléchissant sur le motif et l'origine de ces prescriptions, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles n'ont pas été inspirées au législa-

teur par la superstition seule et le préjugé religieux.

Chaque tribu étant en guerre perpétuelle avec une tribu voisine doit, pour combattre avec avantage, reconnaître l'autorité absolue d'un chef. Elle s'habitue donc, pendant les heures de la paix, à cette autorité qui se manifeste dans tous les actes de la vie commune.

Or, la préséance au foyer, à ce foyer qu'une étincelle émanée de la Divinité enflamma pour l'entretien de leur existence, cette préséance n'est-elle pas un signe irrécusable de la puissance de celui qui en jouit?

Et la défense d'allumer son feu au feu de son voisin, n'indique-t-elle pas à ces hommes qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes, et apprendre à se servir seuls de la faculté que le Créateur leur accorde de produire le feu?

Il n'est pas une religion des temps antiques où le feu n'ait été plus ou moins vénéré, adoré, déifié même.

Si les voyageurs, au lieu de rechercher prétentieusement des analogies qui souvent n'existent que

dans leur imagination, entre la religion de ces peuples nouveaux et les textes de nos livres saints, essayaient de se rendre compte du motif qui a pu inspirer, à ces enfants de la nature, telle ou telle prescription religieuse, ils découvriraient que toutes ces prescriptions ont leur raison d'être dans la constitution politique de ces tribus, et qu'elles ne sont pas des imitations grossières de dogmes et de rites empruntés au vieux monde.

Ainsi que je l'ai dit, les malades et les femmes en couches subissent la loi du tabou. Ces pauvres êtres passent alors les journées et les nuits, couchés en plein air, entre les piliers d'un hangar, et parfois ils sont condamnés à une diète absolue, ou ne reçoivent que du *gna doue* (du pain de fougère), que, de loin, on jette à leurs pieds, et qu'ils ramassent avec leur bouche.

Les riches et les grands, quoique soumis aux mêmes règles, sont assistés de leurs esclaves, qu'ils font tabouer par l'ariki, afin d'utiliser leurs services sans enfreindre la loi.

Les malades que j'ai visités et auxquels j'ai offert mes services m'ont presque toujours repoussé.

J'appris, un jour, que le *tago*, l'ami, le commissionnaire, le factotum, l'approvisionneur du navire *le Neptune*, de Nantes, qui était alors parti en croisière dans la grande baie Pegasus, venait de se blesser grièvement à l'épaule : la crosse d'un fusil de munition, trop chargé sans doute, lui avait fracturé la clavicule par un mouvement de recul, et il gisait tout sanglant sous son hangar. Il appartenait à mon confrère du *Neptune* de lui porter secours; mais, en son absence, j'accourus près du blessé. Le malheureux souffrait horriblement; une coquille de la clavicule faisait saillie hors la peau contusionnée et noirâtre, et, couché sur le dos, les bras allongés le long du corps, et les yeux levés au ciel, comme pour implorer la miséricorde de l'Atoua, il attendait, en silence, le remède qu'un ariki était allé chercher au loin, tandis que sa femme, agenouillée à distance, poussait des cris de désespoir, se meurtrissait la tête sur le sol, et déchirait la peau de sa figure et de sa poitrine avec

ses ongles et des cailloux tranchants qu'elle rejetait ensuite derrière son dos.

Je voulus exercer mon ministère; mais les voisins, qui faisaient cercle à vingt pas de là, s'exclamèrent en chœur pour m'arrêter, et je dus abandonner le blessé à son malheureux sort.

Le lendemain, je passai le long du hangar; le tayo était toujours là, immobile, et sa femme gémissait toujours; mais la blessure n'était plus à nu, le plumage vert d'un oiseau la recouvrait, et le pauvre homme m'envoya un sourire... Il me remerciait, avec ce sourire, de ce que j'avais voulu faire pour lui, et dans ce sourire perçait aussi l'espérance d'être bientôt guéri.

En effet, après un mois d'immobilité, de station horizontale sous le hangar, et de pansements à l'oiseau vert, il reparut parmi nous, aussi alerte, aussi actif qu'auparavant, n'ayant plus aucune trace de l'accident, qu'une cicatrice informe, sans mauvaises conséquences.

Je n'ai jamais pu savoir ni le nom de cet oiseau,

ni à quelle famille il appartenait, et, quand je demandais des renseignements sur lui, on me répondait mystérieusement que le grand Atoua envoyait exprès cet oiseau vert dans les forêts des montagnes, pour guérir les blessés qu'il voulait sauver de la mort.

Quand, en me promenant dans le village, j'allumais ma pipe à un feu où l'on se chauffe, je pouvais remettre le tison dans l'âtre; mais, si le tison provenait d'un foyer dressé pour la cuisine, le tison, désormais impur, était rejeté au loin.

Les vêtements, les armes, tout enfin, tout ce qui a appartenu à un défunt, est tabou, détruit, rejeté au loin, et ne peut plus désormais appartenir à personne.

Un de nos matelots trouva, aux environs de l'aiguade, un vieux couteau à gaine, un de ces couteaux que les baleiniers portent à la ceinture, et le ramassa. Revenu à bord, il enlevait la rouille et l'aiguisait à la meule, quand un des Mahouris en visite reconnut ce couteau, poussa un cri de terreur, et, saisissant le

matelot par les épaules, voulut lui empêcher de continuer son repassage.

Le matelot, peu patient, riposta par un temps de boxe, et déjà l'on faisait cercle autour des combattants, quand le capitaine intervint. On s'expliqua, on se calma, on comprit que le Mahouri n'avait agi ainsi que poussé par la superstition, par le sentiment religieux, et le matelot qui avait trouvé ce couteau, couteau taboué, héritage perdu d'un naturel, mort quelques mois avant notre arrivée, renonça à sa possession.

Mais que deviendrait le couteau? Il restait là sur le pont, et personne n'osait le ramasser; le Zélandais qui l'avait reconnu, demandait une embarcation pour aller à terre chercher un ariki; on lui refusa le canot; il se jeta alors à la nage, et revint au soir, dans une pirogue de la tribu, avec un vieux Mahouri, un pontife à barbe blanche, vêtu du grand manteau de cérémonie, la natte de phormium frangée de peau de chien, et les cheveux ébouriffés et lardés de plumes blanches de goëlands.

Le pontife s'approcha du couteau, que personne n'avait osé toucher depuis qu'on le savait tabou; puis, après avoir murmuré des prières à voix basse, longuement et énergiquement gesticulé et opéré une série de passes magnétiques sur le manche et sur la lame, il saisit délicatement le couteau entre le pouce et l'index, et le lança à la mer par-dessus son épaule.

Et les femmes, accroupies sur le guindeau, entonnèrent un chant d'actions de grâces, pendant que l'ariki redescendait dans sa pirogue.

L'ouvrier qui bâtit une maison, le charpentier qui construit une pirogue, le planteur de *koumaras* (patates douces), sont soumis au tabou, mais moins strictement que dans d'autres circonstances : ils peuvent se mêler à la société de leurs amis; mais ils n'ont pas le droit de se servir de leurs mains pour manger.

L'accès des plantations des terrains ensemencés est interdit pendant l'époque de la germination, et des gardiens veillent jour et nuit pour en éloigner les chiens, les porcs et les poules.

Les animaux domestiques, les volailles, que Cook donna à ces naturels, furent tués aussitôt après son départ; les naturels ne voulurent pas les laisser se propager, parce que ces nouveaux hôtes violaient continuellement les endroits défendus et pénétraient dans les cultures et les *moraïs* (cimetières).

Ici, l'agriculture, encore en enfance, a ses fêtes, ses cérémonies mystiques, ses rites religieux, comme dans le vieil empire de la Chine. Le missionnaire Kendal, qui demandait à un chef de la baie des Iles pourquoi les chefs de la tribu assistaient, revêtus de leurs habits de fête, à l'ensemencement des terrains, reçut cette réponse :

— Voyez le ciel, quand de petits nuages, tas par tas, le recouvrent, et que le soleil brille sur eux ; eh bien : il y a fête là-haut, c'est le grand Atoua qui plante ses patates... et nous devons faire comme lui... nous réjouir quand nous plantons les nôtres.

M. d'Urville raconte qu'à Kavva-Kavva, il ne put jamais obtenir la permission de passer auprès des cultures sacrées.

Un Zélandais entreprend-il un voyage par terre ou par mer, sa femme, ses enfants, ses amis, se tabouent pendant le jour qui suit son départ, afin d'attirer sur l'absent la protection de la Divinité.

Quand nous quittâmes la péninsule, mon ami le roi Thy-ga-rit me fit entendre qu'il allait se tabouer aussitôt que *l'Asia* aurait doublé la falaise d'Olimaroa.

La mère de Schongui, ce grand chef dont j'ai parlé à propos de l'anthropophagie, demeura tabouée pendant tout le temps du voyage de son fils en Angleterre. Une femme esclave la faisait manger à l'aide d'une espèce de spatule emmanchée d'un morceau de bois de plus de trois mètres de long.

Si la tribu part en guerre, un prêtre se soumet aux rigueurs de cette interdiction jusqu'au retour des guerriers.

Le poisson pêché en automne, quand on en fait des provisions d'hiver, est taboué; sans cette abstinence forcée, on n'en emmagasinerait pas des quantités suffisantes, les pêcheurs le mangeraient à mesure qu'il sortirait de l'eau.

Quelques auteurs, de ceux qui veulent tout systématiser, ont prétendu que les Zélandais prouvaient leur origine judaïque, par le type de la physionomie, la circoncision, que j'avouerai n'avoir jamais observée, et le refus de manger de la viande de porc. Cette dernière preuve est aussi peu solide que les deux autres. Que de fois n'ai-je pas vu les roitelets de la péninsule et leurs sujets dévorer avec délices le porc salé qu'on leur offrait. Si les naturels ont repoussé quelquefois cet aliment, ce n'est que dans les premiers temps de leurs relations avec les Européens, et non parce que c'était du porc, mais parce que ce porc était salé, et qu'ils n'avaient jamais fait usage de sel, ainsi que je l'ai déjà mentionné.

Mais j'ai souvent été témoin d'une petite cérémonie préliminaire que ne manquait jamais d'accomplir un Zélandais de la vieille roche, quand le capitaine Jay l'admettait à notre table. Les missionnaires anglais ont aussi remarqué cette habitude chez divers convives. Le bonhomme, avant de dévorer sa portion de lard, en mâchait un petit morceau entre ses

dents et le jetait ensuite sous la table en disant une prière.

Le tabou intervient aussi dans les transactions commerciales. Si un naturel achète quelque chose, et qu'il n'ait pas en main de quoi payer comptant, il attache à l'objet acquis un fil de phormium en prononçant le mot sacré, part, et revient bientôt retirer son gage. Il n'est jamais prudent de leur vendre à crédit, surtout quand on n'a pas pris soin d'engager leur conscience par le tabou.

Le tabou joue donc un rôle important dans la vie de ces déshérités de la civilisation ; il dirige, modifie et détermine tous leurs actes, et fait intervenir sans cesse la divinité.

J'avais toujours entendu dire que les morts étaient enterrés, chacun dans un endroit isolé, entouré de palissades, et tabué, puis qu'après un certain temps, la famille du mort venait *relever les os*, c'est-à-dire déterrer le cadavre, enlever de dessus ses os les chairs putréfiées et encore adhérentes, nettoyer avec soin ces os et les porter en grande cérémonie dans le

moraï de sa famille, espèce d'enclos éloigné du passage des vivants, où ils blanchiront désormais, exposés au grand air, sur des plates-formes élevées de quelques pieds au-dessus du sol.

Je fus donc étonné de trouver un jour, auprès du village de Togolabo, un cercueil de bois, peint en rouge, attaché au sommet d'un poteau; une femme pleurait, accroupie au bas de ce poteau, et me faisait signe de m'éloigner bien vite. Je demandai ce que signifiait cette exposition de cercueil, à un individu qui parlait un peu l'anglais et fabriquait, non loin de là, des corbeilles de jonc; il me dit que cette femme, veuve d'un chef tué depuis quelques mois en allant chercher du jonc vert au lac de *Tavai*, avait perdu son enfant tout récemment; qu'au lieu de l'enterrer, elle l'avait soumis à des fumigations de synanthérées pour le conserver entier comme on conserve les têtes. Elle demeurait là tabouée pendant toute une année, jusqu'à ce que le *wai doua*, c'est-à-dire que l'âme de l'enfant se fût bien séparée du corps; puis elle partirait, emportant le petit cercueil sur

son dos, à la recherche des ossements de son époux. Si elle avait le bonheur de les découvrir, elle les rapporterait au *moraï* de sa famille.

Cette religion des morts a souvent mis en verve la sensiblerie des écrivains du XVIII^e^ siècle. Qui ne se rappelle le tableau de Lebarbier, peintre du roi, *les Canadiens au tombeau de leurs enfants?* Le sujet ou la légende est emprunté au livre de l'abbé Raynal, *l'Histoire philosophique et politique des Indes*. L'abbé, peu physiologiste, s'attendrit à propos d'une Canadienne qui, *six mois après ses couches*, vient faire couler le lait de ses mamelles sur le tombeau de l'enfant mort-né.

Il faut du sang pour venger la violation des tombeaux. On vint prévenir Schongui que les habitants d'une tribu voisine de Wangaroa avaient enlevé les ossements du père de sa femme du moraï où ils étaient déposés. Schongui ne voulut pas croire à une telle profanation avant d'avoir vérifié par lui-même si le fait était vrai. Il partit donc pour le moraï et n'y trouva plus que quelques côtes et la partie supé-

rieure du crâne brisé : les os des bras, des jambes et des mâchoires avaient été mis en pièces, et transformés en hameçons; en proie à la fureur, il s'avança seul vers le village des profanateurs, et, s'arrêtant à portée de fusil, il déclara aux Mahouris qu'il venait les châtier. Les coupables gardèrent le silence, et le terrible chef tua à coups de fusil cinq d'entre eux, sans que la tribu fît le moindre mouvement pour les défendre.

Le cadavre des esclaves est abandonné sans sépulture et jeté à la mer.

Mais, ne vous l'ai-je déjà pas dit? tout s'en va; le tabou dégénère. L'île nord est anglaise; la péninsule l'est déjà de nom, et, de mon temps, il y avait, au port Cooper, des esprits forts qui mangeaient sous leurs toits, et qui ne se tabouaient plus, après s'être fait couper les cheveux.

XXXI

LE LAC DU JADE VERT

Depuis mon arrivée sur la presqu'île, j'étais travaillé du désir de pousser une reconnaissance vers le lac mystérieux, le *Tavaï-Pounamou*, qui donne son nom à la grande terre du Sud, et sur les bords duquel les indigènes recueillent le jade vert, le pounamou, dont ils fabriquaient des pointes de javelots et des hachettes avant que les Européens leur eussent apporté le fer et l'acier; aujourd'hui, ils n'en font plus que des talismans, des amulettes ou des ornements qu'ils portent appendus au cou et aux oreilles. Ils n'ont même plus l'air d'y tenir beaucoup

et échangent facilement ces curieuses bagatelles contre de la poudre ou des bijoux de cuivre.

Le pounamou, jade vert, jade oriental néphrite ou jade néphritique, se rencontre souvent en veines éparses sur les nombreux rochers de talc grisâtre de l'île sud. Mais le plus estimé, le plus vénéré, provient du grand lac intérieur situé à deux journées de marche au sud-ouest du détroit de Cook. Celui-là a une origine sacrée. Un divin poisson habite les eaux du lac, et, quand il échoue sur le rivage, il se transforme en jade vert au lieu de se corrompre.

La famille des poissons devait indubitablement fournir des dieux à ce peuple d'insulaires, qui naît, vit et meurt en face de l'Océan. La terre du Nord, vous le savez, cette terre volcanique dont le sol tremble si souvent, c'est *Ka-na-mawai*, le monstre marin qui s'agite en colère sous les flots. La terre du Sud, plus froide, plus rassise, c'est *Pou-na-mou*, le poisson pétrifié.

Les nombreux morceaux de jade que j'ai vus, tenus dans mes mains et rapportés en France, va-

riaient en longueur de cinq à vingt centimètres, sur une épaisseur uniforme de quatre à cinq. On dit qu'il en existe de bien plus volumineux. Les uns étaient opaques, d'autres veinés, striés de tons verts plus ou moins foncés.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, sans qu'il me fût possible d'abandonner le bord pendant quelques vingt-quatre heures; mon guide, le tayo, l'ami du bord, calculait que nous emploierions deux jours et deux nuits au moins à ce pèlerinage, et, au moment de me mettre en route, survenait toujours quelque incident fâcheux. Un blessé, un malade, réclamait mes soins, ou bien le temps se mettait à la pluie, ou bien encore *l'Asia* retournait en croisière dans la baie Pegasus. Parfois le capitaine Jay promettait de m'accompagner si je voulais attendre qu'une baleine fût tuée, fondue et emmagasinée dans la cale. J'attendais alors, et il n'était jamais prêt.

Enfin, un beau matin, il me donna la liberté, et nous partîmes à trois : un mien confrère, le chirurgien du navire *l'Angélina*, notre tayo Kao-Kao et

moi. Outre nos armes, fusil et couteau de baleinier au ceinturon, nous emportions chacun une couverture de laine rouge en bandoulière, et une bonne provision de poudre et de plomb en grains et en balles. Le tayo s'était chargé d'un sac de biscuit et de viande salée cuite à l'avance; et son chien, humble mais intelligente bête, le suivait clopin-clopant. On prétend que cette race de chiens, qui ressemblent aux chiens parias de l'Inde, est particulière à la Nouvelle-Zélande. Il serait difficile de prouver aujourd'hui la vérité de cette assertion. Le type pur, si jamais il a existé, en est perdu depuis longtemps; car les meutes sauvages qui hurlent sur les côtes, dans les landes de la baie des îles, et qui fournissent aux indigènes les mets les plus estimés de leurs galas religieux, proviennent des croisements successifs des différentes espèces apportées depuis quatre-vingts ans par les navires de l'Europe. Cook, à son premier voyage, y a trouvé des chiens; mais Tasman était venu là avant lui, et sans doute avant Tasman quelque autre navigateur ou naufragé inconnu.

En général, les chiens d'Oéteta ressemblent à nos chiens de berger. La tête est démesurément grosse, l'œil très-petit, les oreilles pointues, le poil long, jaunâtre, moucheté de blanc presque toujours, et la queue courte et touffue.

Ils sont paresseux, leur odorat est faible, mais la puissance de leur vue obvie à ce défaut. D'anciens voyageurs racontent que les chiens d'Europe perdent la voix après quelque temps de séjour à la Nouvelle-Orléans et dans les Amériques. Certes, rien n'est plus faux pour les chiens de la Nouvelle-Zélande.

J'ai déjà dit que je ne trouvais aucuns caractères spéciaux à cette foule de molosses, de dogues, de roquets, de carlins hideux, affamés et féroces, qui m'ont si souvent empêché de dormir avec leurs nocturnes hurlements. Le chien de l'Australien a quelque chose de plus original au moins : la queue, la patience et le silence. Sa queue ressemble à celle du renard, et sa patience est telle, qu'il peut demeurer suspendu par la queue, muet et immobile, pendant plus d'une heure. Quand je chassais aux environs du

cap Lewig, sur la côte sud de l'Australie, et que je rencontrais quelque noir Alfourous rôdant avec son chien au milieu des halliers de mimosées, le sauvage, craignant sans doute que je ne lui enlevasse sa bête, l'empoignait par la queue, le rejetait par-dessus son épaule et le gardait ainsi pendu et caché derrière son dos, tant que durait notre entrevue. Les chiens n'ayant pas pullulé à la Nouvelle-Hollande comme à la Nouvelle-Zélande, les Australiens tiennent à ne pas perdre le petit nombre de ceux qu'ils possèdent. Ils ne les mangent pas et préfèrent la chair visqueuse du lézard, qu'ils chassent et tuent d'un coup de javelot, après l'avoir fait sortir des broussailles où il s'est remisé. Leurs chiens ne se donnent même pas la peine de quêter le reptile; l'homme met le feu aux broussailles, et le reptile trahit sa présence en fuyant l'incendie.

Nous quittâmes donc *l'Asia* au point du jour, et le capitaine fut assez galant pour nous permettre de profiter du départ d'une embarcation du bord qui conduisait les hommes en vigie du côté des sables.

Nous pouvions ainsi nous épargner une demi-journée de marche en gagnant par mer l'embouchure du Teo-ne-poto, petite rivière qui se déverse dans la baie Pegasus, à l'ouest du cap Cachalot, là où s'ensevelissent, dans les sables d'une immense grève qui remonte vers le nord, les pentes rocheuses du lambris septentrional du golfe de Togalobo.

Cette traversée en canot n'épuiserait pas nos forces au début du voyage, et nous esquivions ainsi la pénible escalade de la montagne qui domine Oéteta.

Le matelot en corvée est toujours maussade et hargneux. C'est bien pis encore quand cette corvée commence dès l'aurore, et que la cloche qui pique huit, et l'antienne du novice de quart, appellent en haut les tribordais ou les bâbordais : « Hola hé ! tribordais ! misérables figures d'escargots ! les bâbordais aimables mangeront votre fricot ! Hola hé ! en haut ! en haut ! » l'arrachent brutalement aux douceurs d'un sommeil, hélas ! toujours trop court, toujours trop divisé. Si le navire fait route, le temps du repos alterne, pour les bordées, de quatre heures en

quatre heures; si le navire est en pleine pêche, les deux bordées travaillent tant que le soleil les éclaire, et dorment à peine quatre heures de nuit, chacune se relevant tour à tour.

Ils étaient donc de mauvaise humeur, nos canotiers, encore endormis... La pirogue marchait comme une boiteuse, et les avirons avaient peur de se faire mal à la houle. M. Seigle commandait et ne donnait pas l'exemple de l'amabilité... On aurait dit que, parce que nous étions trois personnages supplémentaires dans le canot, ces messieurs s'éreintaient !... Je connaissais mon monde, et je savais que de joyeuses paroles et des rires provocateurs de ma part n'auraient pas raison de cette maussaderie générale... Ce n'était pas une *blague*, mais une *gourde* qu'il fallait pour fouetter ces tortues, et, sans dire mot, je présentai ma gourde débouchée à l'officier; et, lui aussi, sans dire mot, la porta à ses lèvres, et l'y maintint aussi longtemps que dure un tour du sablier de l'habitacle, — une minute, — tandis que les canotiers suivaient d'un œil de convoitise les mou-

vements de déglutition du gosier. Seigle, pour tout remercîment, passa le revers de sa main sur ses lèvres et me rendit la gourde, que j'envoyai au harponneur.

Le harponneur, plus éloquent que Seigle, fit *hum!* après avoir bu; — l'homme du grand aviron du milieu savoura sa gorgée, et, murmurant un *Grand merci!* passa la gourde de *chasse-brouillard* à son voisin, qui déclara trouver à son goût la médecine du major; — les deux autres canotiers se *nettoyèrent* pareillement le *canon de fusil.*

La glace était rompue, et le tafia opéra si bien, que, même avant d'avoir atteint les trois rochers à fleur d'eau du cap Cachalot, le babillage, la gaieté, l'entrain des beaux jours étaient revenus, et qu'un baryton facétieux entonnait une de ces barcaroles qui stimulent les nageurs, harmonisent leurs forces et les aident à parcourir, sans lassitude et avec une rapidité merveilleuse, des espaces qu'en silence ils ne franchiraient que lentement et péniblement. Certes, quand ils chassent une baleine, ils ne peuvent chan-

ter; mais alors l'émulation, l'appât du gain, la gloire, remplacent les barcaroles.

Je savais beaucoup de ces barcaroles, je me souviens encore de quelques-unes ; mais les plus belles, les plus pittoresques, je ne puis vous les dire. Elles sont trop épicées, elles ont trop de montant pour les *terriens* qui me lisent.

Le matelot appelle terrien celui qui ne navigue pas et ne quitte jamais ce que vous appelez, vous, le plancher des vaches.

Le tafia donnait donc de la voix à nos canotiers, et l'un d'eux, un Breton, se mit à chanter à tue-tête cette naïve chanson dont voici quelques couplets.

L'air, aussi naïf que les paroles, s'adaptait admirablement aux mouvements des avirons.

Le Breton disait seul le premier vers, que le chœur répétait ensuite avec lui. Il en était de même du second ; puis le chœur se taisait pendant les deux derniers vers de chaque quatrain.

Adieu la belle, je m'en r'va *(bis)*
Puisque mon bâtiment s'en va *(bis)*.

Adieu, je pars rejoindre à Nantes,
Puisque le roi me le commande.

. . . . . .

Là, j'omets plusieurs couplets où l'amoureux esquisse à sa manière ses adieux... On se promet fidélité mutuelle... Mais le matelot ne se croit lié par ce serment que tant qu'il naviguera au nord de la ligne... Au sud de la ligne, tout lui est permis... Il demande à sa belle si elle a des commissions à lui donner pour la ville de Nantes, et la belle éplorée, qui, malgré sa douleur, n'oublie pas que les toilettes du village se fabriquent à la ville, répond :

Ah ! quand à Nantes vous serez *(bis)*,
Un beau corset vous m'enverrez *(bis)* ;
Qu'il soit doublé de satin rose,
Je ne demand' pas autre chose.

Le matelot promet et part... Mais le scélérat oublie bientôt qu'il n'a le droit d'être infidèle qu'au sud de la ligne...

Dès qu'à Nantes il est arrivé *(bis)*,
Au corset il n'a plus pensé *(bis)* ;

Il a pensé à la débauche,
A la boisson comme les autres!...

Il se désespère, il se repent, il redoute la colère de sa bien-aimée, et demande conseil à un mauvais sujet... Il s'écrie :

Ah! quoi donc que la belle dira *(bis)*?

Et le mauvais conseiller lui répond :

Tu mentiras, tu lui diras *(bis)*
Qu'il n'y a pas d'étoffe à Nantes
De la couleur qu'elle demande!

Mais le loyal Breton s'indigne à l'idée de tromper sa bien-aimée... Il lui avouera tout, et, si elle l'aime, elle pardonnera.

—Non, non, s'écrie-t-il en repoussant le Méphistophélès qui lui souffle la perfidie, non!

Plutôt voir la mer sans poissons,
Plutôt voir la mer sans poissons,
Et les montagnes sans vallons,
Et les montagnes sans vallons,
Et le printemps sans violettes,
Que de mentir à ma maîtresse!

Notre troubadour méritait un nouveau coup de tafia ; le docteur de *l'Angélina* en fit les frais, et le harponneur, pour ne pas laisser refroidir l'entrain des canotiers, ou plutôt pour gagner, lui aussi, le droit de teter à la gourde, entonna cette ballade maritime, qui rappelle la ballade du *Pêcheur* de Schiller :

C'était un quartier-maître,
Lan la,
C'était un quartier-maître
Qui savait bien nager.
Vogue, beau baleinier, vogue,
Qui savait bien nager.
Vogue, beau baleinier.

Le chœur répète alternativement :

C'était un quartier-maître,
Lan la,

et les deux derniers vers du couplet. Je regrette beaucoup de ne pouvoir en tracer ici la musique ; la facture du motif en est très-originale et on ne peut plus enlevante. — Continuons.

Il s'en alla-t-à terre,
Lan la,
Afin de s'y promener.
Vogue...

Il rencontre une fille,
Lan la,
Assise et à pleurer.
Vogue...

Qu'avez-vous donc, la belle?
Lan la,
La belle, à tant pleurer?
Vogue..

A ce que j'ai, dit-elle,
Lan la,
Vous ne pouvez rien changer.
Vogue...

Les clefs de ma ceinture,
Lan la,
Dans la mer sont tombées.
Vogue...

Consolez-vous, la belle,
Lan la,
J'irai vous les chercher.
Vogue...

Mon père, à qui les trouve,
Lan la,
Me donne à marier.
Vogue...

Le quartier-maître aimable,
Lan la,
Se pare pour plonger.
Vogue...

A la première plonge,
Lan la,
Il n'a rien pu trouver.
Vogue...

A la seconde plonge,
Lan la,
Le fond il a dragué.
Vogue...

A la troisième plonge,
Lan la,
Hélas! il y est resté!
. . . . . .

Je vous fais grâce des autres couplets, où éclate le désespoir de la vieille mère du quartier-maître. La pauvre femme va s'écriant le long du rivage :

Maudites soient les filles,
Lan la,

Maudites soient les filles
Qui sont à marier!

Et les amis, les compagnons de l'infortuné plongeur, demandent aux pêcheurs de la côte si la belle, au trousseau de clefs tombé dans le gouffre, était brune ou blonde, et, selon que la maîtresse du chanteur est blonde ou brune, le chanteur termine la ballade par un souvenir de ses amours de France, et dit :

Si c'était pour ma blonde (ou ma brune)
Lan la,
Si c'était pour ma blonde,
Je s'rais prêt à plonger,
Vogue, beau baleinier, vogue,
Je s'rais prêt à plonger!
Vogue, beau baleinier.

Le harponneur était bien digne de donner un baiser à la gourde de mon confrère. — Nous avions parcouru plus de deux milles pendant la chanson, et nous apercevions déjà ces gigantesques franges d'écume que la mer, déferlant par rouleaux, étend sur l'hémycicle sablonneux du fond du port Cooper.

Longuement donc, bien longuement s'abreuva-t-il à la gourde, à cette mamelle qui contenait ce que les Anglais appellent du *french-milk*, du lait français, et il fallut que Seigle intervînt en lui ordonnant de remettre le *nable* à son gosier.

Le nable est un tampon de liége, garni de linge ou d'étoupe, avec lequel on bouche une ouverture pratiquée dans la partie la plus déclive d'une pirogue. Ce nable oblitère le trou, quand la pirogue est amenée, et le laisse ouvert, quand elle est hissée sur ses pistolets, afin que les eaux de mer et de pluie s'écoulent.

Il mit donc le *nable* au *dallot* de son gosier, et, plein de verve, continua par une autre villanelle érotique qu'on ne pourrait ouïr sans que la pudeur s'effarouchât, à moins d'être *cabillot* ou *mathurin*. Un mathurin, c'est le matelot, le véritable matelot, qui est né matelot, qui vit et *bourlingue* matelot, et qui mourra matelot. Le cabillot, un taquet, un piquet de bois ou de fer qu'on plante sur la lisse du bâtiment, et auquel on amarre les cordes des manœu-

vres; le cabillot, c'est un soldat, et ce sobriquet rend assez bien l'image de la tenue et de la roideur du soldat sous les armes.

Donc, le plus grand reproche qu'un capitaine, qu'un officier de quart puisse faire au marin qui n'exécute pas proprement un ouvrage ou un ordre, la plus grande injure qu'un matelot puisse cracher au visage d'un autre, c'est de le qualifier de *soldat*. *Soldat! failli soldat!* voilà l'expression la plus complète du mépris le plus intense.

La villanelle au gros sel nous aurait conduits jusqu'à l'embouchure du Teo-ne-poto, car mon harponneur n'était pas embarrassé pour la prolonger à volonté. Ce garçon-là avait un véritable talent d'improvisateur. Je ne crois pas que la ballade des clefs soit de son cru. Toujours est-il qu'il n'en a pas volé l'idée à Schiller. Il connaissait si peu Schiller, que, mon confrère ayant prononcé ce nom, il nous demanda si ce n'était pas un capitaine baleinier américain.

Ce harponneur, *Cochinchinois* de Honfleur (c'est ainsi que les Havrais surnomment les habitants de

ce petit port), ce harponneur, dis-je, était né poëte. Il n'avait pas étudié ailleurs qu'à l'école primaire. Il passait la majeure partie de son quart en bas à rimer et à faire des chansons. Il me montrait souvent ses œuvres, et je lui causais un violent dépit quand je me refusais à l'entendre.

Un jour, je le surpris agenouillé devant son coffre, et cachant, entre les plis d'une ceinture de laine rouge, un petit cadre d'ébène, renfermé dans un sac de toile à voile, cousu de ses mains. Une boucle de cheveux blonds, placée en ellipse sous le verre du cadre, y tenait lieu de portrait, et il avait écrit sur le vélin du fond ce quatrain dont je me souviens encore :

Quand je contemple en mer cette boucle si blonde,
Je suis heureux et fier, et je me dis, joyeux :
« Nulle femme que toi n'a d'aussi longs cheveux ;
Car les tiens, Virginie, ils font le tour du monde ! »

— Bien touché ! n'est-ce pas docteur ? s'écria-t-il en me montrant avec orgueil le cadre d'ébène.

Et, depuis lors, Dieu lui seul sait combien de fois il me le montra pendant le voyage !

— Bien touché! hein? Oh! j'en ai fait d'autres; tenez, ceux-là, par exemple... Écoutez... Je suis de quart, et je vais vous réciter mon grand poëme : *le Baleinier vainqueur*.

Mais, moi, je me sauvais derrière le mât d'artimon, et le poëte, vexé, irrité de me trouver toujours réfractaire à la sainte poésie, se croisait les bras avec une dignité sombre, et recommençait à battre silencieusement son quart sur la coursine.

Je vous dirai un mot sur l'existence aventureuse de ce pauvre diable, quand nous aurons quitté la Nouvelle-Zélande et que nous traverserons l'Océan Pacifique.

Revenons à mon pèlerinage d'aujourd'hui.

Vers sept heures, Seigle nous déposa, moi et mes compagnons, sur la rive gauche de la rivière, et, nous souhaitant bon voyage, s'en alla faire sa croisière.

Le temps était beau mais froid, et nous marchâmes d'abord à grands pas sur ce terrain sablonneux, semé de coquilles roulées, brisées, hachées par les marées; mais bientôt il fallut ralentir le pas

malgré nous ; car le tayo, au lieu de suivre le sentier battu qui serpentait avec le cours d'eau, coupa en droite ligne vers l'ouest, à travers les broussailles. Comme nous avions une distance de dix kilomètres à parcourir avant que d'atteindre le cottage d'un colon anglais désigné pour notre première halte, la halte du déjeuner, nous dédaignâmes de perdre du temps à tirer des canards que le roquet faisait lever à chaque instant. Il y avait là le canard peint, si bien décrit par le naturaliste de Cook ; le canard musqué, au plumage gris, aux ailes tachées de blanc, au col et à la tête d'albâtre, et qui, en s'envolant, répand autour de lui des effluves odorantes; le canard gris bleu, qui siffle comme un merle et fouille dans le sable pour y chercher des vers; le canard à crête rouge, à robe noire et luisante, aux pieds et au bec plombés, à l'iris couleur d'or ; il y avait là enfin tout un musée vivant de canards auxquels il fallut dire au revoir. Le tayo, avant que nous quittassions les sables, demeurait souvent en arrière et ramassait de petits morceaux de bois mort. Ces morceaux de

bois, que je crus d'abord être des fétiches, nous rendirent plus tard un grand service.

Vers dix heures, nous atteignîmes des champs cultivés; nous entrions sur les domaines de M. Deen. Ce M. Deen est le véritable roi de la contrée.

Il a bâti sa ferme au bord du Teo-ne-poto, qui coupe en deux parties une forêt de je ne sais combien de milliers d'acres : il a défriché la lisière de ces grands bois; converti en grasses prairies le sol marécageux et plat où serpente la rivière, et semé des céréales sur les collines des environs; il peut ainsi, sans aucuns frais de déplacement, exporter les produits de son agriculture et de ses futaies, et déjà des caboteurs attendent, mouillés dans la grande baie, les bateaux plats et les trains de bois qui descendent le Teo-ne-poto.

M. Deen nous accueillit avec tant de cordialité, que, malgré notre désir de pousser en avant, nous passâmes la journée à visiter ses travaux de colon infatigable; la soirée, à écouter le récit des tribulations de ses débuts, et le programme de ses travaux futurs

et de ses espérances, et la nuit, à savourer les délices d'un bon lit en duvet d'oiseaux de mer, — délices si souvent rêvées par nous sur la dure couchette d'une cabine de baleinier.

Le logis du colon et de sa famille forme un grand quadrilatère à un seul étage. Une muraille s'élève à deux mètres du sol, et, sur cette muraille, repose la carcasse du bâtiment, composée de poutres et de torchis et blanchie à la chaux. Quatre autres grands bâtiments s'élèvent sur les quatre faces d'une tour immense, entourée d'une fosse profonde hérissée de palissades. Les étables regardent l'est. Le magasin aux fourrages et aux grains s'étend au nord, et les autres bâtiments servent, l'un d'ateliers et de remises, l'autre de logement aux domestiques et aux Mahouris mâles et femelles des tribus voisines, qui visitent, presque chaque jour, cet intrépide fermier.

Je fus témoin, avant dîner, d'une scène assez curieuse. Une dizaine de vieilles femmes étaient accroupies en cercle à la porte d'une grange, et, au milieu d'elles, on voyait deux hommes; l'un d'eux, très-

âgé, assis sur une souche d'arbre, tenait, entre ses genoux, la tête d'un autre Zélandais beaucoup plus jeune que lui. Je m'approchai d'eux ; c'était un graveur en *tatouage* qui blasonnait le visage d'un jeune guerrier.

La mode du tatouage, répandue dans la Polynésie, prouverait, peut-être, à elle seule, que les insulaires les plus éloignés les uns des autres ont eu une origine commune, ou de fréquentes occasions de contact ; à moins, cependant, que nous n'admettions que le désir d'orner son corps, de l'embellir, de le marquer à tel ou tel cachet, ne soit un besoin inné chez l'homme.

Le tatouage dont nos ouvriers, nos soldats, nos marins, ornent leurs bras et leur poitrine, n'est pas le même que le tatouage océanien.

Le premier, pratiqué à l'aide de piqûres à l'aiguille, par où l'on introduit, sous la peau, des substances colorantes, noires et rouges, ne provoque pas d'aspérités sur l'épiderme ; le dessin est ineffaçable et visible, mais imperceptible au toucher.

Le second, au contraire, se touche du doigt; les contours en sont creusés dans la peau, et l'on dirait un véritable travail de ciselure. Le tatouage plat n'était pas inconnu aux peuples de l'antiquité : à Thèbes, en Égypte, on a trouvé des images sur le tombeau d'Osiris Ier, images où des hommes sont représentés, la figure ornée de linéaments bizarres, et Jules César, dans ses *Commentaires*, parle des habitants de la Grande-Bretagne, qui ornaient ainsi leur épiderme.

Cette opération est difficile et douloureuse, et l'érysipèle de la face se déclare quelquefois à la suite du tatouage des ailes du nez. Un jeune garçon d'Oéteta, qui en reçut les premières marques au coin des lèvres, faillit mourir par suite d'inflammation; le tabou, qui ordonne une diète sévère aux nouveaux opérés, leur épargne les dangers d'une fièvre consécutive.

Les Zélandais et les habitants des Marquises sont les mieux tatoués de tous les Océaniens. L'origine du mot *tatou* semblerait venir de Taïti.

Le jeune chef, qui se faisait tatouer, revenait d'un voyage au Nord, avait été attaqué par des hommes du détroit de Cook, s'était vaillamment défendu, et méritait cette décoration, en récompense de son courage.

C'est que les guerriers seuls peuvent porter sur eux ces marques indélébiles de courage et de victoire. Une nouvelle série de linéaments s'ajoute aux linéaments anciens, après chaque combat, et, plus le chef est vieux et puissant, plus il est tatoué. La vie n'est quelquefois pas assez longue pour que le blason soit complété. *Ars longa, vita brevis.*

L'outillage se composait d'un petit os long, plat et dentelé vers son extrémité très-pointue; d'une baguette ou plutôt d'un maillet, et de deux coquilles d'huître, où l'on avait délayé, dans l'une du charbon pilé, dans l'autre de l'ocre. Le burin, enduit de cette peinture, s'enfonçait dans la peau, à chaque coup de maillet, et s'avançait, dent par dent, en contournant les narines. Le jeune homme, aussi muet, aussi impassible que la planche de cuivre entaillée par le

burin du graveur, souffrait stoïquement cette douloureuse opération.

Le ciselage dura une heure. Le lendemain, la tête serait enflée, et, quelques jours après, on observerait, me dit-on, sur les bords des rainures, un ourlet de chair morte qui se flétrirait et disparaîtrait peu à peu. Un mois après, les narines auraient repris leur forme naturelle, et se dilateraient orgueilleusement, sous leurs insignes de virilité. Les épines très-dures du *toumatou kourou*, arbrisseau du genre *discaria*, remplacent quelquefois le burin en os, et les piqûres sont frottées avec le charbon du *podocarpus dacrydo* ou du *dummaria Australis*.

D'après d'Urville, l'opération du tatouage est si douloureuse, qu'elle ne peut être supportée en une seule fois. J'ai déjà dit que le tatouage d'un chef demandait plusieurs années de travail, non point parce qu'il produisait une douleur si intense, qu'elle ne pouvait être supportée en une seule fois, mais parce qu'elle était, en quelque sorte, l'histoire chronologique des exploits qui le rendaient célèbre.

On ne peut se faire une idée exacte du tatouage complet du visage d'un chef zélandais qu'en examinant au Musée une de ces têtes desséchées que les Européens achetèrent pendant longtemps au prix d'un fusil de munition ou d'une couverture de laine. Ce commerce diminue de jour en jour, non parce que le christianisme fait des progrès ou parce que les Européens ne l'encouragent plus, mais faute de guerriers et de combats. On m'a offert trois têtes pendant mon séjour, et je ne me rappelle pas si je refusai de les acheter faute d'argent ou par humanité, afin de ne pas encourager les trafiquants.

Vous pouvez aller voir, chez quelques marchands de curiosités du quai Malaquais ou du quai Voltaire, ces trophées de l'anthropophagie. Le masque est souriant, la peau reluit comme reluit le parchemin ; les arabesques du tatouage ont conservé leurs bizarres linéaments noirs et rouges ; la barbe crêpue et les cheveux de jais se hérissent comme pendant la vie ; les lèvres amincies laissent voir des rangées de dents blanches, véritables dents de carnassiers ; et l'on di-

rait que cette tête va penser, va parler, malgré le vide noir qui s'étend derrière ces paupières endurcies et immobiles, malgré ces orbites éteints, d'où le vainqueur a arraché l'œil pour l'avaler ensuite, de peur que cet œil ne monte aux cieux et ne devienne, pour les descendans du vaincu, *l'étoile de la vengeance*.

Seuls entre tous les Polynésiens, les Nouveaux-Zélandais ont la coutume de conserver les têtes de leurs ennemis comme trophées de victoire et comme objet de mépris. Ils nomment ces têtes *moko-mokaï*, — *moko*, tête tatouée — *mokaï*, tête de misérable.

On dit aussi qu'ils conservent les têtes de leurs amis et des grands hommes, par respect pour leur mémoire, et pour les faire figurer dans certaines cérémonies funèbres.

J'ai souvent interrogé à ce propos un vieux chef, Thémi, et toujours il m'a répondu que l'on ne conservait jamais que la tête d'un ennemi, afin de démontrer que, même après la mort, il était encore esclave.

Le mode de préparation des *moko-mokaï* est si parfait, que nulle décomposition n'est à craindre, et que les traits du visage sont à peine altérés. Quand la tête est séparée du tronc, l'opérateur arrache les yeux, entaille le cuir chevelu à son sommet, brise la voûte du crâne avec une pierre, comme on attaque un œuf à la coque, vide la cervelle, nettoie minutieusement la cavité et y verse de l'eau bouillante, afin que les membranes du cerveau se détachent des parois osseuses. La chevelure est garantie du contact de l'eau bouillante ; sans quoi, elle tomberait; il remet ensuite en place les fragments de la voûte du crâne, et les recouvre avec le lambeau de cuir chevelu, qui, en séchant, adhère de nouveau sur l'os; il remplit les narines et la bouche d'étoupe de phormium, et réunit entre elles les paupières et les lèvres à l'aide de quelques points de suture, de peur qu'elles ne se raccornissent, et il conserve la forme du nez, en le maintenant comprimé entre deux petites attelles de bois. Ensuite un four, creusé dans la terre, est rempli d'herbes aromatiques; des galets chauffés à

rouge le surmontent en pyramide, et, au sommet de cette pyramide, une ouverture a été ménagée, ouverture dans laquelle la base de la tête en préparation peut s'adapter parfaitement. De temps en temps, on verse de l'eau sur les pierres et sur les herbes, et, la chaleur et la fumée pénétrant dans la boîte du crâne, les différents tissus s'en imprègnent et se dessèchent peu à peu. Le préparateur a soin de caresser fréquemment le visage, de peur que la peau ne se ride, et, après vingt-quatre heures de fumigations continuelles, la tête est retirée du feu et exposée, au bout d'un bâton, aux rayons du soleil. Là, tandis que la dessiccation s'achève, on enduit la peau d'huile de poisson, afin de lui donner un brillant vernis, et les sutures des lèvres et des paupières sont enlevées, quand le retrait des tissus n'est plus à craindre.

Il est fâcheux qu'une méthode si simple et si bonne ne puisse être suivie pour collectionner les types de toutes les races humaines.

Un mot encore du *moko* zélandais, le seul que j'aie observé pendant mes voyages ; car les Australiens,

les indiens Aroucans, les Patagons, les Puelches, les Bougros du Brésil et les noirs d'Afrique, que j'ai fréquentés, n'ont pas l'habitude de ciseler ainsi leur individu.

Celui qui n'a pas subi les épreuves douloureuses du burin, est regardé comme un être pusillanime, efféminé, et indigne de recevoir aucun honneur, quand même il appartiendrait à une famille d'un haut rang.

Les insulaires du Nord y renoncent cependant peu à peu, à mesure qu'ils adoptent les mœurs et les vices des colons anglais. L'usage des vêtements tend surtout à neutraliser cette coutume nationale : le tatouage général du corps n'était-il pas autrefois leur plus beau vêtement ? A quoi bon maintenant se faire martyriser la périphérie du corps, si des haillons la recouvrent ?

A la première vue, il semblerait que les sillons du moko sont identiquement les mêmes sur la figure et sur le corps de tous les guerriers ; mais, en les examinant avec attention, on reconnaît qu'ils diffèrent

par les détails ; chaque famille a ses tatouages spéciaux ; ce sont de véritables armoiries. — *Touaï*, le chef de la tribu de Koro-Koro, disait que sa famille avait seule le droit de porter le tatouage qui ornait son front, et que la tribu de Schongui, toute puissante qu'elle était, ne pouvait en imiter les dessins.

Un chef, examinant le cachet d'un officier de marine, demanda si les armoiries gravées sur ce cachet étaient le moko de la tribu de l'officier.

Les Zélandais reproduisent très-fidèlement sur le papier le moko compliqué de leur visage : le chef qui nous vendit une baie, au capitaine Jay et à moi (car je suis un des grands propriétaires de la Nouvelle-Zélande), apposa ce genre de signature au bas du contrat.

Je regretterai toujours d'avoir perdu un carnet sur lequel plusieurs individus avaient tracé leur tatouage.

Le moko a aussi son utilité hygiénique ; il augmente l'épaisseur et la résistance du système cutané,

qui, plus solide alors, est moins sensible aux intempéries de l'air, aux piqûres des insectes et des plantes épineuses des forêts, et à tous les accidents auxquels l'homme sauvage est exposé ; les traces de la maladie, ainsi que les rides de l'âge, n'altèrent que très-peu ces masques endurcis. L'homme tatoué, depuis le sommet du front jusqu'aux malléoles, connaît tous les traits de ce labyrinthe : sa mémoire peut les détailler un à un ; il les a étudiés comme en Europe on étudie le blason de sa famille.

— Il y a très-peu de temps, me dit un jour Ivico, qu'un de mes voisins, ayant tué un chef tatoué par tout le corps, trouva le tatouage si beau, qu'il tanna la peau des cuisses, afin de la conserver et d'en couvrir son étui à cartouches, comme si c'était du maroquin.

Un nommé Aranghui passe pour le plus habile tatoueur des deux grandes îles : c'est un véritable artiste en son genre.

J'ai admiré moi-même la hardiesse et la précision avec lesquelles il dessinait sur la peau ; la beauté de

ses illustrations est vraiment extraordinaire. On ne trace pas des lignes plus droites avec une règle, et des cercles plus parfaits avec un compas. Telles sont la réputation et la vogue de cet artiste, qu'une tête de chef, tatouée par lui, a plus de prix, aux yeux d'un Anglais, qu'un portrait de sir Thomas Lawrence.

De misérable esclave qu'il était, Aranghui s'est élevé par son talent à la hauteur des chefs les plus distingués du pays, et, comme tous les chefs qu'il tatoue lui font un cadeau, il est devenu extrêmement riche.

M. Deen nous invita à faire une hécatombe de touis, si nous voulions manger à dîner un rôti plus délicat encore qu'une brochette d'ortolans, J'avoue que j'éprouvais des remords à fusiller ces pauvres artistes, qui, à chaque détonation, s'enfuyaient épouvantés du côté de la forêt et revenaient insouciants et joyeux, recommencer leurs chansons, aussitôt que la brise avait balayé au loin le bruit et la fumée de la poudre. Ces oiseaux vivent à la manière des

abeilles; ils perforent avec leur bec pointu les fleurs en sacoche et à peine épanouies du genêt, et trempent leur langue dans le miel qu'elles renferment. Ils sont si friands de cette sucrerie, que, loin d'imiter les autres oiseaux du pays qui désertent les défrichements pour ne plus reparaître, ils viennent s'abattre en troupes sur les genêts, dont tout cottage est entouré; ici, la hache du colon a respecté ce bel arbre, qui, chez nous, n'est qu'un chétif arbrisseau.

Le philédon à cravate, le toui ou le merle des Antipodes, vêtu de son bel habit de velours noir et gros bleu chatoyant, secoue son magnifique jabot, dont la dentelle est une touffe de plumes grisâtres, fines, soyeuses et frisées comme les plumes de l'autruche, et chante caché au milieu des feuilles et des fleurs jaunes d'une futaie de genêts qui, sous ces latitudes, atteignent la hauteur de nos ormes.

Le banquet du colon anglais fut un banquet homérique, non pas par le nombre, mais par l'ampleur des plats; et cependant les bœufs, les veaux, les porcs, les moutons et les volailles de la ferme n'en faisaient

pas les frais. L'étable et la basse-cour étaient de fondation trop récente pour pouvoir faire vivre le fermier, à moins qu'il ne voulût manger son *blé en herbe*.

Une énorme culotte de bœuf fumé de Hambourg, un jambon d'York, un kingfish, poisson royal, presque aussi gros qu'un esturgeon, et pêché le matin au port Cooper; une anguille aussi longue et aussi forte que le matereau d'une pirogue, et capturée dans le Teo-ne-poto; une pyramide de pommes de terre à l'étuvée, farineuses et blanches comme des boules de fine fleur de froment; des pieds de céleri qui auraient pu nous servir de bâtons, et pour rôtis un escadron de ramiers, une couple de coqs de bruyère jouant le rôle de dindons, et dix ou quinze brochettes de touis, tel est le menu du festin, où la galette de biscuit remplaçait le pain, et que nous arrosâmes à volonté de vrai genièvre de Hollande et de protoxide d'hydrogène, puisé à une source voisine.

Vous voyez qu'on peut vivre dans une ferme de la Nouvelle-Zélande, et bien vivre, sans priver les va-

ches de leur lait, sans empêcher les veaux de devenir bœufs de labour avant d'être abattus, les moutons de donner leur laine, les porcs de multiplier, les poules de pondre, les œufs d'éclore et les poulets de grandir.

La contrée aurait pu nous fournir bien d'autres victuailles. Les cours d'eau sont aussi poissonneux et aussi riches en espèces variées que les baies. La perdrix antarctique, la perdrix à queue, foisonne ainsi qu'une espèce de caille beaucoup plus grosse que la nôtre. Les halliers sont peuplés de glaucopes cendrés à caroncules, genre de râles de la taille d'un coq de grande race, et, sur les plateaux déboisés qui s'étendent du port Olive au havre Pireka, on fait lever des bandes immenses de volatiles, que nous nommons en France canespetières; l'oie et le canard sauvages y sont aussi très-communs, et l'on dit que la chair du grand-chevalier, qui habite l'isthme de Sable, n'est pas indigeste et nauséabonde, comme celle des oiseaux de mer, des procellaires qui fréquentent les atterrissages de la péninsule. Les mam-

misères manquent dans cet inventaire des richesses gastronomiques de la Nouvelle-Zélande, sauf le cochon de Cook et le chien d'origine inconnue, qui se sont depuis longtemps affranchis de l'esclavage. Ce chien, vous savez combien il a dégénéré, vous savez aussi que les rangatiras l'immolent et le dévorent aux jours de fête. Le cochon, lui aussi, n'a rien gagné à respirer l'air de la liberté ; sa vilaine colonne vertébrale de Chinois est moins concave et s'est redressée; mais ses dents sont devenues des défenses, son poil s'est hérisse comme le poil du sanglier, et les poissons morts et pourris qu'il vient manger, la nuit, sur les grèves, au retrait de la marée, communiquent à ses chairs un goût âcre, huileux et insupportable ; on ne le chasse que pour l'écorcher, tant son cuir est solide et bon pour doubler les coffres. Cependant, aujourd'hui, quelques chefs, à l'exemple des colons, élèvent des troupeaux de porcs. Jadis les naturels massacraient impitoyablement les chèvres et les moutons qui commettaient des sacriléges et leur causaient des terreurs superstitieuses en brou-

tant, sans discernement, l'herbe tabouée des *moraïs*. Longtemps ils traitèrent ainsi les poules qui picoraient sur les terrains sacrés ; mais ils leur ont fait grâce depuis, à cause des coqs, qu'ils estiment beaucoup. Si jamais le coq fut quelque part et avec raison l'emblème de la valeur, c'est à la Nouvelle-Zélande. Il s'y livre, entre coqs, des combats comme la vieille Angleterre n'en voit plus, et une pirogue de guerre ne part jamais pour une expédition, sans qu'un coq soit fièrement campé à l'extrémité de la proue.

Le rat à ventre rouge et à poche de marsupiau est le seul quadrupède reconnu comme véritablement indigène. C'est un mets recherché.

Un chef vit un jour, à bord du navire, un de ces gros rats gris, habitants de la cale, et qui, pour le malheur de l'équipage et de la cargaison, entreprennent souvent des voyages de long cours. Il pensa que cette espèce de rats serait bien plus succulente que celle du petit rat de son pays, le rat vermillonné, et il résolut d'en doter sa tribu. Il n'a que trop bien

réussi, et, aujourd'hui, dans chaque *pah*, des femmes sont obligées de monter la garde auprès des hangars à provisions.

La mer offre des ressources plus abondantes, plus assurées. Les immenses filets de phormium ramassent d'incroyables quantités de poissons. Ils ont perfectionné leurs lignes et leurs autres instruments de pêche, et l'hameçon d'acier remplace l'hameçon primitif, racine d'arbuste contournée en forme de vermisseau, et ayant pour crochet un petit os pointu.

J'ai conservé par hasard un de ces curieux hameçons : c'est le seul objet qui me reste de toute une collection glanée pendant deux longs voyages autour du monde. Je le pose devant moi en écrivant ceci.

La racine dure, flexible, longue de trente centimètres, est ronde et grosse comme le petit doigt, et se termine en pointe recourbée, imitant la queue d'un aspic ou d'une vipère ; voilà le corps de l'hameçon en forme de lyre.

Au gros bout est attaché obliquement, et faisant angle de quarante à cinquante degrés, un os de dix

centimètres, qu'à ses deux faces, l'une convexe, l'autre concave, il est facile de reconnaître pour une esquille d'humerus ou de tibia humain. Cet os pointu retient très-bien l'appât, et malheur au poisson qui l'avale !

Un brin d'osier aplati réunit l'os et la racine aussi solidement que la soudure de la dent et du corps d'un hameçon d'acier, et une corde en boyau d'homme, d'où suinte encore une matière huileuse, me permet de le suspendre à la colonnette d'une étagère.

C'est par déduction et non par fantaisie que j'attribue à mon hameçon une origine humaine. N'ai-je pas déjà dit, à propos de l'anthropophagie, que, pour perpétuer la vengeance, même après la mort, les restes du vaincu devaient servir au vainqueur ? Ainsi l'on fabriquait des flûtes avec des os ; ainsi l'on clouait, aux parois de la hutte, des mains desséchées et raccornies en guise de crochets.

L'été, les Zélandais mangent le poisson frais, grillé sur le feu ou bouilli dans de petites marmites de fonte, que nous avons importées en Océanie. En au-

tomne, ils le sèchent au soleil et s'approvisionnent pour l'hiver.

Les coquillages et les crustacés ne leur manquent pas. Mais, qu'une baleine échoue sur le rivage, grande fête, alors ! grande ripaille ! et l'on a vu des tribus se livrer de sanglants combats, pour la possession d'une carcasse de cétacé.

La chair du *mango*, du requin, n'est pas moins estimée, et l'huile de poisson, la graisse liquéfiée des phoques, flatte plus agréablement leurs rudes palais que les vins de nos meilleurs crus.

Crozet, le compagnon de Marion Dufresne, et, après eux eux, Dumont d'Urville, signalent une certaine gomme verte que les naturels mâchent avec délices. J'ai vainement cherché à reconnaître cette gomme. Ce n'est pas celle du koudi, et je suis tenté de croire qu'il y a eu erreur de leur part, et qu'ils ont pris pour une gomme des morceaux de moelle fraîche du *cyathea medullaris*.

On a prétendu que le sel était un condiment indispensable pour que la digestion s'opérât régulière-

ment. Les Zélandais n'en font jamais usage, pas plus que des épices, et, certes, ils n'ont pas l'estomac paresseux. Le poisson, qui forme la base de leur alimentation, est très-riche en phosphore, et le phosphore contre-balance sans doute le manque de sel.

Seuls, entre tous les Océaniens, ils ne buvaient que de l'eau pure et ne fabriquaient pas de boissons fermentées avec les racines, les feuilles, les baies ou les fruits de plantes indigènes.

Ils auraient pu cependant user du *peper excelsum*, qui croît en abondance sur leurs terres et produit par infusion une liqueur enivrante, identique au kava polynésien.

On avait cru aussi qu'ils préparaient une liqueur avec les baies du *coriara sarmentosa ;* mais on a reconnu, depuis, que ces baies étaient vénéneuses.

Ils se sont difficilement habitués aux boissons alcooliques ; mais, hélas ! leur sobriété d'autrefois n'est plus aujourd'hui qu'un vain mot, et ils sont passés maîtres en ivrognerie.

La cuisine se faisait d'une manière tout à fait pri-

mitive avant l'introduction des chaudières de fonte. Une lanière de viande, un poisson, un oiseau rôtissaient embrochés par une baguette de bois perpendiculairement fichée en terre. Le four servait pour les gros morceaux, les patates et le taro.

Ce four n'est qu'un trou creusé dans le sol et rempli de tisons enflammés et de galets. Quand les galets ont acquis la température rouge, on retire les charbons et on étend sur ces galets un lit de feuilles vertes sur lequel reposeront les viandes. On recouvre les viandes de nouvelles feuilles, et, de temps en temps, on verse sur le tout quelques litres d'eau. Le repas cuit ainsi... à la vapeur.

Un homme préférerait mourir de faim plutôt que de faire sa cuisine lui-même. Le *koukie*, l'esclave, (corruption du mot anglais *cook*, cuisinier), remplit cet office, et, à son défaut, la femme... véritable koukie elle-même.

XXXII

TREIZE A TABLE

Nos convives gardèrent longtemps un mutisme de circonstance, absorbés qu'ils étaient par leur travail de mangeurs. Moi, je ne sais pourquoi je ne mangeais pas, pourquoi je les regardais faire, cherchant à analyser quel genre d'impression éveillait en moi cette réunion d'hommes qui, tous, excepté mon confrère, m'étaient inconnus.

Tous jeunes, tous pleins de force et de santé, mais tous marqués de ce sceau ineffaçable qu'une existence vagabonde et aventureuse imprime sur la physionomie de quiconque a renié ses dieux lares. Le regard et le sourire du voyageur ne ressemblent plus

au sourire et au regard de l'homme casanier. Le voyageur n'abaisse jamais sa paupière que pour dormir; sa pupille se dilate sans relâche, en quête de l'inconnu qu'il poursuit; il marche de désillusions en désillusions; la nouvelle contrée qu'il découvre est toujours moins belle que celle qu'il vient de quitter; il se souvient... et les souvenirs mutilent son sourire.

L'homme de la famille, *le résident*, s'assied carrément et consciencieusement; le cosmopolite, le vagabond, lui, ne sait pas remplir un fauteuil; les coussins, au lieu de s'affaisser sous lui, le repoussent comme un tremplin repousse le sauteur.

Ce petit homme, maigrelet, bronzé, à face pointue mais énergique et rusée, et qui occupe la place d'honneur près du maître de la maison, c'est le capitaine d'une goëlette de Baltimore. Il parcourt l'Océanie pour ramasser des perles, des écailles de tortue, des nids d'hirondelle et des biches de mer (*tripang-holoturies*) qu'il portera à Canton. Il est venu traiter d'un chargement de phormium en destination d'Ho-

nolulu, et il fait son commerce sur un bateau dans lequel j'aurais peur, moi qui ne sais pas nager, de traverser la Seine. Il est de l'école des Morell, de New-York, et des Bureau, de Nantes. Si les Océaniens ne le mangent pas ou si sa goëlette ne s'accroche pas à un banc de corail, il compte revenir, dans deux ou trois ans, sur les bords de la Delawarre, et y bâtir un cottage avec les dollars qu'il récolte aujourd'hui. Il le fera comme il le dit. Mais, un mois après que le cottage aura été bâti, et qu'il s'y sera installé avec sa famille, s'il en a une, il arrivera qu'un beau matin une brise de mer, remontant le cours du fleuve chatouillera ses narines... Oh ! alors, adieu la famille ! adieu le cottage !... car cette brise ne retournera pas à la mer sans qu'il y retourne avec elle.

Cet autre Yankee, à l'encolure épaisse, a établi une pêcherie de baleines dans une baie du détroit de Cook ; il commandait un navire ; le navire a fait naufrage dans cette même baie, voilà deux ou trois ans ; il a sauvé les pirogues, les instruments de pêche, toutes les épaves enfin, et travaille maintenant pour

son propre compte. Les médisants prétendent que ce naufrage n'est pas un accident. C'est possible: Mais, aux Antipodes, on n'y regarde pas de si près. Pendant son séjour à la ferme de M. Deen, il cherche à nouer des relations avec les baleiniers du port Cooper, afin d'embaucher un maître tonnelier et des harponneurs.

Ce beau parleur, qui raconte ses excursions sur le littoral du sud de l'Australie, et prétend qu'aux environs du port Melbourne il existe des gisements aurifères, m'a tout à fait l'air d'un homme du gouvernement échappé des clearing-gangs de Sydney ou d'Hobart-Town.

Il propose à M. Deen de prendre des actions dans une société dont il est le représentant. Cette société doit exploiter les mines de Melbourne, et, pour allécher notre hôte incrédule, il lui montre des pépites d'or qui proviennent, dit-il, de ces terrains ; mais il ne montre pas leur certificat d'origine.

J'avais déjà vu, à Hobart-Town, des industriels qui parcouraient les tavernes et les hôtels avec des

échantillons des richesses futures de l'Australie et de la Tasmanie. Avouons que l'avenir leur a donné raison. C'étaient de véritables fripons, mais ils ne mentaient pas.

Ces deux individus à roide tenue, vêtus de noir et court tondus, qui engloutissent leur pitance sans prendre haleine, ces deux hommes, véritables gens à visage pâle, comme disent les sauvages, ce sont deux missionnaires wesleyiens, taillés sur le gabarit de Pritchard. Ils parcourent les établissements de l'île sud, une bible d'une main et un prix courant de marchandises de l'autre, semant la parole évangélique et récoltant des dollars. Ces révérends avaient fait un long sermon aux indigènes de la ferme, pendant que nous étions allés tuer les touis, dont ils dévoraient maintenant avec délices la chair, aussi blanche et aussi grasse que celle d'une caille de septembre, et, pour payer l'hospitalité de notre hôte, ils lui ont vendu, avant dîner, un assortiment de socs de charrue, de feuillards et de haches, le tout livrable par un navire attendu fin courant, et payable en une

traite sur l'une des premières maisons de Sidney. Comme vous voyez, ces *bons apôtres* menaient de front, à la plus grande gloire de Dieu et à leur plus grand bénéfice à eux, les choses du temporel et du spirituel.

Je ne sais si cela tient à ce que je suis né dans le giron de l'Église catholique, mais les missionnaires anglicans, méthodistes, wesleyens et autres protestants que j'ai rencontrés au temps de mes voyages, m'ont semblé toujours être des négations vivantes de l'Évangile.

J'ai vainement résumé, par la pensée, les fatigues, les privations et les dangers auxquels ils s'exposent en portant la parole de Dieu au milieu des populations des cannibales. Je n'ai pu admirer ni leur courage ni leur dévouement, tant leur soif de gain est insatiable ! Pour eux, chaque nouveau converti est un nouveau consommateur... et ils n'officient sur l'autel du vrai Dieu que pour officier simultanément sur l'autel du veau d'or.

Et cependant eux seuls ont été, sont encore et se-

ront longtemps les vrais civilisateurs de l'Océanie ; car il faut à l'Océanie enfant autre chose que des conférences, des sermons et des prières.

Laissons-les donc aller et agir en paix ; ils ont leur œuvre à accomplir, et les véritables ministres de l'Évangile viendront plus tard prêcher la foi et la charité, dans ces mêmes contrées où leurs devanciers auront prêché le négoce et le travail.

J'aurais dû commencer cette série de portraits par celui de M. Deen et de son associé ; mais je ne trouvais rien d'extraordinaire, de spécial, de caractéristique dans leur physionomie et dans leur maintien. D'ailleurs, y eût-il eu quelque chose, que cela se fût dissimulé pour le moment sous ces apparences de cordialité que tout maître de maison doit afficher devant ses invités. C'étaient deux hommes d'une trentaine d'années, aux robustes allures de fermiers anglais, et ils avaient pour aides un *squatter* arpenteur, un agronome et un maître charpentier, jeunes gens du port Jackson.

Mon confrère de *l'Angélina*, Henoque, qui par-

lait anglais aussi bien qu'un Anglais de Londres, rompit le premier la glace et donna le branle aux conversations, qui devinrent tour à tour générales ou particulières, sérieuses ou joyeuses, modérées ou bruyantes. Il commença par faire remarquer que nous étions treize à table, et nous nous comptâmes en riant.

On se moque partout et beaucoup de ceux qui s'épouvantent de la réunion de treize convives à la même table, et cependant chacun ressent alors une terreur involontaire, et ne peut s'empêcher de redouter qu'avant la fin de l'année présente, cette épée, suspendue au-dessus de la table du festin, ne tombe sur sa tête. L'esprit fort le mieux trempé prête l'oreille aux histoires lugubres qui se racontent; il en subit la mystérieuse influence, et ce n'est qu'en riant du bout des lèvres qu'il traite de billevesées et de stupides folies ces craintes, hélas! trop souvent justifiées.

Certes, je ne prétends pas affirmer que, parce que l'on est treize à table, un convive doit mourir dans

le courant de l'année. Je veux dire seulement que pareille coïncidence est très-fréquente, qu'elle a été observée de tout temps, que chacun de nous, en fouillant dans ses souvenirs, peut en retrouver des exemples, et qu'il est tout naturel qu'on évite, autant que possible, de concourir à former ce nombre fatal, ne serait-ce même que parce qu'il réveille l'idée de la mort au milieu des joies d'une fête.

Pauvre Henoque ! bon confrère qui serait aujourd'hui mon vieux compagnon de voyage ; c'est lui qui nous révèle que nous sommes treize à table, et qui boit treize fois à notre longue vie et à la sienne, et c'est lui qui, le premier d'entre nous, subira la loi fatale.

Voici quelle fut la destinée de ce joyeux ami que je ne devais plus revoir quand *l'Asia* appareilla du port Cooper pour France :

Henoque m'avait juré ses grands dieux qu'aussitôt l'arrivée de *l'Angélina* au Havre, il partirait pour Paris, achèverait ses études médicales, échangerait son brevet d'officier de santé contre un diplôme de

docteur, puis, comme je l'avais déjà fait, s'en irait prendre un bon mouillage dans son village natal, et filerait cent brasses de chaînes, de peur de chasser sur ses ancres pendant les ras de marée et les tempêtes de la vie civile.

L'Angélina rentra donc au Havre quelques semaines après *l'Asia*. Henoque m'écrivit pour m'annoncer son arrivée à Paris d'un jour à l'autre ; mais, au lieu de le revoir, lui, je reçus une seconde lettre dans laquelle il me disait adieu... adieu pour deux ou trois ans... Le malheureux n'avait pas eu, comme moi, assez d'énergie pour rompre avec cette cruelle maîtresse qu'on appelle la mer... et il partit, toujours sur *l'Angélina*, toujours avec son capitaine, M. Hyéné, un intrépide baleinier comme il y en a tant, un galant homme, ce qui est très-rare, très-rare dans cette classe de marins.

Un an après, je lus dans les journaux, un extrait du *Courrier du Havre*, annonçant que le capitaine Hyéné de *l'Angélina*, le chirurgien et onze matelots, avaient été massacrés et dévorés par les natu-

rels de l'île de Cayanne, la Galleleup de l'archipel des Mulgraves. Ces malheureux, descendus à terre pour chasser et faire des échanges avec les insulaires, tandis que le navire croisait sous voile en vue de terre, n'avaient plus reparu à bord. Le second de *l'Angélina,* devenu capitaine, croisa autour de l'île pendant plusieurs jours. Rien ne parut, ni la pirogue de M. Hyéné, ni aucune de celles du pays, de sorte que le nouveau commandant du navire, n'étant pas assez fort pour risquer l'envoi à terre d'une nouvelle escouade de matelots à la recherche de leurs compagnons, prit le parti de rallier au plus tôt quelque bâtiment de guerre afin de revenir ensuite faire des recherches à Cayanne.

Il n'y avait plus aucun espoir de retrouver jamais vivants les absents de *l'Angélina;* sans nul doute, une rixe survint à la suite d'une fraude ou d'une brutalité de matelot, et M. Hyéné, d'un caractère violent et d'un courage à toute épreuve, voulut faire tête à l'orage. Mais que pouvaient faire treize combattants contre plusieurs centaines de sauvages?

Toujours est-il que, jusqu'à présent, on n'a rien su des détails de ce terrible drame où Henoque perdit la vie, moins d'un an après notre dîner de treize personnes chez M. Deen.

Huit mois après cette catastrophe, M. Bérard, commandant la corvette *le Rhin*, se transporta aux Mulgraves pour punir les assassins et sauver ceux de nos compatriotes dont la vie aurait été épargnée.

Il eut connaissance de Cayanne vers le soir, et communiqua avec une pirogue, chargée de *treize* indigènes; ces derniers montrèrent d'abord beaucoup de méfiance; mais M. Bérard ayant paru ignorer la catastrophe du baleinier, ils se rassurèrent et promirent de revenir à bord de la corvette le lendemain matin. Le plan du commandant était de s'emparer d'un certain nombre de sauvages, afin de les échanger contre les survivants de *l'Angélina*. Le lendemain, il réussit à saisir sept Océaniens et les fit mettre aux fers. Ces hommes prétendirent ne rien savoir, et il les renvoya. Il espérait que d'autres naturels, voyant qu'on relâchait les premiers captifs,

reviendraient encore à bord. Mauvais calcul. Pas un indigène ne revint le lendemain. Une femme, qui avait passé la nuit à bord, et qu'on avait comblée de cadeaux, fit entendre, par signes, que treize Français étaient morts et enterrés sur un ilot du sud de Cayanne. Évidemment, les premiers prisonniers, mis à tort en liberté, nous avaient trompés en faisant les ignorants.

Trois jours après, M. Bérard envoya à terre un détachement de marins, sous le commandement du lieutenant Reynaud. On demolit un village, on en incendia les débris, ainsi que les pirogues qu'on put découvrir, et on tua plusieurs des naturels qui se sauvaient dans les bois.

Inutile vengeance ! N'eût-il pas mieux valu suivre l'exemple de M. Cécile, qui, nous l'avons raconté, emmena prisonnier Eitouna, un des chefs des îles Chatam, dont les habitants massacrèrent l'équipage du baleinier *le Jean-Bart*. Ces hommes auraient fini par déclarer ce qu'ils savaient.

L'expédition du *Rhin*, mal conduite et mal termi-

née, ne nous a donc rien appris, — sinon ce que l'on savait déjà : le meurtre de M. Hyéné, d'Henoque et des autres matelots.

On découvrit, en outre, dans les cases plusieurs objets ayant appartenu à nos infortunés compatriotes :

Une semelle de bottes fines de M. Hyéné;

Le fusil du docteur;

Un louchet et un harpon marqués au chiffre de *l'Angélina;*

Une ligne de pêche;

Un bouton d'équipage de ligne, enfilé d'un cordonnet pour être porté en collier. — Ce bouton provenait de la veste du charpentier de *l'Angélina*, récemment congédié du service de l'État.

XXXIII

COMMIS VOYAGEUR EN CANARDS ET DENTISTE

Mais revenons à la table du fermier de Teo-ne-topo. — Henoque, qui est à ma gauche, continue à plaisanter sur le nombre treize, et l'on rit de ses plaisanteries ; moi seul, je ne ris pas ; la gaieté de mon ami me fait mal, il me semble qu'il gouaille aux dépens de son avenir ; j'essaye vainement de donner un autre cours à sa faconde joyeuse, et, de guerre lasse, je me rabats sur mon voisin de droite.

Ce voisin, robuste et blond gentleman tasmanien d'une trentaine d'années, était un *specimen splendide* de ce monde anglais des Nouvelles-Galles du Sud,

où revivent, au XIXe siècle, les types depuis longtemps perdus de la vieille race saxonne.

L'Anglo-Saxon d'outre-Manche, vulgarisé par le crayon des caricaturistes, est, sauf exception, tellement dégénéré, tellement étriqué, qu'on pourrait croire que ses aptitudes industrielles et commerciales ne se sont développées qu'au détriment de ses organes. L'Anglo-Saxon australien, lui, est charpenté comme devait l'être notre premier père Adam; il s'est régénéré sur cette terre vierge, dont l'atmosphère est sans souillure, et où un semis d'hommes nouveaux promet pour l'avenir une suite de générations puissantes par la force et par l'intelligence.

Cependant on n'avait exproprié les sauvages habitants de ces contrées que pour y déporter le fumier, les scories, les déjections de la Grande-Bretagne, et l'ivraie aurait dû germer là où l'ivraie avait été jetée; mais, n'en déplaise à certains économistes, la déportation non politique et l'émigration volontaire, obligatoire, agissent comme le feu : elles purifient !

On m'avait présenté ce voisin de table comme

étant un personnage de haute science, et je compris, après quelques mots échangés entre nous, que j'avais affaire à un commis voyageur en histoire naturelle.

Le British-Museum envoie ses mandataires par tout l'univers. Des sociétés scientifiques, de riches particuliers font aussi voyager à leurs frais, et Londres, Édimbourg et Dublin accaparent tout ce qu'on découvre de rare sous le soleil.

Ce naturaliste profitait alors de l'hospitalité de M. Deen pour collectionner les canards indigènes de Tavaï-Pounamou. Un lord (j'ai oublié son nom), grand propriétaire d'Écosse, qui voulait établir dans sa ferme modèle une basse-cour normale de canards, entretenait, dans les cinq parties du monde, des agents chargés de recueillir un double exemplaire, l'un mort, l'autre vivant, de toutes les espèces, de toutes les familles, de toutes les variétés de canards, connues et inconnues.

Le Tasmanien, très-fort en ornithologie, parlait un peu français, et j'aimais mieux l'écouter que de causer avec les autres convives. Il m'énuméra ses tra-

vaux et me dit avoir exécuté le périple entier de l'Australie et celui de la Nouvelle-Zélande, qu'il achevait à cette dernière station, toujours en voyageant pour la partie des canards. Il avait déjà expédié à son lord d'Écosse plusieurs caisses et plusieurs cages de palmipèdes empaillés et vivants, et il comptait rendre bientôt visite au capitaine Jay, pour s'informer combien coûtait le fret de *l'Asia*. Je l'aurais eu pour compagnon de route, s'il m'eût été permis de quitter le port Cooper trois jours auparavant, car il revenait aujourd'hui même d'une excursion au lac du Jade vert.

Je lui demandai s'il avait pu se procurer des échantillons de l'oiseau sans ailes, de l'apteryx, qui est en petit ce que furent en grand les dinornis du temps jadis ; ces dinornis, grands comme quatre fois les plus grandes autruches d'Afrique, c'est-à-dire ayant au moins huit mètres de hauteur prise sur le dos, quatorze ou seize mètres des pattes au sommet de la tête, le cou tendu ; vingt-cinq autres mètres de long depuis l'extrémité du bec jusqu'au croupion, et né-

cessairement une circonférence proportionnelle ! Ah ! le bel oiseau ! Mais il ne volait pas... Notre apteryx contemporain ne vole pas non plus ; il est manchot comme Fantassin, notre aimable pingouin que vous connaissez. Le créateur de toutes choses s'est dispensé de lui donner les facultés complètes du volatile, puisqu'il n'en a pas besoin pour rechercher sa nourriture. Son bec long et pointu, véritable instrument de bécasse, lui permet d'extirper les vers du fond de la vase des lacs qu'il fréquente. Il est gros comme une oie, et son plumage est roux ; les conservateurs des musées d'Europe en faisaient jadis grand cas, à cause de sa rareté. Dumont-d'Urville acheta un seul individu de cette espèce au prix de trois cents francs. Mon naturaliste répondit dédaigneusement que, l'apteryx n'étant pas un canard, il n'avait pas à s'en occuper.

Ce personnage, dont quelques verres de porto avaient délié la langue, se leva tout à coup de table et disparut comme une ombre. Les autres convives parlaient commerce, Évangile et politique ; l'ennui

me prit ; je sortis de la salle et me mis à errer sur le préau devant la ferme. Une grange illuminée attira mon attention. Je voyais le foyer petiller à travers la porte. J'entrai par curiosité et pour me chauffer, et je fus agréablement surpris de trouver-là mon Tasmanien. Cette grange servait ordinairement d'atelier le jour et de lieu de veillée le soir.

Mon naturaliste paraissait très occupé. Une douzaine de femmes et d'enfants et trois ou quatre hommes avaient déserté le foyer et entouraient le Tasmanien, qui se tenait penché vers un Mahouri assis sur une souche. D'instant en instant, le Tasmanien se redressait et montrait aux sauvages un objet qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index ; et les sauvages riaient et criaient : « Kapaï ! kapaï ! » Curieux de connaître ce qui se passait dans le groupe, je m'approchai. Un paquet d'étoupes flamboyant dans une grande coquille de moule pleine d'huile éclairait la scène. Et que vis-je alors, grand Dieu ! Je vous le donne à deviner en cent, en mille et en cent mille. — Je vis le naturaliste qui arrachait une dent à un Ma-

houri assis devant lui, puis une seconde dent, puis une troisième, une quatrième, une cinquième, une sixième, enfin toutes les canines et les incisives de la mâchoire supérieure... et l'on aurait dit que l'arracheur de dents opérait sur un cadavre, tant le Mahouri, la tête rejetée en arrière et la bouche baveuse de sang, gardait stoïquement une immobilité silencieuse. Ah ! il était bien digne de montrer, ciselé dans la peau de sa figure, un épais tatouage, symbole de courage et de résignation dans la douleur, celui qui, sans trahir ses souffrances, supportait un pareil martyre.

Après lui, un autre Mahouri prit place sur la sellette, et ses dents tombèrent ; puis vint le tour d'un troisième, auquel succédèrent quelques femmes.

— Ah ! me disais-je, ils ont donc tous les dents gâtées ! Je croyais cependant leur avoir vu une magnifique dentition !

Le bourreau, comme s'il n'eût pas été las d'extirper tant de canines et d'incisives, essuyait impitoyablement son davier et quêtait encore du regard de

nouvelles victimes; mais, voyant bientôt que nul patient ne se détachait du groupe, il enfouit dans un petit sac de peau sa récolte et se prépara à quitter la grange, me laissant tout ébahi et fort indigné.

Évidemment, ces Mahouris ne se faisaient pas travailler ainsi la mâchoire par suite de carie; — pourquoi donc alors? Était-ce par plaisir? singulière jouissance! ou bien par coquetterie? — Non; les plus beaux hommes et les plus belles femmes, le grand monde, l'aristocratie d'Oéteta, du port Olive et d'Akaroa, etc., etc., ne se font pas brêche-dents pour obéir à la mode.

Et lui, le naturaliste dentiste, pourquoi opérait-il sans nécessité, sans urgence? Était-ce dans le but de se faire la main, de s'entretenir le coup d'œil, et de parvenir aux extrêmes limites de la prestesse et de l'habileté? Non, non, car alors il ferait fi des dents qu'il vient d'arracher et les abandonnerait là où elles tombent, tandis qu'au contraire il les recueille avec sollicitude et les compte avant de les emporter.

Mon confrère de *l'Angélina*, s'il n'était pas de-

meuré à toster avec les autres convives, me donnerait peut-être le mot de cette énigme.

Et j'allais aller le lui demander quand mon tayo s'élança au milieu du cercle, et, arrêtant le Tasmanien, qui partait, ouvrit démesurément la bouche et lui montra un magnifique clavier de dents plus blanches que l'ivoire le plus blanc.

Mon étonnement redoubla. Lui aussi, le tayo, qui croquait si lestement une galette de biscuit sans la faire d'abord ramollir dans l'eau, il voulait désarmer ses maxillaires. Ah ! quelle rage de dents les a tous pris, les malheureux ! Les a-t-il donc ensorcelés, ce homme aux canards? Que leur donne-t-il, que leur promet-il en échange des douleurs qu'ils endurent et de la dévastation de leur bouche?

Le marché ne se conclut pas sans longues discussions entre l'Anglais et le tayo. Ce dernier débattait ses intérêts comme un bas Normand débattrait les siens. Je ne comprenais pas un mot de leur dialogue; mais, à leurs gestes, je devinais que le motif principal de cette polémique était la fixation du prix de chaque

dent. L'un offrait tant; l'autre demandait tant, Si l'acheteur consentait à une hausse de prix, le vendeur rognait de ses prétentions, mais peu, bien peu, très peu... Des deux côtés il y eut des concessions, et on finit par s'entendre : l'Anglais, toutefois, ayant monté beaucoup plus que ne descendit le Mahouri.

Je n'avais plus aucun doute sur la nature de cet honnête trafic. Il se faisait ici une traite d'un autre genre que la traite de l'ivoire d'éléphant à la côte d'Afrique. Une traite d'ivoire humain !

Le dentiste, prêt à opérer, appuyait donc sa large main sur l'épaule du tayo pour le faire asseoir devant lui et lui entr'ouvrait déjà les lèvres, du pouce de la main gauche, quand le tayo, subitement atteint d'un accès de méfiance, se redressa, se dégagea des griffes du Tasmanien, et exigea que le prix de ses dents lui fût compté à l'avance.

Le Tasmanien refusa d'abord de payer par anticipation, alléguant qu'il solderait ce nouveau client le lendemain matin, en même temps que ses autres compatriotes. Mais le tayo tint bon, et invoqua mon

témoignage pour prouver que, dès le lendemain avant le point du jour, il quitterait la ferme avec moi. Il fallait donc aller lui chercher ce qu'il exigeait avec tant d'opiniâtreté, car il avait de si belles dents, que le racoleur se fût bien donné de garde de laisser échapper une telle aubaine.

Je fus alors témoin d'une scène où l'enfant de la nature en remontra à l'homme de la civilisation.

Le tayo vendait ses dents pour une certaine quantité de poudre de chasse; une écaille d'huître dix fois pleine de poudre lui serait livrée en échange de chaque dent.

L'Anglais apporta donc dans la grange un petit baril de poudre, et commença à mesurer les quantités convenues. Le tayo suivait tous ses mouvements d'un œil avide et scrutateur, et lui arrêtait le bras chaque fois qu'après avoir rempli l'écaille de poudre, il voulait la verser dans la calebasse du Mahouri; le tayo y faisait ajouter encore de la poudre, et passait par-dessus un petit morceau de bois à l'instar des mesureurs de froment.

Une fois les dix premières écailles pleines, acceptées, l'Anglais, sans doute pour se venger du peu de confiance qu'on lui témoignait, déclara qu'avant de continuer à livrer sa marchandise, il voulait arracher une dent.

Le tayo se trouva pris. Son adversaire avait raison, il le sentait... Aussi, après un instant de réflexion pour découvrir quelques moyens dilatoires, vint-il s'asseoir piteusement sur la fatale sellette. Et j'entendis le fer du davier crépiter le long de ses dents... C'en était fait, elles allaient tomber... et tomber lentement une à une. Mais, inspiration soudaine! le sauvage se releve tout à coup, repousse l'Anglais, et, souriant comme sourit un plaideur qui vient de découvrir une fin de non-recevoir, saisit une pincée de la poudre qui était livrée comme poudre de chasse, étend cette pincée dans le creux de sa main, et en examine attentivement la granulation, en se rapprochant sans trembler du foyer d'étoupes qui éclaire la grange; puis, s'éloignant du feu, il souffle fortement avec sa bouche sur cette poudre qui s'envole, et, pre-

nant une pose majestueuse d'indignation, s'avance en face de l'Anglais et lui montre une grande tache noire qui remplit le creux de sa main, tandis que la poudre n'y est plus.

Cela voulait dire qu'on leur vendait de la poudre à canon qu'on avait écrasée pour lui donner l'apparence de la poudre de chasse.

Un cri d'indignation retentit dans le groupe des Mahouris, et les femmes, comme des furies, s'élancèrent vers le Tasmanien, qui battit en retraite et s'esquiva, poursuivi par leurs clameurs. Le tayo gesticulait, pérorait et semblait les convoquer à la vengeance. Mais ils n'étaient ici que trois ou quatre hommes, et n'auraient pas eu beau jeu en attaquant la colonie.

M. Deen, prévenu par le fuyard, intervint aussitôt et harangua les mécontents. Il fit et dit si bien qu'ils se calmèrent, et regardèrent comme erreur ce qui était vraiment une fraude. Un domestique européen se dévoua et encourut publiquement les reproches de son maître pour s'être trompé en prenant

dans le magasin un baril de poudre à canon au lieu d'un baril de poudre de chasse.

Les Mahouris ont appris à leurs dépens à connaître la qualité des poudres, et, comme vient de le démontrer le tayo, ils ont une pierre de touche. Si la poudre est de bonne qualité, si ses granules, quoique très-fines, sont entières, elle ne macule pas le creux de la main, et un souffle la balaye tout entière. Le contraire a lieu si l'on expérimente avec de la poudre à canon, dont les gros grains ont été écrasés sur une feuille de papier, à l'aide d'une bouteille faisant cylindre, méthode que j'employais souvent moi-même quand les munitions me manquaient.

Comme ils sont changeants et inconstants, comme ils passent facilement des larmes aux rires, de l'extrême méfiance à l'extrême confiance, ces grands enfants de Mahouris !

Le dentiste, qui ne se rebutait pas pour si peu, apparut de nouveau parmi eux, mais cette fois-ci avec un baril de poudre véritablement poudre de chasse. Et le tayo, après avoir échangé sa première livrai-

son contre une nouvelle, reprit place sur la souche.

La cupidité de l'acheteur et du vendeur me causèrent alors un tel dégoût, que je résolus de m'opposer à ce commerce. J'avais pris le tayo à mes gages; je l'avais enrôlé vigoureux, bien portant et jouissant de toutes ses facultés; j'étais donc en droit d'exiger qu'il remplît ses engagements sans qu'il lui fût permis de se défaire volontairement de tel ou tel moyen d'action. Or, perdant ses dents, il perdait la faculté de se nourrir de nos vivres pendant cette excursion; car nos vivres, vous le savez, étaient durs et difficiles à mâcher, et, en ne se nourrissant pas suffisamment, il ne pouvait résister aux fatigues d'un long voyage à travers les montagnes. Que ferions-nous ensuite sans guide? Et puis ne risquait-il pas d'être attaqué, dès demain matin, d'une énorme fluxion qu'il aurait, du reste, bien méritée, mais qui ne faisait pas notre compte, puisque nous n'aurions pu continuer notre route.

— Tayo, je veux que tu gardes toutes tes dents, m'écriai-je en m'avançant sur lui. Et vous, mon-

sieur, dis-je à l'Anglais, épargnez, je vous prie, la mâchoire de ce pauvre diable.

Le tayo, qui ne comprenait pas mes paroles, comprenait fort bien ma pantomime, et répliqua par un signe qu'il avait plus grand besoin de poudre que de ses dents pour vivre. Et l'Anglais répondit gravement qu'il ne violentait pas cet homme, que cet homme avait son libre arbitre que nous devions respecter, et qu'il allait opérer, puisque cet homme demandait l'opération.

Je calculai aussitôt que mes tentatives ne seraient couronnées de succès que si j'offrais au tayo une surenchère du prix de ses dents.

— Tayo, si tu veux garder tes dents, je te donne ta pleine calebasse de poudre fine, de la vraie poudre de la république française... le veux-tu? Voyons, lève-toi, et songes-y bien, tu auras, à notre retour, à bord de *l'Asia*, ta grande calebasse, oui, ta grande calebasse toute pleine de poudre... Et je te promets, en plus, de te laisser charger dix fois ton fusil avec ma poudre.

Le sauvage hésita, sourit, puis se leva, s'éloigna de l'Anglais quand il vit que je levais la main droite en signe de serment.

— Monsieur, dit l'Anglais vexé, ce que vous faites n'est pas *cordial;* vous ignorez, sans doute, qu'outre la mission de naturaliste qui m'est confiée, j'ai aussi mandat de recueillir des dents pour le compte de la maison Wils and Son's de Regent street, le plus célèbre physicien dentiste de la Grande-Bretagne.

— Eh ! que m'importent vos dentistes physiciens de Regent street? Puisque vous invoquiez tout à l'heure le libre arbitre de ce Mahouri pour lui arracher ses dents, moi, je l'invoque à mon tour pour qu'il les conserve.

Mon confrère et deux ou trois autres personnes, qui avaient suivi M. Deen dans la grange, au moment où il était venu calmer la colère des Mahouris, s'interposèrent entre le Tasmanien et moi, et, grâce à leurs bons offices, il n'y eut pas pour le moment de concours ouvert entre la boxe et la savate.

On croira peut-être que ce que je viens de racon-

ter doit être mis au rang de ces épisodes dont l'imagination et le caprice du voyageur émaillent le récit souvent monotone des pérégrinations. Non, non, rien n'est plus vrai. Beaucoup de dentistes anglais, au lieu de pétrir, de composer des dents artificielles avec des substances imitant plus ou moins bien la substance dentaire, préfèrent employer des dents naturelles, et, comme nul être humain ne les a plus blanches, plus saines que le cannibale de la Nouvelle-Zélande, ils ont là-bas des agents chargés de défricher pour leur compte les mâchoires mahouriennes.

Certes, plus d'un grand personnage, lord ou lady, ne sait pas encore d'où lui viennent les dents du ratelier qu'il a payé au poids de l'or ; et, s'il venait à le savoir, je ne serais pas étonné que son imagination s'égarât au point de lui faire prendre pour des fibres de chair humaine celles que le *tooth pick* extrait, après dîner, d'entre leurs interstices.

Les convives reprirent place à table, mais les causeries et les toasts ne revinrent plus.

Ma dispute avec le Tasmanien avait mis du froid et de la contrainte dans la société. D'ailleurs, il se faisait déjà tard. Nous allâmes donc dormir dans de bons lits, après avoir ordonné au tayo de nous réveiller dès quatre heures du matin.

Dès avant l'aube, le tayo déclamait et gesticulait entre nos deux lits, et, comme alors je dormais plus solidement que je ne dors aujourd'hui, il lui fallut beaucoup d'éloquence pour me réveiller, et pas mal d'efforts pour me faire déraper de ce fond de laine et de plumes où je me trouvais si bien ancré.

La veille, nous avions dit adieu au maître de la maison et aux convives, qui ne devaient plus s'en souvenir, car les toastes à l'Angleterre font perdre la mémoire. Nul devoir de politesse ne nous retenait donc à la ferme, et, aussitôt levés, nous partîmes alertes et ragaillardis par un verre de gin que le maître d'hôtel de M. Deen nous offrit en échange du pourboire habituel.

Le chien du tayo ouvrait la marche; le tayo suivait son chien ; Henoque suivait le tayo, et je suivais He-

noque. Notre caravane manœuvrait ainsi, car nous étions obligés de tenir un étroit sentier, tracé entre les champs de blé et d'avoine et un morceau de forêt impénétrable, que la hache et le feu n'avaient pas attaqué, et qui protégeait les plantations contre le vent du nord-est, lequel charrie des nuages de sable enlevés aux bas-fonds de l'isthme. Nous atteignîmes cet isthme après une heure de marche, et il nous fallut encore une heure au moins pour le traverser.

La tâche était rude : tantôt nous enfoncions dans ce sable jusqu'aux genoux, tantôt nous trébuchions sur des bancs de coquilles sèches et friables que broyaient nos chaussures; la marée lançait sur la grève ses immenses rouleaux d'écume; l'embrun se condensait sur nos vêtements en une poussière blanche et saline; les procellaires, effarés, s'envolaient au large, et une brise froide et âpre nous faisait courber le dos et croiser les bras sur nos fusils, à mesure que nous avancions sur ce trait d'union qui relie la péninsule à la grande terre de Tavaï-Pounamou.

On s'étonnera peut-être de ce que je ne profitai pas de la circonstance pour ramasser des coquillages; mais on ne sait pas que ces magnifiques porcelaines, ces lyres dont la spirale se termine en un fin diamant, ces coquilles de Vénus à conque si chatoyante, ces casques aux teintes rosées, aux reflets d'aurore et de soleil couchant, toutes ces merveilles enfin de la conchyliologie, que le savant collectionne avec tant d'amour, et que nous plaçons comme des fleurs au milieu des chinoiseries de nos étagères, on ne sait pas, dis-je, qu'on ne les recueille jamais sur le sable des plages. Celles que le flot y abandonne n'ont aucun prix; elles sont *roulées*, pour me servir du mot technique. L'animal qui a secrété les émaux de son enveloppe est mort depuis longtemps; l'éclat de ces émaux s'est terni sous l'incandescence des rayons solaires, et le bijou marin s'est usé aux ballotages du flux et du reflux, au frottement continuel des graviers et des vagues.

Le véritable coquillage, celui que nous admirons, a été recueilli vivant dans les profondeurs de la mer,

ou entre les roches qui le protégeaient contre les influences atmosphériques. Tant s'en faut alors qu'il révèle à travers les eaux bleues ou vertes les splendeurs de sa robe : une couche de limon, une souquenille de mousses et de filicules l'enveloppent, et il n'est beau que lorsque la main de l'homme le nettoie et le démasque.

Nous ne devions donc pas perdre notre temps à ramasser des coquilles défuntes. Un naturaliste studieux aurait pu cependant se livrer à la recherche d'espèces inconnues jusqu'alors ; mais nous étions plus vagabons que studieux, et nous passâmes... Le tayo seul s'arrêtait de temps en temps pour chercher dans le sable de petits morceaux de bois pareils à ceux qu'il avait recueillis la veille.

On a reproché à Cook d'avoir indiqué sur ses cartes la péninsule de Bank comme étant une île. Mais qui nous prouvera que ce grand navigateur a mal tenu son journal, et que, de son temps, la mer ne recouvrait pas cette langue de sable qui n'est élevée au-dessus du niveau de l'Océan que d'un

mètre, un mètre et demi à peine? La mer, sur certains points des côtes de France, se retire chaque année de plusieurs centimètres; il ne lui a donc pas fallu bien longtemps pour transformer ici une île en presqu'île.

Arrivés sur la grande terre, nous pénétrâmes dans la région des montagnes en nous dirigeant au nord-nord-est. La plaine qui sépare les montagnes de la mer est très-étroite et boisée, et n'est sans doute qu'un des plateaux de ces Alpes antipodiques, dont la base est submergée.

Au pied de ces montagnes aussi majestueuses que les Pyrénées, je me serais cru dans la vallée de Grip, en route pour le Tourmalet: mêmes accidents de terrain; une vallée profonde, et un Adour qui en suit la pente; partout des rochers, des forêts et des landes. Mais les fougères se sont substituées aux sapins, et le cèdre à feuilles d'olivier, les koudi monstrueux et le buis géant toujours vert, remplacent les platanes, les bouleaux et les chênes du midi de la France. La neige elle-même ne manque pas au

paysage; ce qui lui manque, c'est la couleur du lambeau de terre remué par la bêche et la prairie conquise sur la lande; c'est la fumée d'une chaumière, c'est la vie.

Le guide nous conduisit le long de la crête d'une profonde vallée; nous n'avancions qu'avec peine au milieu des broussailles et des hautes herbes, et il fallut faire un long détour pour pénétrer dans une autre vallée perpendiculaire à celle-ci, afin d'éviter les premiers contre-forts de la montagne, que nous n'aurions escaladés qu'avec peine. Notre première halte eut lieu vers dix heures, après avoir traversé le torrent qui me rappelait l'Adour et qui, grâce au ciel, était alors presque à sec.

Nous remontâmes sur les hauteurs, et nous nous arrêtâmes près d'un petit bassin formé par la chute d'un filet d'eau. Un rocher tapissé de capillaires surplombait au-dessus de nos têtes et nous garantissait du vent. De là, assis sur une épaisse moquette de mousse, nous pouvions contempler à la fois, et la vallée que nous venions de quitter, et celle que nous

allions côtoyer. Cette dernière, plus étroite, plus sauvage que la première, n'était, à proprement parler, qu'une gorge, qu'une déchirure du granit des montagnes; un horizon sans borne apparaissait au fond de la perspective, et, si jamais la civilisation établit des rapports entre les habitants de la côte orientale et ceux de la côte occidentale de Tavaï-Pounamou, le chemin de fer devra passer par là.

En attendant que le bruit des locomotives bondisse, répercuté par les échos de ces solitudes, mon fusil troubla cet éternel silence en abbattant un gros coq de bruyère qui, monté sur le tronc d'un arbre mort, se prélassait au soleil et se rengorgeait voluptueusement à mesure que les caroncules de son cou s'injectaient de sang. Ces caroncules, placées de chaque côté de la tête comme une paire de favoris, sont pour le coq de bruyère de Zélande ce que la crête est pour notre coq domestique.

Le tayo, qui avait allumé du feu sous l'auvent du rocher, ne voulut pas se charger de faire rôtir le coq.

Je l'ai déjà dit, il n'y a que les koukies, les esclaves, qui fassent la cuisine, et le tayo n'est pas koukie ; il n'est cependant pas un vrai rangatira, mais il en a l'orgueil. Un prisonnier de guerre zélandais, condamné à faire la cuisine du vainqueur, préfère mourir... Aussi, l'homme de notre bord le plus méprisé par nos amis d'Oétcta était-il le maître coq.

Henoque pluma et vida le gibier, tandis que, moi, j'installais une broche avec manivelle. Voici ma manivelle : deux fourchettes de bois sont fichées en terre de chaque côté du foyer ; le gibier est embroché par une branche de bois, et cette branche est placée sur les deux fourchettes, de manière que la viande ne soit pas trop éloignée du feu. A la grosse extrémité de la branche, on attache à angle droit, à l'aide d'un cordonnet d'herbes ou d'un fil caret, un morceau de bois ; un autre morceau de bois est attaché à ce dernier toujours à angle droit, mais alors dans un sens parallèle à la broche ; la manivelle est faite et l'on tourne. Le tayo était émerveillé de notre adresse ; il ne connaissait pas ce procédé, et eût fait

cuire le coq enveloppé de feuilles et couvert de cailloux rougis au feu. — Nous, nous préférions le rôti.

Nous ne restâmes pas longtemps au repos, crainte de nous engourdir les jambes. Le temps, d'ailleurs, était froid et la mousse humide. Le tayo, avant de partir, plaça au milieu des tisons deux ou trois petits morceaux de ce bois qu'il avait ramassé dans le sable. Je lui demandai pourquoi. Il ne répondit pas. C'était assez son habitude quand il nous ménageait une surprise. Je lui demandai aussi dans quel endroit il comptait nous faire passer la nuit.

Nous savions pertinemment qu'il n'y avait plus sur la route une ferme comme la ferme de M. Deen, mais nous espérions du moins rencontrer quelque village ou tout au moins quelque hutte abandonnée. Là, enveloppés dans nos couvertures, nous dormirions plus confortablement qu'à la belle étoile. Au reste, il nous avait fait entendre par signes, avant le départ, que nous aurions un abri pour la nuit ; était-ce l'abri d'un arbre, d'un rocher, d'une cabane?

Henoque, à mesure que la journée avançait, s'inquiétait beaucoup plus que moi de notre résidence nocturne. Ce voyage à pied, par monts et par vaux (c'est le cas de le dire), car nous ne suivions aucune route tracée, cette escapade de touristes à travers les solitudes presque vierges de la Nouvelle-Zélande, souriront peut-être à l'imagination de plus d'un de nos lecteurs. Mais, pour moi, c'était encore une désillusion à ajouter à toutes mes désillusions de juif errant.

Le sol, tantôt obstrué de lichens, de lycopodes et de plantes folles, tantôt boueux, comme un marais, tantôt rocailleux comme le lit d'un torrent, ne nous permettait de progresser qu'avec peine. Un ciel grisâtre et nébuleux, sans nul rayon de soleil qui l'illuminât, pesait sur nos têtes, et le vent qui s'engouffrait dans les ravins et secouait lugubrement les forêts dont nous suivions la lisière, nous attristait comme le mistral attriste les riverains de Provence.

Faites donc de l'histoire naturelle, étudiez donc cette flore qui ne ressemble à nulle autre flore des

continents connus ; émerveillez-vous donc à chaque pas devant la bizarrerie de cette nature antipodique, qui déjoue toutes les règles, tous les principes admis dans les méthodes de nos savants ; collectionnez donc des fleurs, des graines, des insectes, des oiseaux, des reptiles, — abrutis que vous êtes par la fatigue et le froid.

Vraiment, je me croyais alors condamné à fournir une étape au milieu de la province la plus prosaïque de France.

Et cependant que de trésors s'offraient à ma vue et que de précieux contrastes j'eusse pu observer entre la flore zélandaise et la flore européenne. Ici, le nombre des espèces cryptogames est le double des phanérogames, et, quand les fleurs de nos champs et de nos jardins sont annuelles, ici les mêmes fleurs sont vivaces, et, à température égale, traversent sans se flétrir, sans mourir, la période de l'hivernage. Voilà des orchidées qui seraient les reines de nos parterres ; voilà des géraniums aux fleurs tristes et sans éclat, mais si parfumés d'ambre, que, dix mois

après, le manteau dans les plis duquel j'avais caché quelques-unes de leurs feuilles, était encore imprégné de leurs suaves odeurs.

Je me baisse et j'arrache de dessus un plateau de genêts mousseux une touffe d'herbe que je froisse entre mes doigts, et je croirais que je viens de tremper mes doigts dans une liqueur musquée. Et les synanthérées, les labiées remplissent l'air de vives senteurs, comme pour corriger les émanations de la clématite fétide, particulière à ces contrées. Si je ne craignais d'être taxé de mensonge, j'oserais dire que j'ai trouvé sur le bord d'un fourré des véroniques ligneuses et arborescentes, des églantiers à roses vertes, oui, à roses vertes, bien vertes, non à cause de la mousse qui les recouvrait, mais vertes naturellement. J'ai coupé des boutures de cette espèce d'églantiers pour les naturaliser plus tard en France. Mais, en arrivant au Havre, mes boutures étaient devenues aussi sèches qu'un vieux sarment de vigne. En écrivant mes souvenirs, je lis dans *le Siècle*, numéro du 13 mai 1855, qu'un floriculteur de Manuheim vient d'ob-

tenir des roses vertes. Peut-être a-t-il fait venir de Tavaï-Pounamou des boutures d'églantier.

Mon ancien professeur, Achille Richard, ainsi que plusieurs naturalistes anglais, ont publié de grands travaux sur la végétation de la Nouvelle-Zélande. M. Raoul, chirurgien-major de la corvette *l'Aube*, a ajouté à leurs catalogues neuf cent vingt nouvelles espèces, et la mine n'est pas encore épuisée, tant s'en faut. J'ai vainement cherché dans les œuvres de ces messieurs la description de nombreuses essences qu'on rencontre à chaque pas, et dont les naturels me signalaient l'importance, comme bois d'exploitation et d'exportation : tels que le toujou-toupou, espèce de manglier, le maé-oé, le maido, le miro, le poutou-kawa, le taraï-da, toutes espèces de haute venue à tige droite, à contexture fine et serrée, et bonnes, soit pour la mâture des navires, soit pour les charpentes, soit pour l'ébénisterie. Ces genres diffèrent entièrement des genres dacrydium et podocarpe auxquels appartiennent les plus grands arbres des forêts, et que l'on connaît le mieux. Le koudi,

au tronc droit et sans branches jusqu'à plus de quarante mètres de hauteur, et qui fournit une gomme verte que nous devions voir à l'Exposition universelle de l'Industrie; le karaka, grand arbre touffu à feuilles d'oranger et à fruits en olives. M. Deen récolte ces fruits et essaye de les conserver comme on conserve les olives en Provence. Il espère réussir.

Les Anglais exploitent depuis longtemps les forêts de l'île Nord. Le tour de celles de l'île Sud viendra, et les coupes en seront longtemps inépuisables.

Un peu de culture civiliserait les légumineuses, et rendrait domestiques et nutritives une foule de plantes et de racines indigènes, telles que le panax simplex ou navet sauvage, le lepidium olearum (céleri sauvage) que les naturels nomment naï-puto; le tetragonia expansa ou épinard; la criste marine, qui rampe sur les collines au bord de la mer, et que M. Raoul nomme leucopogon bellignanus, en l'honneur de M. Belligni, le consolateur des anciens co-

lons français d'Akaroa. Cette criste marine, dont les tiges rampantes sont recouvertes d'appendices semblables aux cornichons, forment, confites dans le vinaigre, un de ces condiments que les Anglais désignent sous le nom de *pikle*.

Mais j'abuse de votre patience avec ma botanique. Passons outre.

XXXIV

LA DERNIÈRE BALEINE

Depuis une heure, nous avions quitté le défilé qui s'étend d'une mer à l'autre, et nous obliquions à gauche en gravissant la montagne.

Déjà des bancs de brume nous enveloppent et la pluie nous menace. La mélancolie d'Henoque me gagne. Je me repens d'avoir entrepris ce voyage, qui ne réalise pas mes rêves d'aventurier, et je regrette la monotonie des soirées de *l'Asia*. Mais que faire? Reculer? Nous ne saurions où passer la nuit. — Avancer? Oui, avançons, puisque le tayo, toujours alerte, toujours gai, nous promet un gîte selon nos souhaits.

Nous en étions à l'ascension d'une pente rapide,

qu'une avalanche de roches brisées et concassées avait rendue presque impraticable, et nous marchions de front, car il y eût eu danger à nous suivre les uns les autres, le dernier de la bande pouvant à chaque instant être atteint par les rochers mobiles qui roulaient sous nos pieds. La montagne, aussi loin que notre vue s'étendait au-devant de nous, était nue, dépouillée de végétation, et divisée en plusieurs gradins par d'immenses assises de granit parallèles entre elles, et, à chaque gradin, il fallait faire œuvre des mains aussi bien que des pieds pour escalader la barrière; et, la barrière escaladée, nous en apercevions une autre, et puis une autre encore, que nous croyions être la dernière, et qui ne l'était jamais. Ceux qui ont couru les Pyrénées me comprendront. On croit toujours être sur le point d'atteindre le sommet de la montagne dénudée qu'on essaye de franchir. On calcule le temps et l'espace; mais l'espace et le temps se raillent des calculs, et le but désiré s'éloigne à mesure qu'on en approche.

Le tayo nous indiquait de la main un bouquet

d'arbustes, unique massif de verdure attaché aux flancs de cette infernale montagne. Il nous le montrait avec insistance, et, plaçant la paume de sa main sur son oreille droite, puis penchant la tête et fermant les yeux, semblait nous dire que là-haut était le bois sacré où nous trouverions nos lits.

— Allons, camarade, encore un coup de collier, encore une traite, encore un quart de lieue, cent pas encore. Le soleil doit être bien près du niveau de l'Océan. Nous n'avons même pas la consolation, en levant la tête, de saluer ses derniers rayons, qui rougiraient le sommet de la montagne, si le firmament couvert de nuages ne nous boudait pas... Hâtons-nous donc!

— Mais cette auberge n'a pas d'enseigne, disai Henoque.

— Qui sait? répliquai-je. Quelque philosophe zémindais s'est peut-être réfugié là-haut dans cette oasis d'un désert de pierres, et nous ne voyons pas sa chaumière, masquée sans doute par le feuillage. Tiens! le ruisseau qui descend dans cette rigole semble sortir

dû fourré. Nous aurons du moins de l'eau fraîche à volonté, si nous n'avons pas de lit.

Henoque poussa un gros soupir de résignation. La conversation s'arrêta, et nous atteignîmes en silence le bouquet d'arbres, autour duquel, avant d'y pénétrer, le tayo tourna jusqu'à ce qu'il eût rencontré des branches cassées d'une certaine façon. Ces branches indiquaient l'entrée du fourré, partout ailleurs impénétrable, et nous nous engageâmes aussitôt dans un sentier très-étroit, mais parfaitement battu. Ce bois, qui nous paraissait si petit du bas de la montagne, semblait s'agrandir démesurément depuis que nous avancions dans son intérieur, et se développait au loin, masqué par un accident de terrain.

Le chien du tayo, qui connaissait les détours, disparut en avant, et le tayo, joyeux, gambadant, frappant des mains et roucoulant des phrases incompréhensibles, nous invitait à hâter le pas. Tout à coup nous nous arrêtâmes au pied d'une muraille de rochers à pic d'une cinquantaine de pieds de haut. Le sentier n'allait pas plus loin, et même on n'aurait

pu comprendre pourquoi il conduisait jusqu'ici, sans trois ou quatre cèdres qui avaient grandi au bas de cette muraille, et dont les troncs, entaillés de distance en distance, pouvaient servir d'échelles.

Le Mahouri, leste comme un chat, s'élança d'une entaille à l'autre, et, parvenu à la dernière, enjamba le vide, et, prenant pied sur une plate-forme que nous ne pouvions découvrir d'en bas, se pencha vers nous et nous fit signe de le suivre. Henoque, plus fort en gymnastique que moi, répondit à l'appel, et, arrivé près du tayo, m'annonça qu'un magnifique palais nous abriterait cette nuit.

Était-ce fatigue, était-ce crainte de choir, était-ce manque de souplesse des reins ou impuissance des muscles des bras? Je ne sais; toujours est-il qu'une fois le pied sur la première entaille de l'arbre et les mains au niveau de la seconde, je ne pus me hisser plus haut et retombai lourdement au pied du cèdre. Ils riaient, eux, du sommet de leur grandeur; ils riaient de ma tentative d'invalide, et le ro-

quet, lui aussi, comme pour me narguer, jappait après moi de toutes ses forces.

Évidemment, je me sentais incapable de conquérir une hospitalité qui m'était offerte comme on offre une timbale d'argent au sommet d'un mât de Cocagne, et je ne voulais pourtant pas me morfondre toute la nuit loin de mes compagnons, non pas même à la belle étoile, mais arrosé par une pluie qui commençait déjà à tomber, glaciale, fine et serrée. Les aboiements du roquet me sauvèrent. Je calculai judicieusement que cet animal avait dû, pour arriver là-haut, prendre une route autre que celle d'Henoque et du tayo, et j'en conclus que je devais chercher à la découvrir, espérant passer là où il aurait passé. Je cherchai donc.

A droite, la muraille de rochers s'étendait indéfiniment, et toujours à pic et nue, ou tapissée çà et là d'épais buissons plantés dans les fissures et de supple-jack, lianes immenses. Il fallait renoncer à prendre cette direction. A gauche, c'était différent. La falaise diminuait peu à peu de hauteur et se transformait en

talus de terre recouvert de broussailles et parcouru par le ruisseau dont j'ai déjà parlé. Le lit de ce ruisseau me sembla praticable; j'y entrai et commençai mon ascension; il faisait déjà presque nuit, et j'aurais pu m'égarer; mais mes compagnons, pour me guider, mêlèrent si bien leurs voix à celles du chien, que je ne tardai pas à les rejoindre.

Notre palais de nuit, c'était une grotte, une grotte creusée par la nature et agrandie par la main de l'homme. Le feuillage des cèdres en masquait l'entrée, qu'on ne pouvait reconnaître du dehors, tandis que, de l'intérieur, on découvrait au loin toute la contrée environnante.

Il existe à la Nouvelle-Zélande beaucoup de cavernes semblables où les femmes, les vieillards et les enfants d'une tribu en guerre se réfugient pour échapper à l'ennemi. Ces cavernes servent aussi d'embuscade; leurs abords sont toujours difficiles et cachés, et la vigie placée à son entrée peut signaler tous ceux qui s'en approchent.

Je me suis souvent mis à l'affût pour tuer des

colombes, dans une petite grotte à mi-côte du ravin boisé qui domine le village d'Oéteta. Un cours d'eau avoisine toujours ces cachettes, la plupart très-spacieuses. Le feu qu'on y allume est alimenté par un combustible qui ne donne pas de fumée, de sorte que ceux qui s'y réfugient emmagasinent leurs provisions et peuvent y rester pendant des mois entiers, ou tant que dure la guerre. Tasman, qui le premier visita la terre de Van-Diémen, parle de troncs d'arbres sur lesquels il remarqua des entailles semblables à celles qui servirent d'escaliers à mes compagnons.

J'avoue que, dans les circonstances présentes, cette caverne était un véritable palais pour nous. Le tayo se hâta de fourrager sur le talus que j'avais escaladé, et, bientôt après, un épais fagot de bois mort flamboyait sur la plate-forme en dehors du réduit, de sorte que la fumée, emportée par la brise ne vint pas nous asphyxier.

Je n'ai pas lu une seule relation de touriste d'outre-mer sans y retrouver la scène sempiternelle du sauvage qui frotte deux morceaux de bois mort l'un

contre l'autre pour obtenir du feu. L'emploi du silex et de l'amadou a remplacé depuis longtemps cette méthode primitive. Le silex et l'amadou sont eux-mêmes distancés aujourd'hui, et le briquet phosphorique et les allumettes chimiques se disputent la prééminence dans les gourbis d'Afrique, dans les wigwams des Amériques et dans les pahs océaniens.

Notre Mahouri donnait la préférence aux allumettes chimiques. Pour lui, chacune de ces petites aiguillettes était un véritable génie, et M. Lanacastels, le fabricant, un dieu. Mais il s'attristait en pensant que les boîtes qui les renfermaient n'étaient pas inépuisables, et que, si les baleiniers ne revenaient pas tous les hivers visiter la péninsule, la disette d'allumettes se ferait bientôt sentir. Aussi gardait-il précieusement, enveloppés dans un petit paquet d'étoupe de phormium, une feuille d'agaric, une pierre à fusil et un fragment de l'acier d'une vieille lime.

Quand les bûches du foyer furent réduites en charbon, le tayo roula ces charbons dans l'intérieur de la caverne, au fond d'une anfractuosité du sol, et y

ajouta quelques fragments de ce bois qu'il avait ramassé la veille et le matin sur la plage. Je ne lui demandai plus alors pourquoi. Je vis ce bois devenir peu à peu incandescent sans fumée, et une douce chaleur rayonna dans toute l'étendue de notre repaire.

Ce bois qui brûle ainsi sans fumée, les Zélandais le nomment *pate*. (Les naturalistes n'ont pu le rattacher encore à aucune famille connue). Le pate est blanchâtre et friable comme le bois pourri. On le trouve par branches et par fragments échoués dans le fond des baies, sur le sable du rivage, ou enfoui dans les grèves. La marée l'y apporte et l'abandonne en se retirant, et les naturels, qui attribuent tout à la puissance de Mawi, leur Dieu-poisson, prétendent que cette divinité bienfaisante exploite exprès pour eux les forêts qu'elle possède au fond de l'Océan.

Ce pate, alors que l'amadou, le phosphore et les allumettes chimiques ne leur étaient pas connus, leur procurait du feu par le frottement. Aujourd'hui qu'il ne remplit plus ce rôle, il en remplit plusieurs

autres non moins importants : celui de brûler sans fumée, de dégager beaucoup de calorique et de se conserver incandescent un temps indéfini.

Ainsi, quand nous reviendrons, demain ou après-demain, à l'endroit où nous avons fait rôtir notre coq de bruyère, nous n'aurons plus besoin de rallumer le feu. Le pate que notre tayo a jeté dans le foyer sera encore ardent, et, dussions-nous ne repasser par là que dans un mois, nous trouverions toujours des étincelles cachées sous ses cendres blanches et compactes comme les cendres d'un cigare, et conservant la forme qu'avait le morceau de bois avant d'être mis au feu.

Je pense que le pate peut appartenir indistinctement à toute espèce d'arbres, et qu'il n'acquiert ses précieuses qualités qu'après avoir été longuement ballotté sur les grèves par le flux et le reflux des marées. Alors il s'est dépouillé peu à peu de tous les principes propres aux végétaux en général, en s'imprégnant sans cesse d'eau de mer; puis, à chaque fois que le retrait des marées le laisse à découvert sur

la plage, cette eau de mer s'est évaporée aux rayons du soleil, et les phosphates, les chlorures, les iodites et les autres sels qu'elle contient sont restés attachés aux fibres ligneuses. Quand ces fibres brûlent à la façon de l'amadou, les sels marins se vitrifient sous leurs cendres et y conservent le feu un temps indéfini, surtout si la combustion est garantie contre la pluie.

Cette caverne, de forme presque circulaire, pouvait avoir de dix à quinze mètres de diamètre, et le cintre de son entrée était masqué par le sommet touffu des cèdres. Le sol de l'intérieur était jonché de roseaux, de feuilles de typha et de débris de nattes, et les parois noircies ça et là par la flamme de plusieurs foyers; des piquets enfoncés dans les fissures de la roche, des coquilles, des débris de poissons, et, j'en frémis encore, des ossements humains desséchés et brisés, tout indiquait que cette tanière avait servi d'asile, non-seulement à quelque tribu fugitive, mais encore à des guerriers au retour du combat.

Pendant que nous installions nos couchettes, le

Mahouri fouilla les coins et recoins de l'antre, et nous montra triomphant une petite marmite de fonte qu'il venait de découvrir cachée sous des herbes; cette marmite avait été laissée là par les derniers locataires. Il la remplit au ruisseau voisin, et, aussitôt l'eau en ébullition, il y jeta une poignée de feuilles de *melaleuca scoparia*, qu'il avait recueillies en route. Le melaleuca scoparia est le thé indigène de la Nouvelle-Zélande, de même que le mathé est celui de l'Amérique du Sud.

Cette boisson chaude, et largement alcoolisée par une forte dose de genièvre, nous aida à secouer les torpeurs de la fatigue et du froid, et, après avoir mangé une tranche de lard salé, lentement fumé une pipe et causé sans entrain de notre vie de baleinier, de la France que j'allais revoir bientôt, et qu'il ne reverrait jamais, lui, Hénoque (il en avait le pressentiment), nous nous endormîmes les pieds devant le feu du pate, le corps enseveli dans nos couvertures et la tête exhaussée à l'aide d'un morceau de rocher et de nos carnassières faisant fonctions d'oreiller.

Je ne sais si Henoque, le tayo et le roquet passèrent agréablement cette veillée du Jade vert, toujours est-il que je dormis comme on dort quand on est jeune, vigoureux et insouciant, et que je ne me réveillai qu'au grand jour. Mais quel réveil ! ! !

Henoque, assis et adossé à l'entrée de la caverne, le tayo accroupi près de lui, les coudes sur les genoux et le menton au creux des mains, et le roquet immobiles faisant statuette, le museau en l'air, tous trois, contemplaient mélancoliquement l'épaisse ondée de pluie qui tombait comme un rideau au-devant de la caverne. Nous étions prisonniers, et prisonniers pour la journée, sans doute ! Que faire ? Poursuivre notre pèlerinage ? Mais nous avions encore cinq grandes heures de marche pour atteindre le lac, et comment marcher sur un terrain déjà si difficile en temps de sécheresse, et impraticable après la pluie?

Chacun calcula en silence ce qu'il y aurait de mieux à faire, et, quand nous délibérâmes, l'avis général fut de rebrousser chemin, et nous partîmes aussitôt, espérant gagner avant la nuit la ferme de M. Deen.

Nous dévallâmes en une heure de la montagne que nous avions mis quatre heures à escalader la veille. Nous ne fîmes halte qu'un instant devant le pate d'hier, que la pluie n'avait pas encore éteint, et, grelottant de froid et trempés comme si nous sortions de parcourir le lac à la nage, nous retrouvâmes avec bonheur l'hospitalité du colon anglais.

Le lendemain, nous continuâmes à battre en retraite, toujours escortés par la pluie, et, au lieu de descendre le cours du Teo-ne-poto, il fallut gravir les hauteurs qui dominent à la fois le golfe de Togolabo, l'anse d'Oéteta et le port Olive. A midi, nous étions arrivés au point culminant de la contrée, et ce ne fut pas sans une vive joie que nous aperçûmes à nos pieds *l'Asia* et *l'Angélina* paisiblement mouillées où nous les avions quittées l'avant-veille.

Marin ou passager, celui qui demeure longtemps prisonnier sur un navire s'éprend d'amour pour ce navire. Souvent, dégoûté de la vie monotone de la pleine mer, il se hâte de descendre à terre partout où ce navire s'arrête; mais à peine a-t-il entrevu en

courant les aspects et les détails d'un pays nouveau pour lui, que, faisant amende honorable, il n'a plus qu'un désir... le désir de revenir s'ennuyer à bord. Sans doute, c'est parce que le pavillon de la patrie flotte aux mâts du navire qui nous emporte que, sur toute autre terre que la terre natale, nous nous sentons atteints de la nostalgie du bord.

A mesure que je descendais les pentes rapides de la baie en entonnoir d'Oéteta, il me semblait reconnaître que *l'Asia* était pleine de bruit et d'agitation. Nos quatre pirogues, revenues de la chasse, se balançaient derrière à la traîne; les hommes affairés, couraient sur le pont, et, comme je n'avais pas de longue-vue, je croyais que notre pavillon était hissé à moitié et noué par le milieu. Signal lugubre!! Quelqu'un de blessé, de mort peut-être, ou bien une lutte avec les Mahouris? Mais je réfléchis que, si *l'Asia* était en détresse, les hommes de *l'Angélina* leur auraient porté secours, et tout paraissait tranquille sur *l'Angélina*.

Tout à coup mes perplexités cessèrent. Un petit

nuage de fumée s'éleva au pied du mât de misaine, puis grossit, grossit, et, rabattu par le vent, enveloppa le navire.

Le capitaine Jay avait donc tué et dépouillé un baleine depuis notre départ, et, comme cette balein complétait son chargement, il saluait les navires, se compagnons de pêche, en tirant un coup de cano et en hissant à la corne d'artimon un morceau d gras de baleine, à la place du pavillon national.

Cette plaisanterie, tout à fait dans le genre yankee ne manque jamais son effet. Elle centuple l'entrain de travailleurs, et molestе les rivaux déshérités du sor

Ah! je traversai rapidement le village, je n'atten dis pas qu'une pirogue du bord vînt me chercher, j m'élançai dans une vieille embarcation de Mahour frétée au prix d'une figue de tabac, et quelques minutes après, j'écoutais religieusement le capitaine qui, sortant de dessus son établi en dehors du navire, et quittant son louchet, me disait :

— Docteur, cette baleine est notre dernière. Nous en avons tué trente et une, et les trente et une produi-

sent deux mille six cents barils d'huile. C'est autant que *l'Asia* peut en porter, et adieu ; en route pour la France !

Le dernier morceau de gras de baleine est donc fondu. Le marteau, la chasse des tonneliers retentit joyeusement sur les cercles de fer des dernières pipes à huile qu'on va placer debout dans l'entre-pont, car la cale est chargée jusqu'au ras des écoutilles. Mais l'entre-pont lui-même est trop petit pour recevoir toutes les pipes, et deux grands réservoirs, deux tonnes immenses sont placées, l'une à tribord, l'autre à bâbord du grand panneau, deux charniers enfin, comme on les appelle, et qui peuvent contenir, chacun plus de cinq mille litres de liquide, pour recevoir l'huile que fournit notre dernière baleine. Ces charniers, qui s'emplissent par une ouverture pratiquée sur le tillac, ont servi pendant le voyage à transvaser l'huile, dans ce premier plan de barriques, du fond de la cale, qui ne doit jamais être désarmé. Cette espèce de drainage s'opérait à l'aide d'une longue manche de cuir qui, semblable à une manche de pompe, est adaptée au bas des charniers, et commu-

nique à volonté avec la bonde des tonnes inférieures.

Ils sont fiers, les baleiniers qui reviennent au port d'armement avec les charniers pleins d'huile. Et, s'ils osaient, ils essayeraient, comme le grand baleinier de Sag-Harbour, de foncer les pirogues et de construire une cale supplémentaire dans chaque hune.

La baleine fondue, on ne laissa pas le temps à la cabousse (ensemble du fourneau et des chaudières) de se refroidir, et le capitaine, armé d'une barre de fer, donna le signal de sa démolition. En un clin d'œil, cette masse de briques fut jetée à la mer, et, sous prétexte d'essayer la solidité des chaudières et d'étudier si quelque fêlure ne s'opposait pas à ce qu'on les conservât pour un prochain voyage, les harponneurs sonnèrent la cloche avec elles à grands coups de marteau, et sonnèrent si bien et si fort, qu'elles se fendirent, aux grands applaudissements de l'équipage, et qu'au lieu de les descendre dans l'entre-pont, on les descendit à la mer, — histoire de voir si elles flotteraient sans prendre eau.

D'un jour à l'autre, *l'Asia* allait prendre une physionomie nouvelle. — Le tillac, les pavois, les bas mâts, le gréement, les manœuvres dormantes et légères, tout enfin, l'équipage et l'état-major compris, tout se dépouillerait de cette crasse huileuse, amassée pendant les rudes labeurs d'une aussi longue campagne de pêche. Le temps nous favorisait dans cette œuvre de purification. Quinze jours après notre départ de la péninsule, nous ne serions plus reconnaissables, et le navire de guerre ou de commerce le plus faraud, le plus coquet, le mieux spalmé serait à peine digne de passer sous le vent à nous.

Nos bons amis les Mahouris et nos bonnes amies les Wahines entonnèrent un chant d'adieu pendant que l'ancre remontait en veille, puis l'on se sépara... comme on s'était connu... Les femmes mariées retournèrent à leur mari, les jeunes filles à leur fiancé, et je ne sache pas avoir vu une seule larme aux paupières d'une seule veuve.

Thy-ga-rit, pris à l'improviste par l'annonce de notre départ, accourut en toute hâte demander au

capitaine Jay un certificat comme quoi, lui, capitaine, et son équipage, n'avaient eu qu'à se louer de Sa Majesté. Le capitaine le lui donna, parce qu'il le méritait. Mais Iviko, du port Olive, que M. Jay soupçonnait fort d'avoir favorisé la désertion de deux de nos hommes, qui sans doute seront employés à la ferme de M. Deen après notre départ, Iviko ayant, lui aussi, demandé un certificat, en reçut un que je rédigeai en ces termes :

« Je soussigné déclare que le chef du port Olive, et de la baie des Pigeons, est un fieffé coquin, auquel les commandants de navires fréquentant la péninsule, feront bien de n'accorder aucune confiance. Je déclare aussi que sa femme est très-aimable. En foi de quoi, j'ai délivré le présent certificat pour servir et valoir ce que de droit.

» Signé : JAY, capitaine de *l'Asia*. »

Et Iviko, enchanté, voulut frotter son nez contre le nez du capitaine.

Le tayo n'eut garde d'oublier la poudre de chasse

que je lui avais promise pour la conservation de ses dents ; le fin matois ne m'avait pas quitté d'une minute. M. Jay avait ses raisons pour improviser son appareillage. Dès l'avant-dernière baleine tuée, il avait donné ordre de rentrer à bord le matériel déposé sur la crique du *Souvenir*, et de gréer les mâts de perroquet, calés depuis le commencement de l'hivernage. Si le départ eût été annoncé à l'avance, les colons anglais de la péninsule et les émissaires de ceux de l'île Nord eussent pu pratiquer en grand l'embauchage de nos matelots, et, certes, nous avions besoin des bras de tous nos hommes pour effectuer le plus rapidement possible notre retour au Havre.

Le Havre, le pont de la citadelle, le bassin de la Barre, quand les reverrons-nous? Le soir, en soupant, nous parlions des lenteurs présumées du voyage; nous faisions la part du mauvais temps, des calmes et des avaries possibles, et nos calculs nous donnaient de cent quarante à cent cinquante jours de navigation, y compris une relâche de dix jours à Talcahuana, sur la côte du Chili.

Nous devions marcher pendant quarante fois ou quarante-quatre fois vingt-quatre heures avant de découvrir les Mammelles de Bio-Bio, ce double sommet d'une montagne qui indique aux navires arrivant du large la position de la baie de la Conception.

Jamais début de voyage ne fut plus gai. Une ronde brise du sud-est nous poussait rapidement vers l'est, sur le 45° degré de latitude, et, en tenant cette direction, tout compte fait de la dérive, des courants et des variations du compas, nous arriverions en vue de l'Amérique méridionale, sans qu'une île, un îlot, un rocher apparussent dans cette zone solitaire du Pacifique.

Je me trompe. Le lendemain soir, au soleil couchant, les masses bleuâtres des îles Chatam accidentèrent l'horizon.

Adieu la dernière de nos terres antipodiques !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

00100837

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018